

LES BOURGEOIS DE 93

LA FILLE
DE NOTRE-DAME

PAR

CH. D'HÉRICAULT



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—
1882

Tous droits réservés.



Arcis-eur-Aube. – Imprimerie Léon FRÉMONT.

LES BOURGEOIS DE 93

LA FILLE

DE NOTRE-DAME

PAR

CH. D'HÉRICAULT



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-EDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1882

Tous droits réservés.

A M. LE BARON OLIVIER DE WATTEVILLE.

Voulez-vous faire un beau voyage avec moi, mon très cher ami ? Ne bouclez pas votre valise. Donnez-moi la main. Fermez les yeux. Nous voici arrivés. Nous sommes en Picardie, à la fin du XVIIIe siècle. Regardez et écoutez. Ce que je vous montre je ne l'ai pas inventé ; je m'en souviens.

Quand *j'étais* petit enfant, je voulais voir et savoir, et *j'étais* entouré de vieilles gens qui voulaient peindre et raconter. J'ai essayé de retrouver les traits du panorama qu'ils ont déroulé sous mes yeux. Je crois que ma mémoire a été fidèle et que c'est bien là, dans sa vie intensive cette existence bourgeoise d'avant et de pendant la Révolution. *Ai-je* bien reproduit les traits de tous ces *personnages* vigoureux et originaux, de tous ces amis et de tous ces ennemis que mon souvenir m'a faits là, de mon Franc-Maçon, de mon cher dragon de la République, *de mon* vieux Corsaire, de mon aimable Mary-Ann, et surtout de cette belle Marie-Berthe que j'ai vue, que je vois encore, bien qu'elle soit morte longtemps avant ma naissance ? Vous me *direz* tout cela.

Faites des vœux pour que ce roman soit *lu* par les Bourgeois de 1882 ; je retrouve parmi eux bien des fils des Bourgeois de 93 et je voudrais les voir mieux finir que leurs pères.

CH. D'HÉRICAUT.

LA FILLE
DE NOTRE-DAME

PROLOGUE

En l'année 631, la troisième du règne du grand roi Dagobert, et pendant le pontificat de l'illustre Audomare ou Omer, évêque de Therouanne, il y eut une grande tempête sur les côtes de la Morinie, vers le temps de la fête des Saints-Innocents, c'est-à-dire, comme chaque chrétien le sait, à la fin du mois de décembre.

Ainsi commence l'histoire des Deladame, qui sont les principaux personnages de notre roman ; et cette histoire continue ainsi :

Quand l'orage fut un peu calmé, les hardis pêcheurs d'une petite bourgade – célèbre sous le nom de Gessoriac et qui est devenue la ville, fort connue, de Boulogne-sur-Mer – s'embarquèrent à la recherche des épaves que le Dieu des tempêtes avait dû, dans sa bienfaisance, semer sur toutes les côtes voisines.

Ils ne rapportèrent rien qu'un homme presque nu et à demi mort. Ils l'avaient trouvé, au milieu du Détroit, bercé par les vagues encore furieuses et se tenant désespérément aux débris d'un mât.

C'était un homme jeune, grand et beau, mais si brun, avec des cheveux si noirs, des dents si aiguës et si blanches, que les femmes des pêcheurs furieuses de ce maigre butin, furent tentées de le rejeter à la mer, le prenant pour le grand diable d'enfer ou quelqu'un de ses suppôts.

Heureusement pour le naufragé, il revint complètement à lui. Il ouvrit tout grands ses yeux qu'il avait brillants comme des charbons magiques, et, se voyant bien décidément sur le sable ferme, il se prosterna, baisa la terre en murmurant des paroles dans une langue harmonieuse, mais absolument étrangère aux oreilles des auditeurs.

Il aperçut une grande croix de bois. Elle surmontait une petite chapelle couverte en genêts qui s'élevait au haut de la montagne, où était bâtie la bourgade. Il tendit les bras vers la croix. Ses yeux prirent, en se remplissant

de larmes, une expression de douceur et de gratitude qui toucha ces rudes âmes.

Bien des mois s'écoulèrent. L'Etranger était toujours dans la bourgade. Comme on le voyait homme bon, habile et courageux marin, on s'était mis à l'aimer et à le traiter comme un enfant de la Morinie. Il était surtout pieux, et il passait la plupart du temps qu'il ne donnait pas à la mer dans la petite chapelle que nous désignons plus haut. Là, prosterné, méditant et priant, il restait pendant des heures entières, relevant parfois la tête pour sourire à des visions célestes.

Qui était-il ? d'où venait-il ? Il avait raconté – car il avait appris la langue gallo-romaine avec une surprenante facilité – qu'il était Arabe, que son pays avait été ravagé par des païens, qu'il avait habité longtemps auprès de Jérusalem, en la ville même de Nazareth et proche de la maison où avait logé la mère du Sauveur. Puis il s'était embarqué sur les côtes de la Palestine, fuyant avec un grand nombre de gens de sa race et de sa famille devant les païens sarrazins. La tempête avait saisi son navire. Après l'avoir balloté pendant de longs jours sur des mers inconnues, elle l'avait brisé. Lui s'était attaché à un débris de la mâture. C'est là qu'on l'avait trouvé.

Il ajoutait qu'il était allié à la famille de saint Luc et qu'il avait gardé de cette alliance une tendresse infinie pour la sainte Vierge.

C'était pour cela, disait-on, qu'il paraissait indifférent aux charmes des jeunes filles gauloises, que son port noble et son étrange beauté n'avaient pas laissées indifférentes.

Deux années s'étaient passées depuis l'arrivée du Syrien dans le port boulonnois. On entrait en l'année 633. On était à la fin d'avril, – car la nouvelle année s'ouvrait alors à Pâques. – La tradition dit que c'était le dimanche proche de la fête de saint Marc l'evagélisme. L'illustre évêque Audomare, alors en Boulonnois, allait achever une instruction qu'il faisait au peuple assemblé dans la chapelle rustique que nous connaissons, quand il s'interrompit pour désigner, au milieu de la foule, un homme dont la face paraissait resplendir d'une lumière surnaturelle.

L'étranger, la figure levée vers les cieux, les regards vagues et comme noyés dans un rêve divin, les lèvres agitées par un sourire séraphique, les

bras étendus comme s'il eut voulu retenir une vision prête à s'échapper, l'étranger était soulevé de terre.

Le saint évêque connaissait les artifices de l'Esprit malin, qu'il avait terrassé dans maint combat et chassé après de longues prières. Il ordonna, par trois fois, au Syrien de lui répondre, au nom de Dieu.

Deux fois l'étranger répondit : Victoire ; Victoire.

A la troisième interpellation de l'évêque, il jeta un grand cri, ses bras parurent vouloir comme repousser la vue d'un spectacle affreux ; de grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il murmura : Ruine, ruine.

Il joignit quatre fois les mains qu'il ouvrait et refermait chaque fois avec des soupirs suppliants. Un sourire revint sur ses lèvres et il sortit à demi de son extase.

Obéissant aux ordres du vénérable serviteur de Dieu, il dit que Notre-Seigneur, pour récompenser la foi et la fidélité chrétienne de la peuplade morinienne, allait lui envoyer un don merveilleux qui répandrait pendant des siècles sur la terre boulonnoise, et particulièrement sur la cité, des trésors inestimables. La bourgade en deviendrait une grande ville, les marécages et les forêts de la Morinie, une terre riche, nourrissant de vaillants hommes, des femmes pieuses, et devant donner naissance à un héros qui vengerait la chrétienté. Dans peu d'instant, le don allait arriver à sa destination. Il voyait, oui, il voyait à deux lieues environ des côtes, au milieu de la mer, un navire, sans pilote et sans matelots, mais conduit par deux anges vers le rivage de Boulogne. Ce navire renfermait une des statues de la sainte Vierge que saint Luc avait sculptées.

Comme il achevait ces paroles, l'église fut envahie par une bande d'hommes et de femmes, au milieu desquels se tenait une jeune fille aussi belle et aussi blonde que l'étranger était beau et brun.

On reconnut ceux qu'on nommait les Payens.

C'était une petite tribu de Saxons chassés des Flandres et réfugiés sur une colline émergeant des marais que la rivière Liane et le reflux de la mer avaient formés au pied de la montagne sur le haut de laquelle la bourgade était bâtie. (Cette colline a gardé de ces exilés saxons le nom d'Ostrove, ou cours de l'Ouest.) Tous avaient résisté jusque-là aux prédications

d'Audomare, sauf la fille de leur chef, Hertha ou Bertha, qui était devenue chrétienne.

Bertha avait eu d'abord fort à souffrir des mauvais traitements de ses proches. Son père l'avait un jour frappée si violemment au front, de sa hache de bronze, qu'elle en avait gardé, exactement à la racine de ses beaux cheveux retroussés, une cicatrice légère qui s'arrondissait, comme une couronne de perles blanches, d'une tempe à l'autre.

La tribu saxonne s'avancait donc en tumuke. Elle venait demander à ses voisins et amis, les Gallo-Romains, la permission de traverser les rues de la bourgade en grande masse, pour descendre de là sur le bord de la mer.

Et pour expliquer leur demande et leur nombre, ils racontaient à l'évêque que Hertha venait d'avoir une vision. Cette vision était en tout pareille à celle du Syrien.

Gaulois et Saxons, précédés d'Audomare, qu'accompagnaient ses diacres et ses clercs, descendirent au pied de la montagne.

L'étranger et Bertha, marchaient au milieu de la foule, mais enchaînés. Le peuple de l'une et de l'autre nation avait décidé, par acclamation, qu'ils seraient lapidés si l'événement ne répondait pas à la prophétie, car il y aurait dans cette ressemblance des deux visions une preuve qu'ils s'étaient entendus pour abuser des choses saintes et tromper le peuple.

Quand on fut sur le rivage, rien n'apparaissait encore. La mer était calme, comme il arrive toujours après les grands orages, et nous avons oublié de dire que le Détroit avait été battu depuis huit jours par un vent violent. A cette heure, les flots moutonnaient tranquillement avec des grondements sourds et joyeux comme ceux d'un lion apaisé ; et les rayons du clair soleil d'avril, en faisant étinceler les petites vagues somnolentes, montraient une surface au loin déserte.

On attachait le jeune homme et la jeune fille à une pointe de rocher. Tous deux souriaient au ciel et se souriaient en s'étonnant de se sourire, car ils ne s'étaient jamais vus.

Audomare, touché de leur sérénité, fit signe qu'on attendit quelque temps encore avant de commencer leur supplice.

Bientôt, étendant vers la mer son bâton recourbé, il indiqua un navire qui venait comme de sortir de derrière une vague plus forte que les autres. Le

navire s'avancait avec une lenteur majestueuse, bercé par le flot. Sans voiles, sans rameurs, il se dirigeait vers le point du rivage où l'on avait attaché les deux jeunes gens.

Tous les matelots boulonnois se précipitèrent vers leurs bateaux qui étaient étendus sur le rivage et travaillèrent à les mettre à flot. Mais à peine quelques canots furent-ils à la mer que le navire mystérieux s'arrêta, puis recula. L'évêque fit revenir les canots.

Le navire recommença à s'avancer vers le rocher où devait avoir lieu le supplice du Syrien ; et, à mesure qu'il approchait, on distinguait une lumière extraordinaire qui enveloppait l'esquif mystérieux.

Cette lumière rayonnait de l'avant du bateau, et bientôt, quand il fut plus prêt du rivage, on vit que la lueur partait d'une statue debout sur un banc. Le navire toucha le sable et le peuple se prosterna, tant l'éclat qui brillait autour de la statue, tant l'expression majestueuse et douce de son visage avaient saisi les âmes.

Cette statue représentait la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus. Elle était noire, d'un bois dont on ne put jamais reconnaître l'essence. Elle avait, disent nos traditions, la taille d'un enfant de sept ans, et, en effet, elle était haute de près de quatre pieds.

Pendant que le peuple se tenait agenouillé, les clercs s'avancèrent près du navire. Mais, par un mouvement inexplicable, il se dégagea des sables et reprit la mer.

L'évêque se dirigea à son tour vers la statue. Le navire s'arrêta. On vit l'image divine sourire au Saint. Mais l'esquif ne se rapprocha pas.

Audomare, éclairé d'un rayon d'en haut, se jeta à genoux, confessant hautement au peuple son orgueil et la pesanteur de sa foi. Il alla détacher lui-même le Syrien et la Saxonne, qui s'avancèrent, aussi légèrement que s'ils étaient portés par les nuées, vers les flots.

Un grand silence s'était fait au milieu de cette foule. Mais une clameur de bénédictions, entremêlées de larmes, de prières et de chants pieux, s'éleva vers le ciel quand on vit le bateau miraculeux reprendre sa marche vers le rivage, où il s'arrêta de nouveau.

Les deux jeunes gens se prosternèrent, et, s'approchant de l'esquif, les mains jointes, les lèvres agitées, les regards baissés devant l'éclat qui

entourait l'image bénie, ils la prirent pieusement et la soulevèrent. Puis, guidés par elle plutôt qu'ils ne la conduisaient, ils se mirent à marcher. L'évêque et tout le peuple suivaient en chantant : *Benedictus qui venit in nomine Domini*.

Bertha soutenait le bras gauche, qui portait le Seigneur Jésus. L'étranger avait posé son poing sous le bras droit, qui, levé jusqu'à hauteur de poitrine, ouvrait la main, les doigts en l'air, avec un geste de doux commandement.

Une ceinture de lumière entourait le groupe et paraissait unir les deux jeunes gens entre eux et à la Vierge divine.

Le Syrien sentait comme une chaleur céleste qui sortait de la main de Marie et pénétrait dans son cœur.

Il entendit de nouveau résonner dans son cerveau ces trois mots qu'il avait prononcés en son extase : *Victoire ! Victoire ! Ruine !*

Il comprenait qu'ils résumaient l'histoire de sa race liée aux destinées de l'image merveilleuse.

Ainsi, la statue monta jusqu'à la bourgade.

Mais, résistant aux efforts de ceux oui se dirigeaient vers la petite chapelle, elle voulut être déposée à une centaine de pas plus loin. L'étranger, saisi de nouveau d'un mouvement surnaturel, annonça que c'était là qu'il fallait bâtir une église, qui deviendrait une des plus célèbres de l'univers entier. Il engagea, d'ailleurs, les habitants de Boulogne à creuser hardiment le sol à l'endroit même où était déposée la statue. Il affirmait qu'on y trouverait assez de pierres pour construire une grande basilique.

En effet, on découvrit les ruines d'un temple païen dont les galeries souterraines servirent de fondation à l'église chrétienne.

Le Syrien et Bertha furent fiancés par l'évêque Audomare, et après quelques années passées dans les chastes fiançailles, quand l'église consacrée à la Sainte-Vierge fut achevée, ils s'épousèrent.

Leurs descendants sont nommés dans nos vieux documents : *Li fil del dam, li serv de le Dame, li enfes de le Dame*, les fils, les serviteurs, les enfants de la Dame. Plus tard, on dit les *gens de la Dame*, enfin les *Deladame*, nom sous lequel on les trouve connus à partir du pèlerinage de Louis XI en Boulonnais.

Ce fut par milliers que les saints, les rois, les reines, les princes, les grands seigneurs de toute l'Europe, par millions que les pèlerins vinrent s'agenouiller aux pieds de cette Dame, de cette statue envoyée ainsi miraculeusement à Boulogne. Ce fut elle que Louis XI reconnut comme dame suzeraine du comté de Boulonnois. A ce titre, il lui rendit un hommage solennel, promettant que chacun de ses successeurs reconnaîtrait cette suzeraineté et rendrait cet hommage. Tous le firent, en effet, sauf Louis XVI, Charles X, Louis-Philippe et les deux Napoléon, qui ne finirent point heureusement, dit-on.

L'histoire des *Deladame* fut constamment mêlée à celle de leur patronne.

Leurs traditions assurent qu'ils sauvèrent une première fois la statue miraculeuse, quand, à la fin du IX^e siècle, les Normands ravagèrent la Picardie.

Ils prirent une part vaillante à la défense de Boulogne, assiégée par Henri VIII, et ils suivirent en Angleterre la statue, que les Anglais vainqueurs y avaient transportée après la prise de la ville. Ils la suivirent encore quand elle fut restituée à son sanctuaire boulonnais.

Ils la défendirent de leur mieux contre les Huguenots. Quand elle fut saisie par ceux-ci et jetée dans les flammes, ce ne fut pas sans avoir été arrosée du sang des Deladame. Ils ne purent la sauver de l'outrage ; mais ils passèrent dix ans à la chercher-car, après avoir résisté merveilleusement aux flammes, elle avait été cachée.

Ils la trouvèrent enfin et ce fut un Deladame qui aida le père Gillot à la retirer du puits du château d'Honvault.

En dehors de ces circonstances solennelles, où ils montraient l'héroïsme de leur fidélité, les Deladame se cachaient dans l'obscurité, humbles, doux, enfants pieux et modestes serviteurs de la patronne du Boulonnais

Médiocres ou petits, riches ou pauvres, selon les hasards de la fortune, ils tenaient obstinément à ne pas sortir du rang de la petite bourgeoisie, parce qu'elle les gardait plus sûrement à l'ombre du sanctuaire béni. Ils n'avaient jamais voulu profiter des chances que les siècles leur avaient fournies pour entrer dans la noblesse. Ils avaient même toujours évité les grandes charges municipales du Mayorat et de l'Echevinage, de crainte que les intérêts de la bonne ville ne se trouvassent en contradiction avec ceux de l'antique

sanctuaire. Toute leur ambition se bornait à défendre les privilèges pieux et honorifiques que les vieux usages accordaient aux Enfants de la Dame, et qui les mettaient plus en honneur et en lumière que les gentilshommes, les pairs même du comté du Boulonnais.

C'est ainsi que, vaillants selon les occasions, mais toujours dévoués et fidèles ; humbles, mais fiers d'être la plus ancienne famille historique de France, plus ancienne que les Montmorency, les Maillé, les Bourbons même ; charitables et gardant leurs yeux sans cesse fixés sur *l'Etoile des Mers*, c'est ainsi que nous trouvons les Deladame jusqu'à la période du XVIII^e siècle, où commence notre roman.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE BOURGEOISE EN 1787

I

En 1787, la ville de Boulogne-sur-Mer se composait, comme aujourd'hui, de deux parties bien distinctes. La première, et la plus ancienne, la Haute-Ville, entourée de murailles, avait l'apparence d'un parallélogramme arrondi aux angles, et dont le grand côté était long de 200 toises, et le petit de 160.

La Ville-Basse figurait alors un triangle dont la pointe venait toucher, au Nord-Ouest, la principale porte de la Haute-Ville – la porte des Dunes – et dont la base s'appuyait sur le rivage de la mer.

En entrant dans la Haute-Ville par cette porte des Dunes, on longeait à droite le couvent des Annonciades, à gauche la Sénéchaussée, et l'on débouchait sur une grande place, – la place du Marché-aux-Grains, – au bout de laquelle se trouvait l'Hôtel-de-Ville et sur une place plus petite, – la place d'Armes.

L'église-cathédrale de Notre-Dame était un peu plus à l'Est. Trois rues y conduisaient : la rue des Cuisiniers, partant du coin oriental de la place d'Armes ; la rue de la Couronne, qui longeait l'Hôtel-de-Ville, et la rue Saint-Jean, qui, prenant le coin occidental de la place du Marché et touchant à la Sénéchaussée, gagnait en droite ligne l'Evêché et la Cathédrale.

C'est à peu près au milieu de cette rue Saint-Jean, à gauche en montant à la cathédrale, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 22, que se trouvait l'habitation des Deladame.

La maison, jadis sombre d'aspect, grave et presque monacale, avait été rebâtie vers 1780. Sa large porte encadrée entre deux pilastres cannelés et surmontée d'un fronton arrondi, ses deux grandes croisées du rez-de-chaussée, ses trois fenêtres à l'étage, ses deux *bellevoisines* à pignons élancés au-dessus du toit, ses petits carreaux de vitres d'un verre épais et noir, pouvaient soutenir maintenant la comparaison avec les maisons voisines, habitées, presque toutes, par les familles nobles de la province boulonnaise.

Elle n'avait sans doute aucune prétention aristocratique, mais elle se présentait avec la dignité qui convenait à la maison d'un grand bourgeois, du plus riche négociant du comté, d'un veuf austère en ses mœurs, d'un homme enfin dont le nom portait cette note aussi bien sur les livres de Sellouf et C^{ie}, banquiers à Paris, que sur les registres de Jean Osy et fils, de Rotterdam : « le plus probe et le plus gros marchand de vin, genièvre, thé et eau-de-vie, de tout le nord de la France. »

Pourtant dans la nuit du samedi 22 avril 1787, cette maison paraissait décidée à faire fi désormais de l'estime parfaite aussi bien de Sellouf et Compagnie que de Jean Osy et fils. Elle semblait surtout songer à imiter les mœurs légères de la demeure de Bartholo – dont le nom commençait à percer en Picardie.

Dès l'aube, bien longtemps avant que la petite cloche de la cathédrale n'eût sonné la messe de six heures, la fenêtre située au-dessus du fronton s'ouvrit. Une tête s'avança, se tourna de chaque côté de la rue, comme si le propriétaire de cette tête eût voulu constater que tout le voisinage était bien désert. Mais l'obscurité était encore trop grande. La tête se baissa, sans doute afin que les oreilles pussent donner le renseignement que les yeux

refusaient. Vit-on une ombre cachée dans la porte qui faisait exactement face à la maison Deladame, ou bien entendit-on quelque bruit ? La tête se retira ; mais la fenêtre ne se referma pas.

Une autre s'ouvrit bientôt, celle qui, au rez-de-chaussée, tenait la gauche de la porte. Une tête aussi en sortit qui regarda dans la direction du premier étage et qui se retira, comme la première, après avoir essayé de percer les ténèbres de la rue. Les deux battants de cette fenêtre du rez-de-chaussée furent poussés l'un contre l'autre avec bruit, avec trop de bruit. Un coureur de nuit eut vite deviné que cette fenêtre voulait paraître fermée et qu'elle restait entr'ouverte.

Quelque temps se passa. La tête du premier étage reparut et, sans hésitation cette fois, elle fut suivie d'un corps fort souple, qui sauta sur le fronton et se laissa glisser le long du pilastre cannelé.

– Voilà le premier, dit une voix féminine, mais grave et presque solennelle, qui sortait de l'ombre épaisse formée par la maison située en face.

Le personnage touchait alors terre. Il se redressa brusquement et s'écria en anglais, d'une voix claire et ferme, franchement et joyeusement sonore :

– Au diable les curieux ! ils sont debout avant les coqs.

Il s'avança, les poings levés, vers l'endroit d'où était partie la voix.

– Continuez votre chemin, John-Mark Penrose, reprit la voix du même ton grave et impassible. Je sais où vous allez. Que ne sais-je pas !

– Ah ! c'est la mère Omérine Flaminge ! s'écria Penrose en français.

– Oui, oui, Omérine Flaminge, c'est le nom que me donnent le peuple, les bourgeois et les nobles. Il est assez connu dans tout le pays et jusque dans le Calaisis, l'Ardrésis, le pays de Brédenarde et le pays Recon-qui. Et les uns ajoutent à ce nom : la *Folle*, d'autres : la Sorcière. Mais j'ai deux autres noms qui sont écrits dans le ciel et dans ma mémoire.

– Moi, du moins, mère Omérine.

– Oui, vous, vous avez cru en moi, et vous m'avez toujours respectée. Moi, je vous aime et je vous protège, et j'ai des raisons d'aimer les gens de votre nom.

– Et puis-je vous demander.

– Ce que je viens faire ici et pourquoi je guette depuis que l’heure des matines a sonné ? N’est-ce pas aujourd’hui que la Fille de Notre-Dame doit rentrer dans son logis, là, en face, dans cette maison où vous habitez et dont vous venez de vous échapper comme un voleur ! Oui, ne doit-elle pas y rentrer aujourd’hui, après en avoir été absente pendant cinq ans ! Et qui est-ce qui doit la voir la première entrer dans cette maison, si ce n’est moi, moi ! Elle est partie enfant, elle revient jeune fille, aussi belle fille qu’elle était jolie enfant ; je l’ai vue dans mes rêves.

– Oh ! oui, mère Omérine, bien belle, et plus que belle, angélique et divine, dit Mark, dont la voix joyeuse se voila d’émotion. Mais au revoir.

Son interlocutrice le retint par le bras. Elle ajouta d’une voix plus basse, quoiqu’assez distincte encore pour être entendue par le personnage du rez-de-chaussée, dont la fenêtre venait de s’entrouvrir un peu plus :

– Et puis, j’ai vu (comme je vois quand Notre-Dame bénit ma foi, mes larmes et mes prières), j’ai vu qu’aujourd’hui, cette nuit, entre l’heure des Laudes et l’Angélus du matin, passeront devant cette porte quatre hommes, qui seraient les quatre prétendants de la Fille de Notre-Dame. Deux fidèles, deux impies, murmura-t-elle d’une voix à peine intelligible. Et qui l’emportera ? Vous êtes le premier, John Mark Penrose.

– Dieu veuille que je sois le dernier, dame Omérine ! Mais comment voulez-vous que je croie à tant d’amoureux ! Il n’y a pas dans tout Boulogne un seul individu qui, depuis cinq ans, ait même entrevu M^{lle} Deladame, sauf moi ? Mais ne vous fâchez pas. Je ne veux pas nier votre pouvoir. Exercez-le en ma faveur. Que Marie-Berthe m’aime, et votre Vierge miraculeuse, Notre-Dame de Boulogne, votre patronne et la sienne, n’aura pas de plus fervent serviteur que moi.

Il fit un mouvement pour s’éloigner. La vieille femme lui mit de nouveau la main sur le bras.

– Ecoutez-moi. Il y a des signes terribles. Notre-Dame elle-même aura besoin d’être défendue. Marie-Berthe sera le prix de la victoire. J’ai vu tout cela. J’ai rêvé aussi que la jeune fille, avant de rentrer dans la maison paternelle courra de grands dangers. Dangers avant, dangers pendant, dangers après. Allez donc où vous voulez aller, Mark Penrose, allez au-devant de la Fille de Notre-Dame. Voici le vent du sud-ouest qui monte

dans le ciel et qui gronde. La mer sera terrible aujourd'hui pour les pauvres matelots. Allez et veillez.

John-Mark descendit la rue d'un pas pressé. Il avait à peine disparu dans l'ombre, que la fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit complètement, et livra passage à un grand corps mince qui sauta lestement dans la rue et s'avança vers la vieille femme.

– *La Pauvresse*, dit le nouveau venu, d'une voix claire et jeune, et pourtant hésitante, je vous ai écoutée et entendue. Je suis donc le deuxième prétendant, mais je cède mes droits à John-Mark afin qu'il ait double chance. Le pauvre garçon, il est comme fou d'amour. Je devinai qu'il voulait aller au-devant de la fille de M. Deladame, notre patron. Je le surveillais pour lui faire malice. Mais si M^{lle} Deladame doit courir un danger, John-Mark ne s'épargnera pas. Il faut que je sois là pour donner un coup de main à mon bon compagnon et ami.

– Oui, oui, je suis la *Pauvresse*, la Pauvresse de Notre-Dame, c'est un des deux noms qui sont écrits dans le ciel. Vous le savez, vous Jacques Cazin-Mazinghem, car vous êtes du sang des vieilles gens de la province. J'ai encore un autre nom. Mais personne ne le sait que celui-là peut-être, continua la vieille femme en tendant la main vers la maison des Deladame, celui-là, votre patron. Mais Gengulphe Deladame a oublié cela avec tout le reste. Vous, Jacques Cazin-Mazinghem, gardez votre droit à l'amour de Marie-Berthe. Un jour viendra où vous donnerez votre vie pour le faire valoir.

– Vrai, la Pauvresse, je suis fâché de vous le dire, mais jamais Mark ne verra en moi un rival.

– Allez, vous parlez comme un enfant. Vous êtes bon, modeste et timide, vous n'avez jamais osé regarder une femme ; et le monde est devenu si méchant qu'on dit de vous, à cause de cela, que vous êtes sans courage. Mais j'ai regardé dans le fond de vos yeux, je sais que vous avez le cœur d'un homme. L'amour vous en donnera la hardiesse et le sang-froid. Maintenant, rejoignez votre ami, et protégez la Fille de Notre-Dame.

Après un instant d'hésitation, Jacques Cazin se précipita en courant dans la direction suivie par Mark Penrose.

L'aurore commençait à paraître. La petite cloche du Chapitre avait salué l'arrivée du jour. Le vent d'Ouest n'avait pas tardé à apporter vers la Haute-Ville l'écho des quelques bruits vagues et sourds, annonçant que la Basse-Ville, plus active, songeait à se réveiller.

La vieille femme quitta le porche sous lequel elle se cachait, elle fit quelques pas en montant la rue, jusqu'à ce qu'elle entrevit le clocher aigu de la cathédrale, perçant les brumes grises de sa pointe octogone. Elle s'agenouilla, baisa les pavés humides et resta absorbée dans une prière fervente.

Jusque-là on n'eut pu voir d'elle qu'un grand corps maigre, entouré d'un long manteau à capuchon et s'appuyant sur un bâton aussi haut qu'elle.

Quand elle se releva, le jour était venu. Une pâle lumière descendait jusqu'aux gros pavés raboteux de la rue, et éclairait Omérine tout entière, tandis que les rayons pourpre et or faisaient scintiller les petits carreaux verts des bellevoisines pointues.

La vieille femme portait avec une sorte de solennité hardie et sereine son long mantelet d'indienne noire. Ses cheveux d'un blond très pâle où nul reflet gris ne paraissait encore – quoiqu'Omérine eut alors plus de soixante ans – tombaient, en frisant légèrement et sans être surmontés d'aucune coiffe, jusque sur le capuchon du manteau. Sa figure, fraîche, sans rides, était d'une extrême maigreur, et ses pommettes saillantes, les méplats accusés des tempes, le menton anguleux, le nez long, droit et mince donnaient à sa physionomie un air saisissant d'austérité et de grandeur. Ses yeux, d'un bleu pâle, presque incolores, étaient souvent à demi-fermés, comme s'ils eussent été plus occupés à regarder le monde de l'âme que les choses extérieures. Mais quand ses regards s'éveillaient de cette rêverie, ils s'illuminaient d'un rayon vif qui disait tantôt l'observation pénétrante, tantôt un enthousiasme voisin de l'égarement.

Elle hâta le pas pour reprendre sa place devant la maison Deladame, car elle vit, à la lumière plus diffuse, qu'elle était restée en prière plus longtemps qu'elle n'avait cru.

Quand elle aperçut un jeune homme qui fumait une longue pipe de terre, appuyé nonchalamment contre un des pilastres de la maison, le cœur de la

vieille femme bondit ; mais sa face perdit à peine de sa gravité magistrale pour laisser percer une expression de surprise.

– Notre-Dame ! murmura-t-elle, en joignant, d'un mouvement saccadé, ses doigts osseux, sommes-nous destinés à voir des catastrophes assez grandes pour qu'un homme de cette espèce puisse prétendre à être l'époux de M^{lle} Deladame !

Le personnage était, comme on disait alors, un garçon bien découplé et d'une figure avantageuse pour sa condition.

C'était, en effet, un valet célèbre, parmi toutes les Lisettes et les Jeannettes du quartier, pour la régularité de ses traits et la fraîcheur de son teint, autant que pour la facilité naturelle de son élocution et pour son imperturbable assurance. Sa physionomie n'avait, au premier abord et à l'état calme, rien que de sympathique et d'ouvert. Mais son front étroit, qui se remplissait à chaque instants de rides aussi fugitives que profondes, et un vif rayon de lumière sinistre qui sortait parfois de sa prunelle, mettaient en défiance l'observateur attiré tout d'abord par cette physionomie ouverte.

Louis-Marie Luillier portait, comme tous les hommes de sa classe, les bas de coton, les culottes, le gilet à manche. Seulement comme on était au dimanche, les rubans de filoselle remplaçaient les lacets de cuir de ses souliers, ses bas de coton bleu étaient à côtes ; le gilet, serré à taille. était de la même étoffe de gros drap grisâtre que les culottes, dont le bas était soigneusement boutonné au-dessus du mollet, tandis que les jours ouvrables la plupart des travailleurs laissaient le bas des culottes tout ouvert pour ne pas gêner les mouvements du genou. Une casquette ronde, en peau de loutre, complétait le costume fort propre du domestique factotum de M. Deladame. Car Louis-Marie était en même temps garçon de magasin, cocher et valet de chambre.

La vieille femme s'avança vers lui de son pas mesuré et magistral.

Louis-Marie s'était redressé, par un mouvement instinctif de respect. Puis, obéissant à un sentiment réfléchi dont la signification ne parut pas échapper à la Pauvresse, il reprit sa pose nonchalante.

– Que viens-tu faire ici, Lu-Marie ? demanda sèchement la vieille femme en fixant sur lui son regard froid dont l'expression impérieuse reprit momentanément sur l'esprit du garçon son ancienne puissance.

– Voilà, la Pauvresse. Vous devez savoir, puisqu'on dit que vous savez tout, que c'est aujourd'hui que la fille de votre filleul, M. Deladame, revient du pays des Ainglais, où elle a été quasiment élevée. Mon maître, donc, votre filleul, M. Deladame, m'a dit hier soir, de prendre ma brouette et de descendre jusqu'au quai, à la marée du matin, pour rapporter le bagage de sa fille. Voilà bientôt la pleine mer et l'heure où M^{lle} Deladame doit arriver par un paquebot de Douvres. Faut vous dire que j'entendais souvent, depuis quelques jours, les jeunes gens, vous savez les deux commis, Jacques Cazin et Mark Penrose, causer soit entre eux, soit avec le nouvel associé, vous savez, Thomas Deladame de Thiembronne. Pour lors, je me suis avisé, avant de prendre ma blouse et ma brouette, de venir voir si les jeunes gens n'allaient pas sortir. Quant au nouvel associé, il n'y a pas de danger. Il est paresseux comme un vrai Parisien, et, au surplus, il lui faut passer tant de temps à sa toilette qu'il ne pourra jamais être prêt pour l'heure de la marée. Pourtant, continua-t-il d'un ton plus bas, on se dit que M. Deladame l'a fait revenir, après l'avoir fait éduquer dans le grand monde à Paris, pour épouser M^{lle} Marie-Berthe.

– Et, dit la vieille femme en dardant sur lui son regard profond, si c'était toi qui étais appelé à être le mari de M^{lle} Deladame ? Que ferais-tu pour la mériter ?

– Ce que je ferais ? dit-il, et son œil s'anima de ce rayon sinistre qui changeait complètement l'aspect de son visage. Mais je serais capable de mettre le feu à la ville.

– Ah ! reprit Omérine, dont le regard devint plus profond et plus fixe, c'est là ta manière de remercier Dieu ? Et tu n'es pas plus étonné que cela à la pensée d'épouser la fille de ton maître ?

– Mon maître ! Ce n'est point parce qu'il est mon maître dans cette maison que je le respecte ; mais parce qu'il est mon maître ailleurs. Mais vous ne pouvez pas comprendre ce que je veux dire.

– Tu te trompes. Je comprends.

Louis-Marie tressaillit cette fois de surprise. Toutefois, après un instant de réflexion, il haussa les épaules, en se disant que la vieille femme mentait et se vantait. Il se redressa et, prenant instinctivement une pose d'orateur :

– Pourquoi serai-je étonné ? dit-il. Est-ce que je ne sais pas que tous les hommes sont égaux ? M. Deladame m’a instruit et, selon un mot que j’ai entendu dire, il m’a affranchi. Les nobles et les bourgeois veulent que nous restions leurs esclaves ; mais voici mon catéchisme.

Il tira de la poche de son gilet un petit livre broché, usé, corné, dépenaillé, dont l’état attestait de longs et continuels services.

– Voilà, comme dit mon maître, le meilleur livre de prières pour l’humanité.

– Et comment s’appelle-t-il ce nouveau catéchisme ? demanda froidement Omérine.

– Il s’appelle le Contrat social.

La vieille femme s’approcha de lui et dit à mi-voix :

– Je ne sais pas ce qu’il dit ce Contrat, mais je connais la maison de la rue des Pipots, la maison des francs-maçons, où tu vas t’instruire, et je sais pourquoi tu reconnais M. Deladame pour ton maître.

Louis-Marie fit un bond. Il pâlit d’effroi, puis, la fureur succédant à la crainte :

– Eh bien, dit-il d’une voix presque étranglée, si vous savez tant de choses, prenez garde. Quoique vous soyez comme la reine de tous les mendiants de la province et que les matelots et matelottes de La Beurrière aient quasiment autant de respect pour vous que pour Notre-Dame elle-même, les gens dont vous venez de me parler ne craignent rien. Ils sont au-dessus de tout, et ceux qu’ils n’aiment pas, fussent-ils des princes, disparaissent comme une *boutife* (vessie) crevée.

Et, comme s’il eût craint d’en entendre davantage, il rentra précipitamment dans la maison.

Omérine était restée pensive, au milieu de la rue, les deux mains croisées sur le haut de son bâton.

Le jour avait chassé les dernières ombres. Le soleil luttait de son mieux contre les nuages que le vent du sud-ouest envoyait du bout de l’horizon. Quelques rayons vifs, bientôt voilés par les noires nuées qui semblaient courir au plus vite pour se ranger en ordre de bataille au septentrion, faisaient luire les pavés pointus, encore humides de la rosée nocturne, et enveloppaient la tête nue de la vieille femme d’une auréole étincelante.

Les réflexions d'Omérine étaient si profondes qu'elle ne vit pas s'ouvrir la fenêtre qui tenait l'extrême gauche, au premier étage de la maison Deladame.

Une tête jeune, ornée d'une perruque très poudrée, à toupet renversé et à *oreilles de chien* fort tombantes et défrisées, s'avança et cria d'une voix de fausset :

– N'est-ce pas Louis-Marie, le valet de chambre, que j'ai aperçu dans la rue tantôt ?

La vieille femme ne répondit pas. Le personnage, après avoir maugréé, se retira.

Quelques minutes après, la même tête parut à la porte de la maison. Omérine sembla se réveiller.

– Voilà le quatrième, murmura-t-elle. Le libertin Deladame ! Thomas Deladame de Thiembronne.

C'était bien lui, en effet, et même un Thomas Deladame de Thiembronne de fort bonne humeur.

Il était arrivé de Paris depuis quelques jours, fort disposé à éblouir ses compatriotes non pas seulement par les grâces de son esprit et le récit des merveilles de son odyssée parisienne, mais aussi par les splendeurs de son costume.

La venue de M^{lle} Marie-Berthe tombait fort bien. Cela lui fournissait l'occasion de paraître dans tout son éclat dès le grand matin.

Afin d'éblouir le premier regard de la jeune fille à son arrivée, il s'était levé d'aussi bonne heure, pensait-il, qu'un garçon perruquier-barbier-étuviste ; et après avoir hésité quelques instants entre ses deux coiffures neuves, entre la perruque à la Panurge et la perruque à oreilles de chien, il s'était décidé pour cette dernière.

Il apparaissait donc dans toute la gloire de la mode de L'an 1786, ce qui, pour la plupart des élégants de province, était une mode d'une extravagante nouveauté. Des bottines montaient jusqu'à ses mollets et laissaient voir jusqu'au-dessous du genou des bas de soie jaune, couleur fort goûtée depuis quelques années. Les culottes très-serrées et le gilet pressant les hanches étaient d'un tricot de couleur caca-Dauphin, mais rehaussé de raies perpendiculaires brunes. La cravate de mousseline laissait tomber jusqu'au

creux de l'estomac un jabot de dentelles étroites. Un habit-redingota de Casimir, couleur boue-de-Paris, à collet retroussé et dont les basques tombaient en carré, mais en s'évasant jusqu'au bas du mollet, complétaient le costume. Un chapeau à *l'Androsmane*, sorte de bicornes dont les bords étaient retroussés jusqu'à la hauteur de la coiffe seulement, couvrait la petite tête fine et naïve, effrontée et craintive du personnage.

Sa physionomie présentait le mélange de prudence réfléchie et de fatuité niaise qui forçait l'observateur à se demander si l'on avait devant soi un diplomate très astucieux ou un sot très-candide.

C'était, un peu ce double rôle que Thomas de Thiembronne, avec sa petite taille dégagée, ses manières osées, son visage maigre, au nez retroussé, aux paupières battues, au teint blême, avait joué à Paris, d'abord, chez Sellouf et Cie, où il était commis avec une très-légère part d'association. Il l'avait continué plus commodément dans les Bureaux d'Esprit de second ordre, où il parlait aussi volontiers d'économie politique que de philosophie et de belles-lettres, et dans les antichambres des actrices de la Comédie-Italienne où il essayait de plaire aux soubrettes.

– Eh ! la vieille femme, dit-il d'un ton leste et gracieux, c'est un peu bon matin pour mendier. Pourtant, si tu veux me dire l'heure de la pleine mer et me renseigner sur ce qu'a pu devenir ce coquin de Louis-Marie, et ajouter à cela quelques renseignements sur le temps qu'il doit faire aujourd'hui – car je crois reconnaître tous les signes d'une journée orageuse – je te ferai jeter un bon os à la porte de céans.

La vieille femme se redressa et, regardant le joli Thomas d'un air de mépris indicible, elle lui répondit froidement :

– Tu as raison et tu as tort. Je mendie, mais je ne mendie qu'à une seule porte, sous ce clocher que tu vois. Je suis la pauvre de Notre-Dame, mais je suis cent fois plus riche que toi. Tu m'as oubliée. Moi, je te connais bien, libertin Deladame. Malheur à toi, si tu songes à épouser Marie-Berthe.

Et laissant Thomas de Thiembronne absolument stupéfait, la vieille femme se dirigea de son pas lent et majestueux vers le haut de la rue, vers l'église de Notre-Dame.

Thomas de Thiembronne ne tarda pas à se rassurer.

Comme il était un de ces petits hommes qui n'ont que des demi-défauts et des demi-qualités, dans lesquels par conséquent tout est en contraste, il était à demi-effronté et à demi-prudent, ou, si l'on aime mieux, absolument effronté jusqu'à ce qu'il rencontrât l'obstacle et absolument prudent à partir de ce point.

Il se dit, en ce premier moment, qu'il serait par trop sot de refuser la main d'une riche héritière par crainte des menaces d'une vieille mendicante.

Il descendit lestement vers la Basse-Ville. Il avait calculé que le crédit de M. Deladame chez Sellouf était au moins de cent mille livres, quand il arriva au bout de la rue de l'Ecu, à l'endroit où cette rue débouche sur le quai.

On avait là pleine vue sur le port, sur la rade ; et les vieux Boulonnois nommaient cet endroit le *Coin venteur* à cause du grand tapage qu'y faisait le *suroua* (vent de sud-ouest) en entrant dans la ville. Les gens du dix-huitième siècle, gens ingénieux, comme on le sait, avaient changé une lettre du mot, et l'on disait le Coin menteur, parce que c'était là que les commères, petites bourgeoises ou matelottes, venaient échanger les bavardages inspirés par la vue du port, des bateaux et des promeneurs.

A cette heure matinale du dimanche, ce coin n'avait rien qui expliquât son second sobriquet, car il était absolument désert, mais jamais il n'avait mieux mérité le premier.

Le vent du sud-ouest se maintenait souvent dans les hauteurs du ciel. Il chassait avec violence des nuages rapides et sans cesse renouvelés, qui interceptaient pour un instant et brisaient les rayons du soleil.

Mais parfois il tombait lourdement sur la terre. Tout frissonnait et tout tremblait. La mer se ridait ; ses longs et larges flots, au lieu de s'arrondir solennellement, se brisaient en mille petits flocons d'écume grise, et la bourrasque se précipitait en sifflant, en hurlant, en mugissant, le long du rivage et du quai.

C'est pendant l'une de ces furieuses orgies du vent que Thiembronne arriva au coin Menteur. Il s'arrêta, s'abrita derrière une maison et, avançant prudemment son androsmane, il regarda le quai, le port et la mer.

Le quai était à peu près désert, le port était sans activité. Les navires étaient amarrés, tantôt à la suite l'un de l'autre, tantôt sur deux rangs, de

chaque côté du chenal, les voiles serrées le long des mâts et les agrès repliés.

Les pêcheurs attachaient une idée pieuse, chez les uns, superstitieuse chez les autres, à ne pas sortir pour pêcher le dimanche.

Thomas regardait de son mieux si, parmi les quelques rares individus qui traversaient rapidement le quai, il n'apercevait pas Mark Penrose et Jacques Cazin, auxquels il supposait des préoccupations courtoises ou galantes analogues à celles qui le poussaient lui-même, assez imprudemment, pensait-il, au milieu d'une telle bourrasque. Mais ses yeux, fatigués par les veilles parisiennes, se remplissaient de larmes avant qu'ils eût pu fixer les objets un peu éloignés.

Une lourde main qui se posa sur son épaule interrompit ses efforts. Il se retourna en tressaillant vivement.

Devant lui se tenait un gros garçon d'un costume singulièrement lugubre. Il était grossièrement et proprement vêtu de noir, habit veste et culottes de bure, gros bas de laine, gros souliers à lacets de cuir. Il avait un immense chapeau tricorne, portant sur chacun de ses trois bords retroussés une large cocarde ornée d'une tête de mort blanche posée sur deux os également blancs et disposés en croix de Saint-André.

Sous ce sombre couvre-chef paraissait la figure la plus joviale du monde, une bonne grosse figure ronde, ouverte, rubiconde, éclairée par des yeux ronds à fleur de tête, toujours souriants.

Le nouveau venu se recula, salua comme un maître de cérémonies et, se redressant vivement, il porta la main à la corne droite de son chapeau et montra l'emblème lugubre.

– *Ambassadeur des Ames du purgatoire*, dit-il gravement. Maintenant, reprit-il de son ton naturel, écoutez que je vous dise quelque chose tout bas.

Il se baissa vers l'oreille de Thomas et lui dit mystérieusement :

– Vous avez la physionomie d'un homme qui aime la musique et notamment les fanfares de chasse, hé ! La *Quête* est belle ; en six-huit, monsieur !

Il s'éloigna en fredonnant : sol, sol, sol, sol, sol, sol, sol, la. Puis il revint en s'écriant :

– Ah ! j’oubliais. Ma sœur m’a donné une commission. Je suis Inglevert, le frère de la Pauvresse de Notre-Dame. Elle m’a dit : Va sur le port, tu verras le libertin Deladame, tu l’as vu autrefois. D’ailleurs, il est petit, maigre, laid, débile et content de lui. Tu le reconnaitras à cela. C’est bien vous, monsieur. Elle m’a ordonné de vous dire que c’était le domestique Louis-Marie qu’il fallait surveiller. Elle l’a vu dans ses visions ; c’est le prétendant le plus dangereux de tous. Il faut toujours croire la Pauvresse, monsieur, car elle et moi nous avons reçu de l’instruction et nous parlons bien. Mais écoutez que je vous dise quelque chose tout bas : ma sœur prétend que je suis un peu imbécile. Je dois la croire ; elle est l’aînée. Tant est que je suis l’*Ambassadeur des Ames du purgatoire*. Et j’ai beaucoup de privilèges qui s’étendent sur Boulogne et sa banlieue. D’abord, c’est moi qui quête pour les trépassés. J’ai le privilège d’entrer dans toutes les maisons de la ville, grandes ou petites, riches ou pauvres. Ah ! monsieur, c’est un grand signe quand l’Ambassadeur des âmes du purgatoire reçoit des coups de pied en place de deniers ! Le jour où il recevra plus de coups de pieds que de patars, le royaume sera près de sa ruine. C’est ma sœur la Pauvresse qui le dit. Et la Pauvresse de Notre-Dame ne se trompe jamais.

Sans plus de transition, l’Ambassadeur des âmes du purgatoire s’éloigna dans la direction de l’entrée du port, en fredonnant.,

Thomas, abasourdi par cet étrange bavardage, suivit machinalement des yeux le personnage. Il tressaillit. Il venait d’apercevoir tout à l’extrémité du quai, sur une petite jetée en pierre qu’on nommait *le Musoir*, les deux commis de M. Deladame.

Cette vue refroidit son enthousiasme matrimonial. Mark Penrose était un homme violent, et la famille de Jacques Cazin de Mazinghem occupait un bon rang dans la bourgeoisie boulonnaise. Irait-il s’attirer des ennuis considérables en se faisant le compétiteur de ces deux jeunes gens ! Il resta quelques instants à réfléchir là-dessus.

Pendant ce temps, Inglevertse dirigeait vers les deux endiablés, qui avaient quelque peine à se tenir debout à l’extrémité de la jetée. L’un d’eux, en s’accotant à un gros pilier en bois qui servait de cabestan, retenait l’autre. Il lui permettait de résister à la bourrasque et de diriger une lunette d’approche vers la haute mer.

– Décidément, je ne me trompais pas, dit celui qui tenait la lunette, le navire se dirige bien vers Boulogne, quoique le vent l'oblige à courir des bordées. Oui, c'est bien un paquebot, je le reconnais à sa grande voile. Ah ! oui, par Jupin, cette voile presque carrée c'est une fantaisie de mon vieil ami John Parker, de Douvres. C'est le paquebot de Douvres. Dieu soit béni, il entrera avant le fort de la tempête.

Le jeune homme qui venait de parler se retourna et voyant un léger et discret sourire errer sur les lèvres de son compagnon, il sourit à son tour en rougissant.

– Dieu me damne, Jacques, si vous n'avez pas raison. Votre sourire me dit, aussi clairement que le peut dire le rire d'un homme aussi modeste et aussi réservé que vous, que je suis fou, fou d'amour. Vous avez raison, oui, oui. Savez-vous ce que je voudrais faire ? Je suis obligé de me retenir à quatre pour ne pas me jeter au milieu de cette mer furieuse, afin d'aller au devant de ce bateau qui est encore à plus d'une heure de nous, mais qui amène Marie-Berthe.

– Marie-Berthe qui n'est pas pour vous, dit de sa voix monotone Inglevert qui venait d'arriver.

– Que veux-tu dire, imbécile ? s'écria Mark en s'avançant vivement vers lui.

– Imbécile, répondit tranquillement le gros garçon, c'est comme ça que les uns m'appellent ; les autres, non. L'esprit n'est pas un des privilèges d'un Ambassadeur des âmes. Mais c'est un de ses privilèges antiques et reconnus depuis des siècles que cette charge existe dans l'évêché de Boulogne, de ne tutoyer personne et de ne pas être tutoyé même par l'évêque. C'est un signe des temps quand on tutoie l'Ambassadeur des âmes.

– Parleras-tu, animal. Si tu n'expliques pas ce que tu viens de dire.

– Battez-moi, si vous voulez, monsieur Penrose, continua Inglevert avec son imperturbable sérénité. Qu'est-ce que je puis y faire. Je crois que je suis fort, très fort, et un jour ou l'autre je me mettrai à être méchant. Mais je n'ai pas encore eu le désir d'essayer contre ceux qui me battent.

– Mark, dit Jacques Cazin en anglais, gardez patience un instant. Vous le connaissez. Il n'arrivera jamais au but si vous lui donnez la réplique à

chaque instant. Voyons, *le Frère*, reprit-il en français, est-ce raisonnable de vouloir qu'un étranger connaisse nos privilèges comme un bon Français ? hein ! Allons, qu'est-ce que la Pauvresse vous a chargé de nous dire, car c'est elle qui vous envoie, n'est-ce pas ?

– Il y a plaisir à causer avec vous, monsieur Jacques Cazin ; vous êtes des bonnes vieilles gens du Boulonnois. Eh bien, voilà ce que la Pauvresse m'a dit : Ambassadeur, vous allez trouver sur le port Mark Penrose et Jacques Cazin. Vous ne direz rien à celui-ci, parce que le cœur ne lui est pas encore venu.

Jacques sourit en haussant légèrement les épaules.

– Quant à Mark, c'est un hérétique, mais je l'aime parce qu'il y a des années et des générations que les Penrose et les Deladame sont amis. Je lui offrirai toujours, à lui, le premier, l'occasion de se faire tuer pour Marie-Berthe. C'est tout ce qu'il aura d'elle. Va donc lui dire qu'il veille, car j'ai vu dans mes visions trois hommes être nommés les époux de Marie-Berthe, et il n'est pas des trois. Le premier, c'est le Parisien Deladame ; le second, c'est le domestique Louis-Marie ; le troisième, c'est Jacques Cazin.

– Eh bien ! dit Mark en anglais, c'est déraisonnable, mais cette vieille folle n'est pas sans influence sur moi. Ce que me dit cet imbécile me trouble.

– Vous désirez sans doute lui casser les reins à ce. Parisien, reprit Inglevert de sa voix monotone et de son ton bonhomme ; c'est naturel et ce n'est pas dans les privilèges de l'Ambassadeur de s'y opposer. Eh bien, il est là-bas au coin Menteur, qui guette l'arrivée de M^{lle} Deladame. 3.

Mark partit comme une flèche dans cette direction. Jacques, après un instant d'hésitation, le suivit.

Inglevert jeta un regard vague autour de lui. Il était seul sur cette pointe du quai. Il s'assit contre le cabestan, posa son chapeau entre ses jambes et, arrondissant le bras gauche, il remua le droit comme si ce dernier eut tenu un archet. Il s'offrait un grand morceau sur le violon.

Il resta ainsi, indifférent au vent, au froid, à tout ce qui se passait autour de lui, écoutant une musique qui chantait au fond de son pauvre cerveau à demi-hébété et qui le tenait dans une extase de ravissement.

Mark n'avait rencontré personne au *Coin Menteur*. Il revint au Musoir, en compagnie de son ami, qui l'avait rejoint.

Il était difficile de trouver un plus grand contraste que celui que présentaient ces deux compagnons.

Mark, de stature moyenne, large des épaules, montrait tous les signes de la force plutôt que de l'élégance. On voyait se dessiner, sous ses bas de fine laine brune, des muscles à faire envie à un Suisse des Petits Cantons. Il portait le haut du corps en arrière avec une sorte de majesté tranquille, qui indiquait l'instinct naïf de la domination, la volonté de triompher de tous les obstacles et la certitude d'y arriver. Tout dans son visage décelait le mélange de bonhomie confiante, de bienveillance générale, de sensibilité irritable, d'ardeur indomptable et de ténacité. Son menton carré, sa large bouche qui laissait voir les dents les plus brillantes et les mieux faites, son teint blanc, ses yeux gris largement ouverts sous des sourcils blonds assez épais, et son front à tempes aiguës, formaient un ensemble de physiomie sympathique et mâle, mais sans grâce. Il n'avait rien du *petit-maître* tel qu'on le comprenait alors, rien qui pût attirer l'attention ou exciter l'admiration dans un cercle de femmes mondaines, ni dans les réunions de la bonne compagnie française. Mais on devinait qu'il pouvait exercer une grande séduction sur une âme douce et s'attacher d'une invincible façon un cœur candide et un esprit enthousiaste.

Il avait gardé dans son habillement ce goût anglais dont les modes françaises tendaient à se rapprocher, surtout depuis la guerre d'Amérique. Une paire de bottines montait jusqu'au dessous du mollet ; une longue redingote boutonnée descendait jusqu'à la hauteur du genou et laissait voir l'étoffe, d'un rouge clair, des culottes. Une large cravate de mousseline cachait le haut de la redingote et un chapeau rond, de forme très basse, aux bords légèrement retroussés sur le côté, couvrait les cheveux poudrés et noués en queue.

Jacques Cazin de Mazinghem portait le costume du matin, qui, sous le nom de *chenille*, avait été très à la mode à Paris environ quinze ans auparavant, et qui avait été fort vite adopté, longtemps conservé par les jeunes bourgeois des bords de la mer, parce qu'il était en même temps chaud, simple et commode. Il remplaçait, en effet, les culottes par le

pantalon et l'habit par le *frac*, sorte d'habit sans parements, sans broderie, sans galon et parfois même sans boutons. La veste que portait Jacques était à boutons simples et de ratine de Florence verdâtre, comme le pantalon ; le frac, de casimir noir. Des souliers à boucles carrées, à la vieille mode ; un jabot sans dentelles, des cheveux poudrés et noués à la Cadogan, un de ces chapeaux tricornes qu'on nommait à la Suisse et qui étaient remarquables par la hauteur extravagante de leurs bords, complétaient le costume de Jacques, costume dont Thomas de Thiembronne pensait – sans le dire – qu'un chamoiseur du quai de Bièvre ne se fut pas contenté.

Jacques, en effet, ne sacrifiait pas aux Grâces. Pourtant, tout en lui paraissait naturellement élégant. Il était grand, fort, leste et flexible en tous ses mouvements ; sa figure d'un ovale arrondi, aux joues fraîches, estompées d'ombres brunes, ses lèvres fines, son nez légèrement aquilin, ses yeux d'un noir velouté, présentaient un ensemble d'une grâce un peu molle, mais d'une délicatesse exquise.

Malgré tous les sucès mondains qu'eût pu lui promettre cette gentillesse que le dix-huitième siècle appréciait tant, Jacques était resté le plus simple et, nous venons de le dire, le plus démodé des jeunes bourgeois du comté.

Il était volontiers muet ; sa timidité, sa modestie qu'un rien effarouchait et faisait rougir, ses manières réservées, son éloignement des cercles féminins, son regard pensif où un rayonnement joyeux, ardent et malicieux venait parfois chasser les nuages de la mélancolie, tout l'exposait aux brocards de ses compagnons.

Ces railleries, bien qu'il leur opposât un dédain flegmatique, étaient douloureuses au pauvre garçon. Mais naturellement réfléchi et sensé, il ne savait jamais se décider à aller de l'avant, insouciamment et sans prévoyance. Il avait en lui le sang des vieux bourgeois raisonnateurs et graves. Il n'était lui-même, il ne montrait un peu de sa fine, spirituelle, paisible, mais vaillante nature, qu'en compagnie de son ami Mark.

Pourtant, quoiqu'ils fussent tous deux du même âge et qu'ils entrassent, l'un et l'autre, dans leur vingt-deuxième année, Mark jouait, en toute chose, le rôle de l'aîné. Jacques n'avait jamais songé à lui disputer les prérogatives qui pouvaient découler de cette habitude prise. Il écoutait, conseillait parfois, mais sans jamais prendre de décision ou d'initiative.

– Voyons, apaisez-vous, Mark, dit Jacques après avoir regardé à plusieurs reprises et non sans étonnement, les yeux brillants, les lèvres agitées et les narines ouvertes de son compagnon. Vous avez votre visage de bataille, bulldog que vous êtes, et je ne vois personne ici qui soit digne d’essuyer les coups de votre valeur.

– Je ne comprends pas ce que cette vieille peut vouloir dire avec ce domestique duquel il faut se défier. Mais ce Thomas Thiembronne, répondit Mark distraitement et comme s’il répondait bien plus à ses pensées qu’aux paroles de son compagnon, est un prétendant acceptable.

Il serra les poings en murmurant :

– Penser que ce ridicule petit Pierrot, qui n’a presque pas l’apparence d’un homme et que je voudrais prendre pour le mettre sur le haut d’un grenier à titre de girouette, épouserait Berthe !

– Mais, dit tranquillement Jacques, quel droit avez-vous donc de veiller ainsi sur le bonheur de M^{lle} Deladame.

– Comment, quel droit ? mais tous les droits. D’abord les Penrose et les Deladame ne sont-ils pas depuis deux siècles dans des relations plus intimes encore que la parenté ! Mais non, je ne serai pas hypocrite pour la première fois de ma vie et à propos d’elle, dont la pensée est claire et pure comme l’étoile du Berger. Je n’ai nul droit à m’occuper d’elle, nul autre droit que celui que je tiens d’un amour comme ton imagination, si active qu’elle soit, n’en a pas inventé.

– Et jamais vous ne m’en avez parlé, dit Jacques avec reproche.

– J’y pense toujours, et à elle et à mon amour pour elle. Mais il me semblait que c’eût été lui manquer de respect que de parler d’elle. Bien souvent même je me faisais un reproche d’y tant penser.

– Et elle, pense-t-elle ?.

– A moi ! Vous êtes fou, monsieur Jacques Cazin, répliqua Mark avec colère. La prenez-vous pour quelque fille de ministre, troublant son imagination par des rêveries continuelles d’amour et de mariage. Elle ne sait pas que je l’aime, elle ne le saura que si j’ai jamais une occasion de mourir pour elle, car c’est en lui offrant les dernières gouttes de mon sang que j’oserai la regarder de façon à lui faire comprendre que je l’ai aimée.

Jacques considérait son ami avec une surprise de plus en plus grande.

– Mais, dit-il, c’est à peine si vous l’avez vue, Mark ! Je ne vous connais plus, et je ne vous comprends pas. Vous, que nous regardions comme destiné à être le plus parfait négociant de la Grande-Bretagne, vous voilà devenu un homme épique, un homme lyrique, et vous me dites des choses que l’Almanach des Muses – où l’on nous a appris à chercher les modèles de la plus parfaite galanterie – ne nous enseigne pas.

– Que vous êtes bien un Français, mon pauvre garçon ! Vous n’osez parler, aimer et ressentir vos impressions que conformément aux bons usages et selon les formules de vos poètes bavards. Tenez, venez vous mettre à l’abri derrière cette vieille chaloupe renversée qui sert de magasin aux cordages du capitaine Broquant. Je ne suis pas encore assez lyrique pour vouloir livrer votre chapeau à Neptune. De là nous verrons venir ce paquebot qui avance comme une tortue. Le vent souffle grand frais de l’ouest-sud-ouest. Il devrait avancer plus vite. Allons, il faut que je parle, et que je parle d’elle, sans quoi cette maudite coquille de noix, qui marche comme une barrique coupée, me fera perdre l’esprit.

– Je retrouve Mark-Hercules Penrose et je le reconnais à ses soins pour mon chapeau ; en un autre temps, vous n’auriez pas manqué de rappeler qu’il est en demi-castor et qu’il a coûté 12 livres, le plus grand prix connu pour les demi-castor.

– Riez, mais votre temps viendra aussi.

– Dieu vous entende, Mark. Si l’amour me donne la présence d’esprit, s’il change ma timidité en hardiesse, comme il a transformé votre esprit calculateur en enthousiasme, que l’amour soit béni ! Vous avez quatre sœurs, Mark. L’une d’entre elles, la belle Mary-Ann, notamment, la compagne de Marie-Berthe, ne voudrait-elle pas prendre en pitié un pauvre adolescent craintif. Mais vous alliez me dire comment vous aviez commencé à aimer M^{lle} Deladame.

– Aime ! aimer ! quel sot petit mot. Ce n’est pas de l’amour que je ressens pour elle. Mais qu’importe, il n’y a pas d’autre mot pour se faire à peu près comprendre.

II

– Vous connaissez, dit Mark, l’usage des bourgeois de cette province boulonnoise. Chaque famille y est liée d’ancienne date avec une famille anglaise, habitant, là en face des côtes de France, quelques-uns des petits ports de la Manche. Cette famille française envoie l’un de ses enfants en Angleterre et elle reçoit, en échange, un des enfants de la famille anglaise, qui vient prendre au foyer domestique la place du jeune français. Chacun apprend ainsi, aisément, doucement, vertueusement, la langue, les pratiques commerciales du pays où il passe quelques années.

Vous savez que les plus simples choses qui regardent les Deladame sont entourées de légendes et de mystères et prennent une physionomie historique : La connaissance des Penrose et des Deladame se fit au milieu du XVI^e siècle, lors du siège de Boulogne par les Anglais.

Un *Yeoman* blessé fut secouru et sauvé par un bourgeois de Boulogne. Ce yeoman était John Penrose, mon septisaïeul, et ce bourgeois était Marie-Omer Deladame. Les Anglais, victorieux, prirent la statue de Notre-Dame et l’emportèrent en Angleterre. Les Deladame, vous le savez, considèrent leur sort comme lié à celui de cette statue et ils se regardent comme les serviteurs, les gardiens-nés de Notre-Dame. Marie-Omer suivit librement la statue prisonnière. Il passa des années loin de sa famille, vivant pauvrement à Londres comme un manouvrier, mais dans le voisinage de sa patronne bien-aimée.

Il retrouva là John Penrose. L’amitié s’en accrut. La statue fut rendue. Marie-Omer Deladame revint avec elle.

Depuis lors s’établit *l’échange* que je vous indiquais plus haut. Il y eut toujours un jeune ou une jeune Deladame chez les Penrose, un jeune ou une jeune Penrose chez les Deladame. Aussi, nous connaissons parfaitement les légendes et la chronique de cette étrange famille. Magr’Owell, la vieille,

très-vieille nourrice de mon père, qui a vu plusieurs générations de Deladame, ne tarit pas sur ce sujet. Elle est galloise, conteuse et catholique. Les Deladame sont ses gens.

M. Deladame, notre patron, est le seul qui n'ait pas passé une partie de son adolescence à Margate, chez les Penrose, mais il y envoya sa fille dès l'âge de douze ans. Avec cette austérité spartiate et ce stoïcisme supérieur aux faiblesses humaines qu'il aime à montrer, il déclara en la faisant partir pour Margate, que l'enfant ne reviendrait pas avant cinq ans. Et il y a cinq ans, justement aujourd'hui. Moi je fus envoyé ici en échange, car on ne pouvait pas convenablement envoyer ma sœur Mary-Ann chez un homme veuf et jeune encore.

– Mais vous aviez un père moins Spartiate, et chaque année, pendant une ou deux semaines, à la Noël, vous retournez à Margate goûter le vrai pudding, dévorer du Christmas-pie, en buvant de la bière forte et du vin de Champagne, gracieux cadeau de Gendulphe Deladame, à mistress Hariett-Mac-Evain Penrose, la mère vénérée de miss Mary-Ann.

– Oui, je retournais chaque année à Margate. Mais, – c'est bien curieux – je fus trois ans sans même regarder Marie-Berthe. Je lui parlais comme à l'une de mes sœurs ; et sans ombre d'hésitation, elle mettait sa main dans la mienne, selon notre mode anglaise. Je crois me rappeler qu'un jour cette main me parut très douce.

– Pas plus douce que celle de miss Mary-Ann, s'écria Jacques avec un geste de colère tragique.

– Fou ! En tout cas, ce fut une impression vague et tôt disparue. Il y a deux ans, je partis, si vous vous le rappelez, un peu plus tôt que d'habitude. Je me faisais une fête de surprendre la chère famille. Je n'avais pas averti. J'arrivai à pas de loup dans le *parlor*, ce que vous appelez ici la salle basse, celle où se tient la famille. Il n'y avait personne. Il faisait nuit. Le *parlor* était tout obscur. Je me cachai dans le coin le plus sombre, afin de faire une jolie peur à la première de mes sœurs qui entrerait. Une porte s'ouvrit. Tenez, Jacques, continua Mark en tournant vers son ami ses prunelles brillantes, vous m'avez vu au milieu de quelques périls ; vous admiriez combien j'avais la figure calme et le poulx tranquille. Tâtez.

– Votre poulx bat la fièvre, Mark.

– Et vous croyez que je vais vous raconter quelque chose de bien émouvant ou de bien terrible ?

Il haussa les épaules.

– J’ai à vous raconter tout simplement que je l’ai regardée, que je l’ai vue pour la première fois, moi qui la regardais et qui la voyais depuis des années, et c’est le seul souvenir de ce regard qui met mon sang en fièvre et mon imagination en délire.

Je vous disais qu’une porte s’ouvrit, une porte qui donnait dans une chambre extrêmement éclairée. Une ombre s’avança. Elle s’arrêta, un instant, dans le cadre très lumineux que formait autour d’elle le grand flot de lumière blanche qui se précipitait par la porte ouverte pour entrer dans la pièce très noire où je me trouvais.

C’était une ombre féminine dont je ne voyais pas le visage. Je distinguais seulement les profils du corps à droite et à gauche. Mon cœur commença à battre. Pourquoi ? Je ne sais. Mon temps était venu.

Le dessin du corps ressortait, admirablement découpé. Les *silhouettes*, comme les Parisiens disent depuis quelque temps, les silhouettes noires de la tête, du cou, des épaules, de la taille se dessinaient vivement sur la brume dorée. Je me disais que je n’avais jamais rien vu d’aussi svelte, d’aussi élégant, d’aussi gracieux que cette apparition, qui semblait marcher dans une nuée brillante, avec une auréole céleste.

Bientôt mon inconnue disparut, pour revenir portant une lampe à la main. Mon inconnue ! Je la reconnus bien alors. C’était l’enfant devenue jeune fille, dont la taille s’était faite toute gracieuse, et la figure adorable.

Elle s’avançait vers moi, dans la chambre obscure ; la lampe qu’elle portait à la main envoyait sa blanche lumière sur son doux visage. Oui, c’était une apparition céleste. Cette blanche lumière faisait miroiter, presque étinceler ses cheveux noirs, non poudrés et non coiffés, tombant en boucles onduleuses autour de ses joues d’une pâleur mate. On eût dit une des fées bienfaisantes des contes orientaux, qui s’en venait couronnée d’un nimbe d’or et d’un diadème magique, pour bénir la maison de mon père. Mais je sentis plus que tout cela encore. Ce n’était pas une fée, ce n’était pas une reine ! Que vous dirai-je ?

Il prit son front dans ses mains, secoua la tête qu'il releva avec un geste presque d'angoisse :

– Je ne puis dire ce que j'éprouvais. Ses grands yeux bleus, mais d'un bleu étrange, comme je n'en ai jamais vu, ni en France, ni en Angleterre, brillaient avec un éclat et une douceur infinie au milieu de ce visage dont la blancheur prenait derrière cette lampe des nuances vaporeuses. Oui, oui, c'était plus qu'une fée, plus qu'une reine, plus qu'un ange. Je compris alors cette pure et tendre admiration que vous autres catholiques avez pour la Vierge, la mère de Dieu. Il me sembla que j'en voyais l'incarnation.

Je joignis les mains. Elle posa la lampe sur une table, et s'assit auprès. Ses mains se rapprochèrent, puis se séparèrent.

Je vi vrais mille ans que chacun de ces petits détails me serait présent à la mémoire.

Elle prit une image dans un livre, qu'elle sortit d'une petite boîte à ouvrage, et, après avoir regardé l'image, elle leva les yeux en haut avec un sourire charmant.

Ce sourire acheva de m'enivrer. Je m'avançai vers elle. Mais elle avait l'air si calme et tout en elle avait une telle croyance en la protection d'un être supérieur, que ma brusque apparition ne la fit pas tressaillir.

« – C'est Mark, dit-elle en me tendant la main. Ah ! que mistress Penrose va être heureuse.

– Que vous êtes bonne, m'écriai-je. Votre première pensée est pour le cœur de ma mère.

– Mais je pense aussi à moi, frère Mark, et au plaisir de vous revoir, répondit-elle. Comme nous allons parler de Boulogne et de mon père. »

– Pouvait-on me recevoir plus joliment ! Eh bien ! cette gentillesse familière me fit mal. Tout était changé en elle, hormis son cœur, qui était resté pour moi d'un enfant et d'une sœur !

Je la vis pendant ces quinze jours, et encore l'année suivante, toujours plus belle, de cette beauté idéale que je ne puis rendre et que je comprends à peine. Mais pourquoi la fleur sent-elle bon, et qui décrira le parfum de la rose ! Je ne vis en elle que toute douceur et toute fierté en même temps, toute délicatesse, toute raison et toute grâce aussi. Comment vous le faire comprendre ? Elle marchait comme entourée d'une atmosphère de pureté,

de bonté et de sagesse qui empêchait que nul sentiment vilain ne pût l'approcher.

Vous rappelez-vous cette princesse enchantée des contes de M. Galland, que nous lisions cet hiver, cette princesse qui vit encadrée dans un morceau de cristal invisible. On croit qu'on va la toucher et elle est défendue par cette claire et pure cuirasse. C'est le portrait de Berthe.

Elle ne m'aime pas. Elle n'a jamais vu que je l'aimais. Et moi, est-ce que je l'aime ? Non je ne l'aime pas, je ne l'adore pas. Je suis écrasé, anéanti devant elle. Et puis, est-elle aussi adorable que je pense ? Ah ! que je voudrais me tromper ! Que je la voudrais laide, que je la voudrais méchante, afin d'être seul à l'aimer et que personne ne me la disputât, et qu'abandonnée de tous elle fut forcée de se laisser aimer par moi.

Jacques lui serra le bras. Mark se retourna : deux grosses larmes se balançaient sur le bout de ses cils.

– Je ne l'aime peut-être pas, reprit-il, ou du moins mon sentiment ne ressemble à rien de ce que j'ai vu et entendu ! Peut-être consentirais-je à ce qu'elle ne fût pas ma femme. Mais ce sera à condition qu'elle ne soit pas la femme d'un autre. Qu'elle reste dans son ciel, si elle est vraiment du ciel !

Mais si elle descend sur la terre, que ce soit pour moi. Et quand je pense à ce misérable petit maître de danse qui a l'audace de songer à elle ! Ah ! malheur aux prétendants de M^{lle} Deladame ! Mark Penrose en fera un bel abatis !

– Allons, apaisez-vous, mon ami. Voici le navire qui approche. Ne nous montrons pas sous un aspect ridicule, ni à elle, ni à ces braves gens qui, malgré le vent, sont venus pour voir le débarquement. Tiens, tiens, tien ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà le vieux Piquendaire, le premier Elu-pour-la-police, avec deux sergents-à-verge ; voici le brigadier de la maréchaussée avec deux cavaliers. Ah ! ils font faire place nette devant l'endroit où doit aborder le paquebot. Voyons donc ?

III

Jacques courut, suivi de Mark, jusqu'au bord du quai.

– Eh bien, Piquendaire, ne craignez-vous pas de voir enlever votre perruque et déchirer les vieilles robes de vos sergents-à-verge par ce vent de tous les diables !

– Toujours gai avec les vieilles gens, Jacques Cazin de Mazinghem ! dit le bonhomme en enfonçant son tricorne sur ses oreilles. C'est d'un bon cœur boulonnois, ça,

– Hé ! hé ! il faut de bonnes raisons pour vous forcer à venir ici quand vous devriez être tranquillement assis dans votre banc, à ouïr pieusement la messe curiale de neuf heures.

– Vous avez cent fois raison, répondit le vieil Elu en soupirant, et tout cela est bien dit, car vous avez un bon esprit boulonnais. Mais le devoir, Jacques Cazin de Mazinghem, le devoir ! car vous ne savez pas ce qui arrive. Ecoutez donc que je vous dise ; mais pas devant votre ami, qui est un Anglais. Vous, vous êtes fils d'Echevin, le parent d'un Conseiller-de-ville en exercice, le cousin-issu-de-germain d'un Administrateur, pour le Tiers-Etat, du Corps d'administration des Comté-et-Gouvernement du Boulonnois – et le bonhomme faisait une révérence à chaque fois qu'il désignait un nouveau personnage. – Ce n'est pas vous qui voudriez trahir les intérêts de la bonne ville, – il fit une quatrième révérence plus profonde. – Or donc, il est venu ce matin, peut-être hier au soir, cet homme que vous voyez, là-bas qui a une vraie mine d'argousin parisien qu'il est. Il était porteur d'un ordre signé de M. de Crosne, le lieutenant-général de la police ; ordre de Sa Majesté, que Dieu bénisse ! portant qu'il fallait obéir en tout à l'argousin. Ce matin, M. Le Gressier de Belleterre, Lieutenant particulier, Subdélégué et Mayor de la bonne ville, me fit quérir et m'ordonna de venir sur le port avec deux sergents et trois soldats de la

maréchaussée, pour faire exécuter les ordres de l'envoyé de M. le Lieutenant-général de police.

– Et pourquoi, diable, avez-vous choisi justement ce point-ci de la ville, cette partie du quai où doivent débarquer les passagers et marchandises du paquebot qui arrive ?

– C'est justement, Jacques Cazin, parce que c'est le navire qui doit être arrêté, ou du moins tous les passagers et toutes les marchandises.

– Ce navire doit être arrêté, le paquebot de John Parker, que toute la ville connaît depuis plus de dix ans ?

– Oui, il paraît qu'il s'y passe des choses que le roi, que Dieu garde ! ne peut supporter. Et il faut que ce soit grave, très grave.

Mais Jacques ne l'écoutait plus. Il s'était retourné pour communiquer à Mark cette grave nouvelle. Il ne l'aperçut plus à la place où il l'avait laissé. Il le vit à quelques centaines de pas, gesticulant énergiquement en face de Thomas de Thiembronne, qui venait de déboucher sur le quai, escorté de Louis-Marie Luillier attelé à une brouette.

Thomas avait rencontré le domestique. M. Deladame, le solennel bourgeois, qui ne croyait pas de sa dignité de venir au-devant de sa tille, avait dit à Louis-Marie qu'il mettait, pour cette circonstance, Marie-Berthe sous la protection de Thomas. Dès lors, celui-ci se regardait comme un gendre agréé et il s'avança très allégrement sur le quai.

Ses yeux se fixaient sur le paquebot qui louvoyait péniblement pour atteindre l'entrée du port. Mais tout brusquement il aperçut Mark, qui lui parut sortir de terre et qui le considérait, les regards étincelants et les sourcils froncés.

– Que venez-vous faire ici, monsieur Thomas de Thiembronne ? demanda Mark d'un ton rogue.

– Parbleu, répondit Thomas en s'efforçant de faire bonne contenance, le plus vil estaffier a le droit de venir se promener sur le quai, et moi je n'aurais pas ce droit ! moi qui aime les grands spectacles et les grands hommes, moi qui ai failli assister aux derniers moments du grand Voltaire. Car j'étais déjà arrivé dans l'antichambre, M. Mark Penrose, déguisé en garçon apothicaire, lorsqu'on m'a mis à la porte.

– Vous avez raison, Thomas, et je suis prêt à vous prier d’excuser ma brusquerie, si vous venez ici uniquement pour vous promener.

– Mais non, dit le domestique, encouragé par le ton pacifique de Mark, nous venons ici pour mieux que ça, nous venons pour la belle Marie-Berthe.

Mark lui mit la main sur l’épaule si rudement que le garçon s’affaissa sur un genou.

– Toi, coquin, j’ai déjà dû corriger ton insolence. Ton œil gauche sait combien le poing d’un honnête homme peut faire voir de chandelles à un valet grossier. Si tu tiens à mettre ton nez de la partie, dis un mot encore, un seul mot ! Et retiens bien ceci : Si tu n’as pas toujours, partout, jusqu’au fond de tes viles pensées, autant de respect pour M^{lle} Deladame qu’un balayeur d’égout doit en avoir pour une reine, je te martellerai le visage de façon à en faire de la bouillie, misérable ! Quant à vous, monsieur l’ami des grands hommes, vous venez donc ici pour offrir vos services et votre cœur à M^{lle} Marie-Berthe ? Répondez nettement.

– Mes services, sans doute. Quant à mon cœur, je ne le promène pas ainsi sur le bord des flots. Ce sont les ruisseaux fleuris et les fontaines ombragées qui ont le privilège de voir les amoureux. Quant aux bords de la mer, sauf Calypso, et en cela l’auteur du Télémaque a prouvé la rudesse de son goût.

– Ainsi vous n’avez aucune vue au sujet de. Répondez franchement ou bien, Dieu me damne, je vous.

Thomas fut épouvanté *de* la colère folle qu’il voyait dans les regards de Mark.

– Mais je vous répète que je viens envoyé par M. Deladame. comme son plus proche parent, pour offrir mes services à une jeune parente.

– Il a raison, dit Jacques, qui arrivait. Vous vous oubliez, Mark, continuait-il à mi-voix. D’ailleurs, il se passe d’assez graves choses pour que nous ne nous amusions pas à ces querelles.

Il l’emmena et lui conta ce qu’il venait d’apprendre.

Le paquebot *l’Anna-Boleyn*, du capitaine Parker, accostait. La mer était haute, le pont du navire était à peu près de niveau avec le quai. Un fort sauteur eut pu, d’un bond vigoureux, bondir de l’un sur l’autre, l’*Anna-Boleyn* n’étant qu’un petit paquebot, et ses flancs qui touchaient presque la muraille du quai n’étant pas très renflés.

Mark avait déjà fait cette observation, et son impatience l'eut poussé à essayer ce bond. Mais le vieux Piquendaire avait fait faire place nette sur la partie du quai située en face du navire. Les deux sergents, Nau, le brigadier de maréchaussée, et ses deux hommes, plusieurs commis et soldats des Fermes-Royales travaillaient à maintenir les gens à quelques pas de distance du bateau.

Le groupe ainsi refoulé n'était pas, d'ailleurs très nombreux. Mark, Jacques, Thomas et le domestique étaient au premier rang, accompagnés de l'Ambassadeur des âmes qui tournait de tous côtés ses gros yeux et observait ce qui se passait avec une curiosité plus attentive qu'on ne l'eût attendu de lui.

Quelques marins et une dizaine de matelotes se pressaient contre les soldats. Les femmes de pêcheurs avaient, en vertu d'anciens privilèges, le droit exclusif de porter aux hôtels et auberges le bagage des voyageurs, même les jours de fête et dimanches.

Quand le paquebot fut bien amarré, et au moment où l'on allait jeter sur le rebord l'échelle qui devait établir communication avec la terre, le vieux Piquendaire fit éloigner les porteurs de l'échelle et il cria d'une voix chevrotante, en élevant les bras avec solennité :

– Par ordre de M. le Mayor, il est défendu de rien débarquer du navire, ni hommes, ni bêtes, ni marchandises, jusqu'à nouvel ordre.

Une clameur aiguë accueillit cette proclamation. Le groupe des matelotes – race irritable et violente – protesta furieusement.

– C'est ça, cria une matrone trapue et barbue, rouge de trogne et dont la voix perçante domina le concert de malédictions, v'là qu'on veut mettre *l'imbargo* sus le port de Boulogne.

– T'as raison, Zabelette Gros-Mollets, dis leux leux vérités à ces chiens de terriens qui veulent ruiner la marine de Boulogne.

– C'est toi qu'as ben raison, Zacqueline des Quatre-Nations, moi je m'en doutais d'abord qu'ils finiraient par nous jouer do quelque tour. Les grandes gens du gouvernement n'ont jamais pu souffrir le port de Boulogne. Et ce qu'ils en font aujourd'hui, c'est pour ruiner nos hommes et nos pauvres enfants.

– Mais parle donc, toi, Colas Broquant, porte-bannière de la confrérie de Saint-Pierre, te voilà là muet comme un hareng saur. Qu'est-ce que tu conduiras dans les processions quand on aura fait mourir de faim tous les gens de La Beurrière ? Tu t'en feras un mouchoir de ta bannière !

– Je réfléchissais, dit un grand gaillard en bonnet rouge, dont la face, grave et aussi rouge que le bonnet, surmontait des épaules d'hercule, je réfléchissais en réfléchissant, comme il convient quand on prévoit qu'il va y avoir mort d'homme. Après réflexion, je me dis que les Anglais n'en ont pas fait plus contre Boulogne, pendant la guerre d'Amérique. Pour lors, ces argousins-là sont nos ennemis, et pour lors nous avons le droit de les *écrabouiller*. Peut-être bien qu'on pourrait se contenter de les jeter à la mer, à commencer par cette espèce de chien d'argousin étranger qui est là donnant des ordres, et en finissant par le père Piquendaire, qui obéit aux gendarmes, en oubliant le respect qu'il doit aux privilèges de la province.

Le bonhomme Piquendaire, qui n'était pas à son aise, non plus que le policier parisien et les soldats, essaya de protester en agitant une canne noire à pomme d'argent, signe de sa dignité, mais il fut hué.

– Après ça, continua tranquillement le vigoureux porte-bannière, nous pouvons leur accorder cinq minutes pour recommander leur âme et dire en paix leur *In manus*. Si mon cousin, le capitaine Broquant, qui doit revenir aujourd'hui de Margate, était revenu aussi bien hier, comme c'est un homme et sage et brave, il nous dirait si nous pouvons nous contenter de jeter à l'eau l'étranger et le père Piquendaire, ou s'il faut y joindre les gendarmes. Comme l'affaire n'est pas claire, toi, Zacqueline des Quatre-Nations, tu vas allez me chercher le capitaine Thueux. Il s'habille pour la grand'messe. Il est chez lui. Tu lui diras qu'il vienne causer avec moi, en conseil, ici.

– C'est ben ça, cria la matelote, et je ramènerai mon homme et une vingtaine d'autres, pour mettre tous ces gabelleux à la raison.

Elle s'éloigna en courant.

Pendant que cela se passait, Thomas tremblait en cherchant les chances qu'il avait d'être enveloppé dans le sort des soldats. Mark ne quittait pas des yeux le pont du navire, où il n'apercevait pas la bien-aimée.

Jacques et Louis-Marie partageaient leur attention entre la terre et l'onde.

Sur le pont, quelques rares passagers, encore mal remis du mal de mer, regardaient d'un air à demi-hébété le quai, les soldats et les matelotes. Le capitaine Parker, petit homme roux, rouge, maigre et follement rageur, s'était avancé jusqu'au bordage et là, jurant, tempêtant, sacrant, il piétinait avec fureur sur les planches de son navire.

A côté de lui se trouvait un personnage dont la pose insouciante et le regard railleur tranchaient avec les gestes furieux du capitaine.

Tout en lui, du reste, était joli. et l'aisance de ses moindres gestes, autant que l'élégance de sa tournure indiquait un jeune gentilhomme fort usagé. Il était de taille moyenne, plutôt petite, fort mince et qui cadrait merveilleusement-avec les plus fines mains du monde.

Il était enveloppé d'une de ces longues lévites boutonnées jusqu'en bas et à triple collet qui, fort à la mode une dizaine d'années auparavant, ne servaient plus guère qu'aux voyageurs. Un véritable flot de dentelles sortait de son col et retombait sur le premier des collets, de longues manchettes couvraient ses mains gantées d'une peau couleur *boue-de-Paris*, qui était aussi la nuance de la lévite. Un chapeau tricorne, très petit, à la vieille mode française, recouvrait une immense perruque poudrée qui, bouclée à mille boucles, retombait sur son cou et cachait une partie des joues.

Le petit gentilhomme était imberbe ; il paraissait avoir vingt ans. Ses lèvres, un peu fortes, rouges, très fermement desbinées, et un petit nez aquilin relevaient énergiquement le caractère mignon de ses joues d'un blanc mat et la finesse un peu molle du menton. Mais ce qui frappait surtout, c'était l'ardeur du regard. Ses yeux noirs, plus ronds qu'allongés et largement proéminents, lançaient mille rayons d'une vivacité qui inquiétait, qui troublait.

Aussitôt que le navire se fut arrêté, le jeune gentilhomme s'était avancé le plus près du bord. Son vif regard s'était promené sur toutes les personnes présentes, et un éclair de désappointement, presque d'effroi, avait traversé sa prunelle. On eut dit qu'il avait compté rencontrer là quelqu'un dont l'absence le mettait en danger.

Le policier parisien, de son côté, s'était approché jusqu'à l'extrémité du quai. Il avait parcouru du regard le groupe des passagers, et il n'avait pu

retenir un geste de colère. Il constatait évidemment, lui aussi, l'absence surprenante de quelqu'un dont il avait besoin.

L'aspect de ce visage désappointé arracha un demi sourire au gentilhomme. Il reprit son air d'insouciance chamarrée de malice et il arrêta bientôt ses regards brillants sur Jacques et ses voisins.

Pendant ce temps, la force armée et les représentants de l'autorité s'agitaient.

Le vénérable Piquendaire n'avait pas été nommé élu-de-police uniquement pour sa bonhomie et sa candeur. Malgré ses manies vieillottes et la naïveté de son admiration pour la bonne ville, de son amour pour la province boulonnaise. il n'était pas sans quelque pratique dans l'art de diriger les foules. Il s'était empressé de dépêcher le brigadier Nau au Château auprès du chevalier du Blaisel, lieutenant-de-roi, pour requérir, au nom du Mayor – qui avait tout droit de justice dans l'enceinte de la ville et de la banlieue – l'envoi de quelques soldats du régiment de Berwick, alors en garnison à Boulogne.

Un nouvel agent de la haute police était venu rejoindre son compagnon, agent supérieur celui-là, que Pierre Coillot, le vice-Mayor, homme aussi conciliant que le Mayor était emporté, avait retenu un instant pour lui recommander d'agir avec prudence et modération.

Cette recommandation, à laquelle les dispositions hostiles de la foule, qui s'accroissait, donnait une grande opportunité, portait les agents à la réflexion. Ils étaient, du reste, fort déroutés dans leurs prévisions.

Le lieutenant-général de Crosne avait mis, depuis plusieurs mois déjà, la main sur quelques rameaux d'une conspiration dont il ne pouvait retrouver ni le tronc, ni les racines. Il la sentait vaste et elle lui échappait par son ampleur même. Il n'en avait pas su découvrir le but précis. L'organisation, le chef, les moyens d'action, lui restaient en grande partie cachés.

Il savait seulement que les conspirateurs avaient des

5 alliés en Angleterre, et comme la police de M. le comte d'Adhémar, notre ambassadeur auprès du roi de la Grande-Bretagne, était fort bonne, M. de Crosne avait appris, au commencement du mois d'avril 1787, qu'un ou plusieurs agents des conspirateurs étaient à Londres.

Ces agents étaient habiles à se cacher, à prendre diverses formes ; et ils trouvaient un appui puissant en Angleterre. Toutefois, l'on parvint à savoir que l'un d'entre eux devait s'embarquer à Douvres, le 22 avril, dans la matinée, et arriver à Boulogne par le paquebot l'*Anna Boleyn*.

On était sûr qu'il était porteur de papiers importants renfermés, avec un certain nombre de pamphlets, dans sa valise. On savait encore que cet agent était petit et maigre. C'était tout. Mais un homme de la police de l'ambassade devait monter sur le même paquebot et désigner le personnage lors de l'arrivée à Boulogne.

Or, cet homme ne se trouvait pas dans le bateau.

Comment faire pour connaître le passager dont malle renfermait les papiers compromettants ? Il restait un moyen, qui était de visiter promptement les bagages de tous les voyageurs. Comme il n'était pas prudent d'entrer dans le navire sans la protection et avant l'arrivée d'une force armée suffisante, les agents se décidèrent à chercher quelque moyen de désarmer la population par une apparence de satisfaction qui ne compromettrait pas la situation.

Mark Penrose n'avait pas tardé à interpellier sa vieille connaissance, le capitaine Parker.

– Ah ! c'est vous, jeune chien, s'écria le digne marin en tirant de son gosier les sons les plus gutturaux de la langue anglaise. Que faites-vous au milieu de toutes ces grenouilles croassantes ? Que Dieu les damne et leurs maudits soldats ! Vont-ils me garder longtemps comme une baleine échouée sur le rivage ! Dieu les damne !

– Bien, bien, capitaine Parker, comme vous voudrez. Mais, parmi les passagers, vous devez avoir une jeune demoiselle, – je ne la vois pas sur le pont, – la fille de M. Deladame, que vous connaissez bien ?

– Ah ! ah ! jeune renard, le vent tourne-t-il de ce côté ? Mais comment assisterai-je à la noce, si cette troupe de danseurs me retient ici prisonnier ? Miss Deladame, ah ! ah ! oui, oui, je sais ce que vous voulez dire. Eh bien, cette jeune demoiselle n'a pas voulu honorer de sa compagnie un vieux bon scélérat de célibataire comme le capitaine Parker. Hier au soir, il est venu me trouver une espèce de niais qui s'est dit le domestique de votre père, mon digne ami. Il apportait une malle qui renfermait, dit-il, le bagage le

plus précieux de miss Deladame et me priait de transporter cette caisse à Boulogne. Quand à elle, la jolie fille, elle avait changé d'avis.

– Ainsi, vous n'avez de M^{lle} Deladame que sa malle.

– Oui, oui, de l'oiseau nous n'avons que les plumes. Soit qu'elle ait trouvé que le capitaine Parker était un trop vieux pêcheur, jureur, blasphémateur pour ses gentilles oreilles, soit qu'elle ait voulu prendre son temps pour aller aux offices du dimanche, elle a décidé qu'elle partirait sur l'*Etoile-de-la-Mer*, un petit smuggler de Boulogne en relâche à Margate.

– Mais, s'écria vivement Mark, j'espère bien qu'elle ne se mettra pas en mer par un temps pareil.

Le vieux marin regarda le ciel longuement et attentivement.

– En vérité, dit-il lentement, si j'avais une sœur ou une amie, je ne choisirais pas ce jour pour la confier à la mer. Avant plusieurs heures d'ici, nous allons avoir un grain épouvantable, et un orage comme on en souhaiterait à la flotte du Diable, Dieu le damne !

– Tant mieux ! car jamais un marin raisonnable n'aura osé risquer.

– Que, elle, la belle miss Deladamne, ne se soit pas mise en mer, c'est possible, d'autant plus que, Dieu damne le vieux bavard de capitaine Parker, qui ne peut rien taire ! d'autant plus qu'elle doit amener avec elle la jolie Mary-Ann Penrose ! Mais que l'*Etoile-de-la-Mer* ne se soit pas mise en route, ce matin, pour gagner Boulogne, c'est impossible, car elle est commandée par le capitaine Bloquant, et il faut rendre justice même aux Français, que Dieu les damne ! le capitaine Broquant ne reculera jamais devant une vague, fut-elle grosse comme la tour de Londres, ni devant un orage, quand le feu du ciel devrait faire flamber l'Océan comme un bol de punch.

Mark, en entendant ces paroles, se précipita vers le bout de la jetée et resta l'œil fixé sur les flots, comme si son regard eût pu amener au port, avant l'orage, le navire qui conduisait sa sœur et son « idole. »

Le jeune gentilhomme, qui possédait évidemment à fond la langue anglaise, écouta la conversation précédente avec une attention fort dissimulée sans doute, mais réelle.

Mark venait à peine de quitter Parker qu'on entendit une nouvelle proclamation du vieil Elu de Police :

« Au nom de M. le Mayeur, nous faisons assavoir, que pour alléger la cruelle nécessité de nuire à la bonne Ville, en interrompant la libre pratique de l'*Anna Boleyn*, il est permis à tous et un chacun qui y aurait affaire d'y entrer, sauf à n'en sortir qu'avec notre permission. »

Deux portefaix allèrent chercher l'échelle. Le gentilhomme jeta un nouveau regard au milieu de la foule. Puis se reculant un peu derrière le capitaine, il dessina dans l'air un signe qui fut aperçu seulement par Inglevert, qui en ouvrit ses yeux plus grands, et par Louis-Marie Luillier, qui tressaillit et répondit par un signe analogue.

Le jeune gentilhomme se redressa et traça dans l'air un nouveau signe qui avait, sans doute, une signification terrible, car le domestique pâlit et s'appuya sur l'une des hautes bornes du quai.

L'inconnu l'appela sur le navire d'un geste de la tête. Louis-Marie se précipita sur l'échelle,

IV

Le gentilhomme s'était dirigé vers l'arrière, puis il était descendu dans l'intérieur du navire, suivi par Louis-Marie. Ils arrivèrent dans un petit salon désert, sur lequel s'ouvraient deux cabines également vides.

Le jeune homme ferma le verrou de la porte d'entrée, et après avoir fixé ses yeux brillants sur le domestique, il renouvela plus lentement le geste qu'il venait de faire sur le pont du navire.

Il porta la main droite à son propre cou, de façon à former une équerre avec le pouce, et il la descendit, en frôlant le côté gauche du menton, jusqu'à la basque droite du vêtement.

Louis-Marie répéta ce signe. Tous deux se prirent la main et portèrent leur poucef chacun sur la grosse jointure de l'index étranger, et,

s'approchant, ils murmurèrent, en répétant l'un après l'autre la même lettre : J.A.K.I.N.

Le gentilhomme reprit :

– B.

Mais Louis-Marie resta muet.

– Vous ne savez pas épeler davantage ?

– Non, répondit le domestique.

L'autre lui prit alors la main et appuya son pouce sur la jointure du second doigt.

Louis-Marie resta immobile.

– Vous êtes apprenti, dit gravement le gentilhomme, et moi vous savez ce que je suis. Vous savez ce que vous me devez ?

– L'obéissance la plus absolue, dussiez-vous me demander tout mon sang.

– En hâte donc. Les moments sont précieux. Jamais nous n'avons couru un tel danger. Si je n'en triomphe pas, tout tombe avec moi. Il faut, moi, que je ne perde pas, un seul instant, la présence d'esprit la plus complète, vous, que vous exécutiez mes ordres avec la régularité et la promptitude d'une machine. Ecoutez bien. Je suis seul passager d'arrière. Le domestique du navire n'a plus rien à faire ici. Nous ne serons pas interrompus. Ecoutez et répondez.

Louis-Marie fit un signe de tête.

– Que venez-vous faire ici ?

– Cherchez mademoiselle Deladame.

– La fille de *notre* Deladame ?

– Oui.

– Elle n'est pas ici. Sa malle est là dans cette cabine. Dans cette autre cabine est la mienne. Les deux malles se ressemblent à peu près. Sur le haut de chacune se trouve une plaque de cuivre, attachée à la boîte par deux vis. Sur une de ces plaques est écrit en grosses lettres : *Mlle Deladame, à Boulogne-sur-Mer* ; sur l'autre : *Le chevalier de Pompignan, à Paris*. Vous allez dévisser les deux plaques et les changer de caisses. Tenez, le chien de ce pistolet vous servira de tournevis.

Il tira une paire de pistolets d'une poche intérieure de sa lévite, en donna un au domestique en disant : Il est chargé ; et il remit l'autre à sa place primitive, après avoir constaté que l'amorce n'avait pas bougé.

Après avoir vu le domestique entrer dans la cabine indiquée, il remonta sur le pont.

Sur le quai, la foule s'augmentait, toujours tumultueuse. Jacques, Thomas et Inglevert avaient gardé leurs places au premier rang. Mais Thomas commençait à être fort inquiet pour sa personne. Il se rassurait un peu en se disant que si le tumulte devenait plus fort, il aurait la chance de sauter dans le paquebot, d'y chercher un refuge et de s'y cacher.

– J'ai bien réfléchi, comme il est séant, avant de jeter un vieux bourgeois boulonnois à la mer, criait le gigantesque porte-bannière, car pour des argousins et autres gabeloux, chacun sait qu'il ne faut pas tant de cérémonies. – Mon compère le capitaine Thueux est de mon avis. On nous a accordé le droit de pouvoir aller dans le paquebot ; c'est très bien, mais vous voyez personne n'en use. Et pourquoi ? parce que chacun craint, de se faire prendre dans une souricière.

Un sourd murmure s'éleva de nouveau. L'agent de police agita la main et cria de sa plus belle voix :

– Mais nous ne voulons pas nuire au commerce de Boulogne.

– La bonne ville, ajouta Piquendaire.

– La bonne ville, j'allais le dire. Voilà ce que nous pouvons faire : laissez-nous prendre quelques précautions et dans quelques instants les marchandises pourront quitter le bateau. Mais pour les passagers et leurs bagages personnels, il faut qu'ils restent jusqu'à nouvel ordre.

Le chevalier jeta un regard railleur sur le policier, [puis sur Thomas, dont la physionomie effarée le réjouissait visiblement. Puis, son œil redevint grave, et l'on veût été tenté de dire tendre et doux, quand il se fixa sur le charmant et loyal visage de Jacques Cazin.

Il secoua le front et redescendit dans l'intérieur du mavier.

Il s'avança lestement vers la cabine où Louis-Marie était enfermé.

– Vous avez terminé ?

– Oui, maître. J'ai posé sur la malle du chevalier de Pompignan l'étiquette de Mademoiselle Deladame, et l'étiquette de la demoiselle sur.

– Bien. Laissez dans cette cabine la caisse de cette demoiselle, ornée de l'adresse du chevalier. Préparez-vous à faire sortir l'autre du paquebot. Cela est licite en ce moment. Seulement, il faut que cette malle ne soit pas visitée à la douane. Savez-vous que faire ?

– Cela est facile. M. Deladame a obtenu de M. Caron, procureur des Fermiers-et-régisseurs-des-Droits-dus-au-roi, un laissez-passer pour le linge et les habillements de sa fille. Puisque c'est la malle du chevalier que je vais faire sortir comme appartenant à mademoiselle, elle ne sera pas visitée.

– Enfin, courons cette chance. Vous pouvez, pour plus de sûreté, porter cette malle chez votre maître. J'irai m'en expliquer avec lui. Ah ! Dites-moi ce que sont ces deux hommes auprès de qui vous vous trouviez, l'un qui est grand, élégant de taille, fort beau, assez sottement habillé, et l'autre, au contraire, petit, laid, l'air sot, suffisant et poltron, mais vêtu comme un homme de bonne compagnie ?

– Ce sont deux employés de M. Deladame.

– Sont-ils des nôtres ?

Avant que Louis Marie eût pu répondre, la porte du salon, que cette fois l'on avait négligé de fermer, s'ouvrit violemment. Thomas Deladame bondit dans la chambre. Il était pâle et tremblant.

– Les soldats viennent d'arriver, murmura-t-il d'une voix entrecoupée. Les matelots et les matelotes ne cessent de murmurer. On va se battre et tout tuer. Si vous voulez me permettre de rester ici. Moi, cette querelle ne me regarde pas. Je ne vois pas pourquoi j'attraperais un coup de fusil.

Le chevalier darda sur lui un regard pénétrant ; un sourire fugitif mais vraiment joyeux erra sur ses lèvres.

– Monsieur, lui dit-il en s'inclinant avec une extrême politesse, l'homme le plus brave est celui qui, dans les dangers inévitables, sait montrer la plus grande prudence. Vous venez de me donner cette preuve, puisqu'il est évident que ce ne serait pas vaillance, mais folie blâmable que de rester exposé entre deux feux. Je cherchais justement un homme intelligent et brave pour le supplier de me rendre un service, qui est de s'enfermer dans cette cabine obscure afin de garder précieusement la malle de M^{lle} Deladame jusqu'à ce que le moment soit venu de la faire sortir du paquebot.

Thomas était encore si ému, qu'il ne prononça que des paroles vagues. Louis-Marie, sur un geste du chevalier, le poussa dans la cabine et l'y enferma.

– Et l'autre, celui qui est grand et brun ?

– Ah ! lui, il se nomme Jacques Cazin. Il ne manque pas de cœur. Mais il est timide, il a peur des femmes, tout en les respectant beaucoup ; il est jeune, généreux, plutôt un peu dévot.

– Bien, je vois cela d'ici. Allez, dites-lui qu'il y a quelqu'un qui le demande et voudrait requérir de lui un service. Quand il sera venu, vous emporterez ma malle, vous la ferez sortir du bateau. Surtout qu'on n'y fouille pas.

Louis-Marie alla faire la commission auprès de Jacques, qui hésita quelque temps, retenu par sa méfiance bourgeoise et fort étonné qu'il était du message et surtout de l'expression du visage de Louis-Marie.

Celui-ci vint retrouver le chevalier. Il lui dit que maître Thomas avait fort exagéré les choses. Les soldats de Berwick venaient d'arriver, sans doute, mais ils avaient été accueillis sans haine et sans huées.

Les matelotes se contentaient momentanément de la transaction qui venait d'avoir lieu. Toutes les marchandises, excepté les propres bagages des voyageurs, on les débarquait sous l'œil des commis de la Ferme et des deux agents de la police parisienne. Mais ceux-ci, avertis que les papiers importants se trouvaient dans quelque malle de passager, se montraient peu sévères pour le reste.

Le chevalier se pencha vers le domestique et lui dit à l'oreille quelques mots qui ramenèrent sur le visage de Louis-Marie son sourire sournois et méchant. Ce fut un éclair. Le visage du domestique reprit son impassibilité servile. Il chargea la malle sur ses épaules et disparut, tandis que le chevalier lui répétait :

– Vous entendez, ne faites rien de ce que je viens de vous ordonner, avant une heure. Mais surtout que ma malle ne soit pas fouillée.

Puis il se retourna vers Jacques Cazin, qui arrivait à l'entrée de l'escalier.

Il b'était enfin décidé, et il accourait en riant et sautant gaillardement dans la cabine, car il s'était juré qu'il allait décidément envoyer à tous les diables cette timidité maudite si ridicule et si humiliante.

Mais il rencontra, dès son entrée dans le petit salon, les yeux du chevalier fixés sur lui, et avec une expression si étrange qu'il ne put s'empêcher de tressaillir et de se troubler.

Il se sentit comme percé par les rayons qui sortaient de ces prunelles brillantes et qui apportaient à son cerveau une légère ivresse, pour lui toute nouvelle. Il lui semblait que ce personnage voulait le subjuguier et s'emparer de lui ; il eut une vague envie de se sauver.

Le chevalier s'avança vers lui et lui dit en adoucissant le timbre sonore, mais un peu grêle et sèchement métallique de sa voix :

– Permettez-moi, monsieur, de vous offrir la main à l'anglaise.

– Eh ! non, s'écria Jacques avec la pétulance de la timidité vaincue de vive force, je n'aime pas les usages étrangers. Laissez-moi vous saluer à la française.

D'un mouvement brusque il posa sa joue sur celle du chevalier.

Puis il s'éloigna en rougissant, tandis que M. de Pompignan éclatait de rire.

– Allons, dit-il, je vois que M. Mesmer avait raison en parlant de la sympathie. Dès le premier coup-d'œil je me suis dit : voilà un homme qui me plaît. J'ai deviné que votre cœur était aussi beau que votre visage et que vous avez une âme éminemment sensible. Aussi je n'ai pas hésité à m'adresser à vous et à vous prier de me venir en aide.

– Ah ! de tout mon cœur. Et je me sens même singulièrement heureux de pouvoir vous montrer combien je suis porté vers vous. C'est singulier !

Le chevalier fixait de nouveau sur lui ses prunelles de feu, ces regards étranges qui remuaient si profondément Jacques et qu'il était pourtant heureux de sentir entrer en lui.

Ces regards devinrent bientôt plus vagues et plus doux, comme ceux d'un homme qui va tomber en rêverie, qui réfléchit et discute des pensées nouvelles surgissant en son cerveau. Les regards s'adoucirent encore : il semblait à Jacques qu'ils se mouillaient et se noyaient dans une effluve de tendresse infinie.

Le visage du chevalier se couvrit de rougeur, ses lèvres s'agitèrent et se plissèrent. Puis il secoua la tête.

– Un jour, dit-il d’une voix émue et tremblante, je vous dirai ce que je pense en ce moment. Rappelez-le moi. Et vous me remercirez. Pauvre enfant, vous n’avez jamais couru un si grand danger. Mais le danger est passé, du moins pour maintenant, continua-t-il en enveloppant de nouveau Jacques de ces flammes de l’œil qui le rendaient comme fou et faisaient tourbillonner les idées dans son cerveau.

Le chevalier s’arrêta un instant et il reprit d’une voix froide et sèche.

– Voici le service que je voulais avoir l’honneur de vous demander. Les échevins de Boulogne ont fait quelque mauvais rêve cette nuit, et vous en voyez le résultat. Nous sommes exposés à passer dans ce boudoir d’Amphitrite plusieurs heures des plus ennuyantes. Pour moi, qui ai quelques accointances avec les Muses, j’en prendrais volontiers mon parti. Mais je me suis engagé à rendre un service à l’un de vos concitoyens, à un M. Delle, qui est ici quelque chose comme.

– Commis-trésorier des troupes.

– Je le veux bien. Mais je vois que vous le connaissez. C’est au mieux. Il paraît que, outre qu’il est, comme vous dites, trésorier, ce qui est toujours un joli emploi, il est vice-consul de Venise. Et voilà le nœud de l’affaire, car je me suis engagé à lui remettre en main un paquet de papiers qui concernent le consulat et qui sont confidentiels. Je vous supplierai donc, continua le chevalier d’un ton aisé, de vouloir bien lui porter ces papiers, de façon à ce qu’ils échappent à l’œil des argus de votre police.

– Cela me paraît fort aisé, répondit Jacques, s’ils ne sont pas d’un volume trop considérable.

– Les voici. Et en voici un paquet plus petit que je vous prierai de faire parvenir à M. Deladame.

Jacques ôta son énorme chapeau, qu’il avait gardé jusque-là – car la politesse française n’était pas encore bien fixée sur ce point et n’exigeait pas absolument qu’on se tint découvert. – Il mit les paquets dans le fend et, se recoiffant, il enfonça son tricorne jusqu’aux sourcils.

– Je suppose que nos gens de police n’exigeront pas que je les salue par un temps pareil. D’ailleurs, j’ai des intelligences dans le camp ennemi. Je vais confier le paquet pour M. Deladame à l’un de mes amis qui est sûr. Moi, je cours chez M. Delle.

– Serait-ce trop requérir de votre urbanité que de vous supplier de ne pas tarder à me rendre ce service. Vous y mettriez le comble si vous daigniez prier M. Delle, Delle, n'est-ce pas ? de venir immédiatement ici. Il me doit bien quelque gentillesse pour la peine que nous prenons de ses affaires. Du reste, dites-lui que vous venez de la part de *Mac Benack*. C'est, je suppose, le nom de son correspondant là-bas. N'oubliez pas Mac Benack.

– Et ne vous reverrai-je pas ? demanda Jacques après un moment d'hésitation. Je ne saurais dire ce que je sens. C'est très-extraordinaire. Mais j'ai le cœur serré à la pensée que je ne reverrais plus un aussi aimable compagnon que vous.

Le chevalier fixa de nouveau sur lui ce regard rêveur qui alternait si brusquement avec le rayonnement presque fulgurant de sa prunelle. Une expression d'hésitation et de tristesse traversa son visage. Il haussa les épaules et répondit gaiement :

– Puisque vous êtes assez aimable pour le désirer, soit ! D'ailleurs, ne vous ai-je pas promis de vous dire quelque chose de mystérieux ? On m'a assuré que la meilleure auberge de la ville est l'hôtel de Dambron, qui est situé rue Royale, au bas de la rue des Pipots. C'est là que j'irai loger.

– J'y courrai dans l'espérance de vous voir, au sortir de la dernière messe, et si M. Delle n'est point parvenu à vous délivrer.

Il remonta l'escalier en courant. Le pont était encombré de ballots qu'on poussait vers l'échelle. Louis-Marie allait s'y engager avec sa malle. 6

– Piquendaire, monsieur l'Elu, mon digne ami, cria Jacques, poussez-moi donc une planche sur le bordage.

Le bonhomme poussa la planche. En deux sauts, le jeune homme fut sur le quai.

– Qu'est-ce que celui-là ? d'où nous tombe-t-il ? s'écria le second agent en accourant.

– Il ne tombe pas, grâce à Dieu, répondit Jacques, qui se sentait, sans comprendre comment, délivré de ces maudits liens de timidité dont il était martyrisé depuis l'enfance.

Et posant sa main sur l'épaule du policier, il bondit par dessus lui, comme au jeu de saute-mouton, à la grande joie et au grand

applaudissement de Zabeletle Gros-Mollet et de Zacqueline des Quatre-Nations.

L'agent se retourna furieux. Il se trouva nez à nez avec Jacques, qui le salua révérencieusement en disant :

– Celui-là, c'est Jacques Cazin de Mazinghem.

– Fils d'échevin, parent de conseillers-de-ville. Un bon et brave enfant de la bonne ville, que Dieu bénisse, dit Piquendaire en s'inclinant. Celui-là, j'en réponds.

– Il ne vient pas d'Angleterre, hein ? demanda encore l'agent.

– Parbleu ! je suis assez reconnaissable ! Vous avez pu me voir toute la matinée, là, au premier rang. Je ne vous quittais pas de l'œil, M. l'agent, me préparant à me jeter à l'eau pour vous repêcher, si maître Colas Broquant avait persisté dans son intention de vous baigner en grande eau.

– Eh là, dis donc, toi, mon garçon, tu passes bien vite avec ta malle, s'écriait le premier agent. Arrête un peu qu'on te regarde sous le nez.

– Qu'est-ce que vous y voulez voir, répliqua Louis-Marie en grommelant, car c'est à lui que ce discours s'adressait.

Le second agent, flairant capture, alla rejoindre son compagnon.

Jacques qui avait jeté un coup d'œil sur la malle, dit à Piquendaire :

– C'est la caisse de M^{lle} Deladame, ne laissez pas cet imbécile de Louis-Marie dans l'embarras.

Et il ne tarda pas à disparaître derrière le Coin Menteur.

Piquendaire s'avança et dit avec sa solennité habituelle :

– Ce garçon-là, qui porte cette malle, est un imbécile, bavard, insolent, à qui je ferai, tôt ou tard, faire connaissance avec la Geôle, pour lui apprendre à respecter le clergé, la noblesse et la bourgeoisie. Mais pour cette malle, c'est bien celle de M^{lle} Deladame.

– Et qui est-ce que cette demoiselle Deladame ?

– C'est répondit Piquendaire, la fille d'un des gros négociants de la bonne ville, que Dieu bénisse ! je dis la ville, car pour lui Gengulphe Deladame, murmura le vieillard avec colère, c'est un impie, un traître et un renégat, que le diable l'emporte !

Le porte-bannière s'avança, et, posant son poing formidable sur l'épaule de l'agent :

– Je veux bien vous avertir qu’il ne faut pas dire un mot de plus sur la Fille de Notre-Dame. Sans quoi, nous *chambardons* tout. Voilà l’opinion de Colas Broquant. De M. Deladame, dites-en ce qu’on voudra : honnête homme, mais incrédule comme un chien et renégat pire qu’un *Inglais*. Lui je vous l’abandonne. Mais la demoiselle ! Paraîtrait que tous ceux qui l’ont vue à Margate disent que c’est une vraie Deladame. Pour lors nous serons pour elle ce que nos pères et autres ancêtres ont été pour les vieux Deladame depuis que Boulogne existe. Car ce sont des gens plus vieux que les rois de France.

– Je n’ai rien à dire de ces gens-là. Mais la malle ne passera pas comme ça, dit fermement l’agent en faisant un signe qui amena plus près de lui les soldats de Berwick. Entendons-nous. Je n’ai nulle envie de vexer les bourgeois de Boulogne ni leurs filles. Et je suis plein de vénération pour celle-là, puisqu’elle est si vénérable. Mais j’ai dit qu’on ne laisserait sortir aucune caisse appartenant à un passager.

– Eh bien ! justement, dit Louis-Marie ; ça, ce n’est pas une malle de passager ; mademoiselle est en Angleterre, où elle demeure.

– Ça change de thèse, comme on dit, répliqua l’agent. Mais il me faut l’affirmation du capitaine.

Parker jura volontiers que la demoiselle, Dieu me damne, n’était pas dans son navire.

– Maintenant, dit le second agent, à qui les gestes de Louis-Marie ne semblaient pas naturels, il s’agit de savoir si c’est bien la malle de cette jeune fille. Voyons la clef de ce coffre.

– Mais je n’ai pas de clef, puisque j’ai un laissez-passer de la Ferme.

– Soit, cela regarde la douane. Pour nous, il faut que cette malle soit ouverte. Mais sois tranquille, continua l’agent en souriant complaisamment ; un coup-d’œil nous suffira pour reconnaître des bagages de femme.

Louis-Marie pâlit. Il regarda autour de lui, cherchant un vide dans la foule pour s’enfuir. Mais tout était compact. Chacun serrait son voisin et trente têtes avançaient leurs yeux écarquillés sur la malle qui gisait aux pieds des policiers.

Inglevert s'approcha et mit la main sur l'épaule de l'agent, qui avait emprunté un sabre à un des douaniers et qui se préparait, au grand murmure de la foule, à faire sauter la serrure.

– Ambassadeur des âmes du Purgatoire ! dit-il solennellement. Vous avez la figure d'un joueur de violon qui est mon ami et qu'on nomme Mistenflûte ; écoutez que je vous donne un bon conseil.

Il se pencha vers lui et lui montra du doigt une clef qui pendait à la serrure.

– Ce n'est pas là une précaution de conspirateur, dit le vieil élu-de-police.

L'agent supérieur, fort connu sous le nom de Poussaton le jeune, le regarda d'un air hésitant.

– Les gens à qui nous avons affaire sont d'habiles coquins, dit-il. D'ailleurs la figure du garçon ne me revient pas.

Louis-Marie, en effet, grinçait des dents, levait les poings, pâissait, en se demandant s'il devait se sauver ou étrangler Poussaton.

Malgré les protestations, la malle fut ouverte. Louis-Marie ne put retenir un geste de stupéfaction. Elle était bien réellement pleine de robes, de jupons, de rubans, de dentelles.

L'agent souleva la première couche de vêtements, il vit un *chat*, des *coudes*, des *postiches*, un *pierrot*.

– Allons, c'est assez, dit Poussaton en refermant la malle. Vous voyez, mesdames les matelotes, quel respect je professe pour le beau sexe, dont vous êtes un ornement, heu, heu ! provincial. Il suffit que je constate la présence de vos charmes ou de ce qui les orne pour que je laisse tout passer. Vous comprenez, dit-il tout bas à son compagnon, on nous signale une malle d'homme, d'un homme petit, maigre.

Pendant ce temps, la tête d'Inglevert était à peindre. Il avait considéré les robes contenues dans la malle avec une attention extrême, qui s'était changée peu à peu en surprise. Ses gros yeux s'écarquillaient. Il retira son immense chapeau et regarda en rêvant les têtes de mort dont il était orné, comme s'il voulait leur demander conseil. Puis il alla trouver Piquendaire.

6.

– C'est bien fâcheux, lui dit-il à mi-voix, que ma sœur la Pauvresse ne soit pas ici pour me conseiller. Elle me dirait si je dois ou non vous dire une

chose importante.

– Ah ! oui, répliqua le bonhomme avec candeur, c'est fâcheux qu'elle ne soit pas là.

– C'est que, voyez-vous, ces robes-là. Mais regardez-bien cet agent parisien. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à un joueur de violon qu'on appelle Mistenflûte et qui est mon ami ?

– En effet, c'est bien possible. Il est vrai que je n'ai jamais connu Mistenflûte. Mais du moment que vous, Ambassadeur, qui êtes un sage petit bourgeois de la bonne ville, croyez qu'il lui ressemble.

Mais Inglevert s'était déjà éloigné, sans toutefois perdre de vue Poussaton.

– Allons, mon garçon, dit celui-ci à Louis-Marie en l'aidant à mettre sa malle sur une brouette, tu vois bien que le diable n'est pas si noir qu'on le dit.

Le chevalier, qui, du pont du bateau, et avec un sang-froid parfait, suivait cette scène, ne put retenir un grand éclat de rire quand il vit la police prêter si obligeamment ses dignes mains à l'introduction dans le royaume de France de cette caisse dont le fond renfermait les plus abominables et les plus ignobles pamphlets contre la reine, contre la cour et contre l'autorité royale.

– Eh bien ! c'est vrai, répliqua Louis-Marie à Poussaton, avec une feinte bonhomie, et je veux vous remercier, car après tout vous faites votre devoir et tous les bons Français doivent vous aimer. Ecoutez-donc, là, tout bas. J'ai vu dans le bateau l'homme que vous cherchez, à ce que je devine. C'est un petit maigre, très sec, hein ? Il est caché avec la malle que vous cherchez aussi, hein ? Mais il y a à craindre qu'il ne la jette à l'eau, si on ne s'y prend pas bien. Attendez-moi une demi-heure, trois quarts d'heure au plus. Je reviens, je vous mène tout droit à lui. Faites bonne garde et ne laissez sortir ni homme ni caisse jusque-là.

Il s'éloigna escorté d'un beau sourire de dame police. Le blocus se reforma.

Il s'ouvrit pourtant pour M. Delle, personnage important que la plupart des assistants saluèrent d'un air plus contraint que cordial.

Plus redouté, en effet, que respecté, il partageait avec M. Deladame le soin de conduire la petite et la moyenne bourgeoisie à la bataille contre les grands * bourgeois de l'échevinage et du corps administratif du comté.

M. Deladame était surtout un philosophe ; lui, Delle, un politique.

Tout, dans ses allures, dénotait l'homme de main, d'action et de ressources. Grand de taille, épais d'épaules, avec une large figure ronde et plate, un nez légèrement écrasé, des pommettes saillantes d'un rouge brique, des yeux gris, d'épais sourcils blonds, il paraissait – malgré sa perruque mal poudrée, sa vieille veste de soie grise à ramages verts passés, ses culottes et son habit tabac d'Espagne moisi – un homme imposant. Hardi à force d'irréflexion, envieux comme tous les ambitieux de petite trempe, actif et présomptueux, vif en langage et toujours railleur, il tenait pour Voltaire, quand son compagnon d'armes était le disciple de Rousseau.

Il arrivait haletant, évidemment ému. Il se précipita dans le paquebot. Le chevalier l'arrêta d'un signe. La figure hautaine et hardie de Delle se détendit brusquement. Il suivit d'un air presque humble le jeune homme, qui descendit dans la cabine.

Là ils échangèrent les gestes et prononcèrent les paroles que nous avons indiqués plus haut. De plus, Delle épela le mot *Booz* et tous deux passèrent leurs bras sur les épaules l'un de l'autre, en figurant une équerre avec leurs pieds.

Après quoi, le chevalier se pencha vers l'oreille droite en disant : *Mac*, vers l'oreille gauche en prononçant : *Benack* ; et il attendit.

Mais Delle se contenta de s'incliner.

Il était plus qu'apprenti, il était compagnon, il n'était pas maître.

Le chevalier dessina en l'air, avec le pouce, quatre lettres I.N.R.I.

Delle s'inclina plus profondément. Quand il se releva, il trouva attachés sur lui les regards perçants du chevalier.

Celui-ci le considéra pendant quelques instants ; puis, prenant un air hautain qu'il n'avait pas encore montré et d'une voix sèche, il lui dit :

– J'ai reçu du Grand-Maître la mission de conférer non pas avec vous, mais avec M. Deladame.

Delle rougit et se pinça les lèvres.

– Oui, continua le chevalier avec une froideur croissante, le Très-Vénérable n’ignore pas que vous êtes las d’être au second rang. Avez-vous quelque chose à dire pour *demandeur un supplément de salaire* ? Parlez.

Les lèvres de Delle s’agitèrent un instant comme si elles tremblaient de colère, toutefois il répondit d’une voix assez calme :

– Je n’ai pas de reproches précis à faire à M. Deladame. Son honnêteté, sa probité reconnue, son intelligence, son caractère austère et grand comme celui d’un vieux Romain, son stoïcisme en toute chose et son dévouement à la cause de l’humanité ne peuvent qu’honorer toute société dont il fait partie. Mais il me paraît depuis quelque temps qu’il s’endort ; il est absorbé de plus en plus par les abstractions philosophiques.

– C’est fort bien, dit sèchement le chevalier. Il est très possible que je vous ordonne de vous rendre chez M. Deladame pour que nous conférions ensemble. Vous voudrez bien faire porter là, ou plutôt y porter vous-mêmes les papiers que je vous ai fait remettre. Il vous est interdit de chercher même à deviner ce qu’ils peuvent contenir. Nous entrons en état de guerre. N’oubliez pas que la plus étroite obéissance et la plus stricte discipline sont imposées.

Delle s’inclina.

– Pour maintenant, j’ai à vous demander un service. J’avais un ordre de M. de Luzines, Fermier-de-la-correspondance-aux-Fermes-Générales, pour M. Beaufils, contrôleur général à Boulogne, un ordre de m’éviter toute fouille personnelle. M. Beaufils doit être ici. Je ne l’ai pas vu. De plus, nous commençons à être très suspects à M. le lieutenant-général de police. Je me suis défié d’un personnage qui, à Londres, paraissait me suivre très attentivement. Je l’ai fait jeter à l’eau au moment où il se préparait à m’accompagner sur ce paquebot. J’ai bien fait. Vous pouvez voir, à la quarantaine que l’on nous fait subir, que je suis signalé. J’ai pu faire envoler ma malle et mes papiers, il faut que vous trouviez un moyen de me faire échapper moi-même.

Delle réfléchit un instant.

– Je dis : il faut. C’est une nécessité de premier ordre. Vous comprenez.

Delle réfléchissait toujours. Il ne trouvait rien. Le chevalier s’approcha de lui avec un mouvement d’impatience. Ses gestes, jusque-là compassés,

devinrent vifs et expressifs ; sa parole lente et mesurée se colora, et sa voix prit les inflexions chantantes, l'accent brusque et saccadé des méridionaux.

– Vous ne me comprenez donc pas, hé ! Je vous dis qu'il faut que je sorte d'ici sans qu'aucun de ces soldats, aucun de ces douaniers ne me touche. Je viens de faire une grande chose. Seul, un être comme moi pouvait la faire. Mais si je suis découvert, tout manque à la fois. Si je suis ridicule, tout devient ridicule. Cette Révolution, dont nous parlons depuis des siècles entre nous, l'opinion publique commence à en connaître le nom, à en désirer l'effet, à en entrevoir les conséquences ; eh bien ! en ce moment, c'est moi qui suis la Révolution. C'est moi qui porte la Révolution. C'est moi qui suis destiné à changer cette société vilaine où nous vivons et à transformer le monde. Et vous ne trouvez pas un point d'appui pour un si grand fardeau, pas une pierre à mettre sous mes pieds pour passer ce misérable petit ruisseau qui nous sépare encore du Paradis-Terrestre ? Eh bien, moi ! si j'avais été à votre place, j'aurais déjà trouvé un, deux, trois moyens.

Delle secoua la tête.

– Il faut donc que je vous aide, reprit le chevalier avec impatience. Vous avez bien sous la main – si vous avez rempli le devoir qui vous est imposé par le Grand Conseil – une centaine d'individus sans habits et sans préjugés ; vous pouvez aisément trouver un prétexte d'intérêt public qui enflamme ces cent coquins d'une noble ardeur patriotique et qui les pousse à venir balayer ces quelques soldats et à piller le navire. Pendant le tumulte, vous pouvez venir, consul de Venise, protéger un Italien que je puis être.

– Je m'incline devant votre génie, maître. Il me faut deux heures.

– C'est trop, mais allez. Toutefois, comme il ne faut pas qu'un seul pli de mes habits soit dérangé et que la comédie a des mouvements moins brusques que la tragédie. j'ai inventé une scène plus gaie que l'apparition de vos sacripants pour sortir d'ici ; et j'attends le retour ¹ du domestique de M. Deladame pour commencer. Si la comédie manque, alors tumulte, bataille et pillage. Si l'on doit jeter le capitaine Parker à l'eau, tâchez qu'on le lance dans une eau peu profonde. Sa manière de blasphémer m'a séduit.

Delle s'éloigna et le chevalier, après avoir été raconter à Thomas de Thiembronne qu'on se battait sur le quai, remonta pour voir ce qui se

passait.

On ne se battait pas du tout. La population s'éclaircissait peu à peu. L'affaire avait perdu de son intérêt, du moment qu'il n'y avait plus de chance de lutte. C'était un simple débarquement un peu plus long que d'habitude. La gent matelote s'était retirée.

Piquendaire – l'heure du diner approchant, car tout le monde dinait alors à midi précis – se préparait à l'imiter, lorsque l'apparition de quelques nouveaux visages lui fit changer d'avis.

– Oh ! oh ! dit-il à Poussaton, ouvrez les yeux. Voilà de mes pratiques, les ivrognes, les mendiants, les voleurs du fond des Tintelleries, des marais de Brecque-recques et du chemin des Brebiettes. Qu'est-ce qui peut les amener ici ? Reformez vos hommes, mordienne ! continua le bonhomme en enfonçant son chapeau d'un geste déterminé ; le père Piquendaire était anspessade dans le régiment des Vaisseaux à la bataille de Fontenoy, sous M. de Guerchy, que Dieu bénisse s'il est vivant, dont Dieu ait l'âme s'il est mort. Trois fois nous avons été rompus, quatre fois nous sommes revenus à la charge, et, à la quatrième, nous avons rompu les Anglais. Je ne me laisserai pas enfoncer par les coquins. Soldats de Berwick, garde à vous ; camarades, voilà la canaille.

– Descendez, monsieur, dit Parker au chevalier. Il va y avoir tapage et soyez assez bon pour dire au stewart, Dieu le damne, de m'apporter mes pistolets.

– Il n'y aura rien capitaine. Tout va se dénouer pacifiquement, répondit Pompignan en voyant Louis-Marie s'approcher cauteusement de Poussaton.

Celui-ci, suivi de son compagnon et de quelques soldats, entra dans le paquebot. Quelques autres des assistants, malgré tout effort contraire, arrivèrent jusque sur le pont.

L'un d'eux, un grand gaillard déhanché, imberbe, à la paupière rouge, assez bien couvert, s'approcha vivement du chevalier, et, le saluant avec une courbette de théâtre, il lui dit à mi-voix :

– Je suis sûr que c'est à Son Excellence le chevalier de Pompignan que j'ai l'honneur de parler. Je suis renommé pour mon coup d'œil. Moi, je suis

Chuppin Belamy. M. Delle vous a parlé de moi. Je viens me mettre à vos ordres, conclut-il en jetant sur le chevalier un regard bizarre.

Celui-ci fronça le sourcil.

– Tenez-vous là, devant moi, dit-il sèchement, et faites ce que je vous dirai. Et tâchez d’obéir au premier signe, si vous avez envie de vous voir pousser de la barbe, vil coquin.

– Nous venons arrêter un de vos passagers, monsieur le capitaine, dit poliment Poussaton.

– Arrêtez-les tous, répliqua Parker, tous, que Dieu les damne ! Moi, je vais m’enfermer dans ma chambre. Je brûle la cervelle au premier qui me dérange.

Poussaton se précipita, disparut et reparut escortant Thomas de Thiembronne évanoui. L’ami de Voltaire était soutenu ou plutôt porté par deux des soldats. La malle de Marie-Berthe suivait.

En arrivant sur le pont, Thomas revint quelque peu à lui ; il essaya de parler, mais il tremblait tellement qu’il put seulement bégayer quelques mots.

– Drôle, dit le chevalier à l’oreille de Chuppin, tu vas crier des injures contre le prisonnier. Tu vas, dans un moment de noble indignation contre ce traître, lui enfoncer son chapeau sur les yeux. Il faut porter la police en triomphe. Invente un prétexte. Ah ! En voici un : ce scélérat est un agent de l’Angleterre qui veut décidément reprendre Boulogne. La police vient de sauver la patrie. Ce prétexte est assez saugrenu pour avoir un rand succès.

Chuppin Belamy bondit sur le bord du paquebot sans rien répondre, et il se mit à pousser des cris qui furent répétés par trente voix sur le quai. Quelques nouveaux Irôles, à face non moins patibulaire, se précipitèrent encore sur le pont. L’androsmane fut enfoncé jusque sur le nez du pauvre Thomas, qu’on déposa à terre, toujours escorté de la malle de M^{lle} Deladame.

Là, sur quelques mots de Chuppin, l’enthousiasme surgit, l’enthousiasme pour la police. On vous prit Poussaton et son compagnon, on les assit triomphalement sur les épaules de deux robustes truands.

Les triomphateurs se débattaient bien un peu, mais constatant la sincère tendresse du bon peuple, et etenus d’ailleurs énergiquement, il se laissèrent

doucement faire.

Le cortège partit. Thomas avec son androsmane sur es yeux, s'avavançait, trébuchant comme un homme ivre, t maintenu dans le droit chemin par la maréchaussée. Poussaton et consorts suivaient ce premier groupe, uchés sur quelques têtes ; derrière eux, une foule gros-issante hurlait des vivats à l'adresse des agents, des malédictions sur l'humble Thomas et résumait le tout n une immense clameur : Vivent les sauveurs de la 'rance.

Le cortège s'engouffra dans la rue de l'Ecu, suivi à uelque distance par les soldats de Berwick, qui n'y omprenaient rien.

Les passagers de l'Anna-Boleyn profitèrent naturellement du tumulte pour quitter le navire. Ils passèrent en groupes compactes, sans retourner leurs poches, devant les douaniers ébahis.

Le chevalier laissa s'écouler le petit flot avec un sang-froid parfait ; il appela une matelote, lui confia son porte-manteau, sortit tranquillement du paquebot et alla présenter au sergent des douaniers la lettre du chef de la Correspondance-des-Fermes-Générales.

Le sergent prit le papier d'un air digne et sévère. Mais quand il eut compris de quel haut personnage l'ordre émanait, il rougit et s'inclina jusqu'à terre.

Le chevalier se dirigea vers la ville. Il se retourna bientôt brusquement, au contact d'une lourde main qui se posait sur son épaule.

– Ambassadeur des âmes du Purgatoire ! lui dit gravement Inglevert. J'aime à causer avec les grandes gens bien nippés et parlant bien, car ma sœur, la Pauvresse de Notre-Dame, et moi nous avons reçu de l'instruction.

– Mon ami, va-t-en à tous les diables, cria le chevalier en éclatant de rire.

Inglevert resta un instant stupéfait. Il fut rejoint par Piquendaire.

– Voyez-vous, Elu, la mine est bien trompeuse. Je voulais confier à ce jeune seigneur mes idées sur ce qui vient de se passer, et il m'envoie à tous les diables ! Un Ambassadeur des âmes du Purgatoire 1 Vous êtes sans doute plus bête que lui, Elu, pourtant, là, je ne vous croyais pas encore assez.

– Ne dites pas le mot, Ambassadeur, par égard pour la bonne ville, reprit benoîtement le bonhomme.

– Mais comment un vieillard comme vous n’a-t-il pas fait la différence et a-t-il pu prendre toutes ces robes de soie, de dentelles et de rubans pour les robes d’une jeune fille comme la Fille de Notre-Dame ? Et comment n’avez-vous pas reconnu dans celui-là qu’ils emmènent à la geôle un homme qui est à Boulogne depuis plusieurs jours.

– Qu’est-ce que vous me dites-là, Ambassadeur ?

– Moi, je n’en sais rien. Je m’en vas consulter la Pauvresse. Car moi, on dit que je suis la moitié d’un imbécile.

Il se mit à courir vers la Haute-Ville, tandis que le bonhomme trottnait de son mieux pour aller causer de tout cela avec M. le Mayor.

V

La maison des Deladame faisait aujourd’hui bonne figure à côté des petits hôtels de gentilshommes et de chanoines qui peuplaient la haute ville de Boulogne et notamment la rue Saint-Jean. Mais elle avait été longtemps une petite maisonnette qui restait comme agenouillée, en son humilité, auprès de la cathédrale.

A côté de la maisonnette se cachait une plus humble demeure encore qui se pressait sous la protection de sa voisine comme celle-ci s’abritait dans l’ombre de l’église de la Bonne-Dame.

Cette seconde maison appartenait aussi aux Deladame. Elle servait de demeure aux Flaminge, qui vivaient, simples prolétaires, à côté des petits bourgeois, dans l’intimité de ceux-ci, intimité étrange, presque mystérieuse, et depuis un temps qui se perdait dans la nuit de la légende.

Le Deladame dont il a été question jusqu’ici, Gengulphe, était resté orphelin dès l’âge de dix ans, sous la protection d’Omérine Flaminge, elle-

même assez jeune, puisqu'elle n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Mais elle était sa marraine.

C'était l'antique usage chez ces Deladame, où tout était traditionnel : la famille des Flaminge avait, de temps immémorial, le droit de fournir les parrains et les marraines des enfants Deladame, qui pieux, respectueux, de race mystique et rêveuse, n'eussent jamais voulu manquer à donner cette preuve d'humilité et de charité en honorant ceux qui étaient les *Pauvres*, comme ils étaient, eux, les *Enfants* de Notre-Dame.

A l'âge de quinze ans, Gengulphe avait disparu, et pendant près de quinze autres années on n'avait pas entendu parler de lui. Il était revenu en 1767.

Il était entré comme commis chez un des gros négociants de la ville, Cazin Dornicourt, un parent de Jacques, que nous connaissons. Son intelligence, son activité avaient ravi son patron, et la gravité de ses mœurs, sa belle prestance, la dignité de son caractère, avaient frappé la fille de Dornicourt.

Sans être aussi riche que le négociant, il n'était pas sans fortune patrimoniale : pendant son absence, Omérine avait géré son avoir avec tant d'économie et de zèle qu'il s'était accru notablement.

Il épousa Madeleine Dornicourt, qui mourut vite, d'une façon assez inexplicable, après avoir, disait-on, versé beaucoup de larmes. Elle ne lui laissait qu'un seul enfant, Marie-Berthe.

Les affaires de Gengulphe allèrent prospérant ; il se trouva bientôt à l'étroit dans la maison patrimoniale.

Omérine, après la mort de M^{me} Deladame, dont elle avait reçu les dernières confidences, avait eu une longue discussion avec son filleul. Elle avait quitté brusquement la maisonnette que ses pères avaient occupée depuis tant de générations. Gengulphe, vers 1780, avait fait abattre les deux maisons. Sur l'emplacement, il avait fait construire celle dont nous avons montré la façade à nos lecteurs, et dans l'intérieur de laquelle nous les prions de nous suivre.

Un corridor pavé conduisait à une cour entourée de hangars, au-dessous desquels se trouvaient des caves qui servaient de magasins. D'antiques histoires prétendaient que ces caves se continuaient en souterrains, courant

dans diverses directions. M. Deladame l'avait toujours nié, et il affirmait qu'il n'avait jamais vu dans sa cave d'autres ouvertures que celle du puits. Une petite porte, au fond de la cour, donnait sur le terre-plein du rempart de la Haute-Ville.

De chaque côté du corridor dallé, se rangeaient, au rez-de-chaussée, les principales pièces de la maison.

A gauche, donnant sur la cour, une grande pièce servait de bureau ; et, faisant suite à ce bureau, deux petites pièces donnaient sur la rue.

Par la fenêtre de l'une, nous avons vu sauter Mark Penrose. C'est là qu'il couchait en effet. L'autre servait de cabinet à M. Deladame.

A droite du corridor se trouvait, sur la cour, la cuisine ; venait ensuite la salle à manger, et, regardant la rue, ce que nous appellerions aujourd'hui le salon et ce que l'on nommait alors la *salle de compagnie*, ou tout simplement la *salle*.

Cette *salle*, la seule pièce de la maison qui offrit quelque curiosité, paraissait condamnée à la solitude. On ne l'ouvrait – car les bons bourgeois vivaient dans leur salle à manger et dans leur cuisine, – on ne l'ouvrait que dans des circonstances exceptionnelles et solennelles.

On l'avait ouverte aujourd'hui, grand jour, puisqu'on attendait Marie-Berthe après cinq années d'absence. M. Deladame voulait recevoir sa fille avec une solennité qui prouvât en faveur de sa propre gravité et qui répondît aux idées qu'il avait sur la puissance et la dignité paternelles. 7.

Il s'y promenait gravement de long en large. Les grosses cloches de la cathédrale lui envoyaient leurs appels les plus sonores. Mais il y avait des années que leur bruit ne l'agaçait plus. Il ne les entendait même pas.

Parfois, il s'arrêtait un moment devant un portrait gravé de Rousseau. Il restait en contemplation devant la face de ce dieu, dans laquelle il découvrait chaque fois des grandeurs nouvelles. Ou bien il s'avancait vers une bibliothèque qui renfermait les ouvrages des Economistes et des Encyclopédistes ; il y prenait, au hasard, un livre dont il lisait une page qui le plongeait dans une sorte d'extase. Puis il reprenait sa marche, s'arrêtait de nouveau devant une petite glace, et se disait qu'il avait admirablement la tête du grand bourgeois philosophe du dix-huitième siècle.

Il avait bien raison.

Pompeux et solennel, réfléchi et voulant paraître absorbé, moraliste et cherchant à passer pour profond penseur, dédaigneux et pédant, impérieux et absolu, mais parlant sans cesse de tolérance et d'humanité, Deladame cachait fort bien le vague des idées sous l'emphase des mots. La netteté des maximes, l'audace des sentences dissimulaient la faiblesse foncière du caractère.

Comme son maître Rousseau, qui s'apitoyait sur les misères des nations et envoyait sa progéniture aux Enfants-Trouvés, il avait une sensibilité factice qui tenait tout du cerveau et de l'esprit, rien du cœur. Avec une préoccupation réelle du bien général, avec un enthousiasme évident pour l'humanité, avec une grande probité et une chasteté candide, il était uniquement un égoïste et un vaniteux.

Sa figure, qu'il avait, au temps de la jeunesse, fine et régulière et à traits délicats, se prêtait mal au déploiement de la dignité. Mais il était, à force de recherche,) arvenu à rendre rigide cette face mignonne ; il avait éteint dans une expression morne l'éclat de ses yeux, et avait suivi avec une rare joie la naissance et le développement des rides.

Il était d'une stature moyenne, qu'il essayait de grandir en portant toujours la tête très haute et en se renversant en arrière. Il s'était efforcé aussi de grandir ses traits en adoptant la coiffure à la d'Estaing, qui allongeait en effet le visage, coupait les *faces* (les cheveux de : ôté), au lieu de les friser, et conservait le toupet et la queue.

Il était toujours vêtu de noir, avec un luxe que les yeux bourgeois blâmaient énergiquement.

On racontait qu'au lieu de prendre des bas de soie de yon, qui ne coûtent que 8 livres, il en faisait venir de chez Cadet, à Paris, qui lui revenaient à 15 livres ; et l'hiver, au lieu de se contenter de bas de flanelle à 8 livres ou même de laine fine à 4 livres, il lui fallait des bas de vigogne du prix de 10 livres.

En tout ainsi : il portait des souliers de chevreau lacés avec des boucles d'argent, quand ses voisins, se contentant de boucles d'acier, réservaient l'argent pour les ours de grande fête. Vêtu, en hiver, de velours à quatre poils, à 27 livres l'aune, il portait, l'été, un habillement : omplet de cette sorte de soie qu'on nommait *lustrine de Lyon* et qui valait 18 livres l'aune.

Comment, détesté par le peuple et par le clergé, qui voyaient un renégat dans le descendant émancipé des enfants de Notre-Dame ; jalouxé par les bourgeois, que ses goûts d'élégance et de nouveauté blessaient ; raillé par les nobles, que sa morgue exaspérait, comment était-il arrivé à prospérer dans son commerce et à devenir, en somme, l'un des plus riches négociants de la province ?

Il était, nous l'avons dit, rigide, probe, actif, habile commerçant, et chacun était venu chercher chez lui une marchandise qu'on trouvait meilleure et à plus bas prix qu'ailleurs.

Après s'être admiré un instant dans la glace, il vint ouvrir l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue, la salle, close depuis le premier jour de l'an, sentait fort le renfermé ; et il reprit la lecture du chapitre 1^{er} du livre IV du *Contrat social*.

Il était si absorbé qu'il ne vit pas Mark s'approcher de cette fenêtre.

Pourtant le bruit que fit le jeune homme en bondissant de la rue dans la salle le réveilla. Il redressa gravement le front et dit avec une froideur majestueuse :

– M. Deladame n'a donné à personne le droit de re garder sa demeure comme un cabaret de bas étage.

Mark rougit et se mordit les lèvres. Il avança silencieusement, dans la direction de M. Deladame, un paquet de papiers qu'il tira de la poche de sa redingote.

M. Deladame jeta un coup d'œil sur l'adresse. Il regarda plus attentivement. Oui, le mot *monieur* était bien écrit en équerre. Il ne put retenir un tressaillement

– Qui vous a remis cela ?

– Jacques Cazin, qui le tenait lui-même d'un jeune étranger qui revient d'Angleterre, répondit Mark en se dirigeant vers la fenêtre.

– C'est trop fort, en vérité. Où allez-vous, monsieur

– M^{lle} Deladame, qui n'était pas sur le paquebot de Douvres, doit, je le crains bien, arriver aujourd'hui par un bateau venant de Margate. Le ciel est menaçant, la mer commence à être mauvaise. Tout présage une tempête violente pour la fin de la journée.

– Vous prenez un bien grand intérêt à mademoiselle Deladame, dit gravement Gengulphe.

– N'est-elle' pas votre fille, monsieur !

Et après avoir regardé fixement l'austère philosophe, Mark sauta dans la rue et disparut.

Deladame réfléchit un instant à la réponse qu'on venait de lui faire. Puis il alla fermer la fenêtre, tira de gros rideaux en verdure de Flandres et déchira l'enveloppe du paquet avec plus de vivacité que ne le comportait son flegme habituel. Une seconde enveloppe, en gros papier *de justice*, soigneusement scellée, entourait le paquet.

Quelques chiffres, qui remplaçaient l'adresse, firent tressaillir de nouveau Gengulphe.

Il quitta la salle, monta, en oubliant de sa raideur habituelle, l'escalier qui conduisait à l'étage, et il entra dans la pièce qu'on nommait la chambre d'amis. Il ouvrit une armoire encadrée dans le mur et dont le fond se détachait, en laissant voir l'entrée d'un trou fort noir. Il posa le paquet au bord du trou, referma le panneau mobile, puis l'armoire, et revint dans la salle.

La porte s'ouvrit brusquement. Il se retourna majestueusement.

– Jacques, dit-il froidement à l'arrivant, je vous trouve audacieux d'entrer dans cette salle où l'on sait que je ne veux pas être dérangé, et sans frapper, comme dans une auberge de second ordre. Vous abusez des liens de parenté qui unissent la famille de feu M^{me} Deladame et la vôtre.

Jacques rougit très fort et ne répondit pas. Il tenait, lui aussi à la main un paquet de papiers.

– Ah ! Qui vous a remis cela ?

– M. Delle, à qui je les avais portés de la part d'un jeune homme venant d'Angleterre.

– Où allez-vous ? demanda Gengulphe en voyant Jacques se diriger vers la porte.

– Mais, monsieur, sur le port, où il se pourrait faire que M^{lle} Marie-Berthe.

– Ah ! vous prenez un bien grand intérêt à Mlle Deladame ? dit encore sèchement le grave bourgeois.

– Non, répondit d’un ton plus délibéré Jacques Cazin, pas plus qu’il ne convient ; et uniquement parce que c’est votre fille.

Il s’éloigna après avoir salué.

– Ma fille ! ma fille ! sans doute, murmura Gengulphe. Mais voilà une arrivée qui paraît devoir faire une révolution dans ma maison !

Ainsi parlait la tendresse paternelle de M. Deladame, fort ému de penser qu’il ne serait peut-être plus l’unique objet des soins et de l’admiration de son entourage.

Louis-Marie ne tarda pas à entrer dans la maison, brouettant la malle du chevalier. Fort effrontément, il arriva dans l’auguste salle.

– Qu’est-ce, Louis-Marie ? demanda son maître d’un air qui essayait toujours d’être digne et froid, mais qui perdait singulièrement de sa hauteur.

Louis-Marie l’interrompit sans cérémonie et d’un ton assez brusque. Il sentait, sans bien s’en rendre compte peut-être, que son effronterie intimidait Deladame.

– C’est bien une autre affaire. C’est la malle.

Louis-Marie compléta sa phrase par des signes.

– Je sais, répondit son maître en se rengorgeant et en reprenant toute sa raideur. Portez cette malle dans la chambre d’ami.

– Moi, si j’étais de vous, monsieur, je la mettrais tout de suite dans la cachette.

– Allez, je sais ce que j’ai à faire.

– Mais vous ne savez pas, reprit rudement le domestique, ce qu’il y a dedans. Eh bien 1 continua-t-il en se rapprochant et en parlant bas, c’est toute la correspondance du Grand-maître avec les frères d’Angleterre. Et si l’on venait faire une enquête et rechercher.

– Chez moi ! Gengulphe pronça ce mot avec un dédain superbe. Qui l’oserait, malgré la tyrannie sous laquelle gémit la France ! Qui l’oserait ? Le Mayor ? C’est un homme audacieux, mais il y regarderait à plusieurs fois avant de faire envahir la demeure de M. Deladame ! D’ailleurs, il est malade, et le Vice-Mayor n’oserait inquiéter un homme comme moi ; qui siège au Conseil-de-ville à titre de *Notable pour les Négociants*. Qui l’oserait donc ? M. le lieutenant de roi, M. le chevalier du Blaisel ? Il n’a pas la police de la ville, qui appartient au Mayor ; et il ne voudrait pas

s'exposer à un conflit de juridiction, à moins de recevoir des ordres soit du gouverneur du Boulonnois, duc de Villequier, soit de MM. de Rochambeau, ou de Charost, commandant général ou lieutenant général de Picardie. Et ces ordres, ces hommes ne les donneront pas. Car il y a deux puissances : l'une qui tient au caractère élevé de l'individu, cette puissance, M. Deladame la possède à un haut degré, et l'autre qui tient à la situation parmi le peuple, et cette puissance nous la possédons aussi, bien que cela ne paraisse pas.

– C'est bon tout ça, répliqua Louis-Marie avec un redoublement de brusquerie. Et moi aussi, quand je voudrai, je saurai bien parler ; et je connais bien aussi le grand Jean-Jacques. Mais ce n'est pas tout ça. Je dis que des précautions valent mieux que de belles paroles. S'il arrive accident, je saurai bien dire, à la première réunion de la Loge, que vous l'avez voulu. Je m'en lave les mains. Mais je surveille, comme c'est mon devoir, car si je suis ici votre laquais, là bas je suis votre égal ; et vous n'êtes pas sûr que je ne sois pas votre espion, et par là votre supérieur.

M. Deladame avait déjà, plus d'une fois, reçu de ces coups de boutoir, et comme il ne trouvait aucun moyen de les éviter, il croyait devoir les dédaigner.

– Vous réfléchirez à l'impertinence de vos paroles et à leur danger, dit-il le plus dignement qu'il put. Vous avez obéi, c'est tout.

Louis-Marie serrait les poings, et il s'éloigna précipitamment.

Gengulphe, un instant après, entendit frapper à la porte de la rue, que la vieille cuisinière Gothon avait été fermer, pour bien témoigner qu'il était dimanche et qu'on s'appartenait, non pas au public.

– Ambassadeur des âmes, Marguerite, pour votre service, dit une voix. Ecoutez le *Rapproché* : La, sol, sol, ut, ut, ré, mi, ut. Vous direz à Gengulphe Deladame que je fais brûler tous les jours une chandelle pour lui. Non, ce n'est pas ça. Ah ! oui, dites lui que son ami, le libertin Deladame, est en prison. Je ne veux pas qu'il y reste, car, en y réfléchissant, c'est plutôt lui qui ressemble à Mistenflûte, mon ami et joueur de violon. Mais vous n'êtes pas sans l'avoir connu. Adieu, le ventre me rentre de faim.

VI

M. Deladame n'eut pas trop de peine à faire relacher Thomas, que plusieurs personnes avaient vu la veille et le matin même à Boulogne, et qu'il était trop absurde d'arrêter comme revenant d'Angleterre.

Le pauvre diable était fort penaud. Mais M. Deladame lui dit tout bas :

– Salut, martyr de la liberté du globe.

Thomas redressa la tête et traversa triomphalement la place qui séparait la geôle principale – située sous l'hôtel-de-ville – de la rue Saint-Jean.

Gengulphe, lui, essayait en vain de garder la froideur habituelle de son visage. Il était radieux.

D'abord, il venait de faire preuve d'autorité ; ce qui, pour un ambitieux timide comme il l'était, avait grande saveur. De plus il avait *brisé les fers* de quelqu'un, c'est-à-dire mis ses théories en pratique, et c'était une nouveauté charmante. Enfin il était heureux de supposer que, grâce à Thomas, l'illustre émissaire du Grand-Conseil de la Maçonnerie française avait échappé.

Cette dernière joie lui fut fort diminuée quand il rentra chez lui. Il y trouva Louis-Marie qui le regardait d'un œil narquois et lui dit à voix basse :

– Si monsieur m'avait consulté, il eut évité cette faute et eut laissé Thomas en prison. On va maintenant rechercher l'autre, le vrai, dont la liberté est bien plus utile que celle de.

– Qu'en savez-vous ? répondit-il froidement.

Mais, au fond, il sentait que le domestique avait cent fois raison ; il ne pouvait s'empêcher d'admirer son malicieux bon sens ; et sa propre gloire s'en trouvait amoindrie.

Pendant ce temps nos deux amis se promenaient sur le quai.

Mark suivait avec une véritable angoisse les mille petits signes qui annonçaient la venue plus ou moins prochaine, la violence plus ou moins

grande de la tempête. Chaque souffle d'air lui semblait le bruit précurseur de l'orage. Chaque nuage qui montait de l'horizon occidental et courait rejoindre l'armée de ses frères, rangés, noirs et menaçants, à l'orient, lui paraissait l'émissaire chargé de donner le signal de la terrible lutte des éléments.

Ses yeux ne quittaient guère les hauteurs du ciel que pour regarder l'océan. Il avait été élevé près des flots, il avait navigué environ deux ans avant de venir à Boulogne ; il connaissait la mer presque aussi bien qu'un vieux matelot.

Quand, après avoir poussé un soupir de satisfaction, il avait constaté que le grondement entendu dans le lointain n'était pas encore la voix du tonnerre ; quand un rayon de claire lumière succédait à un moment d'obscurité ; quand cherchant sur la pointe des flots cette couleur grise et limoneuse qui est une des plus grandes marques du trouble profond de la mer, il voyait encore l'écume blanche sur les vagues déjà plus grosses pourtant, il se disait que la tempête sommeillait. Alors son œil poussait jusqu'au point extrême de la vision et courait de vague en vague jusqu'au bout de l'horizon.

Quelques voiles grises ou blanches traversaient le canal Britannique d'une course rapide, à plusieurs lieues du rivage. Une seule paraissait vouloir se diriger vers Boulogne.

Etait-ce le navire du capitaine Broquant ? Amenait-il Marie-Berthe et Mary-Ann ? Aurait-il le temps d'arriver avant la tempête ? Sans doute il aurait grand' peine à entrer dans le port, car la morte-marée, comme on disait alors, la basse mer, arrivait ; mais il pourrait peut-être s'abriter derrière les rochers du Portel ou de Châtillon, et en tous cas il pourrait débarquer ses passagers par canot.

Sa pensée, son cœur, toute son âme allaient des nuées à ce navire, avec une ardeur haletante qui avait gagné l'esprit, jusque-là si calme, de Jacques Cazin.

L'ardeur si sincèrement et si noblement passionnée du récit de Mark avait commencé à lui remuer toutes les fibres du cerveau. Les regards du chevalier, les étranges regards de ces yeux noirs tout remplis des flammes qu'il avait, pour ainsi dire, senti entrer en lui par tous les pores de son être,

ces regards l'entouraient, le brûlaient encore. Il se trouvait en une sorte d'hallucination qui lui montrait un candide visage, représentant les traits tantôt de Marie-Berthe, tantôt de Mary-Ann, et ce visage le regardait toujours avec les noires et brûlantes prunelles du chevalier.

Jacques et Mark se promenaient donc le long du quai, échangeant à peine quelques mots et paraissant vouloir *hâler*, si l'on peut dire, par la puissante inquiétude de leurs regards, le navire inconnu, jusque dans le port de Boulogne.

Midi, l'heure officielle du diner bourgeois, était sonné.

M. Deladame et Thomas, son hôte, n'avaient pas attendu nos amis. Ils goûtaient, sans inquiétude, les grâces classiques du repas dominical.

La bonne soupe nouvelle, le bœuf bouilli avec le morceau de moëlle sur le pain grillé et la carotte, le morceau de veau rôti, aux pommes de terre rissolées dans la *cuisinière* ; la petite tarte feuilletée au raisiné : tel était l'immuable festin du dimanche dans la bonne bourgeoisie. Seulement la bière commençait à vouloir remplacer le cidre comme boisson de table.

M. Deladame avait fait monter deux bouteilles de vin *d'entre-deux-mers* pour le dessert. Enfin comme il était un novateur, il avait commandé qu'on fît du café, chose encore inconnue dans les campagnes du Boulonnais et que les vieux bourgeois repoussaient comme une dépense inutile, quand les autres commençaient à prendre l'habitude d'en boire après le diner du dimanche.

Le repas avait été assez silencieux. Thomas avait ouvert plusieurs fois la bouche, une première fois pour parler du glaive de Thémis, une seconde fois le nom de Voltaire était sorti de ses lèvres. Mais ce talisman même n'avait pu rompre la glace. A chaque fois, M. Deladame avait fait un signe de tête, indiquant clairement que cette tête, toute occupée de graves et de sérieuses pensées, n'était pas disposée à écouter.

Mais quand au vin d'entre-deux-mers, au café de Bourbon, eut été ajouté un verre de vieille eau-de-vie d'armagnac, Thomas n'y tint plus.

– Le glaive de Thémis, dit-il, peut s'égarer sur les têtes les moins coupables, sur les fronts illustres.

– Mon cher Thomas, dit M. Deladame avec une gravité absolument solennelle, si le glaive de Thémis vous a touché, c'est pour votre bonheur.

J'hésitais encore. Mais vous avez souffert pour l'émancipation du globe, et la conduite inexplicable, plus encore qu'inexcusable, de mes deux commis, m'enlève toute bienveillance à leur égard. Ecoutez-moi avec l'attention d'un coupable, la piété d'un fils et l'intelligence d'un négociant. Je serai long, fort long.

Il leva la main pour imposer silence à Thomas.

– Je suis un vieux Romain. Je dis avec une logique irréfutable : Si Rome a dominé le monde, c'est qu'elle était supérieure au reste de l'humanité. Redevenons donc Romains, redeviendrons païens, redeviendrons républicains, si nous voulons être grands ; tout est là. Je crois qu'il n'y a rien à répondre à cela.

– C'est irréfutable.

– Mais j'ai eu grand' peine à en venir à cette puissance de philosophie et à n'adorer plus que ces demi-dieux-là. – Il montrait deux portraits gravés, l'un de Rousseau, l'autre de Montesquieu. – Vous connaissez, et toute la province et presque toute la France connaît l'antique origine de ma famille, dont on dit vulgairement qu'elle est la plus ancienne famille historique de l'Europe.

J'étais destiné à être ce qu'ont été tous mes ancêtres, un petit bourgeois ignorant, esclave des préjugés et de la superstition. Aussi, malgré le respect qui est dû à l'autorité paternelle, je suis obligé de reconnaître que ce fut un bien pour moi que d'avoir perdu mes parents dans mon enfance. Mânes de mon père, pardonnez-moi, la vérité parle plus haut que vous.

– Admirable phrase, que le grand Voltaire.

– Je fus élevé par une jeune femme fanatique, qui était ma marraine et dont les pères, depuis des générations, tenaient le rang de domestiques (de clients, je puis le dire, à la romaine) de ma famille. Omérine Flaminge m'éleva comme une espèce d'esclave royal, c'est-à-dire que tout en me vénérant, elle me tyrannisait pour forcer mon esprit et mon cœur à rester dans le moule des idées gothiques que mes ancêtres avaient adorées, et qu'elle adorait autant qu'eux tous. Je vivais à l'ombre de cette statue soi-disant miraculeuse que mon premier ancêtre avait portée sur ses épaules. Omérine voyait en moi le dernier descendant de la famille de l'évangéliste

saint Luc. Par mon aïeule, j'étais, disait-elle souvent, le fils d'une race royale de Saxons ou Flamands réfugiée sur les côtes du Boulonnais.

Elle parvint à développer en moi un des deux instincts qu'elle caressait sans cesse, le sentiment de la fierté, mais nullement celui de la piété. Elle y travaillait de son mieux. Elle me faisait donner de l'instruction. Mais je ne lisais guère que des livres d'église, des légendes, des histoires de chevalerie, et par dessus tout l'histoire de Notre-Dame-de-Boulogne, par le chanoine Le Roy, histoire qu'elle amplifiait et commentait à l'aide de mille contes et miracles. Elle n'était heureuse que quand elle me voyait, au milieu du chœur de la cathédrale, avec un rochet garni de longues dentelles, ou bien aux processions de la Fête-Dieu, avec une couronne de diamants que les dames de la ville prêtaient à l'envi pour orner les enfants qui encensaient l'idole.

Il faut que je vous fasse ma confession, car la confession d'un homme comme moi est d'un grand exemple. De ce temps il m'est resté un vice, un vice de superstition. Je n'ai pas pu me débarrasser complètement des longs préjugés de mon antique race. Ma raison les a écrasés tous, sauf un. Je garde, malgré moi, une sorte de respect tendre pour cette idole que les chrétiens nomment la sainte Vierge, et ce n'est pas sans un frémissement que je reverrais sa statue.

M. Méric de Montgazin, encore aujourd'hui chanoine, et qui le fut dès 1748, m'avait pris en amitié. Il me laissait entrer librement dans son cabinet d'étude, ne se défiant pas de la curiosité que j'avais déjà pour les livres. C'est en lisant de ci, de là, que je commençai à songer qu'il y avait au-delà de ce pays, resserré et triste, où Omérine m'enfermait une contrée heureuse. Je la découvris plus tard : c'était celle où poussait l'arbre de la science.

Il s'arrêta pour voir l'effet de cette noble phrase sur son interlocuteur. Celui-ci, que le ciel toujours plus sombre inquiétait et qui croyait entendre quelques grondements sourds, était distrait.

– On me voulut mettre au collège des Oratoriens, bien qu'il en coûtât 300 livres par an. Cet esclavage me révoltait. Je luttai pendant trois ans. Omérine tint bon. Je m'enfuis. J'avais alors quinze ans. Je fus soldat, je fus commis, je fus secrétaire d'intendants de grands seigneurs. J'allai

toujours où mon esprit d'indépendance et de fierté me conduisait. J'atteignais mes 20 ans. Un grand bonheur, le plus grand bonheur de toute mon existence m'arriva. Quel fut ce bonheur ? Vous le devinez, puisque vous avez pris soin, selon mes conseils, d'entrer dans la franc-maçonnerie, cette noble, grandiose et généreuse école de l'Humanité, de la Liberté et de l'Egalité. Dans la loge où je hantais, je rencontrai un homme que je me pris à admirer. C'était l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée*, un des terribles ennemis qu'ait eus le Législateur des chrétiens.

Boulanger, c'est de lui que je parle, me voulut bien prendre pour son secrétaire, Ce fut là que je reçus le troisième rayon de lumière. Je fus deux ans seulement auprès de lui. Il mourut en 1759, et il pouvait mourir, car il avait tué le christianisme. Il m'avait associé à cette guerre. O temps absolument heureux ! Que de grands génies je rencontrai auprès de mon illustre maître, et les Dupuis et les Helvétius et les Raynal, et Rousseau, le plus grand de tous.

C'est lui qui m'apporta la lumière définitive.

J'étais heureux à Paris. Mais nos frères de la religion maçonnique avaient apprécié mon dévouement et mon esprit. J'arrivai aux plus hauts grades, malgré ma jeunesse et l'humilité de ma position. Alors on fit appel à mon zèle. On avait besoin d'hommes fermes pour répandre dans les provinces la lumière de la liberté et de l'égalité, d'hommes surtout affranchis de tous préjugés religieux, et dévoués uniquement à la religion du Grand Architecte de la Nature.

Il me fallut revenir dans le pays. Je fus fort calomnié et j'eus à lutter contre toutes les puissances de la province. Le dédain, un sourire de pitié ; un haussement d'épaules furent d'abord les fidèles interprètes de mes sentiments inébranlables comme le rocher. Mes intentions me servirent d'égide. Mon habileté commerciale, mon caractère élevé, la vérité qui gagnait peu à peu, portée par les mânes de Voltaire, de Rousseau et des savants adeptes de l'Economie politique et de la Philosophie, firent le reste.

Je crois que je suis devenu l'homme le plus célèbre de toutes les provinces du nord de la France. Je suis le chef de ce gouvernement encore occulte, mais qui domine toutes les âmes, qui dirige les esprits.

Ce gouvernement, on le nomme la Révolution, et il va bientôt prendre la place du gouvernement féodal, qui paraît nous régir encore.

Thomas ne put retenir un geste d'applaudissement.

– Voilà d'où je viens, jeune homme. Que ces leçons vous mettent la flamme de l'émulation dans le cerveau. Et vous qui êtes-vous ? Ne me parlez pas. Je répondrai pour vous.

Vous étiez orphelin, continua Deladame. Vous étiez mon petit parent. La religion naturelle, dont je suis un docteur, m'ordonnait de vous secourir. Vous paraissiez peu porté aux superstitions. Je vous fis instruire.

Il y a quelques années, je vous ai dit : allez à Paris, devenez, comme moi, un homme sans préjugés, un homme de savoir, un philosophe, un homme de littérature et un bon négociant.

Il y a quelques temps, je vous écrivis : revenez. J'hésitais encore pourtant ; aujourd'hui, je n'hésite plus. Il n'y a rien à espérer, pour le bonheur de l'humanité, de Jacques Cazin, rien, pour le progrès de la liberté de Mark Penrose. Tous deux sont assez peu intelligents pour avoir à peine admiré l'homme que leur bonne fortune leur donnait pour maître et directeur.

Ma fille revient aujourd'hui.

Commencez-vous à me comprendre ?

Je l'ai éloignée de Boulogne dès l'âge de douze ans, pour la soustraire aux habitudes de fanatisme et afin que, se trouvant dans un pays protestant, elle perdit, balancée entre ce que son enfance lui avait montré et ce que sa jeunesse lui fait voir, tout instinct religieux, toute pratique de dévotion, et qu'elle arrivât naturellement à la religion naturelle.

J'ai tout lieu de croire qu'il en est ainsi. On m'a écrit qu'elle montre le plus grand éloignement pour les exercices religieux de la famille où elle se trouve.

Elle revient donc. Maintenant comprenez-vous.?

Thomas était devenu très rouge. Ses petits yeux clignotaient et son grand nez se tordait de la façon la plus comique.

– Vous n'osez comprendre. Et bien, quoique vous soyez sans ombre de fortune, je vous associe à ma maison, que bientôt je vous laisserai tout entière. Car je puis le dire à vous : les ordres du Grand Orient me

commandent de me tenir prêt. Le mouvement que nous préparons depuis des siècles va commencer. Mais assez.

Thomas s'était précipité aux genoux de Gengulphe et lui baisait les mains.

– C'est bien ainsi, reprit celui-ci en se laissant faire majestueusement, que vous devez me remercier et c'est ce que j'attendais de vous. Je jure que je vous donnerai ma fille en mariage avec la moitié de ma fortune. Tenez, voici Louis-Marie qui entre, je suis heureux de le dire devant témoin. Vous avez entendu, Louis-Marie ?

– Oui, monsieur. Et je vais crier partout que je vous ai rendu toute mon admiration. Ah ! vous donnez votre fille à un homme sans fortune, Et bien, c'est fort bien. Il y a de quoi ouvrir les yeux à toutes les petites gens. Ça fera plus, pour exciter l'ambition du peuple et la mienne en particulier, que même tous les conseils de ce livre là que vous m'avez donné pour évangile.

Il montrait l'exemplaire du Contrat social qu'il portait toujours sur lui. Puis, lançant un de ses regards sinistres sur Thomas :

– Toi, murmura-t-il, si tu épouses jamais cette riche héritière, c'est que tu auras la vie dure. Monsieur, reprit-il à mi-voix, je venais vous demander quelques heures de congé. C'est pour le besoin de notre cause. Je veux savoir ce que *manigancent* les argousins de police qui sont venus de Paris et ce qu'ils cherchent depuis qu'en retirant M. Thomas de prison, vous leur avez appris que le véritable oiseau n'était pas en cage.

– Allez, répondit sèchement Gengulphe. Vous avez le droit de parler, Thomas Deladame de Thiembronne.

– Je suis muet de bonheur et d'admiration pour la grandeur de votre générosité et la profonde sagesse de votre philosophie. Mais si M^{lle} Deladame refusait ?

– Je la contraindrais.

– Mais encore, il y a, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, deux jeunes gens ardents et qui m'ont paru irrespectueux et brutaux ; ils ont peut-être des espérances et vous manqueraient de respect. Ne feriez-vous pas bien de prendre quelques précautions pour leur annoncer.

– Je vais rendre Mark Penrose à sa famille et renvoyer Jacques Cazin, répondit froidement Gengulphe. Je vous remercie de la délicatesse que vous

montrez pour ce qui m'est dû. Mais j'ai eu bien des occasions de me montrer à moi-même que je suis brave et résolu, et, au vrai, je déteste la lâcheté.

– Nous pouvons nous donner la main là-dessus. Aussi comme il convient que ce soit un homme jeune qui tienne tête à ces jeunes gens, je vous prie de ne rien témoigner de vos intentions bienveillantes à mon égard et de me les leur laisser annoncer quand il me plaira.

– Ne m'en parlez pas davantage. Je saurai faire respecter en moi les antiques lois de l'autorité paternelle. Je suis un vieux romain.

Thomas pâlit légèrement. L'obscurité se faisait plus grande dans la salle où se trouvaient les deux hommes ; et il n'y avait plus à en douter, c'était bien le tonnerre que ce grondement sourd et lointain.

– Maintenant, comme je ne suis pas seulement un philosophe, mais un négociant, je ne vous appelle pas seulement à l'honneur de m'aider dans cet auguste travail qui doit servir à retirer le genre humain de l'esclavage, mais au bonheur de partager, avec ma fille, une fortune déjà grande et qui est destinée à devenir considérable, si vous la savez gérer ; je dis donc, vous que j'appelle déjà mon fils, et vous le méritez par l'attitude humble et respectueuse que vous savez garder devant moi, je dis donc qu'il faut me prouver que vous ne laisserez pas dépérir le bien que je vais vous confier en partie. Suivez-moi.

Il quitta la salle et, précédant Thomas, il traversa le corridor, le bureau, et l'introduisit dans une chambre assez grande, qui se trouvait située entre la rue et le bureau. Elle était tendue cette tapisserie de Bergame qui était chère aux gens graves, aux savants, aux théologiens. C'était le cabinet de M. Deladame.

– Maintenant, mon cher Thomas, nous sommes au milieu des pensées d'affaires. Voici les lettres de tous mes correspondants, les relevés de comptes, les états de situation. Vous allez vous asseoir là, près de la fenêtre, car le temps est fort sombre, vous allez me faire un résumé de ma situation envers chacun de mes correspondants.

Thomas s'approcha de la fenêtre et s'assit devant une table chargée de plusieurs liasses de papiers. Il avait déployé plus de zèle à comprendre la langue parlée dans les petits Bureaux d'Esprit qu'à tenir au net les écritures

de Sellouf et C^{ie}. La préoccupation où il était d'ailleurs, ne lui laissait pas grande liberté d'esprit.

Il se mit à remuer les lettres, mais fiévreusement, sans pouvoir parvenir à ranger les renseignements qu'elles contenaient dans un classement logique. Gengulphe attendait, en rêvant aux événements de la journée, à ces papiers mystérieux, d'une importance évidemment de premier ordre, et qui étaient confiés à sa garde.

Ils ne remarquèrent ni l'un ni l'autre une tête curieuse qui, de la rue, regardait attentivement ce que faisait Thomas.

Bientôt la porte de la rue s'ouvrit brusquement et sans qu'on eut pris la peine de frapper.

Puis, non moins brusquement et sans plus d'avertissement, la porte du cabinet fut poussée. Poussaton jeune entra, suivi de l'Elu-de-police.

– Quel est l'insolent, s'écria M. Deladame, qui se permet.

– Monsieur, dit l'agent de la police métropolitaine en tirant un pistolet de sa poche, expliquons-nous.

Je ne veux pas de scandale, et il m'est recommandé d'éviter, autant que possible, toute erreur. J'ai pris avec moi ce vénérable compagnon afin, justement, de ne pas blesser vos susceptibilités provinciales. J'ai une lettre de cachet des plus explicites.

– C'est bien vrai, M. Deladame, dit le père Piquendaire. L'honneur de la bonne ville est sauf, sans quoi je me serais fait hacher menu comme chair à pâté plutôt que de venir inquiéter un franc bourgeois du Boulonnois. Il y a un ordre du roi, ordre de fouiller tout homme et toute maison, de cerner tout corps de bâtiment, d'arrêter tout individu.

– Mort ou vif, continua Poussaton.

Thomas fit un soubresaut.

– Mais que voulez-vous donc ? demanda Gengulphe, qui avait gardé tout sang-froid.

Il songeait bien aux papiers dont sa maison était dépositaire, et à cette malle que bien imprudemment, il le reconnaissait, il n'avait pas voulu cacher soigneusement. Il savait qu'il y allait non-seulement de sa fortune, de sa liberté, mais de sa vie. Si l'agent mettait la main sur cette preuve

évidente de complicité avec les pires ennemis de l'Etat, il serait évidemment convaincu du crime de lèse-majesté.

Mais il était homme physiquement brave et résolu en face d'un danger bien défini ; sa physionomie ne perdit pas un instant de sa froideur magistrale.

– Je veux d'abord, répondit Poussaton, vous faire remarquer qu'au premier signe de moi, le compagnon que vous pouvez voir, par la fenêtre, là dans la rue, amène ici toute une compagnie, s'il le faut, du régiment de Berwick.

– Je méprise la force, répondit gravement Gengulphe, mais je ne suis pas assez sot pour y résister. Expliquez-vous donc.

– Voilà qui est parler comme un sage, ou comme un fin matois, reprit Poussaton en armant son pistolet. Voici ce que je veux : on nous a repris ce personnage qui fait trembler ses mains avec trop d'ostentation. Nous l'avons rendu sur des apparences plausibles d'innocence. Mais nous avons quelques doutes. En apprenant que vous êtes dans ce pays-ci, M. Deladame, le chef du parti des mécontents, cela nous porte à réfléchir. Je ne veux pas de bruit, justement pour ne pas donner l'éveil au vrai coupable, si celui-ci ne l'est pas. Je cherche une preuve.

– Fort bien pensé et parlé, murmura Piquendaire.

– Cette preuve, je la demande aux papiers que tient ce soi-disant M. Thomas, qui fait avec trop d'exagération signe d'essuyer une sueur qui pourrait couler de ses joues. Montrez-nous ces papiers, ou plutôt continuez la conversation qu'ils vous inspiraient. Après quoi, je vous laisserai en paix, jeune homme qui faites tant d'efforts pour simuler l'innocence.

Deladame songea un instant à sacrifier Thomas et à lui laisser reprendre son titre de coupable. Mais, outre que c'était un jeu dangereux, Gengulphe avait un fonds de droiture et un amour naturel de l'équité qui ne lui permirent pas de s'arrêter longtemps à cette diplomatie.

– M. Thomas Deladame de Thiembronne, employé de la maison Sellouf et C^{ie}, banquiers à Paris.

– Bonne maison, murmura Poussaton.

– Est accepté par moi à titre de gendre et je lui communiquais les papiers de mon négoce.

Poussaton saisit brusquement cinq ou six lettres qui étaient étendues sur la table, le parcourut rapidement et les rendit.

Il s'éloigna, après avoir fait un signe à son compagnon qui observait du dehors, et se rangeant dans le fond de la pièce.

– Supposez, dit-il, que nous ne soyons pas là, et veuillez continuer. Ah ! qu'est-ce qui nous vient là ?

Gothon venait d'entrer tenant un billet à la main. L'agent s'avança vivement et, saisissant le billet, il s'inclina vers Gengulphe.

– Avec la plus extrême politesse, dit-il.

Et il décacheta la lettre.

– Hé ! hé ! reprit-il, c'est d'un ami délicat ; c'est d'un véritable frère, M. Delle vous fait savoir qu'il va venir chez vous à l'instant avec un jeune étranger, un jeune Espagnol qui lui est recommandé par le vice-consul français de Barcelone ; et il vous prie de faire en sorte de le recevoir en particulier. Suivent quelques signes que je connais fort bien et que je respecte.

Il salua de nouveau et reprit :

– En voyant, par ces signes, Monsieur Deladame, que vous avez l'honneur de faire partie de la franc-maçonnerie, société aimable, célèbre à Paris par les diners somptueux, les bals et les concerts excellents qu'elle donne et dont S.A.S. Mgr le duc d'Orléans a la bienveillance d'être le grand-maille, en succédant à Mgr le prince de Conti, je me félicite de ne m'être point départi de l'extrême politesse qui distingue, d'ailleurs, Poussaton jeune. M. Delle et son jeune étranger désirent vous voir en particulier. Peut-on être plus en particulier que nous ne le sommes, que vous ne l'êtes, Monsieur, avec un homme aussi discret que Poussaton jeune.

Il s'inclina plus bas encore, remit le billet à M. Deladame en lui disant d'un ton sec :

– Veuillez ordonner à votre servante d'introduire ici les gens qui vont se présenter.

Gengulphe, qui commençait à perdre le sang-froid, fit un signe et Gothon s'éloigna, tandis que l'agent tirait de sa poche un second pistolet, qu'il y remettait après l'avoir armé.

– Excusez-moi, dit-il en saluant à la troisième position, de paraître me défier de vous. Mais je suis père de famille et Mme Poussaton jeune aurait des reproches légitimes à me faire, si je ne prenais pas quelques précautions, devant me trouver en présence de quatre hommes.

L'élu-de-police dormait. Un léger ronflement attira l'attention de l'agent, qui sourit avec bonhomie et dit à Thomas :

– Si ce bruit ne vous gêne pas, monsieur, je suis content de le laisser dormir. Cette preuve surabondante des procédés vraiment patriarcaux qui distinguent la police française.

Il se recula brusquement. Il venait d'entendre ouvrir la porte de la rue.

M. Delle et le chevalier de Pompignan ne tardèrent pas à entrer.

Avertis sans doute par la vue de l'homme qui semblait garder la maison, ils ne firent aucun geste d'étonnement en apercevant Piquendaire mollement assis et ronflant sans retenue. Après avoir salué M. Deladame, ils se tournèrent poliment vers l'agent, à qui ils firent fort aisément leur révérence.

– Voici, mon cher M. Deladame, dit Delle, le fils d'un négociant espagnol de Cadix. Il m'est très-particulièrement recommandé par mon collègue de Barcelone. Il voudrait essayer de faire affaire avec vous pour des vins de Malaga, de Madère et autres vins d'Espagne.

– Je suis, dit le chevalier – parlant avec lenteur, comme s'il cherchait chaque mot l'un après l'autre jusqu'au plus profond de sa mémoire, et avec une prononciation sèche, scandée et gutturale – le plus honoré si je puis être présenté à vous, digne seigneur, et à chacune de ces honorables personnes.

Il salua à la ronde.

– Monsieur, répondit Gengulphe en essayant de dissimuler le léger tremblement de sa voix, je désire depuis longtemps avoir des relations directes avec votre pays.

– Mais vous êtes en affaire. Je vous prie de l'achever. Si je suis indiscret, je vais me retirer.

– Non, non, répliqua vivement Poussaton, qui par habitude plus que par défiance, avait jeté un regard inquisiteur sur les nouveaux venus. Nous sommes occupés à chercher quelques renseignements dans les papiers de

commerce de M. Deladame. Je ne crois pas qu'il y ait indiscretion à nous écouter.

– Alors, Monsieur, si je suis assez audacieux pour croire que l'on veuille m'obéir, reprit le jeune homme, je vous supplie de vouloir bien continuer.

Il salua de nouveau à la ronde, et il s'assit tranquillement dans l'ombre du gros élu-de-police. Delle l'imita.

– Voulez-vous me permettre, Monsieur l'étranger, de vous demander un service tout à fait considérable ? dit Poussaton au chevalier. Ce serait de daigner lire à haute voix une lettre que je vais prendre au hasard dans ce tas.

Il s'avança rapidement, saisit, comme un chat fait d'une souris, un morceau de papier au milieu de la plus grosse liasse et, se reculant aussi prestement, il le remit au faux Espagnol.

– Vous voulez savoir si je sais lire en langage français, répondit celui-ci avec gravité. On ne m'avait pas averti qu'il fallût passer des examens pour vendre du Malaga comme pour être reçu licencié en théologie. Mais si le maître de ces papiers m'y autorise.

Gengulphe s'inclina sans répondre ; il n'était pas sûr que sa voix ne trahirait pas son angoisse.

– Je lis donc. C'est une lettre et une facture de Dominique Deurbroucq et fils.

– Ah ! fort bonne maison de Nantes et Lorient.

– « Nous avons reçu l'honneur de la vôtre du 25 écoulé. Nous y procurerons le nécessaire. Les suivantes vous feront part du suivi. » Qu'est-ce que cela veut dire, demanda-t-il en relevant la tête avec un air de candeur parfaite.

– C'est-à-dire, répondit Thomas en obéissant à un signe de Gengulphe, nos prochaines lettres vous renseigneront sur ce qui surviendra.

La porte du cabinet s'ouvrit de nouveau, et l'on vit passer la tête de l'agent parisien qui accompagnait le matin Poussaton. Celui-ci s'avança vivement vers la porte.

– Il n'y a rien à faire, lui dit à voix basse le nouveau venu. Le vice-Mayeur (qui est un bourgeois renforcé de province) s'est entendu avec le lieutenant-de-roi (qui est aussi un gentilhomme de cette province). Ils ne veulent pas nous donner un piquet de soldats pour fouiller la maison. Ils

disent qu'ils sont prêts à obéir aux ordres de Sa Majesté, si nous leur donnons seulement une apparence de raison. Mais que c'est trop ridicule et bien fait pour les exposer aux railleries que de vouloir tourmenter comme revenant d'Angleterre un homme que plusieurs personnes ont vu ce matin à Boulogne.

– Messieurs, dit Poussaton, l'homme aux promptes résolutions, je vous prie de m'excuser pour tout l'ennui que j'ai pu vous donner. Votre respect pour Sa Majesté et pour les ordres qu'Elle donne vous aidera à ne pas m'en vouloir. Pour moi, en acquérant la preuve des , calomnies que l'on avait fait courir sur votre compte, je me félicite d'avoir fait la connaissance des hommes les plus obligeants qu'il soit possible de rencontrer en province. J'espère que la politesse dont je fais profession, et pour laquelle je suis renommé dans ma société, me permet de compter sur un bon souvenir de votre part et sur le désir partagé de continuer des relations si agréablement commencées.

Il salua à trois reprises.

Deladame se précipita à la suite des deux agents, sur lesquels il ferma soigneusement la porte d'entrée.

– Monsieur Deladame, lui dit le chevalier quand il rentra, il nous faut garder ce bonhomme qui ronfle. On pourra l'utiliser. Monsieur – et il montrait Thomas – voudra bien rester ici à le surveiller. Je vous demanderai deux choses, continua-t-il du même ton d'autorité qu'il venait de prendre : la première, c'est une pièce où je puisse causer tranquillement avec vous, en compagnie de M. Delle ; la seconde, c'est de vouloir bien me meuer dans l'endroit où l'on a porté la malle que votre domestique a apportée ce matin.

Deladame s'inclina et fit un pas.

– Attendez. Le soir n'est pas encore venu et l'obscurité est même moins grande qu'il y a une heure. Mais voici l'orage qui se déclare décidément. La pluie commence à tomber, le tonnerre se rapproche. Je crois que les éclairs ne vont pas tarder à se mettre de la partie. J'ai interrogé des gens de mer ; ils prétendent que nous en avons pour toute la nuit, que le vent va reprendre avec plus de furie et qu'on n'aura vu de longtemps une pareille tempête. Je suppose que c'est là une cause suffisante pour fermer vos contrevents avant la nuit.

Il se pencha à l'oreille de Gengulphe.

– Vous nous apporterez les papiers que je vous ai fait remettre ce matin. Il faut, de plus, que vous me trouviez dans votre maison un endroit qui soit une cachette suffisante pour beaucoup de choses.

Deladame s'inclina de nouveau. Il ordonna à Gothon de fermer tous les volets, pria M. Delle de passer dans la salle, où il recommanda d'allumer les bougies – chose nouvelle en province que ces bougies, et on ne les allumait que dans des circonstances solennelles. – Puis, faisant un signe de tête au chevalier, il le précéda vers l'escalier. Il le conduisit à la chambre d'ami et lui montra le secret de la cachette que nous connaissons.

Delle se promena de long en large dans le bureau, puis dans le corridor.

– Ah ! vous voilà, jeunes gens, dit-il à Jacques et à Marck, qui, ayant trouvé la grande porte fermée, étaient entrés par la petite porte du rempart, dont le verrou intérieur était rarement poussé.

Avant que les jeunes gens eussent répondu, Deladame, qui descendait l'escalier suivi du chevalier, les interpella à son tour d'un ton roide :

– Mark Penrose, et vous, Jacques Cazin, votre conduite a dépassé le dernier degré de l'impertinence. Je m'en expliquerai demain avec vous.

– Monsieur, dit Mark vivement, notre explication est fort simple. En sachant que vos convenances vous empêchaient de vous inquiéter de M^{lle} Deladame, nous avons cru que c'était notre devoir, à nous que vous avez toujours traités comme des parents, comme des fils même, de vous remplacer ; en un jour surtout où la mer est faite pour donner de si terribles inquiétudes. Nous avons chargé Louis-Marie de vous présenter nos raisons et nos excuses pour n'être pas rentrés à l'heure du dîner.

– M. Deladame, dit le chevalier en achevant de descendre l'escalier, vous ne tiendrez pas rancune à un brave et intelligent compagnon qui m'a rendu, avec le plus grand courage et la plus habile dextérité, un service inappréciable, ni à son ami, qui a bien voulu l'aider.

Il appuya sur le mot inappréciable. Gengulphe s'inclina.

– Je n'ai donc rien à leur refuser.

– Je n'en puis pas dire autant, s'écria le personnage en riant cette fois aux éclats. Mais, en attendant que je puisse les récompenser plus dignement, je veux les remercier en leur serrant la main à la manière anglaise.

Il tendit une main que Mark toucha à peine : le chevalier lui était absolument antipathique. Il se disait que ce personnage sentait le corrompu.

Jacques, lui aussi, avait à peine touché la main de M. de Pompignan. Mais il était poussé par une impression toute contraire, qu'il parvenait à s'expliquer infiniment moins encore que Mark ne comprenait la sienne. Il sortait de toute la personne du chevalier, de ses gestes, de sa voix, de ses regards surtout, une chaleur étrange qui exaltait mystérieusement l'âme et le cerveau du jeune homme et qui le rendait comme ivre, mais d'une ivresse triste, honteuse et douloureuse.

– Nous méritons d'autant plus notre pardon, reprit Mark, que nous apportons de bonnes nouvelles. Le navire que nous supposions être celui du capitaine Broquant est un autre navire de Boulogne. C'est la *Paix*, commandée par le capitaine Friocourt, venant de Harwick. Il a manqué, à cause de la basse mer et du vent, l'entrée du port et il est allé se réfugier à l'abri de Châtillon, à ce qu'on suppose. On n'aperçoit plus aucun navire en vue. Nous sommes donc revenus pleins de joie, en nous disant que M^{lle} Deladame.

– C'est assez. Il faut que, loin de vous blâmer, je vous remercie, puisque M. le chevalier de Pompignan l'exige. Thomas Deladame est dans mon cabinet avec Piquendaire. J'ai à traiter d'affaires avec ces messieurs. • Veuillez, en attendant le souper, vous retirer en haut dans la chambre de Jacques. Je vous ferai appeler quand nous en aurons terminé.

– Et j'espère, messieurs, que je pourrai passer avec ♦ vous, à causer de Paris et de Londres, toute la soirée.

Les deux jeunes gens saluèrent et se retirèrent. Les trois autres personnages traversèrent la petite salle à manger et entrèrent dans la salle, qui était vivement éclairée.

– Nous sommes ici aussi en sûreté que possible, dit Gengulphe. De la rue, on ne peut rien entendre, absolument. Du reste, la bourrasque s'y opposerait. Je n'ai pas fermé à clef les portes de la pièce précédente, ni de celle-ci. Ma vieille servante s'en étonnerait, et demain toute la ville nous soupçonnerait des projets mystérieux. Mais Gothon est fidèle et point curieuse. Elle ne quittera pas sa cuisine.

– Très-bien, Monsieur Deladame. Ecoutez-moi. J’ai reçu la mission de causer avec vous des destinées de cette province, de la France et l’humanité.

VII

Le chevalier fit silencieusement le tour de la salle, regardant les livres, les gravures, et se baissant légèrement pour écouter si quelque bruit du dehors ne dénonçait pas l’approche d’un danger.

On n’entendait que le grondement du vent dans les hautes cheminées, quelques raffales de grosse pluie qui frappaient les volets avec la violence de la grêle. Des roulements qui devenaient de moins en moins sourds annonçaient que le tonnerre arrivait lentement du bout de l’Océan vers les côtes de la Manche. Puis vent, pluie, tonnerre cessaient brusquement, et l’on se sentait oppressé par le morne et menaçant silence qui enveloppait la ville.

Le chevalier s’avança vers Gengulphe et se pencha vers lui de façon à ce que sa joue touchât celle du grave bourgeois. A ce contact celui-ci tressaillit, et sans qu’il pût se rendre compte de son impression, il se sentit saisir par une émotion des plus vives. Ce tressaillement n’échappa point au chevalier, dans la prunelle duquel passa comme une ombre de tristesse. Il appuya pourtant sa lèvre contre l’oreille de Gengulphe.

– Vous avez reçu dernièrement le mot d’ordre que le Grand-Orient envoie, tous les six mois, au Maître de chaque loge ? Dites-le moi.

– *Liberté*, murmura Deladame.

– *Egalité*, reprit le chevalier ; et il s’éloigna vers le coin le plus obscur de la pièce où il s’assit. La chaleur est suffisante, continua-t-il ; toutefois, veuillez allumer ce feu tout préparé. Car il faut qu’au premier signe de

danger ces papiers que je vous ai envoyés et que j'ai repris, là haut, soient brûlés. La perte en sera grande sans doute. Mais s'ils tombaient entre les mains des profanes, il en sortirait des maux que l'imagination n'est pas assez forte pour prévoir. Maintenant veuillez m'écouter avec une extrême attention. J'ai un long discours à vous faire, monsieur Deladame, et nous ne sommes pas les maîtres de l'heure. Ne m'interrompez pas.

– Permettez-moi seulement, dit Delle, de vous demander : *Quel âge avez-vous ?*

– Vous, Compagnon, vous avez cinq ans ; vous, Maître, vous avez sept ans. Moi j'ai cinq cents ans, c'est-à-dire que je suis Maître de tous les grades philosophiques. J'ai tous les titres de la maçonnerie écossaise. Je suis chevalier Rose-Croix, chevalier de Saint-André, chevalier du Soleil et chevalier Cadosh. Il y a au-dessus de moi encore deux salaires que des circonstances personnelles ne me permettent pas d'ambitionner. Mais je connais les mystères de ces grades suprêmes, dont vous ignorez même les noms. Maître, gardez sous la main ces deux liasses afin d'être prêt à les jeter au feu à mon premier signe. J'ai caché les pamphlets que je rapporte d'Angleterre. Que votre esprit ne s'égare pas en craintes et ne se distraie pas de ce que je vais vous dire. Jamais paroles plus graves et plus terribles n'auront frappé vos oreilles. Prenez dans la petite caisse la première pièce ; elle est écrite en chiffre, en notre chiffre usuel. Quelques-unes des autres portent notre second chiffre, notre chiffre mystérieux et que vous ne connaissez pas. Vous pouvez lire ceci : Epelez :

– « Loge du Conseil du Grand Orient de France, formée de la réunion des quatre chambres des députés de toutes les loges, ordonne : Obéissez comme au Grand-maître »

– Vous voyez les deux signatures de l'Administra-teur-général et du Grand-Conservateur. Gardez cette pièce. Ce sera votre titre d'honneur et votre salut, car j'ai à vous apporter des ordres qui vous mettront à une rude épreuve.,

– Je suis prêt, répondit froidement Deladame.

– Vous savez quel est notre premier but. Il nous faut tout d'abord détruire l'Eglise catholique et le pouvoir féodal. Guerre au Pape et à Louis XVI,

haine à la tyrannie de l'arbitraire et du fanatisme, victoire de la liberté, de la tolérance et de l'égalité. Voilà ce que je suis chargé de vous prêcher.

– C'est parfait, s'écria Gengulphe, tandis que Delle hochait la tête. Nous approchons de l'Etat de Crise et du Siècle des Révolutions.

– Oui l'Etat de Crise existe. Nous allons déclarer la guerre et nous sommes sûrs de la victoire. Nous avons éshonoré le catholicisme en raillant les moines d'abord, puis tout le clergé. Nous suivons le même système avec la monarchie. La reine est à demi-souillée. L'Affaire du Collier est venue mettre le feu aux poudres que nous avons rassemblées. Ces pamphlets obscènes contre Marie-Antoinette, que je rapporte d'Angleterre, ils entrent par toutes les frontières ; la Cour et la Ville en sont inondées. Après l'avoir exposée à l'infamie, nous la ferons prendre en haine. Le comte de Provence est ridiculisé ; le comte d'Artois, avili. Le Roi est plus difficile à détrôner, tant on est persuadé de sa bonté, de son zèle pour le bien, de son désintéressement, de sa générosité, de sa droiture – et au fond tout cela est vrai, murmura le chevalier, comme s'il rêvait. – Mais n'oublions pas la grande maxime : la fin justifie les moyens. Qu'importent le mensonge, la calomnie, quelques meurtres même, quand il s'agit d'émanciper le genre humain ! Le Roi, nous le noterons de ridicule, à titre de sot, de glouton, de mari trompé. La Cour et la Ville en sont déjà convaincues.

Nous avons plus de mal à déraciner la superstition de la province. Nous y travaillons de grand zèle. Nous répandons dans les campagnes, à bas prix, à dix sous le volume, c'est-à-dire moins cher qu'on ne peut donner des catéchismes et des livres de prières, les œuvres de Voltaire, de Diderot, de Fréret, de Boulanger et de tous les autres. Nous les faisons même envoyer gratis aux maîtres d'école.

En fait, les faubourgs de Paris sont à nous ; la Cour, à nous, en grande partie ; en partie aussi l'opinion générale, l'opinion de ceux qui parlent, agissent et écrivent ; à nous, le régiment des Gardes-françaises. La royauté ; se meurt faute d'argent, et elle s'est portée un coup terrible en vidant les caisses publiques. Les Notables qu'on vient d'assembler ne remédieront à rien. Nous avons pris les précautions en conséquence. Le Parlement nes

cédera pas au Roi, et celui-ci, obligé de faire la paix, sera forcé d'humilier et d'affaiblir encore son pouvoir.

Il est donc temps pour nous, de commencer effectivement la guerre. Nous ne pouvons espérer nous cacher plus longtemps et nous ne le voulons pas. Les magistrats du Parlement, les assemblées du clergé de France, les évêques, la Sorbonne, maint écrivain religieux comme le Père Neuville et l'abbé Bergier, nous ont démasqués

Le gouvernement a été jusqu'ici assez inepte pour paraître ne rien voir, ou du moins il était si mal servi qu'il n'a rien arrêté. Nous savons depuis quelque temps qu'il commence à s'inquiéter. Je me suis tenu sur mes gardes pendant tout mon voyage en Angleterre. J'ai fait jeter à l'eau un homme de la police française qui m'avait espionné, et au moment même où il allait monter avec moi sur le paquebot. Vous voyez pourtant comme les limiers, bien que dépistés par la disparition de leur compagnon, me suivent de près.

– Oui, dit Delle, il est temps de déclarer la guerre.

– D'autant, continua Gengulphe, que notre chant de guerre nous fera une armée de tous ceux que nos livres nos paroles et nos exemples ont éclairés.

– Et que notre argent aura achetés. C'est là la grosse affaire. Vous seriez effrayés, si je vous disais ce que les auteurs, les libraires, les pensions des hommes qui vont nous être utiles, nous ont coûté et nous coûtent. Vous seriez bien plus effrayés encore si je vous disais ce que nous dépensons pour corrompre les gardes-françaises. Eh bien, mon voyage d'Angleterre va nous procurer vingt millions de francs. Le gouvernement anglais, non-seulement pour affaiblir une rivale, mais pour se venger de la guerre d'Amérique, nous aidera complètement. Il veut voir arriver en France ce qu'on a vu en Angleterre, et une branche cadette régner en place de la branche aînée. De plus, j'ai trouvé toute aide et toute sympathie chez les fils des Puritains et des Indépendants. Enfin, parmi les nombreuses loges qui, à Londres, sont affiliées à la grande loge écossaise, *Heredom of Silvinning*, j'en ai trouvé plusieurs absolument dévouées à la démocratie.

Le chevalier s'arrêta et, après quelques instants de réflexion, il reprit d'une voix plus lente.

– Nous sommes donc prêts. Mais nous voulons commencer en frappant l'esprit du peuple. Quand le moment sera venu, nous l'épouvanterons, nous

l'affolons, nous lui donnerons une fièvre que nous saurons exploiter. Nous lui parlerons de pillards, de brigands. Avant cela il faut lui montrer, par un enchaînement de faits, le mépris que les gens les plus respectables font des objets de son culte. Vous m'avez écouté attentivement, M. Deladame, écoutez-moi plus attentivement encore, car je vais vous demander une grande chose.

– J'ai dit que je suis prêt, maître, répondit froidement Gengulphe.

– Je le crois. J'ai vu, par le titre des livres qui sont dans votre bibliothèque, le *Christianisme dévoilé*, de d'Holbach ; *l'Examen critique*, de Le Roy ; le *Système de la nature*, que vous avez l'esprit libre de tout fanatisme. En entrant plus avant dans nos mystères, vous avez juré de mettre tous les hommes, tous les intérêts au-dessous de ce but, salutaire pour l'univers entier, que nous voulons atteindre. Vous avez dit en propres termes : « Quand on me commanderait quelque chose d'évidemment criminel, je le ferais sans hésiter, parce que d'abord nous ne savons pas exactement ce que c'est que la justice, et ensuite parce que ce qui est injuste absolument cesse de l'être s'il devient un moyen d'arriver au bien général. »

– Il est vrai ; j'ai prêté ce serment étant bien jeune.

Le chevalier agita la main d'un air d'autorité.

– Il doit y avoir, dans cette ville, après-demain, je crois, une cérémonie solennelle, la plus grande cérémonie de toute votre province, la procession de la *Fête de saint Marc*. Vos ancêtres, M. Deladame, y avaient un rang et y exerçaient des fonctions pieuses. Vous n'y assistez jamais plus. Il faut y assister.

– Comment, que voulez-vous dire ?

– Il faut y aller pour y faire le contraire de ce qu'y faisaient vos pères. Vous êtes un homme grave, de bonnes mœurs, intelligent et respecté ; il faut que vous alliez faire quelque grande insulte à ce Christ, à cette | Statue miraculeuse, que sais-je. Vous risquez votre vie, sans doute. Nous espérons bien vous sauver pourtant, bien que nous ne garantissions pas votre liberté. Mais nous saurons utiliser cet évènement cent fois mieux que Voltaire n'a utilisé Calas et le chevalier de La Barre. | Nous ne tarderons pas à vous délivrer et, comme vous aurez donné preuve d'habileté et de dévouement,

comme vous aurez joint à la prudence, la liberté de penser et la pleine faculté d'agir, vous serez jugé apte à prendre part à la grande direction politique.

Deladame se sentait violemment ému. Les projets qu'il avait entrevus, les ambitions qu'il avait caressées n'avaient été jusqu'ici que des rêves embellis par son enthousiasme et dont les difficultés se trouvaient dissimulées par le vague où ils restaient. Les voici qui s'approchent de la réalité, et pour leur première apparition dans le domaine des faits, ils lui apportent la ruine, la perte de la liberté, peut-être la haine générale et la mort.

Les deux autres personnages étaient, sinon aussi émus, du moins aussi préoccupés que lui. Le chevalier fixait ses yeux brillants sur Gengulphe avec la plus intense curiosité, et Delle, craignant que la mission redoutable ne lui incombât, au refus du maître-maçon, était ballotté entre sa jalousie satisfaite du péril couru par son rival et l'appréhension de n'y pas échapper lui-même.

Aucun des trois n'avait entendu ouvrir la première porte, la porte de la salle à manger.

– N'oubliez pas, dit froidement le chevalier, que vous avez abandonné tout droit sur votre vie, en cas de désobéissance, et que chaque membre de notre société est légitimement l'espion de tous les autres.

La salle s'ouvrit. La Pauvresse de Notre-Dame entra, escortée par les révérences de Gothon, qui s'éloigna après avoir refermé la porte.

Omérine était vêtue comme nous l'avons vue le matin même. Sa longue mante noire ruisselait de pluie et sa tête était recouverte du capuchon.

L'énergie de ses pensées, la vigueur de sa foi, l'exaltation de son mysticisme donnaient à la plupart des actions de la vieille femme une apparence théâtrale fort saisissante. A son aspect, le chevalier se sentit, en effet, saisi, et ses yeux ne la quittèrent plus. Gengulphe, qui ne l'avait pas vue chez lui depuis cinq ans, et Delle, redoutant qu'elle n'eut surpris la conversation précédente, restaient muets et stupéfaits.

Elle abaissa son capuchon et montra sa figure fraîche que le vent avait bleuie. Ses yeux gris qui brillaient d'un éclat fiévreux, et son épaisse chevelure dont quelques mèches hérissées faisaient ombre sur son visage,

lui enlevaient ce qu'il avait de sereinement banal et de vulgairement bien portant. Elle appuya ses deux mains sur son haut bâton, lança un coup d'oeil sur Gcngulphe et sur Delle, et arrêta un instant son regard sur le chevalier.

– Oui, oui, c'est bien cela, murmura-t-elle. Ce sont bien là les œuvres du démon.

Elle leva son bâton vers l'étranger.

– Reste, dit-elle, tu n'as rien à craindre de moi. Reste, pauvre créature. J'ai prié et jeûné tout ce jour, et Notre-Dame t'a montrée à moi tel que tu es. Reste et dis à ces deux-là de m'écouter. Je te parlerai ensuite et je te montrerai la voie du salut.

Le chevalier avait souri aux premiers mots de la Pauvresse. Il fit un signe à ses voisins.

Delle avança d'un pas, en fronçant le sourcil. Un nouveau signe, cette fois impérieux, le ramena à sa place, où il s'assit.

Gengulphe s'était levé. On le voyait plus ému que ne le voulait laisser paraître l'air de hautaine indifférence qu'il affectait.

– Toi, Gengulphe, qui t'enfermes chez toi comme un faux monnayeur et qui, avant la nuit, allumes les flambeaux comme ces hommes qui font les œuvres de ténèbres, tu te demandes comment j'ai pu venir ici. Car la porte est bien close. Mais quand tu changerais de servante chaque mois, tu n'en trouverais pas une qui, sous peine d'être lapidée, oserait refuser à la Pauvresse la porte de cette maison. Et quand on la refuserait, la Pauvresse la connaît, cette maison, mieux que toi ; et j'entrerai quand il me plaira, par le toit, par la cour, partout.

– Je n'ai jamais voulu, Omérine Flaminge, vous fermer la porte de ma maison.

– Mais moi, je n'ai plus voulu y venir. Je souffrais trop de voir Satan établir son règne là où mes pères et les tiens avaient vécu, pendant tant de siècles, pieux, heureux et honorés.

Deladame haussa les épaules.

– Aujourd'hui, dit-il, je suis fort occupé d'affaires. Demain, tout autre jour, je vous recevrai.

– Tes affaires, je les connais, reprit tranquillement la vieille femme. J’ai vu et j’ai entendu, j’ai rêvé et j’ai lu, j’ai eu la vision et la révélation. Je le sais comme toi : La France, le pays où Notre-Dame a été le plus aimée du monde entier, va être le pays du mal. La quatrième Bête prédite par Daniel va paraître sur le monde. Elle dévorera toute la terre, après l’avoir réduite en misère. Elle parlera insolemment contre le Très-Haut. Elle foulera aux pieds les saints du Seigneur. Elle s’imaginera qu’elle peut changer les temps et les lois. Les saints lui seront livrés jusqu’à un temps, deux temps et la moitié d’un temps. Et à côté de la Bête, j’ai cru te voir toi, Gengulphe, et toi, pauvre créature, et toi, vilain.

– Vieille folle, dit Delle, à qui s’adressait cette apostrophe, si tu dis encore un mot.

– Veuillez vous taire, vous même, s’écria impétueusement le chevalier.

– Laissez-le *hongner* comme un chien à l’attache. Il tient trop à sa peau pour oser me toucher. Toi, Gengulphe, tu es arrivé en haut de ton orgueil. Vas-tu tomber à droite ou à gauche, vers Dieu ou vers Satan ? Car tu vas tomber. Je le sais. Je savais que je te trouverais entre deux démons et je suis venue. Ils veulent te mettre au service de la Bête et ils te promettent un royaume en ce monde. Qu’en veux-tu faire et pour qui ce royaume ? Pour augmenter le nom de tes ancêtres ! Tes ancêtres, – et s’animant peu à peu, elle marchait en agitant les bras – tes ancêtres ! Tiens, regarde-les, lève les yeux en haut, les vois-tu, tous rangés, agenouillés, autour de Notre-Dame ! et ils la supplient, au nom de leur foi et de leurs œuvres, d’avoir pitié de toi et de t’écraser à l’heure même plutôt que de te laisser faire ce que tu rêves ! Car ils savent, les bienheureux, que tu souffriras, et, de leurs yeux tout enflammés du bonheur des cieux, ils pleurent pourtant, tant ils sont grands les crimes que tu médites. Est-ce pour ta fille que tu veux le royaume du monde ? Ta fille, ta fille ! Tiens !

Avec un geste saisissant, elle ouvrit la porte du salon, et, montrant par la fenêtre de la salle à manger un coin du ciel au-dessus du rempart :

– Tiens, dit-elle, regarde.

Un éclair éblouissant déchira la nue.

– Ta fille est sur la mer. Ecoute.

Un grondement prolongé se fit entendre. La pauvre femme referma la porte.

– Ta fille est sur la mer, au milieu de cet orage. Et tu excites contre toi la colère du Seigneur.

– Mais, dit de Deladame, vous vous trompez. Nous savons que ma fille ne s'est pas emballée.

– Je te dis que je l'ai vue, je l'ai vue sur un navire démâté, le jouet des flots. Mais que lui importe de vivre, et que m'importe à moi que le dernier des Enfants de Notre-Dame vive, si tu dois déshonorer leur nom et leur gloire. C'est donc pour toi que tu veux accepter les présents du démon. Pour toi ! Et sais-tu le peu de temps que tu as encore à vivre ! Ah ! mon fils Gengulphe, je t'ai porté dans mes bras, je t'ai aimé comme l'enfant de mon sang, honoré comme un fils de roi, et je te vois, je te vois

De grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Le chevalier s'avança vivement. Son pâle visage s'était animé, ses fines narines s'agitaient et ses lèvres se crispaient.

On comprenait qu'il avait été saisi par l'émotion d'Oméne et que sa nature enthousiaste et crédule subissait presque complètement l'influence magnétique et mystique de la vieille femme.

- Et moi, moi, s'écria-t-il, me voyez-vous aussi ?

- Ne me touchez pas, dit vivement la Pauvresse en redressant. Vous savez bien que vous n'êtes pas digne de le faire.

Au grand étonnement de Delle et de Gengulphe, le digne homme s'arrêta sans protester, et une rougeur s foncée s'étendit sur ses joues.

– Oui, oui, je vous vois, continua Omérine. Vous êtes comme lui, et vous partagerez son sort. Vous ! tous deux trop bons pour être si méchants. Vous aimez le mal. Mais il y a en vous quelque chose vous dit toujours que c'est le mal. Pour vous, créateur vous ne m'oublierez pas. Pauvres imbéciles, continu elle d'une voix plus âpre, votre règne sera court. Les loups viendront pour manger les *moutons révoltés*. sachez-vous pour qui, toi, bourgeois Deladame, et pauvre créature enthousiaste, pour qui vous travaillez C'est pour celui-ci et pour les gens de son espèce, c'est pour celui-ci – elle montrait Delle – qui rit en m'écoutant et qui vous méprise autant qu'il vous et qui entrera par l'ouverture que vous aurez faite est le loup et vous êtes les *moutons révoltés*.

Oui, le règne des loups arrivera. Oui, Delle, tu s maître. Mais il y a derrière toi des hommes plus chants encore. Et après les loups viendront les *ch enragés*. Tu ris toujours, et tu ne me crois pas Eh b

Elle s'arrêta un instant. L'émotion qui faisait b les tempes du chevalier avait gagné Gengulphe, de masque de froideur faisait place à une expres inquiète. Delle continuait de regarder la Pauvress souriant.

– Vous êtes une brave femme, Omérine, dit-i je vous ferai cadeau d'un livre de piété avec de b images. Il a été fait par un abbé de mes parents, l' du Laurens, et on l'appelle la *Chandelle d'Arras*.

– Tu ne crois pas, et j'entends au son de ta voix tu veux m'insulter. Eh bien ! regarde. Voilà ce q succédera sur le trône de France.

Elle tourna son grand bâton vers la porte avec geste d'une majesté si simple et si vraie que Delle même ne put s'empêcher de tressaillir.

La porte s'ouvrit, Louis-Marie se précipita en trichant. On voyait à ses yeux brillants et à ses gestes multipliés qu'il était à demi-ivre.

– Voilà le chien enragé. Il te dévorera, loup, comme tu auras dévoré le mouton révolté. Bourgeois, bourgeois, bourgeois, vous êtes des fous !

– Tiens, dit Louis-Marie, c'est la Pauvresse ! J'avais pourtant bien besoin de vous parler sans détours, à vous M. Deladame.

– Eh ! bien, dit Delle en ricanant, jette-la à la porte.

– Ah ! ça., répliqua le domestique avec colère, est-ce que vous voulez me faire lapider par toute la *matelottaille* de la Beurrière et par tous les pauvres de Brec-quérecque, qui l'adorent comme une sainte ?

– Gengulphe, je t'ai averti et je t'adjure. Toi, Delle, règne dans la boue, jusqu'à ce qu'elle te monte à la gorge. Toi, soi-disant chevalier, pauvre créature, crie dans le vent jusqu'à ce qu'il t'emporte. Gengulphe, pense à ton âme, pense à tes ancêtres, pense à ta fille. Notre-Dame est venue se jeter aux genoux de son Fils pour qu'il sauve ta fille et ton âme.

Elle gagna la porte d'un pas tranquille. Arrivée là, elle se retourna.

– Ecoute encore, dit-elle, tandis que les grondements du tonnerre se faisaient entendre plus distinctement, voilà la colère de Dieu qui poursuit ta fille sur les flots furieux.

Elle referma la porte et disparut. Delle fit un pas pour voir si elle était réellement sortie.

– C’est bien inutile, lui dit Deladame. Omérine est une folle que le fanatisme exalte et qui se croit une prophétesse. Mais elle est incapable de ruse.

– Ce n’est pas tout ça, dit Louis-Marie d’une voix enrouée. J’ai eu de fameuses nouvelles. J’ai été à l’Hôtel de France et j’ai payé à boire, si bien qu’on m’a pris pour un domestique de l’auberge et que j’ai pu espionner à l’aise. Voilà ce qui arrive. Ce qui arrive, c’est l’homme que le chevalier a jeté à l’eau en Angleterre. Mais il savait nager, il a pu regagner le rivage et de là le paquebot de Calais, où il est arrivé, et de là, il a pris un cheval. Le voici arrivé avec le vrai signalement du chevalier. Cette fois-ci, il n’y a plus moyen. On ne pourra plus mettre dans la souricière M. Thomas.

– Allons, je suis trop favorisé, de vrai, s’écria le chevalier. Après la tragédie, plus émouvante que tous les drames de Diderot, et que vient de me donner cette vénérable prophétesse, voici la comédie qui recommence. Ah ! à ce jeu, M. de Crosne n’aura pas raison de moi. Vous, monsieur Delle, vous allez partir immédiatement, Je ne vous engage pas à parlementer, ni à hésiter à m’obéir. Vos brillantes destinées pourraient se flétrir avant d’avoir germé. Vous allez passer par la porte de derrière. Il reste entendu, quoi qu’il arrive, que votre Espagnol vous a quitté au sortir des remparts, et que, n’ayant pas à vous inquiéter de lui, vous ignorez complètement ce qu’il lui a passé en fantaisie de faire. Si l’on vous interroge, vous ne sortirez pas de cette reponse. Vous, monsieur Deladame, vous allez réveiller ce vieux nigaud que vous nommez, je crois, Piquendaire, et le mettrez joliment à la porte en lui persuadant qu’il a vu en effet partir d’ici M. Delle et son compagnon. Je suppose que pour dissimuler son sommeil, il s’empressera d’aller raconter cette histoire aux agents parisiens. Toi, mon garçon, ton zèle sera connu en bon lieu et récompensé. Retourne à ton poste. Si nos ennemis ont l’intention de revenir ici ce soir, il faut qu’ils ne le fassent pas avant une heure. Invente quelque obstacle. Quand vous aurez endoctriné votre vénérable Elu-de-police, monsieur Deladame, désemprisonnez vos trois jeunes gens. Engagez-les à passer la soirée ici. C’est moi qui leur paierai les violons, conclut-il en souriant.

Puis, traversant lestement la salle, il gagna sa chambre à l’étage.

Une demi-heure se passa sans incident. Les quatre hommes étaient rassemblés dans la salle, muets et évidemment préoccupés.

M. Deladame, effrayé de ce qu'on lui avait demandé, comprenait que sa destinée arrivait à une crise redoutable, et il se répétait que, de quelque côté qu'il penchât, il s'exposait à perdre la bonne renommée, la tranquillité, probablement la fortune et peut-être la vie. La meilleure part de sa raison se révoltait contre la tyrannie que les chefs de la Franc-Maçonnerie et les meneurs de la prochaine révolution exerçaient sur lui. Pourquoi, parce qu'il était honnête, grave et respectable, lui demander un acte d'insolence et de folie, tout au plus compréhensible en un vil libertin ? Pourquoi lui demander d'insulter tout ce que ses ancêtres avaient respecté avec une si touchante, si noble et si célèbre persévérance ? De quel droit après tout allait-il outrager ce que toute une ville vénérât et avait le droit de vénérer ? Était-ce là le début du règne de la liberté et de la tolérance ?

Thomas, selon qu'il regardait l'aisance et presque le luxe dont le salon portait la preuve, ou selon qu'il lançait un coup d'œil sur la vive physionomie de Jacques ou sur l'énergique visage de Mark, se réjouissait ou tremblait. Il se réjouissait à la pensée que cette riche maison allait devenir son bien, ou tremblait à l'idée des dragons qui veillaient à la porte de ce Paradis terrestre.

Mark savait à peine où il était. Son âme courait sur les flots. Sans doute, il espérait que Marie-Berthe était restée dans la bonne et chaude maison de Margate. Pourtant il n'en était pas sûr, et chaque coup de tonnerre le faisait tressaillir, comme s'il menaçait la tête de sa bien-aimée.

Jacques, lui, au contraire, souriait à son rêve. Le regard du chevalier, cet inexplicable regard, avait allumé une sorte d'incendie dans son cerveau. Mais c'était, pour ainsi dire un incendie de flammes du Bengale, au milieu desquelles passaient toujours en souriant, en dansant, et Marie-Berthe et Mary-Ann, lui lançant des regards tout brûlants des feux contenus dans les prunelles du chevalier.

– Monsieur, dit Thomas, qui voulait échapper au combat de ses pensées, ne vous étonnez-vous pas du long temps qui se passe ? Ne jugeriez-vous pas convenable, dans votre sagesse, que j'allasse voir ce que dévient le chevalier ?

Avant que M. Deladame eut le temps de répondre, on entendit sortir de la pièce voisine une voix sonore, chantante et harmonieuse, quoique un peu nasale et scandant fermement la finale des mots. Le voix s'écriait avec une intonation riante :

– Messieurs, le chevalier de Pompignan est parti ; il me prie de tenir sa place, si toutefois vous le voulez bien.

Ce fut un véritable coup de théâtre. On vit s'avancer de l'ombre de la salle à manger et émerger dans la lumière une femme, une fée, une déesse, grande, au port fier, à la taille fine, aux épaules larges et tombant avec une grace parfaite.

De ses vêtements sortait une odeur suave et pénétrante. Son beau visage pâle, à l'ovale charmant et au galbe fier, resplendissait du feu des diamants qui, jaillissant de ses boucles d'oreilles et de son collier, venaient illuminer les reflets orangés de ses joues lisses. On eût dit une apparition de quelque reine du monde antique, de quelque Cléopâtre vêtue à la mode du dix-huitième siècle, d'une reine de Saba en déshabillé à la Suzanne.

Un déshabillé à la Suzanne, c'était bien cela : longue jupe traînante, retroussée sur les hanches par des *coudes* et des *postiches*, casaquin serré à la taille, s'évasant là en un *francis* élégant et s'ouvrant à la gorge pour faire place à un fichu très ample. Les épais cheveux, du même noir que les yeux, c'est-à-dire brillants comme un glacié de charbon, retombaient en boucles le long des oreilles et s'allongeaient en tresses plus longues sur la nuque où ils se mariaient avec un large nœud de ruban lamé d'or qui jouait la couronne royale.

Pour trois des hommes qui étaient là, cette femme était d'une coquetterie et d'une élégance supérieures à tout ce qu'ils avaient entrevu jusque-là, élégance et coquetterie qui laissèrent Mark indifférent, et qui remuèrent jusqu'à l'âme et l'austère bourgeois et le timide adolescent.

Thomas fut celui qui retrouva le premier son sang-froid. Il avait pratiqué les coulisses de la Comédie Italienne, en sa qualité de demi-banquier, demi-rimailleur, et il avait hanté les femmes de théâtre. Son instinct lui dit que cette reine devait toucher, par quelque point, à la dynastie de Dorine. Il se précipita vers elle et le sot petit bourgeois des heures précédentes, en

remettant, pour ainsi dire, les pieds sur son fumier parisien, en retrouva de l'aisance et quelque esprit.

– Ah ! madame, s'écria-t-il, daignez m'autoriser à vous reconnaître. Il n'est pas possible de voir des yeux comme les vôtres sans en garder éternellement le souvenir. Pendant toute cette journée, je me disais : Ces yeux-là sont les frères des plus beaux yeux du monde. Oui, c'est chez le grand Fleury, de la Comédie-Française, que j'eus l'honneur de vous admirer.

La jeune femme lui tendit la main, sur laquelle Thomas déposa le plus élégant des baisers. Quoi qu'il fut un niais, il était un homme, et quoique le chevalier de Pompignan l'eût berné et traité avec le dernier mépris, la nouvelle venue lui sourit, comme elle souriait à tous les hommes.

– Puisque vous me reconnaissez, monsieur, dit-elle en envoyant sur chacun des hommes présents une gerbe des étincelles qui sortaient de ses admirables prunelles, veuillez donc présenter à chacun de vos amis M^{me} Olympe de Gouges.

Oui, c'était bien cette femme étrange, qui allait devenir si fameuse.

Ame ardente et furieusement passionnée, cœur généreux, enthousiaste, esprit mobile, sincère en chacune de ses fluctuations que nulle hésitation ne précédait ; imagination puissante où les idées très colorées se succédaient l'une à l'autre comme les floraisons de pierres précieuses dans les jardins enchantés des *Mille et une Nuits*, Olympe de Gouges mélangeait en elle le sublime et l'extravagance, l'amour du bien, la dépravation morale et le besoin de l'intrigue, à un degré que nul personnage révolutionnaire n'a atteint. Les écrivains allégoriques du moyen-âge l'eussent portraiturée de leur pinceau hardi, avec une tête d'homme d'Etat et un corps de chèvre.

Nul principe ne la guidait ou ne la retenait. Le libertinage l'avait affolée, pourtant elle fut une des plus sonores trompettes qui conduisirent la bourgeoisie parisienne à l'assaut de la vieille société.

Elle n'avait reçu aucune éducation, on l'accusait de savoir à peine lire et presque pas écrire ; et, à l'aide d'une mémoire merveilleuse, grâce à un don naturel qui tenait du génie, à un mouvement d'intelligence que rien ne diminuait, elle a laissé dix romans, quinze pièces de théâtre, cinquante

pamphlets où telles pages dignes d'un vrai poète se détachent de chapitres que ne désavouerait pas un profond philosophe.

Elle s'avança gravement vers Gengulphe et lui dit voix basse :

– Olympe de Gouges et le chevalier de Pompignant sont la double incarnation de la Révolution qui se prés pare. Tous deux sont bien l'ambassadeur du Grand-Orient de France et tous deux ont bien les grades supérieurs auxquels vous devez l'obéissance absolue. L'ordre que le chevalier vous a apporté, M^{me} de Gouges vous le rappelle. Quoique vous voyiez, ne l'oubliez pas.

Puis, comme si elle arrachait un masque, elle perdit toute gravité de geste et de physionomie. Cette lenteur de parole, cette roideur de mouvement, cette austérité de voix, cette brièveté de phrases que lui imposaient ses vêtements masculins, disparurent. On ne vit plus que la femme méridionale, aux gestes brusques, au corps flexible, à la parole oratoire et ardente. Elle avait cessé de jouer la comédie d'autrui. Elle jouait sa propre pièce, mais avec une conviction qui la rendait presque irrésistible.

Jacques n'avait pas quitté de l'œil la femme à la fois belle et étrange qui venait d'apparaître d'une façon si saisissante. Tout en elle, tout dans les incidents de cette journée, tout dans la part qu'elle y avait prise, était fait, d'ailleurs, pour frapper une âme neuve et dominer cet esprit rêveur et romanesque qu'indique souvent la timidité.

Son cœur battait à la pensée que cet être charmant, qui lui paraissait bien le plus noble type de la grande dame élégante et spirituelle, était le même personnage que le compagnon hardi, gracieux, plein d'aisance, de gaieté et de finesse, qui avait été si familier avec lui le matin. La curiosité, la passion de l'étrangeté, la joie de la nouveauté, qui jouent presque tout le rôle dans les amours de l'adolescence, ne pouvaient trouver rien de plus excitant que ce qu'offrait Olympe de Gouges à l'imagination de Jacques.

Ce regard ardent, dont la pénétration et la bizarrerie le tourmentaient depuis le matin, il le comprenait maintenant, et, en le comprenant, il se sentait tantôt pâlir, tantôt rougir. Pour échapper à l'œil de ses voisins, il s'enfonça dans le coin le moins éclairé de la pièce. De là, il suivait chacun des pas d'Olympe et il attendait. Il attendait un second regard. Il le reçut en plein cœur. C'était bien le même regard, qui, sortant tout enflammé de ces

prunelles si noires, rappelait le pétilllement et le feu vif d'une série de grains de poudre s'illuminant l'un après l'autre. Il crut même y voir une nuance plus molle, tendre peut-être, qui se mêlait à leur ardeur naturelle.

Il sentit que le sang lui montait au tempes. Il crut qu'il allait s'évanouir et il fut obligé de s'appuyer contre la muraille.

Olympe s'avança vers lui. Il savait qu'il allait faire quelque révoltante folie comme se jeter à ses genoux, et il ne pouvait se retenir. Il se disait bien que sa conduite serait odieusement insolente, il se sentait incapable de résister, si Olympe s'approchait davantage.

Heureusement Thomas de Thiembronne vînt à la traverse. Il n'était pas fâché de confisquer à son profit cette élégante personne dont il devinait beaucoup mieux la condition sociale que le candide Jacques.

– L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, dit-il en s'inclinant devant Olympe, et en cherchant ainsi adroitement à mettre sur le tapis les derniers moments de M. de Voltaire.

– Vous êtes plein de courtoisie, monsieur, dit celle-ci en faisant une révérence. Je veux bien vous accorder mon amitié, puisque vous l'estimez à un tel prix. Je vous dois bien un dédommagement, continua-t-elle en éclatant brusquement de rire et en montrant des dents point petites, mais admirablement posées et brillantes de blancheur mate.

Thomas resta un moment interdit.

– Je sais bien, reprit Olympe, qu'offrir son amitié, est chose rare à une femme de 25 ans – de fait elle se rajeunissait de neuf ans – mais j'ai toujours détesté le pédantisme. Mon esprit est un diamant brut. Les lapidaires ne manquent pas. J'en ai cherché plus d'un, beaucoup même – et elle poussa un nouvel éclat de rire. Je ne me décourage pas. J'en chercherai encore.

Elle lança à Jacques un coup-d'œil hardi qui lui serra le cœur et qui dissipa une partie de son ivresse.

Mais déjà l'esprit mobile de la jeune femme l'entraînait dans des pensées plus graves. Elle se tourna vers M. Deladame dont la physionomie toujours austère, bien qu'animée d'une admiration sans bornes, poussait à la gravité l'impressionnable cerveau d'Olympe.

– Mais jamais, lui dit-elle, je ne chercherai pour m’aider dans mes efforts sublimes qu’une âme faite pour comprendre la vertu. O vérité, tu m’as toujours guidée ! Ote-moi les moyens d’écrire et de parler, si jamais je trahis ma conscience, éclairée par ta lumière. Mon âme est supérieure à la faiblesse de mon sexe. Je sens que je suis née pour faire le bonheur des peuples et exterminer tous les abus. Ma voix retentira à travers les préjugés qui écartent mon sexe de la vie publique. Il faut aujourd’hui que je prenne les vêtements de l’homme pour montrer ce que vaut l’esprit et l’âme de la femme. Mais ce temps passera, et quand on verra qu’il n’y a entre mon sexe et l’autre que la différence d’une étoffe et de la forme d’un vêtement, ce jour-là l’humanité sera sauvée, car les femmes pourront mettre au profit de la liberté la générosité qui les distingue. Ah ! j’ai longtemps hésité et je me suis égarée dans les ténèbres. Mais enfin ces honteuses ténèbres s’éclaircissent, le jour vient. Je sentis que j’étais et que je mourrais libre, pour servir ma patrie et en faire mon idole jusqu’à mon dernier soupir. L’univers va être délivré de ses fers. Les tyrans seront vaincus. La superstition religieuse fera place à la philosophie. L’homme va rentrer dans ses droits.

– Et la femme courir librement la pretontaine, murmura Mark à l’oreille de Jacques, qui lui répondit par un regard de colère.

Il était moins exalté pourtant que Gengulphe, qui s’approcha vivement d’Olympe et lui dit à mi-voix :

– Votre vertu a vaincu ma lâche faiblesse. J’hésitais à faire ce que le Grand-Orient me demandait. Je n’hésite plus. Mercredi prochain, dans trois jours, je déclarerai, par un coup violent, la guerre à l’Idole qui courbe nos fronts. Je sais que j’y laisserai ma vie.

– Eh bien, dit-elle en l’inondant des flammes les plus caressantes de ses yeux brillants, je partagerai votre fortune.

VII

Un coup violent qui retentit à la porte de la rue les fit tous tressaillir. On crut d'abord qu'il s'agissait d'un éclat plus déchirant du tonnerre qui accompagnait la conversation en sourdine. Un nouveau coup ne laissa plus de doute.

– Laissez entrer, dit vivement Olympe, et vous, Monsieur, récitez-nous quelque morceau de votre composition. Je vois sur votre visage que vous faites des vers.

Mais Thomas se mit à balbutier. On entendait un pas lourd dans la salle à manger.

– Voilà sans doute votre ami Poussaton, Monsieur Thomas, dit gaiement Olympe.

– Salut à la société, dit la voix rude d'un matelot aux épaules carrées, Réfléchissez. Moi, je n'ai pas le temps. Voilà ce que c'est, M. Mark. Vous m'avez dit d'ouvrir l'œil, pas vrai ? sur *l'Etoile de la Mer*, le navire à mon cousin le capitaine Broquant, rapport à la fille de Notre-Dame, qui y pourrait bien être. Ça y est. J'ai ouvert l'oreille au capitaine Friocourt qui vient de débarquer en canot, malgré un vent à faire danser les églises.

– Eh bien, demanda Mark avec vivacité ?

– Je réfléchis si c'était un lougre ou une goëlette. Car voilà : le capitaine Friocourt m'a dit qu'il avait vu, il y a quelques heures, au milieu du Détroit, un navire qu'il n'a pas pu approcher, car le *suroua* soufflait déjà en tempête. Le navire avait un mât cassé. Il chassait si vite qu'il n'a pas pu le voir longtemps. Mais était-il gréé en lougre ou en goëlette ? Était-ce *l'Etoile de la Mer* ou un autre ? Y avait-il des femmes à bord ? Venait-il devers Boulogne ou non ? Réfléchissez.

Ainsi parla le porte-drapeau de la confrérie de Saint-Pierre. Il fit un tour sur ses talons avec raideur, salua et s'éloigna. Mais il revint :

– Faut vous dire, pour bien, qu'il y a là, dans la rue, caché devant votre porte, un terrien de mauvaise mine qui reluque cette maison-ci. J'ai eu envie de le prendre et de l'apporter pour qu'on voie sa frimousse. Mais je me suis dit : – Porte-bannière réfléchissez. S'il a mauvaise mine, vous ne l'aviez pas bonne le soir où vous êtes tombé, étant un peu pompette –

comme il convient le jour de la Saint-Pierre – dans la morte-eau de Capécure. S’il reluque cette maison, c’est que c’est la maison de M. Deladame, un honnête homme mais un renégat ; et quand on est renégat envers Dieu, on doit l’être envers le roi, et pour lors pourquoi ne le reluquerait-on pas ? Réfléchissez.

Chacun restait muet. Le porte-bannière s’éloigna encore. Il revint une seconde **fois**.

– J’oubliais de vous dire, M. Mark, qu’avant la tombée du soir, dans une éclaircie, entre deux orages, j’ai cru voir un navire, au loin, qui naviguait en perdition et qui voulait bien se diriger vers le port d’ici. Je ne sais pas si c’est le cœur qui me battait, mais j’en ai fait l’*Etoile de la Mer*. Parce que, faute de réflexion, j’oubliais de dire que le capitaine Friocourt croyait bien que le navire démâté était gréé en lougre, qu’il avait des femmes à bord, que c’était l’*Etoile de la Mer*, et qu’il naviguait vers notre port. Aussi y a-t-il quelques braves gens, sans me compter, qui sont au bout de la jetée et qui tâchent, malgré le mauvais temps, d’armer un canot, pour tout prévoir.

Mark fit un bond. Il était déjà à la porte de la salle quand il revint. Il prit le bras de Jacques.

– Tu viens avec moi ?

Jacques secoua la tête en rougissant et en lançant un regard ardent du côté d’Olympe, dont les yeux se fixèrent sur lui.

– Comment ! lui dit Mark à mi-voix, ton ami court à un danger et va courir sans doute le risque de la vie, et tu le laisses aller seul ? Et pourquoi et pour qui ?

– Tais-toi, Mark. Mais tu as raison. Pourtant qu’avons-nous à faire ?

– Allons, viens donc, ou je dirai que tu es un lâche nigaud, s’écria rudement Penrose en entraînant son ami hors de la pièce et de la maison.

Le porte-bannière était resté après eux dans le salon.

– C’est le chemin de l’honneur ; réfléchissez, jeune homme, dit-il à Thomas : il y a un bateau et une jeune fille à sauver. Voyez à nous suivre. A vous, M. Deladame, je ne dis rien : Quand on est renégat à Dieu, on peut être renégat à la famille. Toutefois, réfléchissez.

Il quitta la maison et, arrivé dans la rue, il se trouva face à face avec Poussaton, furieux.

Il venait d'être quelque peu jeté dans le ruisseau par les deux jeunes gens, qu'il avait voulu regarder d'un peu près, au moment où ils passaient le seuil. Il n'avait pas quitté son poste, toutefois : Poussaton avait l'âme supérieure à l'infortune.

– Pas de contrebande, gabelou de police, dit le porte-drapeau en lui mettant cordialement sur l'épaule un poing formidable qui fit plier l'agent. Moi, si j'étais de toi, j'irais me coucher. Feu mon grand-père, qui était un homme de grande réflexion, nous disait qu'on cacherait un régiment de cavalerie dans la maison Deladame, sans réveiller seulement un rat.

Il continua son chemin en murmurant :

– C'est un temps où un chrétien n'a pas trop de ses cinq sens de nature pour essayer de ne pas être emporté à tous les diables par le vent. Pauvres matelots qui sont sur la mer par un tel temps !

Il n'était guère encore que huit heures, et pourtant la ville était sombre et déserte comme une ville morte. Les réverbères avaient été éteints par l'ouragan. Chaque habitant s'était calfeutré de son mieux chez soi, fermant soigneusement portes et volets.

Le vent se maintenait capricieux et fort comme il avait été tout le jour, seulement avec une violence décuple. Il avait soufflé grand frais, puis en orage ; maintenant il soufflait en bourrasque et en foudre.

Parfois le grondement du tonnerre se joignait au mugissement du vent.

Puis, un craquement plus déchirant se faisait entendre. Des rayons de feu éclairaient le ciel. Un torrent de pluie tombait. Un coup plus violent retentissait encore, et l'on eut dit que les éclairs s'efforçaient de percer les toits des églises de la ville.

Un instant après, un coin du ciel étoilé paraissait à l'endroit où les nuages menaçants venaient de s'entrechoquer. L'averse avait cessé brusquement.

Le porte-étendard, aveuglé par la pluie, fauché par l'ouragan, arriva, en se collant de temps en temps contre les maisons, jusqu'au coin Menteur. Là il fallut s'arrêter.

– C'est toi, Colas Broquant, cria une voix qui sortait de derrière l'une des maisons du coin.

– Faut le croire, Zaqueline Quatre-Nations, répondit gravement le porte-étendard, après s'être approché de l'endroit d'où partait la voix, quoique j'ai

tant d'eau dans les yeux, tant de vent dans les oreilles, que si je m'arrêtais un instant pour réfléchir, je ne serais pas sûr que ce soit moi.

– Eh bien ! porte-bannière, me voilà avec Zabelette, qui a son fils dans le lougre du capitaine Broquant ; et moi j'y ai mon propre germain, tous les deux en perdition peut-être, à ce que dit le brave capitaine Friocourt, et voilà mon grand lâche d'homme, Loulou Quatre-Nations, qui ne veut pas nous conduire jusqu'au bout du quai, en disant qu'il y vente trop frais. Et nous venons de voir passer deux jeunes terriens qui se sont bien étalés trois fois avant de doubler le Coin, mais ils se sont ramassés et ils sont arrivés maintenant au bout du quai.

– Y a-t-il d'autres qu'eux qui ont passé, Zaqueline ?

– Zésus ! oui ! Il y a le capitaine Thueux, qui est matelot au capitaine Broquant. Et nous avons vu passer aussi la Pauvresse et l'Ambassadeur, à cause de la Fille de Notre-Dame qui est, à son idée, dans le bateau en perdition. Et puis, pour sûr, puisqu'on a parlé de naufrage, il y a, dans la petite maison des officiers du port, au bout du musoir, le Maître-de-quai et son adjoint,

M. Le Porcq de Belcval et M. Butor de la Creuse.

– Allons, Loulou, prends ta femme par le bras ; moi, je vais prendre la mère Zabelette. Si nous tombons, le mal ne sera pas grand et nous nous relèverons.

Loulou, vigoureux matelot, muet et docile, prit sa gaillarde et tyrannique moitié par la taille, et les deux couples se préparèrent à tourner ce Cap des Tempêtes. Mais il n'y eut pas moyen. Il fallut attendre une légère accalmie.

Elle vint enfin, et les quatre personnages se mirent en chemin.

Le quai était désert. La mer baissait rapidement ; l'arrière-port était presque à sec et les navires, à demi couchés dans la vase, craquaient et gémissaient d'une façon lugubre.

Une petite jetée en pierre, entourée d'un lourd parapet, avançait sa tête ronde dans la mer sur une longueur d'une cinquantaine de pieds environ. C'était, avons-nous dit, la partie du quai connue sous le nom de Musoir. Un mât pour les signaux, une énorme pièce de bois à usage de cabestan, une petite maisonnette trapue servant de refuge aux officiers du port, il n'y avait

que cela qui parût au-dessus du parapet. Du moins, à quelque distance, nos quatre survenants ne voyaient rien de plus.

La mer, quoique déjà basse, mais poussée par la violente brise du large, venait rebondir contre la jetée avec la fureur des marées d'équinoxe et la vague s'élançait si furieusement qu'elle semblait vouloir déraciner les énormes rochers qui servaient de base à cette jetée,

En arrivant près de la maisonnette, Colas Broquant poussa un cri d'appel. Mais le mugissement des flots était tel qu'à peine ses voisines l'entendirent-elles.

Il lui sembla pourtant que quelque chose remuait à côté du mât aux signaux, dont le haut avait été emporté par la tourmente. Il avança dans cette direction.

La brise tenait encore bon à cette extrémité du quai. Seulement, elle s'était convertie en rafales tourbillonnantes qui enlevaient de la crête des vagues mille flocons d'écume retombant en pluie sur la jetée. Mais rien ne pouvait troubler deux êtres qui embrassaient le mât, l'un du bras droit, l'autre du gauche, et qui gardaient leurs regards fixés vers la haute mer.

Le porte-étendard ne tarda pas à reconnaître en ces personnages la Pauvresse et Mark, tous deux silencieux, tête nue, insensibles au vent et à la pluie qui ruisselait sur leurs vêtements.

Bientôt, l'accalmie se fit sentir partout, et tandis que le sifflant nord-est s'enfuyait en rasant la crête des flots, le mugissant sud-ouest, dans les hauteurs du ciel, chassait quelques lambeaux d'un nuage rompu et laissait voir le bel Orion suspendu à la voûte céleste.

Une lumière livide succéda à l'obscurité intense, la pluie cessa, et le tonnerre se tut pour un instant.

La porte de la maisonnette trapue s'ouvrit pour livrer passage à quelques têtes curieuses, et, du pied du parapet, quelques ombres se dressèrent.

– Un bon temps pour les âmes du Purgatoire, Porte-bannière, dit à côté de Colas la voix joyeuse d'Inglevert.

– Mais un mauvais temps pour les jupes, la Pauvresse, dit gravement Colas à Omérine.

– Taisez-vous, Colas. Ce n'est point le moment de penser à ce qui se passe sur terre, quand le démon qui préside aux quatre vents du ciel a reçu

permission de bouleverser le fond des mers.

– Vous avez raison, la Pauvresse, dit humblement le matelot. Mais réfléchissez, Omérine Flaminge. Est-il Dieu possible de croire qu'un homme, le plus brave et le plus fin matelot de toute la côte, se soit mis en mer par un temps comme il a fait toute la journée !

– Je vous dis, Porte-bannière, qu'ils sont là – elle montrait la haute mer – là ; plus près peut-être. Mon cœur les voit. Là est la Fille, la dernière des Filles de

Notre-Dame, et le démon des vents a reçu pouvoir sur elle, le démon des vents de la mer, le démon des vents de la terre, celui qui souffle sur les flots, comme celui qui souffle dans le cœur des méchants. Regarde, Mark. Tu aimes, tu dois voir clair comme moi. Ecoute. L'amour est plus fort que la tempête. Ecoutez tous, s'écria-t-elle. Vous allez les entendre.

Tout le monde, qui s'était groupé autour du mât, écouta. Mais on n'entendait que la mer qui déferlait sur le rivage et contre la jetée avec un grondement sourd, comme si elle se préparait à de nouveaux élans de rage, et le tonnerre qui recommençait ses grondements.

– Les voilà, cria tout-à-coup une voix qui semblait descendre du ciel et qui venait du toit de la maisonnette.

Jacques Cazin, qui se sentait toujours à demi-ivre d'émotion et qui cherchait quelque réaction en livrant son corps aux exercices les plus extravagants, était monté jusque là-haut, et, tenant embrassé le tuyau d'une cheminée, il découvrait une plus grande partie de mer que ses compagnons.

– Je vois là-bas, sur la gauche, dans la direction de la pointe du Portel, une lumière qui danse sur les vagues. Tantôt elle s'élève comme en haut d'une montagne, et puis je la vois comme au fond d'un précipice. Mark, monte sur le cabestan. Il ne fait presque plus de vent.

Mark grimpa.

– Oui, oui, s'écria-t-il, c'est bien la lumière d'un bateau battu par les vagues.

– Ce sont eux, dit Omérine. Mon cœur les avait vus.

– Défiez-vous, M. Mark. Vous êtes quasiment un marin et un bon matelot. Réfléchissez. Voilà le *Norê* qui recommence à fraîchir. Il est allé chercher chicane au *Suroua*, aussi méchant que lui. Il l'a pris en flanc. Le

combat va recommencer. Ça sera sans crier gare, et un cruel assaut. Défiez-vous, descendez.

Mark n'écoutait pas.

– Je vois une masse noire dans les vagues grises, disait-il.

– Apportez un fanal, dit une voix grave, qui était celle du Maître-de-quai.

– Et vous tous, dit Omérine, si vous êtes chrétiens, si vous voulez jamais avoir la protection de Notre-Dame, priez, priez. Voilà le cruel moment. S'ils manquent l'entrée du port, ils sont perdus. Priez, priez. Et toi, Inglevert, chante le cantique des Fils de Notre-Dame.

Tout le monde s'agenouilla, sauf Mark. Celui-ci ne perdait pas de l'œil le point noir qui, grossissant, apparaissait dans la pâle lumière que les étoiles jetaient pour un instant sur la terre.

De sa voix claire et harmonieuse, Inglevert, le brave musicien, commença sur un air étrange, énergique et triste, un chant dont ni lui, ni Omérine, ni personne ne comprenait les paroles. La Pauvresse l'avait reçu de ses pères et elle prétendait qu'il était contemporain de l'arrivée de Notre-Dame en Boulonnois.

– Je le vois bien maintenant, cria Mark. C'est un navire qui a son beaupré cassé.

– Et le haut de son grand mât brisé.

– Pas un pouce de toile.

– Il navigue au flot, sans autre aide que le gouvernail. Ah ! il arrive. Vous pouvez tous le voir.

Tout le monde se releva et s'approcha du parapet. On ne tarda pas à distinguer un assez gros bâtiment pêcheur. Sur le pont, que l'eau de mer avait sans doute balayé à mainte reprise, on voyait les bancs et les cordages brisés et des débris de mâtures.

Trois hommes se tenaient immobiles à l'avant, armés l'un d'un lanterne, les deux autres de gaffes ; un quatrième était étendu immobile, comme mort et comme s'il eut été atteint par la chute de quelque morceau de mât. Un cinquième était debout à la barre du gouvernail, qu'il tenait de ses deux mains.

Omérine saisit le fanal, s'approcha jusqu'à l'extrême bord de la jetée et agita le fanal au-dessus de sa tête en levant le bras dans la direction de la

cathédrale.

Dans le bateau, un des hommes de l'avant quitta son poste et porta sur l'arrière sa grosse lanterne, qui éclaira en plein l'homme du gouvernail.

Celui-ci avait le haut du corps complètement nu et lustré par l'eau de mer. Son buste se penchait en arrière et ses bras puissant s'étendaient sur la barre.

Le navire était en ce moment en haut d'une vague immense.

– C'est le brave Broquant, crièrent toutes les voix.

– Broquant, hurla le capitaine Thucux, tu manques l'entrée. Tu vas te briser.

Il sembla qu'un sourire illuminât l'énergique figure du pilote. Il leva le bras droit. Voulait-il faire le signe de la croix, faire un geste d'adieu suprême, répondre à l'appel de la vieille femme qui lui indiquait Notre-Dame ? | Montrer quelque chose sur le pont ou sous le pont ?

Le bateau s'enfonça dans l'abîme que creusait le flot.

La lumière s'éteignit et l'on ne vit plus rien.

– A bas tout le monde ! cria le porte-étendard en arrachant Mark de son piédestal. Voilà le *Norê* qui commence la danse et la *Suroua* qui lui rend le coup.

Une rafale qui venait de la droite de nos personnages abattit sur la mer, tandis que la haute brise recouvrait le ciel de son linceul de nuages et que le grondement du tonnerre se rapprochait.

On écoutait avec angoisse, comme pour entendre le raquement du bateau sur la jetée. On n'entendit rien que les larmes de Zabelette criant :

– Hélas ! bon Jésus flagellé ! c'est le corps dé mon pauvre zemain qu'il m'a montré étendu mort sur le pont.

– Tais toi, vilaine, dit la Pauvresse. C'est à moi que son bras a parlé, et il m'a dit : La Fille de Notre-Dame est là sous mon pont.

Mais les paroles ne tardèrent pas à se perdre dans les diverses clameurs de l'ouragan qui recommençait.

Bientôt les cris des vents qui semblaient se combattre sur la mer et dans les cieux ; le grondement effroyable des flots qui surgissaient contre tout ce qui leur faisait obstacle, contre le sol, contre le sable du rivage, contre les falaises ; les craquements du tonnerre, qui, en quelques bonds, marqués

chacun par une détonation effrayante, s'était rapproché de la terre ; tous ces bruits se confondirent en un tumulte épouvantable qui congestionnait les plus calmes cerveaux.

Les éclairs se précipitaient de plusieurs points de l'horizon et déchiraient les nuées avec une rage si persévérante qu'on eut dit une trombe de flèches enflammées. Alors et pendant plusieurs minutes, la mer était éclairée d'une lumière livide qui montrait tous les objets nettement, mais comme à travers un voile gris.

Puis tout se taisait pour un instant. Une ligne d'un ton bleuâtre, terne mais moins obscure, s'étendait à l'horizon et indiquait la séparation du ciel et des eaux, et tout brusquement le vent cessait, et une averse de grosse pluie, à larges gouttes presque chaudes, tombait droit.

Chacun essayait vainement de voir ce qu'était devenu le bateau du capitaine Broquant.

Une demi-heure s'écoula. Mais le sloop avait disparu d'une façon si étrange que, en dehors même de ceux qui attachaient au sort de ses matelots un intérêt spécial, nul n'avait songé à quitter la place. Chacun s'était abrité de son mieux contre le vent et la pluie.

Jacques était remonté sur son toit, où il se *coquelu-chonnait* derrière la cheminée, non sans danger pour sa vie, il le savait. Mais au milieu de ce bouleversement redoutable, après la crise morale qu'il venait d'éprouver, après ce grand serrement de son cœur et cette exaltation de tous ses nerfs, il se sentait dégagé, joyeux, plein de verve et du désir des plus folles extravagances.

Mark et la vieille femme n'avaient pas quitté leur tronçon de mât. Insensibles à la pluie et au vent, muets, l'âme pleine d'angoisse, ils promenaient leurs regards sur la mer, attendant que l'éclair prochain montrât ce que l'éclair précédent n'avait pas laissé voir.

Un même cri leur échappa à tous trois, un même cri, avec une légère nuance, toutefois :

– Le voilà ! les voilà ! la voilà !

A la lumière d'un éclair, Jacques avait vu le bateau ; Omérine, une jeune fille ; Mark en avait vu deux.

– Là-bas, à droite de la jetée, hurla Jacques, entre la jetée et la falaise, à moins d'un quart de lieue d'ici, le navire est échoué. Non, il flotte toujours, continua-t-il après un second éclair.

L'averse avait cessé. Mais le vent et le tonnerre, après un moment de repos, recommençaient, comme ils le faisaient depuis la tombée du jour, ces escarmouches qui précédaient d'un espace de temps plus ou moins long le grand combat. Toutefois, parmi les personnes présentes sur le *Musoir*, les unes se relevèrent, les autres sortirent de la maisonnette ; chacun s'approcha de l'extrême bord de la jetée.

– Prenez la lunette de nuit, monsieur Butor, dit le capitaine Thueux, moi je vais braquer la lunette ordinaire. Vous autres tous, que ceux qui ont des bons yeux ne les mettent pas dans le dos de leurs voisins.

– Après quoi l'on réfléchira, s'écria le porte-bannière.

Après un quart d'heure environ d'une observation saccadée, où une minute d'obscurité absolue succédait sans cesse à une seconde de pleine lumière, on parvint à se rendre exactement compte de la situation dangereuse du bateau.

Il avait, après avoir manqué l'entrée, pu gagner les hautes eaux. Mais une forte lame ou une poussée du sud-ouest l'avait saisi et l'avait lancé vers le rivage.

Broquant était un fier marin, intrépide et habile. Sans voile, avec un tronçon de mât (les premiers coups de vent de la journée lui avaient brisé son beaupré, découronné son mât ; et au milieu de la tourmente il n'avait pu parvenir à ajuster son petit mât de fortune) sans voile et sans mât, disons-nous, il n'avait aucun moyen de lutter contre une telle tempête. Seulement son gouvernail avait, par miracle, échappé jusqu'ici. C'était avec son aide et le secours des grands avirons que maniaient les trois hommes restés valides de son équipage – un avait été tué, deux blessés à la chute du mât – qu'il gouvernait quand les lames perdaient momentanément de leur force.

Il ne voyait aucun moyen d'éviter l'échouement. Mais il ne regardait pas tout comme absolument perdu.

La plage était en pente très douce, de sable fin ; s'il lui présentait l'arrière et le flanc, il pouvait ébranler un peu plus son navire, mais il avait l'espérance de ne pas s'enfoncer profondément. Il savait qu'il n'avait pas

grand'chose à craindre aussi longtemps que la mer descendait, mais il n'ignorait pas que sa coque serait brisée comme une coquille d'oeuf par les fortes lames de la marée montante. Toutefois, il avait une chance de salut ; si le vent fou voulait lui donner une bonne secousse du N.-E., il pourrait regagner la haute mer et recommencer la lutte contre la vieille ennemie.

Dès qu'il avait senti le navire talonner, il avait manœuvré et fait jeter l'ancre de façon à ce que le bateau fût retenu à flots le plus possible et présentât sa proue au large.

Deux groupes s'étaient formés sur la jetée : d'un côté les matelots se communiquaient, autant que l'orage le permettait, leurs impressions sur la situation du navire ; de l'autre, Mark, Jacques et l'Ambassadeur entouraient la Pauvresse.

– Je l'avais vue dans ma prière, disait celle-ci, je l'avais vue naviguant au milieu de la tempête et il me semblait que Notre-Dame lui souriait avec un sourire triste du haut d'une nuée brillante. Vous ne me croyez pas ? Pourtant, vous l'avez vue de vos yeux dans le bateau.

– Non-seulement elle, dit Mark avec agitation. Mais j'ai vu deux femmes.

– Regardez encore. Moi je n'ai de vision que pour ce qui touche les Deladame. Regardez ! Voilà l'éclair.

Plusieurs jets de flamme entr'ouvrirent les nues et illuminèrent tout le rivage.

On entrevit, comme dans une scène magique, le bateau entouré de tous côtés par des lames furieuses ; l'une d'elle se dressait bien au-dessus du bastingage et courbait sa crête, semblable à la tête de ces animaux fantastiques qui, dans les poèmes chevaleresques, avancent leur gueule gigantesque pour engloutir un navire. La vague paraissait menacer le petit bateau d'une destruction totale. Deux femmes se tenaient à l'avant : l'une, debout, la tête haute ; l'autre, assise, accroupie à ses pieds et paraissant cacher sa tête entre ses mains.

La femme qui était debout leva le bras dans la direction de la Haute-Ville.

La Pauvresse se retourna. Un éclair illuminait la croix qui surmontait le clocher de la cathédrale.

– C’est la Fille de Notre-Dame, s’écria-t-elle. Je ne distingue pas son visage ; mais je sais que c’est elle. Elle encourage sa compagne en lui montrant la lumière du Seigneur.

– Mais cette compagne, disait Mark, cette compagne, c’est ma sœur Mary-Ann. Mon Dieu ! mon Dieu, perdre d’un seul coup tout ce que j’ai de plus cher au monde !

Il se jeta à genoux.

– Si vous les sauvez, mère du Christ, Vierge pleine de grâces et de miracles, je vous aimerai, je vous adorerais ; je serai votre serviteur et votre enfant !

La vieille femme s’était dirigée vers le groupe des matelots.

Ceux – ci, ce n’étaient pas les deux femmes qui avaient frappé leur attention.

– Qu’est-ce qui lui passe par la caboche ? disait le capitaine Thueux. Il me semble bien que j’ai vu remuer une pièce de toile comme si Broquant essayait d’orienter une voile à son tronçon de mât.

– M’est avis, dit Loulou, qu’il doit savoir comme pas un, que s’il reste encore là quelque temps, la mer montante lui brisera son sloop comme une écaille d’œuf.

– Réfléchissez, commença Colas.

– Il n’y a pas à réfléchir, Porte-Bannière, dit impérieusement la Pauvresse. Vous ne laisserez pas périr, toi, ton matelot, capitaine Thueux ; toi, ton cousin, Colas Broquant ; toi, la fille de Notre-Dame, et tous, vos parents et amis, à cinq cents pas du rivage, sans leur porter aide. Si vous en étiez jamais capables.

– Toutes les femmes de la Bcurrière leur jetteraient demain toutes les marmites du pays à la tête, continua Zaqueline Gros-Mollet d’un ton menaçant.

– Vous avez raison et vous avez tort, dit gravement le Porte-Bannière. C’est ce qui arrive souvent. Que les femmes se taisent. J’ai réfléchi. Nous voici ici trois vigoureux matelots, comme il n’y en a pas sur toute la côte. Nous ne laisserons pas périr un brave comme Broquant et les autres, sans parler du reste. Loulou, tu vas prendre le petit canot de l’amirauté qui est là, au pied de l’échelle qui descend de la jetée dans le port. Allons, houst, en

Prusse ! Descends plus vite que ça. Qu'est-ce qui m'a fichu un pareil clampin ! Capitaine Thueux, dit-il en lui tendant la main, je bouscule un peu ce garçon-là, c'est pour empêcher sa femme de *braire*. Parce que je ne sais pas si nous sauverons quelqu'un, mais nous pourrions bien y rester. Du moins, cria-t-il, avec la grâce de Notre-Seigneur et l'aide de la bonne Vierge, ce que trois matelots comme Colas Broquant, Pierre Thueux et Loulou ne pourront faire, c'est que personne ne le pourra faire. A Dieu vat !

Il fit le signe de la croix, imité en cela par tous les individus présents. On vit bientôt son corps, puis sa tête disparaître dans le gouffre noir que formait le port. Thueux le suivit sans mot dire et Loulou descendit à son tour jusqu'au bas de l'échelle.

L'ouragan était si violent que le jusant n'avait pas pu se faire complètement sentir. Le flot, du reste, commençait à remonter. Le canot trouva donc assez d'eau, et il navigua correctement aussi longtemps qu'il fut à l'abri des jetées. Loulou et le Porte-étendard le faisaient voler de leurs bras herculéens, et Thueux était au gouvernail.

A la sortie du port, le vrai travail commença. Le petit canot se mit à rouler sous la houle ; et bientôt, assailli par les lames et les raffales, il tourna sur sa quille comme une toupie.

Du haut de la jetée, huit têtes inquiètes essayaient de suivre les efforts des trois braves. Chacun attendait, avec un battement de cœur inexprimable, la venue de chaque éclair, qui permettait d'apercevoir et le sloop et le canot.

Rien ne paraissait changé sur le gros bateau. Les deux femmes étaient toujours à l'avant, tantôt debout, tantôt couchées, quand une vague déferlait sur le pont du navire. Il leur fallait subir patiemment ces coups de mer qui menaçaient à chaque minute de les emporter. Elles avaient été chassées de l'entrepont par l'eau qui remplissait peu à peu la cale. Sur l'arrière, deux matelots manœuvraient une petite pompe pour essayer de vider un peu la coque du bateau, et au centre Broquant, avec le reste de son équipage, s'agitait autour d'une petite voile qu'il n'arrivait pas à hisser.

Le canot semblait bondir sur les vagues comme un volant chassé par la raquette. On le voyait tout au fond du précipice, on le croyait englouti ; à l'éclair suivant, il paraissait à l'extrémité d'un flot gigantesque, on le croyait sauvé. La lueur prochaine le montrait reculé de l'endroit qu'il avait

gagné un moment, auparavant, et entraîné par un coup de mer vers les rochers de lajetée. Mais Thueux était aussi habile que ses deux rameurs étaient vigoureux. Il présentait toujours l'avant à la lame, et évitant ainsi d'embarquer le flot, il regagnait, après un moment de dérive.

Omérine s'était non pas agenouillée, mais étendue sur les planches de la jetée et elle priait en sanglotant. Son frère continuait de chanter son antique complainte saxonne. Zabelette encourageait les rameurs par les cris les plus épouvantables ; Zaqueline pleurait sur son germain qui était mort et sur son *pauv're ser homme* qui était en péril.

Mark se sentait le cœur comme engourdi, et son front brûlait sous la pluie qui l'inondait. Jacques gambadait, sautait et jetait un mot d'encouragement à tous.

Les deux officiers du port suivaient, d'un œil intelligent, toute la scène et essayaient de comprendre par induction ce que leur cachaient ces ténèbres chamarrées d'éclairs.

– Voilà l'accalmie qui se prépare de nouveau, dit le Maître-de-quai. Le tonnerre s'éloigne et la pluie ne tombe plus si dru. S'ils peuvent aborder *l'Etoile* pendant ce moment-là, c'est tant mieux.

– Oui, ils pourront échanger quelques mots, dit M. Butor. Mais ce n'est pas tout. Jamais nous n'arriverons à rien avec si peu d'hommes comme nous avons. Au risque de mettre toute la ville en émoi, je vais monter à la Haute-ville et ordonner au guetteur de sonner le tocsin. Ho ! Zabelette Gros-mollets, ho ! vous êtes une femme d'âge et d'autorité, vous allez réveiller toute la Beurrière. Vous crierez que *l'Etoile de la Mer* est en perdition, là sur le sable, et qu'il nous faut du monde pour organiser le sauvetage, car, pour sûr, avant une heure, le bateau sera déchiré comme une vieille loque.

Le Mailre avait raison. La pluie cessa bientôt, l'orage s'éloigna, et l'on n'entendit plus que le rugissement toujours aussi violent des flots. Quelques étoiles montrèrent leur œil brillant entre deux nuées. Mais la lueur terne qu'elles répandirent ne remplaçait pas la lumière des éclairs.

Le bateau et le canot avaient complètement disparu pour les yeux de nos amis, sauf un petit point brillant qui pouvait indiquer le fanal du capitaine Broquant.

Tout-à-coup la Pauvresse se releva.

– J’entends la Fille de Notre-Dame qui parle, s’écria-t-elle, je l’entends dans mon cœur.

D’un mouvement instinctif chacun tendit l’oreille, mais tout brusquement l’on se redressa en souriant et en se rappelant que l’on était au moins à un demi-quart de lieue du bateau et qu’il était impossible d’entendre même les cris les plus aigus à cette distance.

Omérine était tombée juste pourtant. Le canot était parvenu à s’approcher du sloop, autant du moins que le permettait la violence des lames.

– Oh ! de l’*Etoile*, oh ! canot de Boulogne.

– Ho ! passe à tribord. Pas moyen d’accoster, mais nous pourrons causer, murmura Broquant.

En mettant, en effet, le sloop entre lui et le vent, le canot avait une sorte de petite protection. La hauteur du flot ne permettait pas au canot d’aborder le bateau sans courir grand risque d’être brisé, mais on pouvait échanger quelques mots.

Avec beaucoup de difficulté, le capitaine Broquant expliqua qu’il ne voulait pas s’envaser à la porte de sa maison, comme un chien mort porté dans un ruisseau. Il attendait une saute du vent de Nord-Est. Il se préparait à lui livrer de la voile et, après avoir coupé l’amarre qui tenait son ancre, il espérait gagner la haute mer. Avec la marée montante, il réussirait, cette fois, à entrer. Il n’avait besoin d’aucun secours qu’on put lui porter ; et il était décidé à courir tous les risques pour qu’il ne fût pas dit en Angleterre que le capitaine Broquant était venu se casser le nez contre les pierres de son quai.

Mais les femmes qu’il avait à bord ! cela c’était différent. Il voulait bien les engager à descendre dans le canot, si c’était possible.

Il revint au bout d’un instant en disant que l’une des demoiselles, M^{lle} Penrose, était morte de peur, qu’elle ne voulait, à aucun prix, descendre dans ce petit canot et que M^{lle} Deladame ne voulait pas quitter son amie, dût-il lui en coûter la vie. Lui, Broquant, approuvait cette conduite et cette réponse.

Après avoir affirmé que la jeune fille était plus brave que tout le reste de l’équipage, il ajouta brusquement qu’il n’avait pas de temps à perdre et

qu'on le laissât se sauver à son aise, ou périr comme un brave homme, sans venir lui conter des balivernes.

Ainsi remerciés, les gens du canot s'éloignèrent en souriant. Mais bientôt ils comprirent qu'ils avaient fait la plus facile partie de la besogne.

Ils avaient, en revenant, le vent debout et la mer contraire. Ils essayèrent de gagner un courant qui devait les mener plus facilement à l'entrée du port.

Que se passa-t-il ? On ne les vit pas rentrer. Et quand, une demi-heure après qu'on les eut perdus de vue, l'orage reprit sa fureur et que les éclairs illuminèrent de nouveau la mer, on apercevait bien toujours le sloop au même endroit, mais nulle apparence du canot.

Jaqueline prétendit qu'elle venait d'entendre, quelques instants auparavant, un cri aigu et qu'elle avait bien compris que les pauvres gens étaient entraînés à la dérive. Là-dessus, elle se mit à hurler de désespoir et à injurier tous les voisins qui avaient abusé de la bonté du pauvre Loulou.

– Tais-toi, vilaine, lui dit rudement la Pauvresse. Ne nous abasourdis pas de tes plaintes inutiles. Nous avons besoin de tout notre sens pour aviser, ne nous le fais pas perdre.

– Réfléchissez, dit Jacques avec une inflexion comique qui rappelait le grave Porte-Etendard. Moi j'ai pris mon parti ; je me dis que nul canot n'arrivera là où celui que montaient les trois plus habiles marins de la côte n'est point parvenu. Les canots n'ont donc plus rien à faire ici. Mais il fait un temps charmant, une jolie petite soirée d'orage, bien chaude, je n'ai jamais eu plus grande envie de prendre un bain.

– Tu es un brave compagnon, Jacques, dit Mark.

– Notre-Dame te bénira, Jacques Cazin, et ne te laissera pas succomber aux pièges de l'ennemi.

– Dieu vous entende, répondit le jeune homme en rougissant, car j'ai déjà le pied pris dans la trappe. Mais allons, Mark, j'ai sur le cœur un mot que tu m'as dit ce soir. Tu vas voir si je suis un lâche camarade.

Il courut, suivi de Mark, vers la maisonnette des officiers du port. Il en sortit bientôt, n'ayant gardé que ses culottes ; Penrose l'accompagnait en même costume.

– Inglevert, dit Omérine à son frère, mon pauvre Inglevert, il ne sera pas dit que nous aurons laissé les étrangers aller seuls au secours de la dernière

des Deladame. Tu n'as pas bonne tête, pauvre garçon. Mais tu as bon bras et l'on dit que tu nages comme uu marsouin.

– La Pauvresse, répliqua l'Ambassadeur avec solennité, laissez-moi vous dire que je surprendrai un jour le monde par ma méchanceté et par mon esprit : Regardez, j'avais déjà retiré mes bas avant que vous n'ayez dit un mot. D'ailleurs, continua-t-il en achevant de se déshabiller, croyez-vous que ce ne serait pas une belle mort pour un Ambassadeur des âmes du Purgatoire ! A-t-on jamais entendu dire qu'un seul ait été faire sa quête chez les poissons ? Si Mistenflute, que vous connaissez bien, était ici, il le saurait peut-être. Seulement il y a des musiques qui me mettent la mort dans l'âme, et si vous voulez, la Pauvresse, que je m'en aille le cœur gai, sur la mer et peut-être dans l'autre monde, il faut que vous me permettiez de ne plus chanter cette complainte d'enterrement.

– Va, mon pauvre Inglevert, répondit la vieille femme en l'embrassant, fais comme ton esprit le veut ; et que Dieu te conduise ! Mais, si faute de risquer ta vie, il arrive quelque chose à la Fille de Notre-Dame, jamais je ne te pardonnerai.

– Brou, fit le garçon en se redressant à peu près nu, lui aussi. Ça saisit, la pluie, quand on la reçoit sur la peau et qu'on est habitué à la recevoir sur le toit de sa maison. M. Leporcq de Belleval, écoute que je te dise un mot tout bas.

– Attendez, mon brave garçon, dit le Maître-de-quai, vos deux compagnons sont déjà partis comme des étourdis. Prenez-moi ce bout de grelin, je vais l'attacher là au cabestan, vous allez dérouler ce paquet de cordes jusqu'au bateau ; là, on l'amarrera solidement. Quand je sentirai que la corde roidit et qu'elle tient bon là-bas, je descendrai sur le rivage avec le bout que j'attache ici, et à l'aide des gens qui vont venir à notre secours, nous établirons du bateau au rivage un *va-et-vient* qui permettra de sauver les passagers et l'équipage.

– C'est bien arrangé, ça. Tenez, je suis sûr que vous aimez. là. voyons. oui, la *Retraite fanfarée*.

Il descendit l'échelle tout chantant ; et l'on entendit pendant quelques instants encore une note qui sortait de la mer et qui faisait la haute-contre dans le grondement du vent et du tonnerre.

Les lueurs de la foudre n'étaient pas assez intenses ou assez précises pour qu'on pût distinguer la tête des nageurs au milieu des fortes vagues. Pourtant le Maître prétendait qu'il voyait de temps en temps leurs corps sortir des flots. Il assurait que l'un allait trop en haute mer, l'autre trop près du rivage. Le troisième – et il affirmait que c'était lui qui portait le grelin – avait mieux pris la direction, par le chemin le plus court.

– Il n'y a plus qu'à attendre, la Pauvresse, conclut M. Leporcq de Belleval, et à prier Dieu, car lui seul peut.

Il se rappela que l'un de ces hommes était le frère de celle à qui il parlait et il n'acheva pas sa funèbre phrase.

Le silence, un silence plein d'angoisse, entrecoupé par les gémissements de Jacqueline, et par quelques exclamations du Maître, régna entre les cinq personnes restées sur la jetée.

Bientôt on entendit quelques appels lugubres du tocsin descendre du haut de la ville jusqu'au rivage. La cité, réveillée brusquement, s'emplit de rumeurs. Plusieurs matelots, suivis de près par une foule de femmes et d'enfants, envahirent le Musoir.

– Descendez sur le sable, descendez tous, cria le Maître. Dieu nous sauve ! Voilà le grelin qui se raidit. Tenez bon !

Il descendit avec la corde qu'il avait détachée et qu'il porta en bas sur le sable. Là, une centaine d'hommes et de femmes s'attelèrent à ce grelin et le maintinrent aussi roide que possible.

La Pauvresse était restée seule sur la jetée. L'ouragan redoublait de violence et pour la première fois la vieille femme fut obligée de s'agenouiller pour résister au vent. A ses pieds, les cris de la multitude se mêlaient au mugissement des vagues, dont la fureur semblait augmenter à mesure que le flot montait.

Le bateau, autant qu'on le pouvait voir, était assiégé complètement par l'écume qui le couvrait d'une pluie blanche. Au-dessus de la mer, Omérine croyait apercevoir quelque chose de suspendu.

Ce quelque chose était un homme, glissant le long de la corde qui allait du bateau au rivage. Il poussait devant lui un fauteuil vide attaché à la corde dont il voulait essayer la solidité.

Une première fois, un roulis plus fort imprima au navire un mouvement de recul qui entraîna dans le flot tous ceux qui, du rivage, tenaient le grelin. Le fauteuil fut d'abord enlevé en l'air, puis, la corde cédant, l'homme tomba à l'eau, où il parut englouti. Mais les matelots du rivage se relevèrent, retendirent la corde, et l'homme fut de nouveau hissé au-dessus des vagues.

Un second mouvement encore plus violent que le précédent renversa le bateau, de sorte que le cable se roidit de nouveau, mais cette fois tellement que l'homme fut soulevé dans les airs à plus de quinze pieds. Cet homme était robuste et vaillant. Il ne lâcha pas prise. Il retomba pourtant tout brusquement de cette hauteur dans l'eau : la corde s'était coupée contre la bordure brisée du navire.

Les matelots du rivage hélèrent, hélèrent encore sur la corde qui n'offrait plus de résistance, et ils amenèrent un corps immobile, dont les mains crispées s'étaient, pour ainsi dire, incrustées dans le chanvre.

Il n'y avait plus d'autres efforts à tenter pour sauver le navire. Le vent tourbillonnait avec rage. Il venait de passer en foudre au Nord-Est, comme le capitaine Broquant l'avait pronostiqué. La mer montait et au milieu de cette obscurité et des éblouissements de l'éclair, le rivage devenait dangereux.

– Nous avons fait tout ce qu'il est possible à l'homme de faire, cria le Maître-de-quai. Que Dieu et la bonne Vierge fassent le reste ! *L'Etoile-de-la-Mer* est perdue.

De grands cris interrompirent le maître. Cent bras se tendaient vers la haute mer, et montraient le sloop emporté par le vent et les vagues. Il volait vers l'ouest, bondissant sur le sommet des flots comme un des plus gros flocons de cette écume qui les couronnait.

Omérine était restée les bras tendus vers cette vision qu'elle avait perçue comme tous les assistants.

– Sol, sol, sol, sol, sol, sol, sol, sol. C'est la *Retraite manquée*, ma sœur, dit une voix à côté d'elle. Moi, j'ai porté le cordeau, et comme il faut que je chante au lutrin après demain, pour la fête de la Saint-Marc, je n'ai pas voulu rester sur ce navire de malheur, et je me suis remis en route. Me

voilà. On ne sait pas ce que Jacques Cazin est devenu. Pour Mark l'Anglais, c'est lui qui était suspendu à la corde. Il est tué.

– Et tu as vu la Fille de Notre-Dame ?

– Elle est belle comme la fanfare de Saint-Hubert. Elle m'a souri si doucement que je ne chanterai jamais plus sans voir ce sourire, et elle m'a dit : Ambassadeur,

– elle n'a pas oublié mon titre – dites à mon père et à Omérine Flaminge que ma dernière pensée sera pour eux.

La vieille femme fut vaincue. Son austérité ne résista plus. Elle sanglota.

– Mon Dieu ! Notre-Dame ! disait-elle, je ne vois plus, je ne vois plus. Et pourtant mon cœur me dit qu'elle ne peut pas mourir ainsi.

X

Les deux jours suivants furent consacrés, du haut en bas de la bonne ville, à l'étude complète des événements qui venaient d'arriver. Chaque classe de la population trouvait pâture pour l'imagination dans les incidents si divers et si dramatiques de cette journée mémorable.

Le peuple maritime était sans doute le plus ému. Dans la *Beurrière* – la ville maritime – le sort, resté inconnu, du capitaine Broquant et de son équipage touchait profondément tout le monde, depuis la menue *matelotaille* jusqu'à l'aristocratie des capitaines de navire, des saleurs, des écaumeurs et des armateurs.

La petite bourgeoisie, gens de l'espèce du vénérable Elu-de-police, la moyenne bourgeoisie, à laquelle appartenaient et Delle et Deladame, avaient de quoi narrer.

Pour la grande bourgeoisie, la classe gouvernementale, pour toutes ces familles du patriciat municipal à qui depuis des siècles étaient confiés les

intérêts de la cité, elles avaient de quoi réfléchir.

Poussaton jeune, assez irrité de son échec, s'était plaint vivement de la mauvaise grâce que l'Hôtel-de-Ville de Boulogne avait mis à lui porter aide, ensuite de la facilité avec laquelle on avait réuni en un instant des centaines de scélérats pour faire un mauvais parti aux représentants de l'autorité royale.

Là-dessus, il avait quitté la ville, et l'on avait appris qu'il se dirigeait à franc-étrier vers Paris, en laissant ses deux acolytes en observation dans le pays. Il y avait quelques apparences de vérité dans ses plaintes ; et comme les privilèges de la province étaient de temps en temps confisqués par le Contrôleur-général des finances du Royaume et qu'il fallait les racheter à gros deniers, l'aristocratie municipale était anxieuse.

Les inquiétudes n'avaient pas tardé à se dissiper quant aux trois marins embarqués dans le canot. Thueux, Colas Broquant et leur matelot avaient été pris par le courant, qui les avaient menés jusqu'au cap Gris-Nez. Ils étaient revenus le matin, fort fatigués. Il n'y paraissait plus le lendemain.

Mais on n'avait pu avoir la moindre nouvelle de *l'Etoile-de-la-Mer*, ni d'aucun de ceux qui la montaient. On ne savait non plus ce qu'était devenu Jacques Cazin.

Quant à Mark Penrose, il n'était pas mort. On était parvenu à le ranimer. Toutefois son cerveau frappé n'avait pu sans doute résister aux derniers chocs physiques et moraux. Il n'avait pas recouvré connaissance. Il était, chez M. Deladame, couché, en proie au délire le plus violent.

Pour M. Deladame, on le plaignait vivement. Malgré l'antipathie générale qu'il avait su créer contre lui, on ne pouvait s'empêcher d'avoir de la bienveillance pour un homme qui perdait du même coup et sa fille unique et ses deux jeunes commis, que les habitudes d'alors permettaient de considérer comme une partie de la famille.

Et cette jeune fille, il ne l'avait pas vue depuis des , années ! elle était charmante, disait-on ! elle revenait dans son pays ! Et le pauvre homme, il s'en faisait une telle fête qu'il avait fait venir pour cette circonstance [solennelle une de ses parentes de Paris.

! Quelle était cette parente, cette Mme Aubry – Olympe ; avait pris son vrai nom, de Gouges n'étant qu'un pseudonyme – dont personne n'avait

entendu parler ? Par où lui tenait-elle ? Personne non plus n'en savait rien. Mais les Deladame avaient toujours été de si étranges gens, et celui-ci le plus bizarre de tous 1

Quant à penser mal de cette réunion d'un homme veuf, jeune encore, avec une femme très-belle, jeune et inconnue, personne n'y songeait. Les mœurs de la bourgeoisie étaient généralement pures. L'effronterie ne se présomait pas.

La Saint-Marc, d'ailleurs, vint presque immédiatement couper court à tout commentaire. Pour un instant, la préoccupation de la fête chassa toute autre pensée.

C'était, en effet, la plus chère, la plus illustre fête de la ville. Elle avait été établie le 25 avril 1550, jour où Boulogne était redevenue française. Il avait été décidé que tous les ans, à pareille date, cette fête serait renouvelée.

La pratique très sévère de la vie de labeur et de famille développait une très grande passion pour les fêtes particulières et publiques. Aussi quand, le mardi soir, à six heures, l'artillerie du Château et le gros bourdon de la cathédrale avertirent le peuple de se préparer à la fête du lendemain, naufrage, émeute, agent de la police parisienne, Deladame, Cazin, Mark l'Anglais et la belle inconnue, tout fut instantanément oublié.

A cette même heure, M. de Gargan, doyen du Chapitre, reçut un billet anonyme, écrit sur de fort gros papier et d'une écriture grossière, qui l'avertissait de veiller attentivement, car le lendemain il devait se passer dans la cathédrale quelque chose de très « vilain. »

M. de Gargan négligea cet avis. Il était fort occupé à discuter avec les cinq autres dignitaires du Chapitre les deux questions qui, depuis cinquante ans, troublaient les cérémonies religieuses : la question de la préséance du Sénéchal sur le Mayor, et la question de savoir si messieurs de l'Hôtel-de-Ville voudraient porter les bâtons et les cordons du dais.

Vers cette même heure aussi, la Pauvre sortit de la cathédrale ; depuis deux jours elle ne l'avait guère quittée. Elle avait passé ces deux journées dans un jeûne presque absolu. Etendue sur les dalles de la chapelle de la Sainte-Vierge, pleurant et priant aux pieds de la statue miraculeuse, elle n'avait pas cessé de penser à la Fille de Notre-Dame.

Elle se dirigea vers la demeure de Gengulphe. Sa démarche était, comme toujours, grave et solennelle ; mais ses yeux rouges brillaient d'un éclat plus fiévreux encore que d'habitude.

Les contrevents de la maison Deladame étaient fermés ; la porte était close. C'était bien une maison en deuil.

Omérine ouvrit la porte sans frapper, et elle entra d'un pas aussi délibéré que si cette demeure eût été la sienne. Louis-Marie se promenait en fumant dans la cour. Il s'avança vivement vers elle, dès qu'il la vit au milieu du corridor.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici, la Pauvresse ? dit-il avec colère. On ne vous y désire point. C'est moi qui vous le dis.

La vieille femme leva son bâton tout droit, d'un geste d'autorité qui lui était habituel.

– Tu parles comme si tu étais le maître, Louis-Marie, répondit-elle dédaigneusement. Oui, oui. Je sais que tu espères le temps où les valets seront princes. Il n'est point encore venu. Il ne me faudrait pas beaucoup de paroles pour t'envoyer en geôle. Ce que je viens faire ici ? Je viens peut-être te demander ce que tu faisais tout-à-l'heure dans le voisinage de la maison de M. de Gargan, le doyen du Chapitre.

Louis-Marie tressaillit et se recula.

– J'ai de bons yeux, reprit la vieille femme, et aussi des yeux qui regardent pour moi. Tiens-toi en repos. Nous nous reverrons, pour ton malheur et pour le mien.

Louis-Marie s'éloigna en lui jetant son regard sinistre et en murmurant :

– La bigote ! Elle sait tout.

Omérine entra dans la salle à manger qu'elle traversa et elle mit le pied sur le seuil de la Salle où elle s'arrêta.

Olympe était debout. Thomas, assis à une table, écrivait sous sa dictée cette comédie : *Lucinde et Cardenio*, à l'aide de laquelle elle comptait bien passer à la postérité.

Thomas était fort guilleret. Il n'était pas méchant homme ; il avait l'âme douce, et il n'eut pas volontiers battu un chien. Mais enfin, il ne pouvait pas empêcher qu'il n'y eût toute chance pour que Marie-Berthe fût noyée. Or, après elle, il était le seul parent de Gengulphe ; dès lors la fortune des

Deladame lui arrivait sans qu'il fut obligé d'épouser cette jeune fille, gardée par tant de cerbères !

– Libertin Deladame, lui dit Omérine avec une intonation de colère, je te dis que je lis les pensées dans le visage des gens. Ces contrevents ne sont pas assez clos pour que je ne voie sur ta figure. Va dire à Gengulphe que je veux lui parler. Va !

Thomas voulut protester. Mais la vive méridionale s'était précipitée vers Omérine. La Pauvresse leva gravement son bâton :

– Vous savez bien, dit-elle, que vous n'êtes pas digne de me toucher.

– Allez, monsieur Thomas, dit Olympe, allez, je vous en prie, j'ai deux mots à dire à cette femme vénérable.

Elle regarda le jeune homme s'éloigner et se retourna vers Omérine. Des larmes roulaient dans ses yeux.

– Vous avez raison. Je ne suis pas digne, mais je travaille à le devenir. J'ai bien vu l'autre soir que vous aviez deviné une jeune femme dans mes habits d'homme.

– Une jeune femme ! Regardez-vous dans ce miroir. Vous n'avez point de fard aujourd'hui. Le jour de Dieu éclaire les visages. Nous ne sommes pas dans les ténèbres ni à la lueur des lampes qui dissimulent les ombres des années sur la face des gens. Regardez les rides qui mordent déjà vos paupières.

– Qu'importe, répliqua vivement Olympe, dont l'esprit mobile sautait déjà de l'attendrissement à la colère, je sais bien que les passions m'ont entraînée. Mais je sais aussi que je veux réparer le mal que j'ai pu faire. Vous ne pouvez me comprendre. Oui, je veux faire à l'humanité un don qui rende mon nom immortel et me fasse ranger parmi les bienfaiteurs de l'univers. Ah ! c'est parce que je sais, ô femme vénérable, le mépris où les hommes tiennent mon sexe et comment ils savent abuser de sa sensibilité, de sa générosité, de sa vie inoccupée, que je veux lui rendre le rang que le Créateur lui a donné dans le monde. Est-ce que je ne me sens pas plus faite pour gouverner les empires que pour entendre les fadaïses sentimentales d'un fat ? Et vous, ne me paraissez-vous pas digne d'être, ô femme auguste, le grand prêtre de la religion de la Liberté et de l'Humanité ?

– Ainsi, dit la Pauvresse en l’interrompant gravement, parce que vous avez été libertine, il faut que le monde entier soit corrompu.

– Vilaine mendicante, s’écria Olympe en serrant les poings avec colère.

Omérine leva encore son bâton et secouant la tête.

– Qui fait mal, mal lui vient. Je ne sais comment il se fait que Dieu veut que je vous aime, pauvre créature, tout en vous méprisant. Je vois dans votre âme la lutte du bon et du mauvais ange. Ils l’emportent tour à tour. Je vous ai vue dans l’avenir. L’expiation viendra cruellement. C’est ainsi peut-être que je me sens tant de pitié pour elle, tout en me sentant tressaillir quand cette créature débauchée approche de moi !

Olympe frappa du pied avec colère. Gengulphe entra à ce moment.

Il avait gardé sa physionomie grave et froide. Pourtant, quoiqu’il en fût humilié, l’amour paternel n’avait pu se taire complètement, et ses traits tirés, indiquaient que le stoïcisme romain dont il aimait à se vanter n’avait pas aisément triomphé.

Une légère rougeur, suivie d’un sourire très doux, parut sur son visage quand ses yeux se fixèrent sur Olympe de Gouges. Il s’avança vers elle et lui baisa la main.

– Excusez-moi de paraître vous négliger, madame. lui dit-il à mi-voix ; mais je veux mériter votre estime en même temps que votre amitié. Quoiqu’il arrive demain, je veux qu’on sache que j’étais préparé à tout et il faut que je mette ordre à mes affaires. Que voulez-vous, Omérine ? continua-t-il à haute voix.

La vieille femme regardait attentivement les deux personnages.

– Je n’ai plus rien à te dire, répondit-elle avec un profond soupir. Je comprends maintenant les secrets de Dieu et je le bénis d’avoir enlevé de ce monde la Fille de Notre-Dame avant qu’elle n’ait mis les pieds dans cette maison. Mais j’étais venue, poussée par une inspiration, pour vous dire que votre fille n’est peut-être pas morte encore. Sa vie est en grand danger sans doute. Mais qui sait ! Si vous vous repentiez, si vous vous rappeliez que vos pères avaient une place, une grande place dans la cérémonie de la Saint-Marc ; si, pieusement et humblement, comme un homme que la main de Dieu a frappé, vous veniez reprendre cette place, qui sait si Dieu ne vous

pardonnait pas ! Qui sait, s'il n'épargnerait pas la vie de votre fille ? Y as-tu pensé Gengulphe ?

Gengulphe releva le front et, jetant un regard fier du côté d'Olympe :

– On me verra demain à l'église, à la place que vous dites.

La vieille femme s'avança vivement vers lui en tendant les bras, tandis qu'un sourire rajeunissait son austère visage. Gengulphe se recula.

– A demain, dit-il froidement. Maintenant laissez-moi, je vous en prie, Omérine.

– Je ne te comprends pas bien, mon enfant. Mon cœur hésite entre la crainte et l'espoir. Mais j'espère surtout. J'espère que tu ne pourras pas voir cette image sainte, que ton premier ancêtre et ta première mère ont portée dans leurs bras, que tous tes pères ont défendue au prix de leur sang, non, tu ne pourras la voir sans retrouver pour elle l'amour qui a sanctifié ton sang.

Elle s'éloigna sans que Gengulphe ajoutât un mot. Thomas ne tarda pas à entrer. Deladame lui demanda :

– Comment va Mark Penrose, que je vous ai prié d'aller visiter dans sa chambre ?

– Toujours en délire, Monsieur. Il ne connaît personne.

– Excepté moi, dit Olympe. N'est-ce pas étrange ! Il accepte les soins de n'importe qui, sauf de moi. Il entre en fureur quand il entend ma voix, et il bondit sur son lit quand je m'approche.

– Ce n'est pas cette impression d'éloignement que vous produisez généralement, Madame, dit Gengulphe en s'inclinant courtoisement. Je n'eusse pas été assez audacieux pour vous parler de mes sentiments, sitôt du moins, sans la gravité des circonstances. Mais je suis heureux de le dire devant témoin, mon cœur, que je croyais mort et enterré dans la philosophie, est ressuscité en vous voyant, madame. Si demain je suis mis en pièces par le peuple, comme cela est probable, je vous laisse ma fortune, à vous Thomas Deladame, que j'eusse voulu nommer mon fils, et je vous la laisse afin que vous en disposiez pour le plus grand développement des principes philosophiques et politiques qui nous sont chers. Cette fortune est plus considérable que je ne supposais. Elle se monte à plus de 120,000 livres. Si je survis, Madame, me croirez-vous digne d'aspirer à votre main ?

Olympe baissait les yeux. Puis elle les releva tout brusquement. Il semblait à Gengulphe que leurs rayons lui pénétraient dans l'âme comme des flèches de feu.

– Mon Dieu, Monsieur, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. Votre demande me produit ce double sentiment. Mais surtout elle m'étourdit et je vous demande la permission de réfléchir. Je vous assure qu'il y a de quoi. N'est-il pas vrai, Monsieur Thomas ?

– Je m'en vais, s'il vous plaît, achever mon testament, dit Gengulphe. Au fait, vous avez raison. J'ai si peu de chances d'échapper à la mort, que ce seraient de funèbres fiançailles.

Il quitta précipitamment la salle en laissant Olympe, qui pendant tout le reste de la soirée ne fit que pleurer et rire à tour de rôle, parfois simultanément, à la grande stupéfaction de Thomas.

XI

Le lendemain, dès l'aube, on entendit s'élever ce gai murmure d'une ville qui s'éveille de bonne humeur, murmure de fête, qui excite dans l'imagination les pensées fraîches et fleuries et qui rappelle les purs et chers souvenirs de l'adolescence ; murmure vif et doux qui se compose d'appels joyeux, d'interpellations cordiales et où nul des mouvements brusques, rudes et grondants du labeur journalier ne vient donner la note aiguë et attristante.

La première pensée de tous les bons bourgeois, ce jour de St-Marc de l'an 1787, comme en tous les autres jours de St-Marc de tous les ans, fut de lever les yeux vers le ciel, non pas précisément pour offrir avec plus de ferveur au Seigneur leur hommage quotidien, mais pour voir le temps qu'il faisait. Le temps qu'il fait ! Grande chose en un tel jour.

La St-Marc était, en effet, une fête du dehors ; c'était une coureuse de rue, ainsi qu'on disait en Boulonnois. Comme nos pères, bons bourgeois méthodiques et classiques, commençaient obstinément l'été à Pâques et l'hiver à la Toussaint, comme on éteignait les feux dans les salles à cette première date, pour les rallumer – mais pour les rallumer quand même – à la seconde ; comme les robes blanches et les culottes de toile ou de soie très-fine devaient célébrer la Résurrection du Seigneur et la délivrance de la patrie boulonnoise, on devine le grand intérêt qu'il y avait à savoir si ces minces culottes et ces jupes légères seraient caressées, le vingt-cinq avril, par la gelée tardive, par la pluie ou par le soleil.

Mais l'orage avait épuisé toute sa colère, le dimanche précédent, et le ciel promettait une de ces matinées du joli printemps qui tiennent de la fraîcheur d'avril et de la grâce de mai.

Le ciel tout azuré, la mer toute calme annonçaient une journée magnifique. Quelques petits nuages blancs se promenaient paresseusement dans le voisinage du soleil, qui les pénétrait de ses flèches d'or.

Les vagues, en roulant nonchalamment sur le rivage, se contentaient d'apporter une note nouvelle dans le concert joyeux qui s'élevait de la bonne ville.

Concert joyeux, mais bruyant aussi ! A six heures, les canons du Château et de la tour d'Odre se mirent à tonner, à l'envi. Puis le gros bourdon de Notre-Dame mêla sa voix grave à cette musique tapageuse. Les 20 cloches ou clochettes de la ville n'attendaient que ce signal de leur maître de chœur ; et tout ce qui pouvait faire bruit dans les hauteurs, depuis le clocher de Saint-Martin jusqu'au campanile de la Chapelle, à Breque-recques, se mit à gambader, à gronder, à mugir, à ronfler, à siffler, à grincer, à scier, à hurler, mais le tout pour le bon motif, pour la plus grande gloire de saint Marc, pour le plus grand honneur de la patrie et la satisfaction des bons bourgeois boulonnais.

Pendant ce temps, les matelots grimpaient à tous les mâts pour les pavoiser, et les belles-voisines de chaque maison arboraient un drapeau blanc.

Toutes les portes s'ouvraient pour laisser passer les servantes, les jeunes filles et les petits enfants, portant les draps et les corbeilles de fleurs, les

draps dont on allait tendre le rez-de-chaussée de chaque maison, et les corbeilles de primevères, roses et jaunes, dont on allait orner la blancheur de ces draps ; tout cela, en voisinant gaiement, en riant à pleine gorge, en fouettant quelque peu les petits enfants qui arrachaient les bouquets et en rougissant entre temps, car quelque minois masculin apparaissait tout à coup dans l'interstice des draps ou laissait tomber d'une haute fenêtre quelques petites fleurettes qui venaient s'arrêter au milieu des cheveux mal noués ou dans les plis des camisoles.

Puis chacun rentra. Il fallait bien pommader ces cheveux et changer ces camisoles contre les belles nippes des grands dimanches.

Puis la moitié des habitants ouvrit ses portes et quitta la maison ; l'autre moitié ouvrit ses croisées et se mit à la fenêtre.

Toutes les rues qui menaient à la Haute-Ville, les remparts et chacune des rues de cette Haute-Ville se remplirent d'une foule d'autant plus bruyante qu'elle allait être bientôt plus grave et plus recueillie, foule miroitante et présentant une variété de costumes, un tapage de couleurs dont nos fêtes, en vêtements sombres et en habits noirs, ne peuvent donner aucune idée. Alors non-seulement chaque fonction, mais chaque classe de la société, et presque chaque quartier de la ville avaient un costume différent. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se promenaient, depuis le jaune et le bleu le plus délicat jusqu'au vert le plus gai, jusqu'au rouge le plus hardi. Bas, vestes, culottes, habits, portaient les nuances les plus tranchées de chacune de ces mères couleurs.

Toutes les variétés du tricorne accompagnaient toutes les formes de perruques ; et sauf quelques entêtés qui s'obstinaient au velours, gentilshommes et bourgeois avaient mis au jour toutes les espèces d'étoffes de printemps et d'été, fin casimir et légère ratine de Hollande

Cent espèces de robes masculines et d'uniformes portaient les galons, les broderies, les mousselines de jabot et les dentelles de manchettes, qui servaient à varier encore ces costumes disparates.

Les vêtements féminins ne le cédaient pas, on le devine bien, en variété de nuance, en diversité de forme, en éclat, en richesse, aux habillements masculins.

Toutefois, sauf quelque femme de haut fonctionnaire royal et municipal, ou de quelque gentilhomme privilégié, sauf quelque grande bourgeoise, se rendant à la cathédrale à une place marquée, après en avoir reçu l'invitation de messieurs du Chapitre par lettre moulée, on ne voyait guère de belle dame sur le pavé. Elle restaient aux fenêtres des voies, étroites ou larges, par où la procession de la St-Marc devait passer.

La rue appartenait aux toilettes antiques et populaires. La riche matrone de moyenne bourgeoisie, avec son bonnet plat à devant de basin étroitement plissé, avec sa robe de grosse soie brune, ouverte en cœur sur la poitrine et ornée d'un collier de velours noir supportant une large croix d'or, coudoyait la pimpante fillette en cornette de dentelle et dont la robe bouffante tombait à mi-cuisse sur une de ces jupes d'indienne qui étaient encore une sorte d'étoffe de luxe. Les matelotes de la Beurrière et du Portel, avec leurs jupes de drap rouge, leurs bonnets à longs tuyaux ou leurs couvre-chefs plissés, avec leurs fichus de cachemire, leurs longues boucles d'oreilles et leur grande chaîne d'or, heurtaient les riches paysannes en mantelets de faille noire, et quelques étrangères anglaises, dont les vastes chapeaux-bonnettes, et les redingottes à pans, tombant jusqu'à terre, égayaient la populace.

Les soldats de Berwick et de la Milice vinrent prendre place de chaque côté des rues que devait suivre la Procession, et les curieux se sentant pressés contre les murs des maisons, essayèrent de gagner la Petite Place qui faisait face au portail de la cathédrale.

C'était là que se trouvait le grand attrait de curiosité ; là qu'on voyait arriver, soit un à un, soit par petits groupes, les magistrats de tout ordre, les notables de toute classe qui allaient prendre, dans les diverses parties de l'église, la place attribuée à leur rang par le code antique du cérémonial ; là qu'on entendait les murmures, réflexions et critiques de la foule ; là qu'on voyait les grands saluts et les révérences traditionnelles.

Deux groupes attiraient surtout l'attention. Ils étaient placés à droite et à gauche sur la plate-forme qui précédait le grand portail de l'église. La queue de chaque groupe descendait et stationnait sur les degrés qui reliaient la petite Place à cette plate-forme.

A gauche, notre ami Colas Broquaut livrait au vent les plis de la bannière de saint Pierre, patron des matelots, et une foule de marins, notables de la

corporation et membres de la confrérie, agitaient dans son voisinage leurs chapeaux de cuir vernis, leurs bonnets rouges et leurs figures hâlées.

A droite, grouillait et paradait le groupe des mendiants en titre d'office, auxquels s'étaient joints tous les pauvres de la ville et de la banlieue. Au milieu d'eux, notre aimable connaissance Inglevert, tenait la bannière de saint Lazare, en chantonnant des airs de chasse.

Une autre bannière, mais celle-là repliée autour de sa hampe, était appuyée contre le mur du portail. C'était un vieux drapeau terni, qu'on nommait le Gonfanon-Deladame.

Les membres de cette famille, au nom d'une tradition très-antique, devaient se regarder comme les chefs des pauvres, des mendiants, des aventuriers, des gueux de la province, et en quelque sorte comme les premiers de la classe des matelots : les Fils de Notre-Dame, la Patronne des marins et la Consolation des affligés, tenaient par un lien mystique, aux gens de mer et aux misérables.

La bannière des Deladame avait sa place marquée au milieu d'eux, lors des fêtes de la cité. Souvent aussi on l'avait vue à la bataille, quand la bonne ville, avant de succomber, appelait à la rescousse l'arrière-ban de ses enfants. Alors l'aîné des Deladame dressait l'antique étendard sur l'une des tours du rempart. Tout ce qui, parmi les pauvres, les ouvriers, les matelots, se sentait l'âme pieuse et le cœur vaillant accourait. On s'armait comme on pouvait et on se jetait sur l'ennemi. On savait bien qu'on avait grande chance de périr dans une telle mêlée ; mais on avait donné huit jours de vie de plus à la bonne ville ; on l'avait rendue fière, glorieuse ; et on était mort pour Notre-Dame.

Hélas ! depuis bien longtemps, le drapeau n'avait plus été déployé. Chaque année, à la St-Marc, la Pauvresse de Notre-Dame l'apportait. Elle s'agenouillait en pleurant à côté de lui. Il restait là, appuyé mélancoliquement contre la muraille du portail, sans que personne osât y toucher, pendant que les corporations des pauvres et des matelots assistaient à l'office qui précédait la procession.

Car tout était réglé logiquement, au nom d'un ordre, surprenant pour les hommes d'aujourd'hui, mais très-philosophique et très-ferme : Les pauvres et les ouvriers n'avaient pas sans doute les mêmes droits que les grands ou

les riches, leurs supérieurs légitimes dans l'ordre social ; et il était juste qu'ils restassent à la porte de l'église jusqu'à ce que les magistrats y eussent pris place. Mais ils étaient les membres souffrants et vénérables de Jésus-Christ, et quand la cathédrale, trop petite pour la foule des fidèles, laissait au dehors la grande masse des bourgeois et des artisans, la corporation des marins et celle des mendiants entraient. Elles prenaient la place qui leur était attribuée dans le bas de la nef, et dans l'ordre de la procession.

On vit bientôt s'ouvrir la trame serrée de la multitude qui encombraient le Parvis. On regardait, s'avancant péniblement, un homme pâle, aux traits tirés, aux yeux hagards et auquel chacun s'empressait de faire place avec un sentiment de respect mêlé de curiosité. C'était Mark Penrose, qui marchait en oscillant et en s'arrêtant de temps à autre pour s'appuyer sur une épaule charitable. Il gagna le bas des degrés. Le porte-étendard de Saint-Pierre s'avança.

– Par ici, Monsieur, dit-il de sa voix retentissante. Vous êtes un Anglais, c'est vrai. Mais ça ne fait rien. Vous avez risqué votre vie pour sauver un navire de Boulogne. Si jamais vous avez besoin d'un fameux coup de main, vous n'avez qu'à faire signe du petit doigt. Je le dis pour moi, porte-bannière de Saint-Pierre, pour les gens de la confrérie et pour tous les fins matelots de la côte. Failli-chien qui s'en dédit !

Mark fit un signe de tête et il monta péniblement les degrés. Il gagna le voisinage de la Pauvresse, et, comme un homme harassé, il s'assit à l'ombre du vieux drapeau.

– Ah ! ah ! en voici bien d'une autre, murmura le capitaine Thueux, qui était à côté du porte-étendard, tandis que l'Ambassadeur sifflait frénétiquement la *Fort-Vue*.

C'était une chose rare, en effet, et presque un miracle de Notre-Dame ! M. Gengulphe Deladame s'avancait vers l'église. Il donnait le bras à une femme que chacun trouvait éblouissante de beauté et d'élégance, et il était suivi par Thomas, prodigieusement pâle, et par Louis-Marie Luillier, dont la figure pétillait de malice et de joie.

Arrivé en bas des degrés, Gengulphe s'arrêta un instant et se pencha vers l'oreille d'Olympe de Gouges :

– Vous voyez tout ce peuple hébété par le fanatisme ; dans une heure, quand il m’aura vu briser son idole, il se disputera, comme un loup furieux, les lambeaux de ma chair. Je suis fort. J’ai passé la nuit à me réconforter à la lecture de mon maître, Jean-Jacques, l’apôtre de l’humanité future. Je compte que ma mémoire vous sera chère comme celle d’un homme que votre grand cœur a ravi et qui eut été heureux de passer sa vie à l’ombre de vos vertus.

Olympe rougit et elle répondit vivement :

– Jamais je ne vous laisserai oublier, ô le plus grand des héros. J’espère encore que vos jours ne courent aucun danger ; oh ! je voudrais pouvoir agir à votre place. Mais il n’y a pas à hésiter. Vous avez lu le chiffre qui nous est arrivé ce matin encore. Il faut briser le premier anneau de la chaîne pour pouvoir entrer dans la citadelle de la superstition.

Gengulphe fit un signe et monta les degrés. Olympe entra dans l’église, en compagnie de Louis-Marie. Thomas resta dans la foule en se promettant de saisir l’occasion de gagner une région plus sereine.

Gengulphe marcha droit au gonfalon, qu’il prit et qu’il déploya. Ce drapeau représentait, avec tout l’art qu’y avait pu mettre un artiste picard du quinzième siècle, un bateau guidé par deux anges, balancé sur une mer follement moutonneuse et chargé de porter la statue miraculeuse vers un rivage où des seigneurs, en souliers à la poulaine, saluaient le bateau avec des bras longs de quinze pieds.

Deladame agita un instant le vieil étendard. Une clameur immense, qui se termina par un applaudissement formidable, accueillit sa venue et ce geste. Il jeta un regard froid sur la foule, et il retira vivement l’une de ses mains que la vieille Omérine avait saisie pour la baiser.

Les cloches se turent. La messe allait commencer.

Deladame, tenant toujours le vieux gonfalon, entra, suivi des deux groupes populaires. Ils gagnèrent la place qui leur était attribuée au bas de la nef. Quelque petit flot de foule entra derrière eux. Mais l’église était pleine.

Toutefois on laissa les portes ouvertes, afin que la multitude qui ondulait sur la place et qui remplissait les fenêtres des maisons du voisinage put

entendre les chants, les orgues et suivre vaguement les diverses parties de l'office.

Le spectacle que présentait l'intérieur de la cathédrale était grandiose et souverainement émouvant, non-seulement pour une âme pieuse, non-seulement pour une âme poétique, mais pour tout esprit ouvert, pour tout cœur de citoyen.

Toute la ville était là représentée dans sa gloire, dans sa fête, dans ses allures pittoresques, dans ses plus brillants vêtements, comme dans ses élans les plus élevés. Toute la ville remerciait Dieu de lui avoir rendu la Patrie et la Liberté.

Cent bannières de forme et de caractère divers occupaient la nef. Les bas-côtés et chacune des chapelles donnaient asile à un groupe dont la vie historique se rattachait aux souvenirs traditionnels de cette chapelle. Tout ce peuple était heureux de la foi qui lui donnait en même temps la fête des yeux et de l'imagination, le repos orné d'art, rehaussé de fierté, et la satisfaction des plus hauts instincts de l'humanité.

Tandis que la nef et les chapelles étaient attribuées à la foule des magistratures inférieures, aux corporations et confréries, la haute église ou le chœur était réservé aux grands corps de la ville, aux représentants du gouvernement, à la Sénéchaussée, à l'Hôtel-de-Ville, aux officiers de l'état-major, de l'amirauté, de l'inspection des classes, aux gens des eaux-et-forêts, des traites, des domaines et autres branches des Fermes-royales.

La Sénéchaussée occupait les stalles de droite du chœur, et le corps de la Ville les stalles de gauche, chaque magistrat alternant avec un chanoine.

Au-delà de cette foule brillante et pittoresque, sur l'autel étincelant de lumière, on apercevait, revêtu de ses ornements d'or, entouré de ses archidiacres de France et de Flandre et d'une armée de prêtres et d'enfants de chœur, un vieillard saint et vénéré, l'évêque François-Gaston de Partz de Pressy.

Bientôt les sonores grondements de l'orgue déroulèrent à travers l'église leurs ondes harmonieuses, qui se mêlaient à la voix claire des enfants et au chant grave des basses. Les parfums de l'encens gagnèrent, comme les flots de la musique, chaque partie de l'église.

Les rayons du soleil, détachant des vitraux les plus riches nuances du prisme, les promenaient sur les murailles ; laissaient tomber comme du haut des cieux des cascades de poussière d'or et couronnaient de nimbes élincelants les fronts chauves ou les cheveux blancs de l'évêque et des vieux chanoines.

Ce spectacle, qui pénétrait dans l'imagination de l'homme par tous les sens et par les plus vigoureuses et les plus touchantes impressions, émut peu à peu Gengulphe Deladame.

Ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, en se réveillant, réveillèrent aussi les plus nobles et les plus intelligentes aspirations de son âme. Il avait su jadis ce que signifiaient ces fonctions et ces cérémonies. Il savait qu'elles étaient aussi profondément philosophiques, aussi vraiment historiques qu'élevées dans leur symbolisme et dans leur mysticisme. Il était homme à apprécier la grandeur morale, l'utilité sociale, et la vérité divine qu'elles enveloppaient dans leurs formes ingénieuses et brillantes.

Il n'avait pas encore complètement atrophié les instincts sensés et généreux du vieux sang des Deladame. Parfois, il craignait de ne pouvoir retenir ses larmes, et, tout attendri, rendu à la justice et à la clairvoyance par cette exaltation qui rompait les liens de ses préjugés, il se demandait de quel droit il venait insulter la foi de ces hommes heureux et briser les rênes de la morale dans les mains de ces hommes graves et laborieux. Mille pensées sages et douces vivifiaient son cerveau desséché par trente années de scepticisme et de paradoxes. Il se surprenait à presser presque pieusement contre sa poitrine ce drapeau de ses pères dont il avait décidé de faire une arme de guerre contre ce que ces pères avaient tenu pour admirable et sacré.

Mais il combattit ces pensées et ces inspirations. Il était faible, quoique ardent. Quel jugement porteraient sur lui ses maîtres et ses compagnons d'impiété, ceux de Paris comme ceux de la ville ? Il avait devant les yeux, à quelques pas de lui, cette femme qui avait porté dans son imagination une flamme tellement inattendue, et dans les traits, dans l'éloquence de laquelle il croyait avoir trouvé l'incarnation de la grandeur féminine des temps nouveaux.

Il était ambitieux aussi, et eût-il été cent fois plus encore convaincu de la vilénie du crime qu'il se préparait à commettre, il eût persisté pour ne point

perdre ces rêves de grandeur qu'il caressait. Enfin il se disait que le martyr est une chose noble et presque divine, quand il s'agit de sauver non pas une ville, non pas un pays, mais l'humanité entière des liens de l'esclavage et de la superstition.

Il se raffermît dans son projet, qui du reste était fort simple : la procession se mettrait en marche et amènerait en face de lui cette statue miraculeuse que Dieu semblait avoir particulièrement confiée à la garde et à la vénération des Deladame ; lui, le dernier des Deladame, il lèverait, la bannière que ceux-ci avait portée pendant tant de siècles et, avec la hampe, il renverserait l'image sainte. Il profiterait du mouvement de stupéfaction causé par cette manifestation pour arracher des mains de l'évêque le corps de Jésus-Christ, renfermé dans l'ostensoir, et avant d'être massacré, il saurait bien dire, en faveur de la Liberté et de l'Egalité, quelques mots qui resteraient comme l'Evangile de l'avenir.

Il avait confié ce projet à Olympe, à Thomas et à Louis-Marie, pour goûter de son vivant les éloges que la postérité décernerait à ses mânes.

Ce dernier avait trouvé sublime ce plan, qui répondait à ses instincts brutaux et méchants. Mais envieux de toute supériorité et détestant son maître, il s'était trouvé jaloux de la gloire que le maître allait acquérir. Il avait donc envoyé au doyen du chapitre cette lettre que nous avons signalée, afin que celui-ci prit telle précaution qui empêchât Deladame de s'échapper au premier moment de la surprise générale. Dans le même but, il s'approcha de la Pauvresse, dont les regards ne quittaient guère le visage de son fils d'adoption.

– Il a une drôle de mine, mon maître, lui dit-il tout bas. Je crains bien qu'il ne fasse quelque folie. Il est tout étrange depuis.

Il indiqua Olympe du menton. La vieille femme le regarda fixement et se détourna avec mépris. Mais son attention était éveillée.

Bientôt la foule qui était dans l'église ondula sensiblement. La messe allait finir. Ceux des assistants qui n'avaient aucun caractère officiel commencèrent à sortir. Chacun se hâtait d'aller prendre place dans les rues qu'allait parcourir la procession, autour des fontaines qui allaient verser du vin, à côté des hautbois, fifres, tambours, trompettes et violons qui commençaient à faire rage par la ville.

La grande nef se trouva presque vide. Alors des bas-côtés et des chapelles émergèrent les groupes des confréries et des corporations, qui, chacune autour de sa bannière et des maîtres et syndics, vint prendre dans cette nef la place que les règles hiérarchiques de la vieille société lui attribuaient.

Les associations des artisans et des bourgeois descendirent sur la petite Place pour laisser aux grandes magistratures de la ville et aux confréries plus anciennes ou plus privilégiées, puis au clergé, le long espace compris entre le portail et l'extrémité du chœur.

Un détachement du corps de la garde bourgeoise vint se ranger sur la plate-forme extérieure de ce portail. Il était précédé par les tambours de ville et par l'huissier de la cité, vêtu d'une robe noire et monté sur un cheval blanc.

Dans l'église, touchant au portail, stationnait l'honorable corps des Administrateurs de l'hôpital, escortés de leurs sergents de police et de leurs archers. Derrière eux toujours en montant vers le chœur, se développaient les représentants des magistratures inférieures : Maréchaussée, Chambre prévôtale, Bureaux et Inspecteurs des classes, Amirauté, Eaux et Forêts, la Subdélégation, la Juridiction des traites.

Puis prenait place la statue miraculeuse de Notre-Dame, escortée par une nuée de jeunes filles. Deux maîtres de la corporation des tailleurs, en robe bleue à collet d'argent, portaient la statue, suivie par douze pauvres vêtus de noir et portant des cierges de cire blanche.

C'est derrière eux que nos deux groupes de matelots et de pauvres (qui occupaient encore leur position au bas de la nef, contre le portail ouvert) devaient prendre place, quand cette partie du cortège passerait à leur niveau. Au milieu de ces deux groupes, le représentant des Deladame avait le privilège de marcher tout contre la statue sacrée.

A la suite de la statue venaient les fonctionnaires subalternes des trois classes qui se mouvaient chacune dans un cercle distinct, au milieu de la cité : les gens du pouvoir central, comme on dirait aujourd'hui, et dont le chef direct était le Lieutenant-de-roi, remplaçant le gouverneur de la ville ; les gens de justice ou de l'état civil, sous la haute direction du Sénéchal du Boulonnois ; et les gens de la ville gouvernés par le Mayor.

Dans ce troisième groupe on remarquait l'avocat fiscal, le procureur fiscal, le notaire garde-scel, le notaire-argentier, notre ami Piquendaire avec les quatre autres élus-de-police, les deux tonneliers-jaugeurs, les inspecteurs-à-la-salaison, les portiers, les guetteurs, les fontainiers, avec leurs clefs et autres attributs de profession.

Derrière eux était rangée la masse des religieux et du clergé.

Debout, à l'extrémité du chœur, portant le Saint-Sacrement sous un dais dont les quatre hommes les plus notables de la province soulevaient les cordons, se tenait le vieil évêque, attendant que la tête de l'immense cortège se mit en marche.

Il avait à sa droite le Sénéchal et tous les magistrats royaux ; à sa gauche et précédés par les quatre sergents-à-verge, messieurs de l'Hôtel-de-Ville, avec leur toque à corne, leur robe dont la manche gauche était ornée d'une chaîne d'or pour le Mayeur, d'argent pour les échevins, faisant vis-à-vis à messieurs de la Sénéchaussée. Autour du dais, les six dignitaires du Chapitre et les vingt-un prébendés avaient leur place. Les vingt-trois membres du Corps-et-Conscil-d'administration du Boulonnois terminaient le cortège.

Après quoi une troupe de milice fermait la marche et la foule suivait.

Cette masse s'ébranla. La vaste église se remplit de chants. La maîtrise du chapitre avec ses huit musiciens et ses six enfants de chœur rivalisait avec les chantres et le clergé de toutes les chapelles.

La statue miraculeuse s'avavançait lentement et solennellement vers Gengulphe Deladame.

Celui-ci rougissait et pâlissait tour à tour et serrait d'une main convulsive la hampe de sa bannière.

Il échangea un regard vif avec Olympe de Gouges. Puis son visage prit l'expression d'une résolution implacable.

La Pauvresse s'était agenouillée et, la tête inclinée, les mains jointes, elle priait avec une ferveur ardente. Inglevert se tenait debout derrière elle et à côté de Gengulphe, et il fixait ses gros yeux observateurs tantôt sur Olympe, tantôt sur celui-ci, tout en s'efforçant de ne pas chanter la *Fanfare de la Reine* en faux-bourdon.

Dans un intervalle des chœurs, on entendit s'élever de la place un bruit formidable de clameurs et d'applaudissements. Mais chacun de nos personnages était trop préoccupé pour se demander quelle pouvait être la cause de ce bruit.

La statue approche. La voici en face de Gengulphe. Il fait un bond en avant. Il se sent comme ivre. Le sang lui bat aux tempes. Il ne voit plus rien qu'un nuage d'un rouge obscur, au milieu duquel s'avance une troupe d'êtres aériens ; à leur tête, il reconnaît son père et sa mère qui fixent sur lui des prunelles ternes et attendries.

Mais un rayon brûlant et passionné sort de derrière ce nuage et vient activer la flamme qui lui brûle le sang. Ce regard, il le reconnaît. C'est celui d'Olympe qui trouble son cerveau depuis trois jours. Ce regard, le raille et l'exalte. Gengulphe prononce quelques paroles de malédictions qui se perdent dans les notes du chant sacré. Il lève son bras armé de l'étendard.

Et puis ! qu'est-il devenu ?

Il y eut un moment de tumulte, de confusion surtout car peu de monde avait pu comprendre le sens des gestes de Deladame et il avait disparu avant que son arme n'eût touché l'image merveilleuse !

Il se passa alors quelque chose qui, pour beaucoup de spectateurs, ressembla à une vision céleste, et rappela quelques-uns de ces miracles dont la légende de Notre-Dame était pleine.

A la place de Gengulphe, et tenant sa bannière, une jeune fille d'une beauté merveilleuse avait littéralement surgi.

Ses vêtements tout blancs tranchaient avec le costume sombre des matelots et semblaient la soulever de terre. Ses traits nobles, doux et fiers, lui donnaient une sorte de majesté sereine. Une expression de prière, presque extatique, sortait de ses grands yeux, d'un bleu sombre, et le soleil paraissait avoir enlevé aux pierres précieuses et aux vêtements d'or, qui ornaient la Vierge, des milliers d'étincelles pour en faire une auréole aux cheveux noirs qui retombaient en boucles sur l'épaule de la jeune fille.

Oui, ce fut comme une vision dont le souvenir était resté dans la mémoire de nos grand'mères. Car tout avait été si brusque et tellement inattendu que bien des assistants furent tentés de croire, disions-nous, à un nouveau

miracle de Notre-Dame. N'était-ce pas elle qui descendait du ciel pour récompenser la piété de la bonne ville !

Mais l'énergique et franche figure du capitaine Broquant, qui montrait ses traits hâlés dans le voisinage de l'apparition ; le joli visage de Jacques Cazin, bien facile à reconnaître quoique le personnage fût recouvert d'habits de matelot ; et à côté de la mystérieuse jeune fille, la pâle, malicieuse et gentille face d'une autre jeune fille toute mignonne et rondelette, ramenèrent les plus ferventes imaginations à la vérité.

C'était bien Marie-Berthe Deladame que l'on revoyait. L'évêque, qui connaissait, comme toute la ville, les événements du dimanche précédent, envoya un sourire paternel à cette angélique physionomie. Il inclina doucement vers Berthe le corps du Seigneur, pour la bénir, et il fit signe que l'on reprit la marche.

Marie-Berthe avait rougi légèrement en voyant tant d'yeux admirateurs fixés sur elle. Elle se détourna et chercha son père du regard.

Elle le vit à quelque distance, appuyé contre une des colonnes de la nef, entre deux personnes, Louis-Marie Lullier et une belle femme, qu'elle ne connaissait pas, mais dont les prunelles ardentes, fixées sur elle, lui inspirèrent un malaise inexplicable.

Gengulphe fit à sa fille un signe sévère qu'elle comprit comme un ordre de suivre la procession. Elle s'inclina et portant le gonfalon-Deladame, escortée par son peuple de pauvres et de marins, elle prit la place traditionnelle à côté de la Vierge noire. Broquant et ses matelots, Mark, que la joie soutenait pour un instant et qui s'appuyait sur Jacques d'un côté et sur sa sœur de l'autre, se mirent à sa suite.

Qu'était-il arrivé ? deux choses bien simples :

L'Etoile-de-la-mer avait été jetée à la côte dans les environs de Dunkerque, emmenant Jacques que les vagues avaient rejeté dans le navire. L'entêté capitaine avait juré qu'il rentrerait dans son port de Boulogne et avec son bateau. La marée suivante l'avait renfloué, en effet. Grâce au beau temps et à un mâât nouveau qu'il avait pu armer, il avait abordé dans la matinée de la Saint-Marc là où il avait dit.

Marie-Berthe avait voulu assister à la procession.

En arrivant dans l'église, elle avait vu son père disparaître, adroitement jeté à terre par Inglevort. Elle avait saisi la bannière, bien connue avant qu'elle n'eût suivi le porteur dans sa chute.

XII

Marie-Berthe avait pour son père une tendresse naturelle qui, pendant ces cinq années d'absence, s'était accrue jusqu'à l'obsession par ce travail ininterrompu de l'imagination s'exerçant sur un objet que l'éloignement embellissait singulièrement.

Quand le petit cœur de l'enfant était devenu l'âme inquiète de la jeune fille, cette âme de l'adolescence pareille aux jeunes pousses de vignes vierges qui lancent partout leurs fibrilles cherchant où s'enrouler et s'attacher, elle n'avait rencontré, au bout de chacun de ses élans que l'un ou l'autre de ces deux rêves : son père et la Douce Dame.

Gengulphe, en envoyant sa fille en Angleterre, auprès des Penrose, pour l'arracher aux habitudes de la vie catholique, aux souvenirs pieux, aux mille allusions, maximes, images qui rappelaient sans cesse la mission des Deladame, Gengulphe avait fait le plus mauvais calcul. Il n'avait pas été lui-même en Angleterre. Il ignorait que les Penrose, habitués de père en fils à venir habiter au sein du foyer domestique des Deladame et à recevoir à leur propre foyer quelque membre de cette famille, avaient complètement perdu les préjugés haineux et les étranges ignorances que la bourgeoisie anglaise nourrissait contre le catholicisme.

Il y avait plus. Les Penrose étaient arrivés par la longueur du temps à se croire un peu des Deladame, à compter parmi leurs plus grands titres à la considération, leurs relations séculaires avec ces gens-là, et à partager, en quelque sorte, l'antique mission que cette excentrique et religieuse famille avait reçue de temps immémorial. L'histoire, la chronique, les légendes qui

remplissaient la petite maison de la rue Saint-Jean, à Boulogne, avaient des échos très-sonores dans la grande maison de *Cecil Square*, à Margate.

Pour comble de malechance, M. Penrose avait eu pour nourrice une Galloise contemporaine de la grand'tante de Gengulphe. La nourrice avait rencontré cette grand'tante à Margate. Elle y avait aussi vu, et pendant des années, le père de Gengulphe. On devine quelle impression profonde avaient faite sur cette imagination celtique les récits merveilleux dont se composaient les annales des Deladame.

Comme elle n'avait, dans la maison de son nourrisson, plus rien à faire que filer, chanter des ballades et raconter des histoires, elle alternait les légendes de Notre-Dame avec celles de la Table Ronde, et elle paraissait mettre sur le même rang les fils du Syrien et les compagnons du roi Arthur.

La petite Marie-Berthe trouva donc à Margate la tradition que son grand-père et les pères ou les tantes de celui-ci y avaient laissée, et la vieille Galloise continua, par les contes merveilleux et les antiques histoires, cette éducation que la Pauvresse de Notre-Dame s'était efforcée de lui donner, d'une façon, toutefois, très-interrompue par Gengulphe.

Mais si sa foi ne courait pas immédiatement le danger que son père avait désiré, le cerveau de l'enfant était plus exposé. Cette bizarre mixture intellectuelle où entraient de la bigoterie anglicane et du mysticisme français, cette éducation où les plus merveilleux récits de l'imagination catholique étaient rendus naïvement par une vieille filandière de Cornouailles menaçaient l'équilibre de cette petite tête.

Quoique la fillette fut d'une rare précocité et richement douée, bien qu'elle eût reçu le sens ferme et pratique des vieux bourgeois, en même temps que la délicatesse et la générosité de sentiments, qui avaient été regardées comme l'apanage des gens de sa race, on pouvait craindre les résultats d'une aussi étrange éducation.

Heureusement pour elle, la jeune fille rencontra l'un de ces hommes qui jouaient un si grand rôle dans l'imagination britannique au siècle dernier, un de ces grands missionnaires jésuites qui, traqués et persécutés, risquant à chaque jour leur liberté et souvent leur vie, déployaient, en effet, une activité, une puissance intellectuelle dans lesquelles les préjugés anglicans aimaient à voir le génie du mal, sans doute, mais enfin le génie.

Le R.P. Saint-Austle sut endiguer, si l'on peut dire, ces flots de mysticisme où le jeune cerveau risquait de se noyer. Il sut tourner en un culte pour la pureté et la charité cette passion, tout d'abord poétique et superstitieuse, de la fillette envers la Statue miraculeuse.

De cette autre série de récits qui narraient les vertus, les exploits des Deladame, elle retint surtout un respect profond pour le dernier né de cette race, un amour presque passionné pour son père, en qui son imagination voyait résumées toutes les qualités distinctives des Fils de Notre-Dame.

Elle revenait donc en France, chrétienne aussi ferme que fervente, fille aussi soumise qu'aimante.

Elle avait non-seulement dans la physionomie, mais dans toute son apparence quelque chose de grave et de gracieux à la fois. On sentait, en la voyant, qu'elle était à la fois femme et enfant.

Sa stature haute avait un aspect presque majestueux, que son port fier et son cou légèrement rejeté en arrière ne démentaient pas, non plus que ses traits expressifs et largement dessinés. Sa chevelure surtout, qui, noire, très-épaisse, s'élargissait autour de son front en une série de boucles onduleuses dont la poudre n'avait jamais éteint l'éclat, cette chevelure qui, semblait une couronne, contribuait à augmenter l'apparence grave de sa beauté.

Mais cette haute taille était si ronde et si souple, ce cou majestueux et ce front étaient si blancs ; cette bouche, assez grande et purement dessinée, laissait entrevoir des dents si rondes et d'un émail si nacré ; ces yeux bleus, qui exprimaient si bien la dignité, regardaient habituellement avec une candeur si bienveillante et si caressante, qu'on se rappelait bien vite les dix-sept ans de cette beauté solennelle.

Sa première pensée, en débarquant ce matin même, fut de courir, disions-nous, auprès de ce père qu'elle avait bien cru ne jamais revoir. En apprenant qu'il était à la cathédrale, elle avait cherché et était parvenue à l'y rejoindre. Chacun faisait place à la Fille de Notre-Dame, au capitaine Broquant, à Jacques Cazin, qu'on avait cru perdus et qu'on acclamait comme des ressuscités.

On sait le reste. Le mouvement des incidents avait été si vif que Marie-Berthe n'avait pas eu le temps de réfléchir. Elle avait vu disparaître son père. Le drapeau des Deladame s'était trouvé dans sa main. Chacun de ses

gestes avait été instinctif, jusqu'au moment où elle s'était retournée et où elle avait vu son père lui ordonner de suivre la procession.

Elle avait obéi, mais elle avait quitté cette procession tout aussitôt que M. le Lieutenant-de-Roi et M. le Mayor eurent mis le feu à une colonne carrée remplie de copeaux qui allait flamber proche de l'Hôtel-de-Ville. Elle n'avait pas voulu accompagner plus loin le cortège, qui devait retourner à la cathédrale pour entendre un sermon sur la reconnaissance patriotique due par les Boulonnois à saint Marc et à la sainte Vierge.

Escortée par Jacques, à qui son costume de matelot seyait fort bien ; par Mary-Anne Penrose, par Mark, bien las, mais soutenu par le bonheur de se sentir à côté des trois êtres qu'il aimait le plus au monde, elle gagnait la maison paternelle en se demandant pourquoi M. Deladame, au lieu de l'appeler à lui, comme il semblait à la jeune fille que sa tendresse de père eût dû le pousser à le faire, l'avait obligée à suivre la foule.

A la vérité, en ordonnant à sa fille de prendre rang à la procession, il avait obéi inconsciemment à un mouvement d'effroi, de stupeur, amené par la réaction qui s'était faite dans son cerveau, quand après une si violente tension d'esprit, il s'était tout brusquement senti jeté à terre.

Il n'était pas bien fier de ce mouvement, ni, du reste, d'aucune partie de sa conduite pendant cette matinée.

Il était agacé, fiévreux et quineux, et il n'était pas éloigné de faire retomber sur sa fille les ennuis qui venaient de porter un si rude coup à sa vanité. Il lui en voulait surtout d'être arrivée au moment de sa déconvenue et de l'avoir vu ridicule, battu, humilié, quand il avait rêvé de la recevoir du haut de sa gravité et de son autorité paternelle comme du haut d'un trône.

C'est dans ces dispositions, petitement tendres, qu'il l'attendait. Il n'avait pas cru convenable de lui faire les honneurs de la Salle. Il l'attendait donc dans la salle à manger, essayant de causer d'un ton dégagé avec Olympe. Louis-Marie, debout près de la porte du corridor, et la vieille Gothon, roulant le coin de son tablier bleu à la porte de la cuisine, complétaient l'assistance avec Thomas fort pâle et fort parfumé.

Marie-Berthe entra. Elle ne vit rien que son père et, se précipitant vers lui, elle lui jeta les mains autour du cou ; puis, posant la tête sur l'épaule paternelle, elle sanglota. —

– Mon père, mon bien cher père, murmura-t-elle, comme il y a longtemps que je ne vous ai vu, et avec quelle impatience j’ai attendu ce jour-ci !

Gengulphe sentit quelque chose de très-doux qui s’agitait dans son cœur. Mais il se raidit contre l’émotion qui le gagnait. Il pensa qu’il allait passer définitivement pour un homme faible, s’il ne résistait pas à l’attendrissement. Il repoussa, doucement toutefois, – car il n’était pas méchant – la jeune fille, et la fixant avec gravité, il lui dit

– Je ne veux pas croire, ma fille, que votre première parole à votre père soit un reproche. Les gens comme M. Deladame ne doivent pas être jugés comme des hommes ordinaires. Si je vous ai éloignée de moi, j’ai eu des raisons philosophiques pour agir ainsi. Je suis un vieux Romain, ma fille, et c’est dans le sein de la famille qu’il faut commencer à combattre ces faiblesses d’esclave que le paganisme condamnait et que le christianisme a fait pénétrer partout, dans les sentiments comme dans le gouvernement des empires.

– C’est très-beau et digne du vieux Caton, ô le plus fier des humains, murmura Olympe !

Marie-Berthe jeta à son père un regard très-tendre et recula silencieusement. Gengulphe s’était avancé vers Mary-Ann Penrose, et, lui baisant la main :

– C’est l’hospitalité qui est le premier devoir, Mademoiselle, dit-il, et cette vertu devient divine quand elle est doublée d’une amitié antique comme celle qui unit votre famille à la mienne.

Mary-Anne Penrose, toute mignonne, toute vive, toute mutine, toute coquette, tournait son gentil visage aux fraîches couleurs, vers chacun des personnages. Ses prunelles d’un bleu clair et limpide s’éclairaient à chaque instant d’une petite lueur malicieuse. On eût dit que toute excentricité, tout ridicule, toute recherche prétentieuse frappait son cerveau de façon à y produire une flamme légère qui s’échappait par ses prunelles. –

Elle s’inclina devant M. Deladame. Elle répondit en un français fort correct et avec une prononciation quelque peu sautillante qui scandait chacune de ses paroles et lui donnait plus de relief :

– Mon cher père et ma mère bien aimée ont consenti à grand peine à se séparer de moi, même pour peu de temps. Mais ils étaient si malheureux de

voir s'éloigner Berthe, ils ont versé tant de larmes, et ce fut dans notre petite ville un deuil si général qu'ils n'ont pas voulu la laisser partir sans moi, afin que quelque chose d'eux-mêmes suivit notre chère idole.

Gengulphe se mordit les lèvres. Olympe, qui avait toujours été, même au temps de sa vive jeunesse, plus artiste que galante, observait en peintre plutôt qu'en rivale ces deux jeunes filles d'une physionomie, en des genres divers, si accentuée. Thomas paraissait ne pouvoir tenir en place.

Mark s'était assis, épuisé. Son visage était bien pâle, mais ses regards éteints et tendres suivaient avec une admiration évidente chacun des gestes de Marie-Berthe. Jacques Cazin, très-rouge au contraire, promenait les vifs rayons de ses prunelles sur chacune des trois femmes. Louis-Marie était comme en arrêt sur Mademoiselle Deladame et ses yeux surnois se remplissaient d'une ardeur à laquelle, du reste, nul ne prenait garde.

– Ma maison est à vous, Mademoiselle, reprit Gengulphe. Je suis heureux que vous m'honoriez de votre visite. Vous montrerez à nos jeunes filles, hébétées par la superstition, ce que c'est que l'éducation de la libre Angleterre.

Mary-Ann secoua la tête.

– Bien loin de donner l'exemple, c'est l'exemple que je viens chercher, répondit-elle avec une gravité qui donnait un caractère ravissant à ses traits délicats. Je suis venue pour achever de m'instruire dans la religion catholique.

Gengulphe ne put retenir un geste de dépit, mais son attention fut attirée d'autre part. Gothon était venue prendre, dans ses bras Marie-Berthe, elle déposa un gros baiser sur ses deux joues. Louis-Marie s'était avancé à son tour. La jeune fille, repoussée par l'expression cynique du personnage, s'était reculée.

– Laissez-vous faire, mademoiselle, dit gravement Gengulphe, tandis que Mark serrait les poings. C'est l'usage antique et patriarcal. J'ai l'habitude de considérer mes domestiques comme mes égaux. Louis-Marie, d'ailleurs, n'est pas un personnage ordinaire.

Marie-Berthe avança docilement le front.

– Du reste, il est temps que je vous apprenne, ma fille, pourquoi je vous ai fait revenir d'Angleterre. Je veux vous donner une mère et un mari.

Toutes les personnes présentes laissèrent échapper un geste de surprise. M. Deladame promena autour de lui un regard imposant, et chacun, pour des raisons fort différentes, baissa les yeux. L'orateur sentit son orgueil, son autorité et sa solennité s'en accroître.

– Madame, continua-t-il, en prenant la main d'Olympe et en la baisant galamment, me laisse espérer qu'elle daignera accepter l'hommage de mes vœux et je compte que vous aurez pour elle tout le respect, toute la tendresse que mérite une femme d'un caractère si noble, d'une vertu si supérieure à l'humanité et d'une intelligence d'élite. Ce sera l'épouse de votre père et c'est assez. Pour vous, ma fille, je vous ai choisi, de longue date, un époux. J'ai fait tous mes efforts pour qu'il fût digne de moi et tel qu'une femme comme doit être ma fille peut le souhaiter. C'est un homme que vous ne connaissez pas encore beaucoup, bien qu'il soit votre parent. Le voici. C'est M. Thomas Deladame de Thiembronne.

Marie-Berthe laissa tomber brusquement sa tête sur son épaule. Il se fit un moment de silence. Les cloches de la cathédrale sonnaient la fin de la cérémonie. La jeune fille releva vivement la tête. Sa belle et calme figure rayonnait de sérénité.

– J'étais loin de songer au mariage, mon cher père ; mais comment pourrai-je n'être pas heureuse de vous obéir, dans toute la mesure de mes forces !

Thomas s'était précipité vers Marie-Berthe.

– Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec une révérence bien faite pour éblouir cette provinciale, croyez que j'apprécie mon bonheur et que j'ai essayé de m'en rendre digne en cultivant les gens d'esprit. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas connu le grand Voltaire. J'ai failli arriver jusqu'à lui. J'ai assisté à ses derniers moments dans le corridor de son hôtel, après avoir été renvoyé de son antichambre.

– Oui, oui, se disait Louis-Marie, jabotte, jabotte. Mais tu ferais mieux de faire ton testament. Et elle serait la femme de cet imbécile-là ! Non, non ; la route s'ouvre pour moi. Un caillou me gêne, tant pis pour ce caillou et pour tous les autres cailloux, d'ailleurs. Qu'est-ce qui aurait jamais cru que cette petite fillette fût devenue en cinq ans la plus belle fille de tout le pays.

Jacques s'était approché d'Olympe et, baissant les yeux, comme s'il eut craint de ne pouvoir cacher l'éclair de malice qui illuminait son regard, jusque-là candide comme celui d'une jeune fille, il lui dit à voix basse :

– Voilà donc ce que vos yeux étincelants m'avaient promis, madame ! Cette noble ambition qui songeait à gouverner le monde et qui enflammait mon esprit des plus hautes et des plus violentes ardeurs s'abaissent jusqu'à ces visées : devenir la femme d'un marchand de vins de province.

Les prunelles de la jeune femme brillèrent de leur éclat le plus passionné. Elles se reposèrent un instant sur le beau garçon qui lui décochait un regard furtif.

– Que vous êtes enfant ! dit-elle. Le soleil daigne éclairer les réduits les plus sombres. Mais il continue sa route, malgré les prières des mortels qui voudraient fixer tous ses rayons sur leur unique personne. Je laisse à cet homme vertueux et généreux ses illusions. Ma place est déjà retenue dans le carrosse de Calais à Paris.

Gengulphe était distrait par la vue d'Omérine et d'Inglevert, qui s'en venaient présenter leurs hommages à la Fille de Notre-Dame.

– Je vous défends d'entrer désormais chez moi, dit-il gravement à la Pauvresse.

– Cela n'est pas en ton pouvoir, Gengulphe.

– Alors, reprit celui-ci avec un commencement de colère, je défends à ma fille de vous recevoir. J'espère qu'elle n'osera pas me désobéir.

– Je n'y songerai jamais, mon père ; mais pour cette fois du moins, vous ne voudrez pas m'interdire de dire à Omérine que ma mère, en mourant, m'a recommandé d'aimer et de respecter toujours son amie dévouée ; vous me pardonnerez de lui dire que je l'aime et que je n'oublierai jamais sa tendresse pour nous. Elle est, du reste, trop sage et trop pieuse pour me forcer à vous désobéir, et elle ne viendra plus ici sans votre permission.

– Vous avez raison, Fille de Notre-Dame. Vous parlez comme vous devez parler, car vous êtes une sainte en toute chose. Mais je veillerai sur vous, ma fille. Je sens l'orage s'approcher. Je vous vois en plus grand danger que vous n'avez été l'autre soir sur la mer. La Vierge Noire vous sauvera-t-elle encore ?

– Moi, je vous dis que vous êtes un ingrat, monsieur Deladame, s’écria Inglevert. Quand je vous ai si bien jeté sur le pavé sans vous faire de mal !. je l’ai toujours dit, qu’on serait un jour étonné de ma force. Ah ! oui, un jour on verra l’Ambassadeur des âmes du Purgatoire devenir méchant. Ce sera un spectacle comme on n’en a jamais vu. Mais tout s’en va à tous les diables.

– Monsieur Mark Penrose, monsieur Jacques Cazin de Mazinghem, dit M. Deladame, qui n’avait pas écouté Inglevert, vous comprendrez aisément que je ne puisse plus vous garder auprès de moi dans une maison où demeurent trois jeunes femmes. Les usages bourgeois m’y autorisent, sans doute ; je ne les approuve pas.

– Ma foi, monsieur Deladame, dit Jacques en regardant l’homme austère bien en face, vous prévenez mes vœux. J’ai pris goût à la mer, et au diable le grand-livre et les comptes-courants. Je suis orphelin, je n’ai d’adieux à faire à personne. Ce soir même, je serai embarqué. Il faut bien que je me sauve, murmura-t-il, car je veux être noyé si je sais de laquelle de ces trois femmes je suis épris. Viens-tu, Mark ! reprit-il à haute voix. Le pauvre garçon ne répondit pas. Il était évanoui.

Mary-Ann se jeta à son cou. Berthe s’avançait vers lui.

– Mademoiselle Deladame n’a rien à faire ici, dit Gengulphe avec solennité. M^{me} Aubry daignera vous accompagner à votre chambre.

Berthe jeta un regard attendri sur Mark. Elle s’inclina silencieusement et gagna la porte, suivie par Olympe que Thomas s’obstina à escorter.

Jacques s’était précipité vers son ami et le prenant dans ses bras vigoureux, il le porta à la fenêtre qu’il ouvrit d’un coup de pied, à la véritable colère de M. Deladame. Mark revint à lui. Jacques l’assit sur une chaise. Le malade, encore troublé, saisit la main de sa sœur et l’approchant de celle de Jacques, il murmura :

– Vous, du moins, soyez heureux.

Les deux jeunes gens rougirent. Mark reprit sa connaissance.

– Mary-Ann, dit-il, je ne resterai pas ici un jour de plus. Nous reprendrons ce soir le paquebot.

– Oui, cher Mark. Monsieur Deladame, dit la jeune fille en fixant sur ce personnage qui lui rappelait une enseigne de paon couronné, son regard

malin, je vous remercie, au nom de tous les Penrose, de vos intentions hospitalières. Mais je crois que ce n'est pas auprès de vous que j'apprendrai mon catéchisme. J'espère que vous ne serez pas aussi sévère pour moi que vous l'avez été pour cette vieille amie de M^{me} Deladame et qu'il me sera permis d'embrasser Berthe avant mon départ. Monsieur Jacques, et il sembla que sa riante prunelle s'emplit de rayons caressants, Mark m'a souvent parlé de vous, si souvent qu'il a forcé tous les Penrose à vous estimer et à vous – elle hésita un instant – à vous aimer. Ne l'oubliez pas, ce cher Mark. Nous ne vous oublierons pas.

D'un geste vif, elle lui tendit la main que Jacques saisit, qu'il trouva d'une douceur enivrante, qu'il baisa ; et ce baiser lui descendit jusqu'au fond de l'âme.

Quand il se redressa, il trouva les yeux de la jeune fille cherchant les siens et s'y fixant avec une gravité, une continuité qui le firent tressaillir ; on eut dit qu'elle interrogeait quelque chose au fond de l'âme du jeune homme.

– Ma foi, pensa Jacques, plus rouge qu'elle, je crois que c'est elle, des trois, qui me ravit le plus, mais comment est ce possible, puisque cette Olympe me rend fou et que je dois épouser la Fille de Notre-Dame.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE BOURGEOISE EN 93

I

Le 4 nivôse an II – qui correspond au mardi 23 décembre 1793, veille de Noël – Chuppin Belamy, crieur de ville, se promenait, dès le grand matin, par les rues et les carrefours de Boulogne-sur-Mer, proclamant un avis du Conseil-général de la Commune de ladite ville. Il n'avait guère changé depuis que nous l'avons vu, il y a six ans, accourant sur l'ordre de Delle, à la tête des malandrins de la ville, pour houspiller le père Piquendaire, les gabelleux et Poussaton jeune.

Il est toujours imberbe et galamment déhanché, seulement ses regards effrontés se chargent parfois de gravité dictatoriale. Il se croit en effet, devenu un notable bourgeois – il est crieur de ville à 25 sols d'appointements par jour, sans les bénéfices – mais il peut certainement se donner pour un notable citoyen : Il est porte-drapeau national ; membre du Comité militaire ; il a été président du Comité d'une des trois sections

électorales, vice-président du Comité de Surveillance et de Sûreté générale de la ville.

Enfin il s'avancait d'un tel vol dans les hauteurs de la popularité qu'il en vint à exciter la jalousie de son ami intime Louis-Marie Luillier.

Celui-ci, c'est le grand citoyen du Boulonnais, le directeur de l'opinion, le dictateur réel de la cité, le président, sans cesse acclamé, de la Société Populaire Républicaine, qui a succédé, à Boulogne, au club des Amis de la Constitution, comme les sans-culottes ont succédé, à Paris, aux candides jureurs du jeu de Paume.

Luillier n'a pas permis qu'on réélut Chuppin vice-président de cette Société, aux dernières élections mensuelles. Chuppin, qui n'a pas l'encolure d'un homme aimant les luttes directes, n'a point paru se formaliser de cet échec. On peut croire qu'il est resté l'ami et le second dévoué du chef de la démocratie boulonnaise. Seulement, il redouble d'éloquence à son club où l'on commence à dire qu'il expose mieux les principes que Luillier.

Ce 4 nivôse, donc, Chuppin Belamy avait un avis du Conseil-général de la Commune à publier. Après s'être donné connaissance du document, et avoir constaté qu'il sentait le bon parfum du sans-culottisme, il condescendit à prendre la petite rondelle de cuivre sur laquelle il frappait pour appeler le populaire, et il se mit en chemin.

Le Conseil-général – c'est-à-dire l'assemblée composée du maire, des officiers municipaux et des notables – annonçait aux citoyens qu'ils eussent à se livrer à la joie et à se préparer à fêter par une allégresse désordonnée les trois solennités qui allaient se succéder durant les jours suivants.

Le lendemain, 5 nivôse, première solennité et premier jour, on proclamerait l'inauguration du Gouvernement Révolutionnaire, c'est-à-dire la suspension de toutes les garanties de droit naturel ou écrit, constitutionnelles ou légales ; on annoncerait l'autorité dictatoriale des commissaires de la Convention.

Le 6, on devait se préparer, en balayant toutes les voies de la Révolution, en dénonçant les suspects, en surveillant les modérés, en terrorisant les tièdes, à recevoir le représentant du peuple André Dumont, dont le porteur-d'ordres était annoncé pour le 6 nivôse.

L'illustre représentant, bien connu de la ville qu'il était déjà venu régénérer et remettre au pas de la République, arriverait le 7.

Les citoyens devaient se tenir prêts à témoigner leur allégresse à toute heure du jour et de la nuit.

Le 8 nivôse était un jour solennel entre tous. Le souvenir en resterait dans la mémoire des hommes jusqu'à la fin des siècles ; ce jour-là, en effet, le représentant André Dumont porterait le dernier coup à *l'idolatrie* et *cathédralique* superstition dite de la Vierge Noire, ci-devant miraculeuse.

Nous résumons ainsi brièvement la proclamation, qui n'était pas, d'ailleurs, l'affaire principale. Chuppin, qui savait fort bien le Conseil-général dominé par le Comité de Surveillance Révolutionnaire, celui-ci dirigé par la Société Populaire Républicaine, dont il était, lui, un des membres les plus influents, Chuppin ornait l'avis officiel de commentaires beaucoup plus intéressants que le texte.

Il s'était fait escorter par quelques soldats de la milice nationale, afin de saisir, en flagrant délit d'incivisme, les scélérats, qui dévoileraient leur aristocratie en écoutant sans enthousiasme les avis du Conseil-général et du bon patriote Chuppin.

Il se donnait en outre la joie maligne de forcer le père Piquendaire à l'accompagner officiellement.

Celui-ci – les Elus étant remplacés par les Commissaires – était devenu commissaire de police. Depuis le commencement de la Révolution, il se promettait chaque jour de donner sa démission. Mais il hésitait toujours.

Le trouble et l'effroi qui avaient saisi les esprits et les consciences l'avaient quelque peu hébété. Il méprisait furieusement les nouveaux maîtres de la cité, mais il obéissait. Il arrêtait les gens, chapeau bas ; il emprisonnait, en pleurant ; il garrottait, après avoir demandé leurs bénédictions aux gens qu'il avait ordre de saisir. Il obéissait toutefois.

Chuppin Belamy, accompagné, en outre, du tambour de ville, qui joignait ses roulements au son plus aigu du plat de cuivre, avait parcouru tous les quartiers de la cité. Il arriva à sa dernière station, à l'entrée du port, au *Coin menteur*.

Il fit battre un ban. La foule des matelots et des matelotes accourut avec une allure à la fois curieuse et craintive, montrant des visages renfrognés,

mais que le moindre incident pouvait dérider. Cette race *marinière* hésitait encore entre la haine et l'amour de la Révolution.

Effrontée et pillarde, pieuse et vaillante, mobile, enthousiaste et colère comme l'enfance, respectueuse comme tout ce qui combat, traditionnelle comme toutes les races où la femme domine, où le foyer domestique symbolise le bonheur, elle adorait dans la République le bruit, la guerre, la course contre les Anglais ; elle détestait dans la Révolution le mouvement incessant, l'avènement des coquins et surtout l'impiété.

En regardant bien, nous trouverions au *Coin menteur* la plupart des matelots que nous connaissons, le capitaine Thueux, le capitaine Broquant (Broquant-le-Vrai, comme on disait pour le distinguer de son cousin Broquant-Bannière) Zabelette-Gros-Mollets, Zaqueline Quatre-Nations et son époux Loulou.

Broquant et Thueux commençaient déjà à conquérir cette renommée de vaillants corsaires qui est devenue historique.

Ils écoutèrent silencieusement la proclamation municipale, mais le groupe qui les entourait fit entendre quelques murmures. Chuppin Belamy sourit.

– On dirait, Zabelette-Gros-Mollets, que tu n'approuves pas les belles phrases de nos conseillers municipaux.

– Continue ta petite histoire, mon Belamy, répondit la vieille femme. Si quelqu'un t'interroge toutefois et quantes sur le sentiment de Zabelette, je te dirai où il faudra fourrer ton nez pour le connaître.

La foule rit de bon cœur et Chuppin se tint les côtes. Il était bon prince, et pourvu que les principes fussent respectés, il n'était pas ennemi d'une phrase spirituelle. Mais Thueux savait aussi que ce personnage était surtout de race policière et surnoise, homme habile à faire jaser le pauvre monde. Il se retourna, lança un regard expressif au milieu de la foule, qui se tut.

– Ces braves gens ont murmuré, en effet, dit-il d'un ton de bonhomie à Chuppin. C'est leur patriotisme. On avait annoncé que tu allais proclamer de nouvelles victoires de la nation.

– Bon. Mais ça n'est pas que ça me gêne vos murmures. Toutefois s'ils s'adressent à la dernière partie de la proclamation où il est notifié que le représentant du peuple André Dumont va balayer les restes de l'infâme

superstition, tant pis pour vous. On dit que vous êtes restés des fanatiques, en fermant les yeux, comme des animaux, à la lumière versée par les immortels principes dont j'ai l'honneur d'être. Oui, j'en serais fâché pour vous, car je vous aime, moi. Ainsi, malheur à ceux qui se rappelleront que demain c'est la ci-devant Noël, une fête bonne pour les étables et les ânes, comme elle l'avoue elle-même. Le citoyen Piquendaire a l'ordre de vous surveiller, et vous connaissez son zèle patriotique pour la République.

– Que le diable l'emporte, pensa le bonhomme en s'inclinant poliment devant Belamy.

– Maintenant je n'ai plus qu'une chose à vous dire. Vous connaissez les fantaisies du citoyen représentant. Si j'étais de vous, je préparerais mes lampions. En avant, rompez les rangs. Que chacun reste chez soi ou au cabaret.

Il s'éloigna majestueusement. Il ne tarda pas à être accosté par un individu qui l'avait suivi de station en station et dont il avait admiré la toilette. Car il était lui, Belamy, porté aux élégances ; et il appréciait la pureté patriotique que démontrait le costume du nouveau venu. C'était le pur vêtement du sans-culottisme en la fin de l'année 93. Le personnage portait le pantalon large, la petite veste qu'on nommait communément carmagnole, le bonnet rouge, la perruque noire, les grosses taches postiches, le gros gourdin en guise de canne, la pipe courte en place de cure-dents.

– Citoyen, dit cet élégant en secouant les cendres de sa pipe, je te connais et je ne te connais pas. L'illustre Robespierre lui-même, mon patron et mon idole, le pourrait s'expliquer plus clairement. Mais pour ne pas te laisser plus longtemps le bec dans l'eau, ce qui est une position plus pénible encore dans les ports de mer, puisque l'eau est salée, je te dirai que je suis un Observateur de l'esprit public parisien, je me nomme Poussaton jeune.

– Le grand et célèbre ami de Louis-Marie Luillier, s'écria Chuppin en s'inclinant profondément.

– Grand et célèbre ! je ne te démentirai pas ; je fais profession de représenter la politesse française, à l'instar de mon patron et de mon idole ! Mais réponds-moi franchement ; je suis un homme franc et rancuneux. Il y a six ans environ, tu as voulu me casser les reins. Je n'oublie jamais rien. Je

ne t'ai pas encore pardonné. A cette même date, un homme et une femme m'ont berné dans cette même ville. La femme, tu la connais et tu ne la connais pas, c'est Olympe de Gouges. Je l'ai fait guillotiner, le 3 novembre dernier, ou pour parler plus convenablement, le 13 brumaire. J'apporte de ses cheveux à l'homme à qui je promets le même sort. Cet homme, c'est le citoyen Deladame. Tu vois je suis franc et rancuneux, comme mon idole le grand citoyen Robespierre, excepté qu'il n'est pas franc. Toi, si tu veux que je ne t'apporte jamais de cheveux de ta belle, réponds-moi avec la candeur de Philémon. Que penses-tu de Luillier ? C'est mon ami intime. Ainsi tu peux m'en dire du mal. On commence à se défier de lui à Paris. Son ambition inquiète le Comité de Salut public.

Tous deux continuèrent leur chemin dans la rue de l'Ecu.

Le groupe des matelots et des matelotes avait pris sa route en sens inverse des deux sans-culottes. Il gagnait, par le quai, cette extrémité du port que nous avons nommée, on s'en souvient, le *Musoir*.

La matinée était brumeuse, la mer calme, les petits flots grisâtres battaient, comme tristement, les planches du quai. Le port était presque vide ; le commerce était nul, la navigation interrompue. Les navires danois et américains étaient les seuls qui pussent encore se hasarder à entrer. Il n'y en avait aucun en ce moment. La République était en guerre avec tout le reste de l'univers.

Excepté à bord de quelques petits bateaux qui se préparaient à aller timidement jeter leurs filets à une demi-lieue en mer, et sauf quelques marins portant des sabres et des espingoles vers un navire d'un peu plus fort tonnage, qui allait, à titre de corsaire, courir la Manche, en quête de quelque gros et pansu trois-mâts anglais, tout était morne et silencieux.

Le groupe des matelots avait traversé le quai sans ouvrir les lèvres. La babillarde Zaqueline elle-même avait appris à se taire à l'école de la Terreur. On attendait, pour parler, qu'on fût arrivé au *Musoir*. Là, au milieu des flots, en quelque sorte, on n'avait pas à craindre d'être surpris par les espions – et alors, l'espionnage étant considéré comme un devoir révolutionnaire, tout bon démocrate était volontiers espion. – Là, n pouvait deviser en liberté, sans autres auditeurs que mer jolie, et c'était là qu'on se dirigeait instinctivement quand on avait à *palabrer*.

En ce moment, le *Musoir* n'était pas complètement vide. Les marins hésitèrent un instant, puis ils continuèrent leur chemin en murmurant :

Madame Omérine ! c'est madame Omérine. Là i-devant Pauvresse.

C'était elle, en effet, à peu près telle que nous l'avons vue, il y a six ans, un peu plus maigre peut-être, d'un teint plus rose et plus diaphane. Mais, malgré les rudes labeurs qu'avaient pu lui faire éprouver tous les événements de ces dernières années, elle avait gardé cette gravité presque impassible de visage qui contrastait si souvent avec l'énergie de son langage. Elle conservait surtout cette frappante sérénité du regard, sérénité propre aux mystiques, dont les pensées aiment à errer dans les plaines de l'infini.

Rien n'était changé dans son costume ni dans ses habitudes. En ce moment, tête nue, avec son long bâton et son mantelet noir à capuchon, elle regardait vers la haute mer.

On la salua. Elle ne répondit pas et ne se retourna pas.

– Elle est dans ses lunes, murmura Broquant-le-Vrai, mais nous voilà seuls, Thueux. Qu'est-ce qu'il a voulu dire, ce vilain jocrisse, avec sa « dernière atteinte qu'on allait porter à la superstition ? » Et dire que ce sale fainéant-là et tous ses pareils sont nos maîtres et les bourgeois d'aujourd'hui ?

– Je vais vous l'expliquer, moi, ce qu'il voulait dire, répondit la Pauvresse en faisant brusquement un demi-tour sur elle-même. Je l'ai vu. Je l'ai vu. Les temps prédits sont arrivés. On va déshonorer Notre-Dame. L'image de saint Luc va disparaître. La Patronne du Boulonnais, celle qui a répandu tant de bénédictions, de biens et de grâces sur nos pères, va quitter la ville maudite, comme elle a quitté les autels profanés.

– Ça, s'écria Zabelle, nous ne le souffrirons pas. Nous avons tout souffert. On a persécuté nos prêtres, aboli nos fêtes, martyrisé les braves gens et mis les coquins, les Luillier et les Bellamy, en haut de tout. Nous n'avons rien dit, pour une cause ou une autre. Mais si on pense martyriser Notre-Dame, qui est-ce qui bénira nos filets et qui est-ce qui sauvera nos hommes de la tempête et nous les ramènera ? Est-ce que ce sera la sainte Liberté ? Hein, parlez donc vous autres.

– Tais-toi, bonne femme, répondit la Pauvresse. Crois-tu que si Notre-Dame le voulait, elle n’a pas les anges et la tempête, les maladies, la peste et la mort ? Mais les temps prédits sont arrivés. Victoire ! victoire ! deux fois victoire. A la troisième fois, malheur ! C’est la prophétie des Deladame. Ce sont les propres mots que, la Vierge Noire dit au Syrien, neveu de saint Luc, et à la fille des rois saxons, quand ils portaient la Statue merveilleuse. Deux fois, la Sainte-Vierge a triomphé, une fois contre les Anglais, une fois encore contre les hérétiques. Voici venir – ah ! ils sont déjà venus – les pires ennemis de la bonne Dame, et pires que les Anglais, et pires que les Huguenots. Cette fois, malheur !

Elle se tut un instant. Son regard clair et limpide, qui contrastait d’une façon si saisissante avec l’ardent enthousiasme de ses pensées, se levait vers le ciel comme s’il eut voulu percer les nuages gris qui enveloppaient la terre.

Ce langage mystique, ces souvenirs du lointain passé qui contrastaient aussi, d’une si étrange manière, avec la proclamation qu’ils venaient d’entendre, faisaient battre le cœur des matelots et verser des larmes aux matelotes, les uns et les autres gens de facile émotion et fort sensibles aux images de l’autre monde.

– Et moi, reprit la vieille femme, en levant solennellement son bâton, je suis de la race saxonne de la tribu de la Cour-de-l’Ouest. Je suis la descendante des serviteurs, comme Marie-Berthe Deladame est la descendante des rois. Je suis la dernière, comme elle est la dernière. Mais si les deux femmes sont fidèles, les deux hommes sont des traîtres et des renégats. Gengulphe Deladame a trahi son sang, Inglevert Flaminge a trahi son sang. Que peuvent les femmes quand les hommes sont lâches ! Tout est fini. Les temps sont venus. Le monde va être livré à Satan. La bonne Dame va regagner le ciel et la malédiction va descendre sur cette terre boulonnaise qui fut son domaine. A moins.

Elle s’arrêta, ses yeux se fermèrent un instant et un léger tremblement agita ses mains.

– A moins, reprit-elle, que nous ayons le courage et que nous soyons jugées dignes d’affronter, Marie-Berthe ou moi, une mort horrible. Mais

quelle mort ? et laquelle des deux ? Marie-Berthe ou la Pauvresse ? la Fille ou la Servante ?

L'attention était grande, les cœurs battaient plus fort, et Zabelette passait des larmes aux sanglots. Mais elle se contenait de son mieux, et l'on n'entendait guère, autour de ce bizarre petit cénacle, que le bruit monotone de la houle grise, battant paresseusement, et comme avec des soupirs fatigués, les pierres du quai.

Le silence fut interrompu par une voix qui paraissait sortir du pied de ce quai. Elle chantait sur un air de complainte, s'harmonisant parfaitement avec la molle et mélancolique cadence du flot :

– O Dame de là-haut, quand le gardien fidèle
Sa garde laissera,
Lors satanique loup de sa gueule cruelle
Gaule ensanglantera.
Et l'immortelle Image, en devenant mortelle,
Monde condamnera.

– Voilà la prophétie des Flaminge, dit la vieille femme, car eux aussi ils ont leurs souvenirs.

– C'est la voix d'Inglevert, l'Ambassadeur traître et renégat, s'écrièrent les matelots.

Omérine se baissa sur le parapet. Inglevert longeait le quai, monté dans un batelet. Elle lui fit un geste impérieux. Il avança jusqu'à l'une de ces échelles de fer qui montent du pied de la jetée jusqu'à la plate-forme.

On vit bientôt paraître au-dessus du madrier servant de garde-fou son immense tricorné noir. Une grande cocarde tricolore, large comme une soutasse, y avait remplacé les os de mort ; et ce chapeau laissait voir les bords d'un bonnet rouge tombant jusqu'aux sourcils. Les yeux d'Inglevert étaient congestionnés, ses traits fort bouffis, son habillement noir absolument en loques. A part cela, lui non plus n'était guère changé depuis six ans.

– Qu'est-ce que tu faisais là, Inglevert ? lui demanda Broquant avec rudesse.

– Je venais espionner les aristoertes, donc, pour le bonheur de la République. Comprenez bien, capitaine, je vous avais vu et votre

compagnie venir par ici. Je me suis dit : Ce sont des braves, ils vont comploter pour le fanatisme, je m'en vais les surveiller. Mais j'ai entendu la Pauvresse qui parlait des choses du temps passé, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un peu de musique et de chanter la chanson qui m'avait bercé.

– Et dire, murmura Jacqueline, qu'il faut entendre de pareilles choses et ravaler sa langue.

– Eh ! non, c'est trop, au bout de tout, s'écria Zabelette. Il avoue qu'il nous a voulu espionner, ce scélérat de traître qui a fait emprisonner plus d'honnêtes gens qu'il n'a de trous dans ses culottes, et nous ne le jetterions pas à l'eau !

– Tu es venu sous ma caution, Inglevert, dit Omérine en levant son bâton, tu t'en iras libre. Va-t-en, je te parlerai aujourd'hui, va-t-en.

– C'est pour vous obéir, ma sœur, répondit-il. Car moi, je n'ai peur de rien. Toi, Zabelette, il y a longtemps que je t'aurais dénoncée, mais tu ressembles trop, là, par le bout du nez, à mon ami Mistenflûte, que j'ai fait arrêter comme accapareur, pour prouver mon civisme. Il avait une livre de beurre de trop. Il a dit que c'était pour graisser son violon. Ah ! ah ! je l'avais bien dit qu'Inglevert deviendrait fort et méchant. Ah ! ah ! tous les bourgeois se moquaient de lui. Ils ne croyaient plus aux âmes, ni au purgatoire ! Ambassadeur des âmes, tiens, v'lan une taloche. Des âmes ! il n'y a plus d'âmes, il n'y a que des ânes comme toi. Eh bien ! l'Ambassadeur les fait trembler maintenant les gros marchands de bière et les avocats et les médecins qui se moquaient de Notre-Dame. Ah ! je leur fais faire leur purgatoire en prison. Bientôt on va guillotiner en grand, alors l'Ambassadeur et les petites gens seront les maîtres et les bourgeois seront bien attrapés.

Il redescendit son échelle en criant :

– La première Chantilly, capitaine Broquant. Je la chanterai en vous menant en prison. Nous la chanterons ensemble, voulez-vous ? Narguons la mélancolie.

Sur un geste impérieux de la Pauvresse, il retourna la proue de son bâtelet et regagna le fond du port.

– Prenez patience, bonnes gens, dit la vieille femme. Notre-Dame pèse leur sort en ce moment, le sort d'Inglevert et celui de Gengulphe

Deladame ; elle met dans la balance, d'un côté, leurs crimes, et de l'autre, les vertus de leurs ancêtres. Ne soyez pas plus pressés que la justice de Dieu. Moi-même, aujourd'hui, je commencerai la dernière épreuve, et si Inglevert n'en > sort pas bien, c'est moi qui le punirai, comme j'en ai reçu le droit.

Elle s'arrêta un instant, secoua lentement la tête et se retourna vers la haute mer.

– Je vois clair dans les cieux, et la bonne Dame veut bien parfois me donner des visions de l'autre vie. Mais je n'ai plus mes yeux de quinze ans. Regardez. Ah ! les navires qui passent dans notre Détroit ne sont pas si nombreux, en ce temps maudit, qu'on ne puisse les distinguer. Regardez. Quelqu'un de vous voit-il au large une voile qui ressemble à l'Etoile de la Mer.

– Nous savons qu'elle est sortie du port, hier de grand matin, commandée par mon cousin Broquant-Bannière, dit gravement l'autre Broquant. Bannière y a mis tant de mystère que ça nous a *chambardé* l'esprit, quoi ! S'il avait une expédition à faire, un danger à courir, pourquoi ne pas nous avertir ?

– Pardonnez-lui. Il a agi pour m'obéir.

La vieille femme jeta un regard autour d'elle. Sa prunelle sévère s'arrêta sur chacun des individus présents

– Il n'y a pas de traîtres ici, dit-elle. Malheur à celui, à celle qui trahirait. Sa propre mère elle-même le lapiderait. Broquant-Bannière est parti contre l'ordre du gouvernement de la ville, dicté par Louis-Marie Luillier, qui est, comme vous savez, le maître ici, et mille fois plus maître que n'ont jamais été le Roi de France, l'Evêque et le Mayor réunis. Le brave Broquant est parti pour les côtes d'Angleterre, pour Margate. Il doit en ramener une amie de Marie-Berthe Deladame. La fille de Notre-Dame est en grand péril. Sa destinée s'agite en ce moment. Et c'est plus que sa vie, c'est son honneur qui est menacé. J'ai envoyé chercher sa meilleure, son unique amie. Broquant, malgré les croisières anglaises, abordera. Il a dû aborder cette nuit à Mar – gate. Ce matin, aujourd'hui du moins, il doit ramener Mary-Ann Penrose. Mais comme il court grand risque, il n'a voulu avertir personne ; oui, grand risque, puisqu'il peut être pris en débarquant là-bas,

par les Anglais, pris en débarquant ici, par les démocrates. Mais il a voulu tout risquer pour la Fille et la Pauvre de Notre-Dame. Quant au navire, s'il est saisi, c'est moi qui indemniserai les propriétaires et qui nourrirai les femmes et les enfants aussi longtemps que les matelots seront prisonniers.

Un cri d'enthousiasme s'échappa de toutes les bouches. La vieille femme ne parut pas l'entendre. Son regard cherchait à percer les voiles gris de l'horizon.

II

Bientôt un point noir frappa la vue perçante de Loulou. Thueux, braquant une lunette, décida que ce point était un navire. Mais il devint bientôt évident que ce n'était pas l'Etoile des Mers, ni un bateau pêcheur.

A n'en pas douter, c'était un navire de guerre, de petit tonnage pourtant, fin voilier, d'une marche rapide, d'une coque élégante et fine, portant admirablement toutes les voiles jusqu'aux dernières bonnettes ; un navire étranger, se dirigeant hardiment vers le port.

Toutes ces observations se firent peu à peu, successivement, et seulement à mesure que le navire gagnait vers Boulogne et se découvrait. Les matelots les faisaient à voix basse, car des promeneurs étaient venus se joindre au groupe.

Broquant et Thueux se précipitèrent dans un bateau attaché à un des anneaux du quai, nagèrent vers la jetée de l'ouest. Ils se dirigèrent vers un petit fort bâti dans les Dunes et qui commandait la partie orientale de la rade.

Mais déjà le navire avait hissé le pavillon américain, après l'avoir assuré d'un coup de canon. Il avait salué le fort de la Crèche, et il semblait forcer encore de voiles pour entrer plus vite dans le port.

Il y entra tout gaillardement, comme s'il eut été dirigé par un des pilotes-jurés-lamaneurs de la ville. Il passa si lestement, cotoya si fièrement le quai, sans bordée et sans hésitation, que les matelots et les assistants, très-heureux d'ailleurs de voir arriver un ami dans leur port désert, poussèrent un hurrah.

Un personnage qui se tenait roide, les bras croisés, la tête en arrière, dans une pose hautaine, sur le banc de quart, souleva légèrement son chapeau. Il découvrit un visage jeune encore, tout hérissé de barbe blonde. C'est tout ce qu'on put distinguer, tant le navire passa vite.

Mais cela suffit pour arracher à la Pauvresse un geste d'étonnement, qui s'accrut quand son regard tomba sur le visage d'un personnage qui se tenait à côté de l'homme barbu. Ses mains se croisèrent comme dans un geste de prière.

D'un pas plus alerte que ne semblait le permettre sa gravité ordinaire, elle se mit à suivre, le long du quai, le navire qui, ralentissant sa marche, cherchait l'endroit du port où il pourrait accoster.

Les deux corsaires, Thueux et Broquant, remarquèrent qu'il avait choisi, sans y prendre garde évidemment, une place qui le mettait à l'abri de la mousqueterie du fort des Dunes – dont l'artillerie ne pouvait l'atteindre à cette petite portée.

Nos deux marins purent alors admirer plus à leur aise le noble et élégant petit navire.

C'était bien un bâtiment de guerre, une canonnière portant dix canons et, autant qu'on pouvait le supposer, quarante hommes d'équipage. Il montrait écrit sur sa poupe : Star (l'Etoile) à côté d'un buste de femme, qui se retrouvait à l'avant. Tout était rangé dans un ordre parfait. Les matelots étaient graves et silencieux, le capitaine – si, comme on le supposait, tel était le grade de l'homme qui avait salué – était roide, austère ; son voisin, plus solennel encore. Tout enfin démontrait qu'une autorité sévère, flegmatique et méthodique, morne autant qu'inflexible et respectée, dominait là.

Après que le Star eut accosté, mais avant qu'il eut jeté sur le quai l'échelle destinée à prouver l'intention de communiquer avec la terre, le

capitaine avait fait un signe. Au son aigu d'un sifflet, tous les hommes s'étaient rassemblés dans l'entre-pont. Il y était descendu à son tour.

Ce capitaine était, comme nous l'avons dit, un homme jeune encore, dont toute l'allure avait la roideur et la gravité de l'âge mûr.

Il était de taille moyenne, mais trapu et d'une vigueur apparemment peu commune. De son visage on ne voyait bien que la barbe blonde, épaisse, touffue, montant presque jusqu'aux yeux, un nez qu'on était tenté d'appeler, comme les paysans, puissant, et des yeux dont les prunelles paraissaient avoir des reflets d'acier d'une froideur, d'ailleurs, implacable.

Malgré ce quelque chose de glacial, ces yeux étaient pourtant ce qu'il y avait de plus ardent en lui. L'ensemble de son visage était rigide. Il ne faisait nul geste, et ses paroles sortaient rauques, lentes, espacées comme si chacune d'elles eût demandé à l'orateur une minute de réflexion.

– Officiers et matelots, dit-il, nous sommes en pays ami. Il faut pourtant se conduire comme chez l'ennemi. Supposez que vous êtes venus visiter une peuplade d'anthropophages. Ce peuple est devenu si répugnant qu'on ne sait s'il tient encore à l'humanité et si, en un jour, d'ami il ne se sera pas fait ennemi. Notre glorieuse République a fort à se plaindre des traitements qu'on impose, en France, à nos compatriotes. Je suis venu voir ce qui en est. Nul ne quittera donc le navire jusqu'à nouvel ordre. Qu'on soit toujours appareillé à partir ou à faire le branle-bas de combat.

M. Fenimore Jones, continua-t-il en se tournant vers son second, je vais faire une promenade en ville, avec le docteur. Ayez toujours une dizaine d'hommes armés jusqu'aux dents à m'envoyer au moindre signal ou message. Si je ne suis pas revenu ce soir à minuit, sans autre avertissement, faites feu sur la ville de tous vos canons. N'épargnez que les églises et particulièrement celle qui est là-haut. Tuez, brûlez, détruisez tout ce que vous pourrez.

Le second s'inclina froidement.

– Quand vous serez en danger, débarquez avec tout votre équipage. Exterminez tout ce que vous rencontrerez d'hommes en bonnet rouge – ce sont les chefs de ce peuple de cannibales – ou en costume militaire. Respectez le reste. Vous périrez tous. Vous laisserez ici un homme sûr pour

faire sauter le Star. On parlera longtemps de son équipage, et du capitaine Mark de Pensylvanie, et du lieutenant Jones de l'Ohio.

– Bien, capitaine, dit tranquillement le second.

– Maintenant appuyez l'échelle.

Quelques douaniers et une masse de gardes nationaux en bonnets rouges se précipitèrent dans le navire, sous la conduite de Piquendaire et de Chuppin Belamy. Les douaniers eurent bientôt fini leur besogne. La contrebande n'était pas chose importante. Mais le travail des gens de police et des miliciens de la Société populaire était plus important. Il s'agissait de constater qu'aucun prêtre ou émigré n'était caché dans le bâtiment.

La physionomie des matelots n'avait rien d'encourageant. Maint patriote zélé, habitué aux douces visites domiciliaires qu'il faisait dans les couvents et chez les suspects, se trouvait peu à l'aise. Quelques pieds écrasés, quelques chutes pénibles, quelques côtes maltraitées activèrent la besogne.

– Citoyens, dit Chuppin en mettant le pied sur l'échelle, n'oubliez pas que vous allez marcher sur la terre de la liberté et que, dès lors, vous n'avez pas le droit de sortir de votre navire sans la cocarde tricolore et sans avoir fait viser votre passeport à la municipalité. Si quelqu'un de vous a besoin de cocardes, j'en ai là que je céderai pour la modique somme de quinze sols.

– Citoyen, dit en s'avançant l'homme grave qu'on avait nommé le docteur, – et il parlait correctement, quoique lentement et difficilement le français, – je vous prie de m'en donner une. Maintenant je vous dirai : Le capitaine n'entend pas le français, ni un seul homme de l'équipage, sauf moi. Je vous avertis, nonobstant, que le capitaine est mécontent que vous ayez adressé la parole à l'équipage et qu'il va vous jeter à la mer.

– C'est ce que nous verrons, s'écria Chuppin avec un geste de matamore et en sautant précipitamment hors du navire.

Le capitaine Mark, de Pensylvanie, passa à sa ceinture, déjà ornée d'un sabre et d'un poignard, une paire de pistolets doubles. Il remplaça son chapeau par une casquette portant la cocarde américaine et, jetant un caban à capuchon sur ses épaules, il mit pied à terre, accompagné de l'austère docteur en veste et culottes noires, en perruque poudrée, et dont le chapeau tricorne était orné de la cocarde aux trois couleurs.

La Pauvresse, sous ombre de demander l'aumône, s'approcha très près de lui :

– Mon révérend père, dit-elle à voix, basse, c'est Notre-Dame qui vous envoie. Mais vous êtes déjà suspect et espionné.

Le docteur ne sourcilla pas. Il jeta un regard vif autour de lui et répondit sur le même ton très-bas :

– C'est chez vous que je veux chercher refuge. A ce soir, à la nuit close. Et la chère fille, la bonne Marie-Berthe ?

– Bien malheureuse, persécutée, sur le point d'être désespérée. Mais aussi longtemps que Gothon sera là, malgré tous les espions de Luillier, je la verrai autant qu'il me plaira.

Le docteur lui remit une aumône et s'éloigna. Le capitaine jeta un regard indécis sur la Pauvresse, qui fixait sur lui sa claire prunelle. Il lui fit une aumône à son tour, mais sans ajouter une parole et il continua son chemin vers l'intérieur de la ville.

En se retournant, la Pauvresse vit son frère Inglevert qui, après avoir essayé évidemment de deviner la parole échangée entre sa sœur et le docteur, se mettait à marcher sur les pas des deux personnages. La vieille femme hâta sa marche et posant son bâton sur l'épaule du ci-devant Ambassadeur, elle lui dit :

– Je ne puis lutter contre le démon qui t'a saisi. Mais souviens-toi. Je t'ai dit : Fais le mal. Dieu saura bien t'en punir. Moi je te punirai en un seul cas : si tu profites des choses secrètes que tu as vues jadis chez moi, si tu reconnais les gens que *tu* y as connus, tu es mort. Je suis ton juge. C'est un droit que j'ai, tu le sais.

Inglevert lui répondit par une inexplicable grimace, et il rebroussa chemin en chantonnant la *Discrette*, qui annonce un cerf à sa deuxième tête, murmura-t-il.

Le capitaine Mark, suivi de l'équivoque docteur, se dirigea vers la Maison Commune, où le Conseil-général était assemblé, comme il devait l'être toujours, d'ailleurs, puisqu'il était déclaré permanent par la loi.

Quand les deux Américains entrèrent dans l'ancienne salle de l'Echevinage, le Conseil-général siégeait, en 'effet, et il comptait un peu plus de la moitié de ses membres ; chose assez remarquable, mais qui

s'expliquait par l'arrivée prochaine du représentant Dumont dans la ville. En circonstance ordinaire, les quatorze officiers municipaux et les vingt-huit notables étaient représentés par cinq ou six des plus zélés ou des plus effrayés.

A la droite et à la gauche du distillateur Saddet père, pour le moment maire de Boulogne, se prélassaient les adjoints Péquet et Triquet ; un peu au-dessous, l'ex-oratorien Lissès, procureur de la Commune et dont la rhétorique, au moins, ne laissait rien à envier aux plus purs Jacobins. Cinq municipaux, seize notables et un notable-adjoint complétaient l'assemblée.

Presque tous avaient l'air inquiet. Ils montraient cette physionomie effarée où l'irritation succède si brusquement à l'incertitude, physionomie de gens entraînés, malgré leur intérêt et leur conscience, par des voisins violents, bien au-delà du point où ils avaient décidé d'aller ; physionomie de moutons enragés, de poltrons désespérés qui jettent à chaque heure leur bonnet par dessus les moulins et font mille efforts pour le rattraper.

La municipalité boulonnoise, composée de gens vivant dans une province autonome et par là instinctivement rompus aux affaires politiques et administratives, avait toujours eu la plus exécration de réputation de sagesse et de modération, à ce point que les certificats de civisme délivrés par les municipalités de Boulogne et de Calais étaient considérés, aux Barrières de Paris, comme un témoignage d'aristocratie.

Cette municipalité avait déjà pourtant dévoré, emprisonné, chassé, banni, quelque peu guillotiné quatre couches de patriotes : *bourgeois* voltairiens ; *bourgeois libéraux* ; *bourgeois constitutionnels* ; *bourgeois républicains modérés*.

En ce moment, une cinquième série, la série des bourgeois jacobins, était au pouvoir ; et toujours elle était accusée de tiédeur.

Un délégué du Comité de Surveillance assiste, en place honorable, à ses séances. Mais comme le Comité de Surveillance est lui-même suspect de tiédeur, la Société Populaire-Montagnarde-Républicaine envoie ses plus illustres membres pour surveiller les princes de la cité et leurs surveillants.

Les pauvres notables n'ont pas seulement à se préoccuper de ces terribles et imbéciles mentors, la situation les presse bien autrement encore. La ville meurt de faim.

L'autorité, en enlevant toute indépendance, toute initiative, en mettant, en un mot, le peuple en tutelle, s'est nécessairement chargée de le nourrir.

Or, l'industrie est morte, le commerce est nul, l'argent a disparu, le nombre des pauvres a centuplé. On a bien imposé aux marchands un prix maximum de vente, mais comme il doit se passer encore quelques semaines avant qu'on oblige les marchands à vendre à perte sous peine de mort, les marchands ferment boutiques. Les paysans qu'on pille dès qu'ils approchent de la ville, et qu'on paie en assignats quand ils ont pu amener leurs denrées jusqu'au marché, les paysans se gardent bien d'y venir. Les œufs, le beurre, les légumes ont à peu près disparu. Les magasins de la ville sont vides de blé. Il y reste quelques sept tiers de seigle et d'escourgeon.

Le populaire qui a fait patiemment une longue queue pour avoir des bons de pain et qui ne trouve personne qui veuille lui échanger ces bons contre du pain, se fâche. S'il est armé, il va piller les boulangers, sinon il monte en troupe hurlante et menaçante à la Maison Commune ; il demande du blé, en ne dissimulant pas qu'il se contentera momentanément de la tête du maire et des notables.

Ceux-ci députent les plus éloquents de leurs collègues au District. Le District chargé, lui, de nourrir tout l'arrondissement, répond que les campagnards n'ont pas plus de quinze jours de vivres. Mais comme les paysans sont loin et que les furieux sont plus rapprochés, on envoie des troupes de miliciens fourrager les fermes du voisinage.

Entre temps, le Conseil-général se livre aux occupations quotidiennes de la police révolutionnaire. Il faut trouver de nouvelles prisons, créer de nouvelles catégories de suspects, traquer et surveiller les parents d'émigrés, les servantes de curés, les étrangers, les dévots, les bourgeois mélancoliques.

Quand le capitaine Mark et son compagnon entrèrent dans cette salle dont nous avons essayé de donner la physionomie générale, le liquoriste Saddet était en train de perdre la tête. Aux soucis habituels dont sa couronne de maire était ornée, se joignaient deux affaires épineuses.

On venait de lui amener quatre Américains, débarqués dernièrement et accusés de vouloir passer de faux assignats. Mais ces étrangers avaient leurs papiers fort en règle.

Or, la République des Etats-Unis était à peu près le seul gouvernement important qui ne fût pas notre ennemi. Il ne fallait pas le blesser à la légère. D'autre part, la Société Populaire réclamait l'arrestation des quatre étrangers.

Dès qu'il eût pu deviner de quoi il s'agissait, le capitaine Mark s'avança vivement vers le bureau du maire. Il déposa d'un geste hautain sa commission sur la table et prononça quelques mots.

– Qui est-ce qui comprend suffisamment cet anglais-là, qui ne me paraît pas très correct ? demanda le maire Saddet !

Là-dessus s'avança un personnage très rouge, aux regards furieux, à la barbe toute blanche et toute hérissée, qui n'était autre que notre vieille connaissance le capitaine Parker et qui représentait la seconde affaire destinée à désespérer le magistrat distillateur.

– C'est moi, dit-il d'une voix rude. Le gentleman ici présent prétend être le commandant de la canonnière le Star et avoir une mission diplomatique des Etats-Unis d'Amérique. Il demande à dire quelques mots à ses compatriotes.

– Soit, répondit majestueusement le maire empêché.

Mark emmena les quatre étrangers dans un coin.

– Comment vous nommez-vous, vous deux ? dit-il.

– John Russell, de Boston, Thomas Willing Francis, de Pensylvanie.

– Bien. Sur votre foi de chrétien et votre honneur de citoyen de la libre Amérique, êtes-vous coupables de ce dont on vous accuse ?

– Non, nous le jurons.

– Bon. Quand je devrais mettre le feu à la ville, dans trois jours d'ici je vous délivrerai. Et vous autres deux ?

– Moi, je suis William Jackson et lui est John Thibaud, répondit l'un des deux interpellés en souriant. Ne vous embarrassez pas de nous, commodore. Les faux assignats ne sont qu'un prétexte pour nous, et une bonne affaire, si elle réussit. Demandez seulement qu'on nous envoie à Paris au Comité de Salut Public, c'est là que nous avons affaire.

Le maire consentit avec empressement à envoyer deux des inculpés à Paris et à garder les deux autres dans le couvent des Annonciades, changé en prison, jusqu'à ce que la chose fût tirée au clair.

– Mais moi, s’écria le capitaine Parker en lançant des jurons épouvantables, je ne veux pas m’en tirer de cette façon ridicule. Je demande à être guillotiné.

C’était bien toujours le même dogue que nous avons jadis présenté à nos lecteurs. Il avait été saisi et incarcéré, comme tous les Anglais qui se trouvaient dans le pays, lors de la déclaration de guerre.

Honteux de s’être ainsi laissé prendre et furieux d’être maintenu entre quatre murailles, il ne décolerait plus. Ce n’était plus un homme, c’était un orage de jurements, un roulement de blasphèmes. Seulement il avait perfectionné son talent, déjà si remarquable en 1787 : il jurait en vieil irlandais. Il s’en donnait ainsi à cœur joie sans appréhender de voir augmenter les rigueurs de son emprisonnement et il pérorait en trois langues de la façon la plus désopilante.

– Oui, je demande à être guillotiné, hurla-t-il en anglais. J’ai le droit de l’exiger. Que le tonnerre du ciel t’écria-t-il en irlandais. Mais je ne veux plus rester ainsi t’écrase, vil cabaretier, et ta gourgandine de République, enfermé. Comment, vous, Saddet, reprit-il en français, qui pendant vingt ans avez fait des affaires avec le capitaine Parker et qui l’avez traité en honnête homme et en ami. que le grand diable d’enfer caresse ton nez rouge de sa queue brûlante. pouvez-vous avoir la cruauté de mettre sous les verrous un vieux marin qui depuis trente ans a rapporté plus d’argent à votre ville. que le feu de Belzébuth caresse l’oreille droite de toutes les vieilles femmes qui y demeurent. que n’en a rapporté tout ce que vous avez saisi chez les moines !

Le vrai est que Saddet avait toujours été fort lié avec le vieux Parker et que, n’étant pas encore complètement hébété par la Terreur, il ne pouvait s’empêcher de plaindre le sort du vieux marin.

– Ecoulez, capitaine Parker, je ne puis vous relâcher ; mais donnez-moi une raison qui me permette vous accorder la liberté de vous promener de temps temps.

– Eh ! bien. que le pince-nez de satan vienne poser tout brûlant sur tes paupières d’ivrogne. Nomez-moi interprète de ce capitaine américain. Que diable lui torde l’oreille jusqu’à la racine. Attachez-à sa personne. Je vous donne ma parole d’honneur rentrer ce soir dans ma prison,

Le Conseil-général, assez égayé par cette original consentit.

Mark, le docteur et le nouvel interprète sortirent.

A peine avaient-ils mis le pied sur la place de la Loi que Inglevert, qui les guettait, s'approcha d'eux.

– Citoyens, dit-il, après avoir regardé attentivement le capitaine et le docteur américain, laissez-moi vous dire un mot : C'est le règne des forts et des méchants. Vous avez besoin d'un guide pour vous promener dans Boulogne. Je m'offre. Si vous ne m'acceptez pas, comme nous sommes sous le règne de la Liberté et que je suis libre d'être un guide, je vous en servirai tout de même.

L'Américain avait écouté avec un flegme imperlube le discours. Il interrogea de l'œil Parker, qui le traduisait : augmenté de plusieurs jurons irlandais.

– J'accepte, dit froidement Mark.

Et se reculant tranquillement, il détacha au-dessus de l'Ambassadeur des âmes un tel coup de pied que pauvre diable, soulevé de terre, alla tomber le nez avant.

Mark, tout posément, alla le relever. Quand il l'eut remis sur ses pieds, il lui adressa dans la poitrine un coup de poing qui l'étendit sur le dos. Après quoi, il alla avec la même tranquillité, le ramasser encore, et, tira son mouchoir de dessous son caban, il l'épousseta soigneusement. Enfin il lui mit un louis d'or en main.

Inglevert essayait de reprendre ses esprits. Quelque peu de peuple commençait à s'amasser. Tout brusquement, l'ex-Ambassadeur bouscula les curieux et se précipita vers la Maison Commune.

– Citoyen distillateur, dit-il, l'étranger m'a donné un beau louis d'or. Mais c'est un brave, fort et méchant. Je le servirai pour rien. Je dépose ce louis d'or sur le bureau de la patrie, pour en équiper un vaisseau de ligne contre l'infâme Georges d'Angleterre.

Il repartit en courant, pendant que le Conseil décidait que cette action rare serait inscrite avec éloge au procès-verbal.

Quand Inglevert arriva sur la place de la Loi, la foule s'était dissipée devant les jurements de Parker. Le docteur avait disparu. Inglevert se pencha à l'oreille du capitaine américain.

– Le R.P. Saint-Austle peut se promener où il lui plaît. Ce n'est pas moi qui le vendrai : la Pauvresse aurait le droit de me tuer ; et elle n'y manquerait pas. C'est le vieux droit. Je l'ai bien reconnu, ce jésuite-là. C'est un brave homme. Il était, en Angleterre, le confesseur de mamzelle Deladame. Il est venu plusieurs fois à Boulogne. Il lui écrivait souvent pour lui recommander la patience et à la Pauvresse pour avoir des nouvelles. Je sais tout. Ah ! ah ! Sol, sol, mi.

Il se mit à courir devant les deux marins, en dansant, en gémissant, en chantant le *laisse courre* royal qui était cher entre tous à Mistenflûte.

– Commodore, dit Parker. que le plus grand diable d'enfer me râcle la barbe avec sa pelle rouge. vous me plaisez.

– Bien, répondit l'Américain en lui serrant si énergiquement la main, que le capitaine fut cinq minutes avant de pouvoir jurer. Mais il se rattrapa extrêmement pendant le quart d'heure suivant.

III

Nos trois personnages se mirent en chemin, les deux marins causant entre eux à mots brefs et rares, Inglevert faisant mainte remarque, donnant mainte explication que Parker traduisait. L'Américain ne faisait presque jamais de questions. Il regardait tout avec une extrême attention, mais avec un flegme que rien n'entamait. Il suivait ses compagnons qui marchaient à l'aventure.

Avait-il un intérêt politique ou militaire à connaître dans ses plus minutieux recoins la ville de Boulogne ? un intérêt artistique ou philosophique à voir ce qu'était une ville sous le règne du jacobinisme ? ou bien, espérait-il, en marchant au hasard, rencontrer des gens qu'il désirait observer sans vouloir les aller trouver ? Quoi qu'il en soit, il avait l'air d'un simple curieux.

Ce nom de Mark et sans doute quelques points de ressemblance avaient évidemment porté Inglevert à soupçonner qu'il avait devant les yeux Mark-Hercules Penrose. Mais, d'autre part, il y avait tant de dissemblances ! et l'Américain restait si parfaitement sourd à toutes les allusions qui eussent nécessairement touché l'ancien hôte des Deladame ! Quant à Parker, bien qu'il eût été assez lié avec Mark, il ne lui vint jamais en soupçon que cet homme grave, à la voix sombre, à la physionomie impassible, à la face cachée par une barbe touffue, pût être son jeune ami d'il y a six ans.

Peut-être, après tout, était-ce un simple et excentrique curieux ! Certes, il y avait pour un étranger qui eut jadis connu la France, de quoi regarder et s'émerveiller.

On n'entendait plus le moindre bruit de cloches. Elles avaient été descendues presque toutes le 29 octobre 1792, la plupart des autres en février 1793. Celles qui n'avaient pu être supprimées étaient muettes. Le moindre appel de ces voix puissantes ou charmantes qui jadis, à chaque heure du jour, chantaient, babillaient, priaient, gémissaient, conseillaient ou grondaient, eut causé, à cette heure, autant d'émotion que le débarquement d'un régiment anglais.

Les églises, les couvents, les monastères, l'évêché, avaient été changés en maisons d'arrêt, de détention, d'approvisionnement. L'illustre cathédrale, après avoir été saccagée, est vide et close ; la République en a scellé les portes. L'autre église paroissiale, l'église Saint-Nicolas, on la nomme maintenant le magasin Nicolas. Elle a pour garde-magasin l'ancien curé constitutionnel, à qui son civisme inébranlable a valu ce poste glorieux.

Par contre les casernes et les corps-de-garde foisonnent. Dans chaque quartier, outre les postes des trois bataillons de la garde nationale, on rencontre, au-dessus d'une porte, le drapeau tricolore aux bandes horizontales, portant écrit : *Le Peuple Français, la Liberté ou la mort*, et qui indique que là se trouve quelque corps armé.

Les rues malpropres, le pavé effondré, la voie publique couverte de débris, de plâtras, d'immondices, prouvent que la municipalité a bien autre chose à faire qu'à soigner la santé de ses concitoyens. Elle a surtout à faire

enlever tout ce qui pourrait rappeler les signes de la féodalité, de la royauté, de l'aristocratie ou du fanatisme.

L'on ne voit par les places et par les rues qu'enseignes barbouillées, frontons brisés, portails troués, noms de rues emplâtrés.

Depuis le 10 mai 93, les calvaires avaient été détruits. Les croix gisaient à côté des piédestaux vides, et le long des murailles, au-dessous des niches vides, les statues de la Vierge et des saints, mutilées et couvertes d'ordures, formaient des tas informes.

Les affiches, arrêtés et proclamations remplaçaient tout.

A côté de chaque porte était clouée une pancarte contenant les noms de tous les habitants.

Au-dessus de toutes les maisons de prêtres ou d'émigrés on voyait écrit en grosses lettres : « Propriété nationale à vendre. »

Ces milliers de morceaux de gros papier gris qui couvraient les murailles, contenaient les avis officiels.

On y trouvait bien ça et là quelques paroles nobles et sonores, quelques avertissements charitables. Mais presque toute cette exhibition officielle du gouvernement révolutionnaire était sombre et menaçante, brutale ou grotesque, vexatoire et odieuse : « affichage de la loi sur les accapareurs ; » tableau indicatif des citoyens qui ont refusé d'accepter les fonctions publiques ; » « vente des biens nationaux provenant d'émigrés. »

L'Américain s'arrêtait devant beaucoup de ces affiches et se les faisait traduire depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

Mais son regard et son esprit trouvaient plus d'occupation encore à étudier les hommes que les murs.

On ne voyait plus rien de cette foule active, bigarrée, colorée, si je puis dire, qui donnait tant d'éclat et de variété aux rues de la ville. Tout était uniforme, gris et malpropre. Tout était triste et sombre pour l'imagination comme pour l'œil.

– Voyez, disait Parker, ce n'est plus une ville, c'est une forêt de Peaux-Rouges. Il y a des maisons au lieu d'arbres. Ce n'est plus une civilisation, c'est une chasse. Il n'y a plus d'hommes, mais seulement deux classes d'êtres : l'une qui poursuit et l'autre qui se sauve. Il n'y a pas de société, il y a le tribunal de la Révolution et les accusés : d'un côté des juges, des

accusateurs et des bourreaux, de l'autre des inculpés. Que le grand diable m'étrangle, s'il y a autre chose par toute la France. Aussi regardez si vous voyez quelqu'un se promener, causer, sourire. Non, non, je dis : les uns poursuivent, les autres se sauvent. Vous n'apercevez que des gens fiévreux ou des gueux. Nous sommes presque les seuls honnêtes gens qui marchent tranquillement et dignement dans la ville. Les bons bourgeois, les individus riches, les femmes respectables se renferment le plus possible. Ils n'aiment pas à sortir dans des rues où ils n'ont à attendre qu'injures, menaces, coups, extorsions. Des bêtes féroces ou des bêtes effrayées, par le cénacle de Belzébuth ! il n'y a que ça.

Le capitaine, tout courageux qu'il fût, avait attendu pour exhaler sa bile que leur guide les eût menés sur les remparts, endroit toujours solitaire et, en ce temps, presque désert.

Il fut interrompu par Inglevert, qui tout brusquement, posant sa main sur le bras de l'Américain, lui dit :

– Regardez cette petite porte qui donne sur le rempart, c'est le derrière de la maison Deladame. Elle est bien pourrie, la porte. Elle ressemble à la fortune des propriétaires.

Ah ! ah ! Gengulphe Deladame a cru que la Révolution allait le faire le roi de Boulogne et du département et peut-être de la France. Il a négligé et son genièvre et son thé, et son café et son vin, et ses clients et son grand-livre, ah ! ah ! Eh bien, l'argent n'est plus venu. Et il s'en allait toujours, car il fallait en donner pour la Révolution et pour les révolutionnaires, et toujours et toujours, et un jour à Delle, et un autre jour à Luillier qui est riche lui, aujourd'hui, quand Deladame est sur le fumier. Ah ! Ah !

Il fixait ses gros yeux hébétés, qu'éclairaient ça et là des rayons de finesse et d'étrange intelligence, sur Mark, qui n'avait pas sourcillé.

– Ah ! la belle et charmante miss Deladame, s'écria le capitaine Parker. Que le diable. Non ! Mais tu dois savoir, vil coquin – que le diable mouche ton pitoyable nez rouge avec ses griffes brûlantes – si c'est vrai que son père l'a maltraitée comme on le disait dans la ville.

C'était assez mal tomber que de demander des explications à Inglevert, dont le cerveau nuageux avait parfois des dessous profonds, des élans inexplicables et des observations lumineuses, mais qui était l'homme le

moins fait pour un résumé philosophique. Il parut pourtant saisir cette ouverture avec empressement.

Après avoir regardé avec défiance autour de lui et constaté qu'il n'y avait nul patriote à bonnet rouge à l'horizon, il mena ses deux compagnons à l'abri d'une vieille muraille, sous un rayon de pâle soleil qui perçait mollement la brume et adoucissait la température.

– Je vous demande pardon, commodore, dit brusquement Parker. J'interroge ce boueux révolutionnaire sur une affaire qui m'intéresse.

Mark s'inclina avec une gravité courtoise, et comme un curieux intelligent qui essaie d'écouter avec les yeux un discours en une langue qu'il ne comprend pas, il tint ses regards fixés sur le visage des deux personnages, sans que sa propre figure exprimât la moindre sensation.

– Personne ne connaît le fond des pensées d'Inglevert, dit l'Ambassadeur. Moi je suis content d'être fort et méchant. Maintenant, c'est moi qui donne les coups et les injures 1 Ah ! tous les bourgeois, ils me recevaient avec des mornifles, quand j'allais poliment leur parler des âmes. Ah ! maintenant, c'est moi qui les fais emprisonner. Et va donc, s'il n'y a plus d'âmes ! C'est à qui sera le plus fort et le plus méchant. Et la guillotine va bien marcher. Capitaine Parker, laissez-moi vous demander si vous avez connu Mistenflûte.

– Que tous les tonnerres de Pluton et de Lucifer. si tu ne continues pas.

– Voilà. Faut vous dire que Gengulphe voulait marier sa fille avec un cousin. Luillier ne voulait pas. Le cousin était un vrai poltron. Savez-vous ce que fit Luillier. Il l'empoisonna à moitié. Je le sais bien, c'est moi qui reçus de Paris le régal. Puis il dit au cousin qui se nommait Thomas : je t'achèverai situ ne t'en vas pas. Plus de Thomas, pendant six ans. Il est revenu ici depuis quelque temps avec une mission de Carnot, à ce qu'on dit. Personne n'a l'air de le reconnaître. Moi, je l'ai bien reconnu quoiqu'il se nomme Bétrinck, qu'il ait une grosse moustache et un costume militaire.

Comment ai-je su tout ça ? *Sol, sol, ut, fa*. La Pauvresse sait tout, et Gothon aussi, et moi aussi.

Mais Gengulphe était furieux contre sa fille parce que tout en étant très douce et obéissante en tout le reste, elle ne voulait pas devenir impie comme lui. Il crut que c'était elle qui avait empoisonné Thomas et qui

l'avait fait sauver, si bien qu'un jour, furieux de se voir deshonoré et abaissé et incapable de devenir quelque chose, il donna à sa fille un coup de poignard, qui lui déchira la peau du front juste sous les cheveux. La cicatrice en est restée. On dirait une couronne de perles blanches. Il fallait que cela fut ; les prophéties, dont la Pauvresse est le gardien, avaient déclaré que la dernière des filles de Notre-Dame devait avoir, comme sa première ancêtre, la fille des rois saxons, ce signe d'innocence et de persécution.

Inglevert lançait pendant ce récit des regards inquisiteurs sur l'Américain.

Mais celui-ci n'avait évidemment pas compris, ou il n'attachait aucun intérêt au récit. Son visage était impassible et ses regards durs suivaient distraitemment les nuages gris qui poursuivaient les rayons du soleil d'hiver.

– Et comment cela finit-il pour la jeune fille ? Triste et fangeux coquin. que la propre épouse de Lucifer vienne raccomoder tes guenilles !

– La Pauvresse dit que c'est la justice de Notre Seigneur, qui règne en ce monde. Moi je n'y vois regner que les forts et les méchants, c'est pourquoi, si, ut, *re*, *mi*. Mais quant à Marie-Berthe, on la trouva si belle, si innocente, si calomniée, si paisible, si sainte, que tout le monde se mit à l'aimer, les matelots surtout, dont elle est quasi comme la reine. Luillier, quoiqu'ancien domestique, est devenu comme le roi du pays. Il l'a demandée en mariage et obtenue, et le mariage doit se faire demain ou le jour d'après.

Nouveau regard jeté sur l'Américain, qui ne sourcilla pas davantage.

– Et au surplus, Gengulphe Deladame lui-même, qui avait commencé par emprisonner sa fille et par la maltraiter, il a été si honteux qu'il l'adore comme un grand-père. Et bien lui en prend ; ça le consolera cet homme, car après avoir été le maître du pays, il est à peu près rien du tout, et après avoir été le plus riche de la ville, il est devenu un pauvre diable.

Nos trois hommes quittèrent les remparts et descendirent à la Basse-Ville. Tout d'un coup Inglevert s'arrêta et, posant brusquement la main sur le bras de Parker, il se mit à sauter, en chantant ces paroles sur l'air de l'*Ancienne Vue* :

– Quand on parle du loup on en voit la queue. Voyez là-bas, devant nous ces deux femmes qui descendent la rue Jean-Jacques – comme la

République veut qu'on nomme maintenant la ci-devant Grande-Rue, – c'est la Fille de Notre-Dame qui descend sur le port avec ma cousine Gothon.

Il s'arrêta un instant et reprit plus posément :

– Eh bien ! ni l'une ni l'autre ne sait ce qui les attend. Gothon le saura ce soir et Mamzelle le saura dans une heure. Elle va voir si son amie mamzelle Penrose arrive avec *l'Etoile-de-la-mer* du capitaine Broquant-Bannière. Mais elle ne viendra pas cette Etoile, ni le capitaine non plus. Luillier y a mis bon ordre. Ah ! Ah ! il a fait avertir les Anglais par un contrebandier. Quand *l'Etoile-de-la-mer* approchera de Margate, crac ! on vous prendra ce vieil aristocrate de Bannière, cette vieille aristocrate d'Etoile. La nation aura perdu un bateau et des matelots finis, mais Luillier y aura gagné sa femme, que Mlle Penrose aurait encouragée dans sa résistance au mariage. Parce que, voyez-vous, capitaine, – et Inglevert ne perdait un geste de l'Américain qui ne tressaillit même pas – M^{lles} Penrose et Marie-Berthe s'écrivent continuellement. La pauvrese croit que M^{lle} Penrose aurait voulu faire marier son amie avec un frère qu'elle avait, qui était amoureux de Marie-Berthe, la, la, *si*, la, la, et qui est parti, on ne sait pas où, sans jamais revenir à Boulogne, depuis qu'il a su que le cousin Thomas devait épouser Marie-Berthe. Ut, re, mi, la, la, la. Or, comme dit Luillier, la nation est assez riche pour perdre un bateau et des matelots, mais Luillier est trop amoureux pour perdre Marie-Berthe. Vive la République ! Si, si, *fa, la, mi, la*.

Ce ne fut plus un jurement, ce fut un feu d'artifice de malédictions les plus variées.

– Eh bien ! citoyen-prisonnier, reprit Inglevert avec solennité, je m'en vais vous dire une chose : j'avais pris jusqu'ici notre compagnon pour un faux Américain et pour quelqu'un que vous avez bien connu et moi aussi. Au risque de ce qui aurait pu arriver, j'étais décidé à le faire prendre tout à l'heure en passant devant le poste de la rue Jean-Jacques Rousseau, parce que si celui que je supposais venait ici maintenant, ce serait pour enlever la Fille de Notre-Dame, et ce serait la fin du monde, le jour où elle épouserait un hérétique Anglais. Maintenant, je vois bien que ce n'est pas ce que je pensais. Il n'a bougé à rien de ce que j'ai dit. Je l'aimais déjà bien pour les

coups qu'il m'a donnés et, en y regardant bien, je vois que c'est à Mistenflûte qu'il ressemble.

Parker continuait d'envoyer des détonations de malédiction dans tous les sens. Inglevert chantonnait désormais sans préoccupation.

L'Américain regardait d'un œil indifférent la jeune fille qui marchait devant eux.

On ne pouvait rien voir de son visage. On apercevait la masse de ses beaux cheveux noirs qui tombaient en boucles, de dessous un petit *bonnet en éteignoir*, sur un de ces fichus en mousseline très bouffants et qu'on nommait alors des *menteurs*. Un petit châle noir, un peu roussi par le long usage, descendant à peine jusqu'à la hauteur des genoux, dissimulait mal la pauvreté d'une maigre jupe en raz de castor fort usée.

Gothon n'avait rien changé à son costume d'avant la Révolution. Seulement, comme les temps étaient très durs et que, loin de toucher des gages, elle faisait souvent quelques cadeaux au ménage, soit avec ses vieilles économies, soit avec des fonds dont la provenance était obscure, mais où l'on pouvait soupçonner le dévouement de la Pauvresse, Gothon avait remplacé son bonnet par un mouchoir noir et gris, et elle gardait, pour sortir, son gros tablier de cuisine.

Les deux femmes ne tardèrent pas à disparaître et les trois compagnons continuèrent leur promenade d'observation au milieu de cette vie intime de la Révolution.

Quand quelques faits ou quelques incidents paraissaient intéressants à l'Américain, il avertissait, par un violent coup de poing, Inglevert, qui, moulu et heureux, sifflotait, moitié de douleur, moitié d'aise de cœur, et expliquait de son mieux les choses au capitaine, qui les rendait brodées de mille diableries.

– Cet homme-là qui passe, c'est le Commissaire chargé du recensement du papier blanc chez les marchands, pour lacérer ceux qui se trouveraient souillés de fleurs de lys. Il est avec son ami, chargé d'inventorier les effets, non pas des émigrés, ceux-là sont déjà pris, mais de parents d'émigrés qui ont jusqu'ici échappé à la confiscation. Vous pouvez bien penser que le Commissaire-aux-scellés, chargé d'aller enfermer tous les meubles des gens suspects et emprisonnés, n'est pas loin. Tout ça va en troupe : et le

Commissaire chargé de faire enlever les plombs et les fers des sépultures fastueuses, comme on dit ; et les Collecteurs de l'emprunt forcé ; et les Commissaires aux accaparements, chargés de fouiller les maisons pour y découvrir les denrées et les marchandises, les foins comme les légumes, les blés comme les peaux. C'est aujourd'hui jour du sucre et l'on va de maison en maison voir si quelqu'un en possède plus de six livres. Ah ! voilà deux citoyens qui auraient baisé la semelle de mes souliers, il y a peu de temps, et maintenant, voyez leur belle mine et leur air méchant. C'est que l'un est le Commissaire chargé d'ouvrir les lettres qui viennent du dehors, et l'autre le Commissaire pour enlever à la poste toutes les lettres suspectes ou à l'adresse des émigrés.

Le commandant Mark observait très attentivement ce panorama révolutionnaire dont Inglevert signalait les points saillants.

De petites troupes de gardes nationaux gardaient chaque boulangerie ; sans grande reconnaissance de la part des boulangers, car parfois les soldats se fatiguaient du rôle de chien de garde, et ils se jetaient sur les boutique dont ils pillaient les meilleurs morceaux.

Ils avaient l'air d'ailleurs de véritables brigands, car les instructions du département, du mois de mars précédent, avaient déclaré que les milices nationales pouvaient être habillées et armées comme il leur plaisait, pourvu qu'elles eussent le bonnet rouge. C'était donc là le seul signe militaire ; et des piques, de vieilles épées, des sabres étranges, des hallebardes, complétaient le harnachement.

On voyait quelques petites bandes des volontaires du 2^e bataillon de l'Oise se presser dans les encoignures des portes pour se garantir du froid et pour boire tranquillement à même d'un tonnelet qu'ils avaient volé dans une cave voisine.

La plupart des maisons un peu grandes étaient, avons nous dit, fermées ; les autres, par ce contraste qui est typique de la Révolution, étaient tapageuses : des commissaires du District, surveillés par quelques membres de la Société Populaire et escortés soit par les appariteurs qui avaient succédé aux sergents-à-verge, soit par ces miliciens à tournure de chenapans et en bonnet rouge, venaient y faire les visites domiciliaires. On ouvrait les malles en criant ; on prenait tout ce dont la République jugerait bon d'avoir

besoin, on mettait les scellés sur le reste, ou bien on le faisait vendre à cri public, aux fenêtres du rez-de-chaussée.

Des hommes assis dans des fauteuils devant quelque riche demeure, fumaient leurs pipes en considérant avec une philosophie tranquille ce spectacle bruyant. C'étaient des citoyens pauvres, mais dévoués à la chose publique, chargés de garder à domicile des suspects qui n'avaient pas trouvé place dans les prisons encombrées et qui payaient ces maîtres qu'on leur avait imposés. Le milieu du pavé exhibait des scènes analogues.

Tantôt c'était un peloton de zélés de la Société populaire rentrant chargés d'armes qu'ils venaient de piller dans les villages voisins ; tantôt une bande de femmes montant à la maison-commune pour se plaindre des Volontaires qui avaient la gale et qu'elles ne voulaient pas héberger ; tantôt une plus grosse troupe et plus bruyante, furieuse celle-là, et vraiment dangereuse.

Elle se composait de tous ceux, de toutes celles qui, après avoir été, jusqu'à six reprises différentes, et toujours inutilement, faire queue aux portes du Petit-Séminaire, changé en magasin de blé, se fâchaient et couraient, avec des menaces, assiéger le Conseil-général.

Un peu plus loin, c'était une sœur de charité, précédant en prison ses sœurs qu'on devait y mener toutes, en ventôse suivant. Une vieille servante de curé – car cette classe était aussi parmi les proscrites – la suivait, entre deux gardes qui l'accablaient de railleries.

Ici, on se disputait pour ne pas recevoir en paiement les *billets de confiance* de la ville. Là, un membre de la Société Républicaine arrachait le bonnet à une vieille dame, parce que sa cocarde tricolore n'était pas assez apparente, ou injuriait un citoyen porteur de cheveux un peu longs.

Du milieu même de ceux qui semblaient les prétoriens de la Révolution, je veux dire des compagnies de la garde-nationale, sortaient les querelles et les injures grossières.

On avait, en effet, forcé, par comble d'insolente injustice, les étrangers, les Anglais internés et non emprisonnés, à faire le service de cette garde nationale, et l'on devine les traitements qu'il recevaient de leurs camarades français.

Le vieux et colère capitaine grinçait des dents, serrait les poings à tous ces spectacles que l'Américain regardait avec le merveilleux flegme et le

mutisme qui le caractérisaient. Quant à Inglevert, il dansait et chantait d'aise en voyant maltraiter les honnêtes bourgeois qui avaient acclamé la Révolution à ses débuts, et qu'on menait en prison parce qu'ils avaient négligé d'offrir, pour en faire des guêtres ou des chemises aux soldats, leurs habits noir ou leur belle toile.

IV

Nos trois curieux s'arrêtèrent un instant pour laisser passer un enterrement, le plus navrant enterrement qu'on pût voir. Nulle tenture, nulle croix, nul catafalque ne distinguait la maison mortuaire. Nulle croix non plus, nul prêtre, nul voix, nul chant, nul pauvre, nul enfant n'accompagnaient le mort. Rien de ce qui donnait jadis un caractère si saisissant aux funérailles ! Un drap tricolore, sale et en loques, constituait toute la cérémonie funèbre ; et le commissaire de police, Piquendaire, remplaçait toute pompe.

Les quelques individus qui faisaient cortège regardaient les passants en tremblant. Ils se demandaient si la liberté républicaine leur accordait le droit d'être tristes et s'ils n'étaient pas suspects de fanatisme en pleurant les parents dont ils suivaient, d'un air effaré, le cercueil.

Il paraît que la prochaine venue du représentant André Dumont avait exalté le civisme des patriotes, car ces quelques fidèles reçurent tant de brocards et d'injures qu'en arrivant au pied de la rue Jean-Jacques-Rousseau, tous s'esquivèrent. Le pauvre corps continua de monter vers la Haute ville – où se trouvait le cimetière – sans autre cortège que les porteurs et le Commissaire.

C'était le corps de la veuve d'un des bas-officiers de l'ancienne mairie.

Cette désertion parut sans doute déshonorante pour la bonne ville, à notre Piquendaire. Il jeta un regard autour de lui et, apercevant une vieille dame couverte d'un ample mantelet de faille noire, une vieille dame aux cheveux blancs, à la mine grave et sereinement fière, il s'approcha d'elle :

– Madame Coilliot, dit-il, feu M. Coilliot votre mari – dont Dieu ait l'âme, si la République le permet – était échevin, et l'on peut dire que les Coilliot étaient échevins et maires de la bonne ville de père en fils ; et votre fils, au moment où il a été envoyé en prison par la République – que Dieu garde ! – était conseiller municipal, notable, tout enfin. Laissez-vous la veuve d'un client des Coilliot – que Dieu bénisse ¹ si toutefois l'Egalité ne s'y oppose pas – la veuve d'un bon serviteur de la bonne ville, s'en aller seule à sa dernière demeure.

La bourgeoise hésita, ses vieilles joues roses et ridées rougirent vivement. Elle se fit honte sans doute de cette prudente hésitation. Elle inclina gravement la tête et suivit le cercueil.

Il passait alors à la hauteur de la rue des ci-devant Minimes.

Marie-Berthe et Gothon revenaient du port. La Fille de Notre-Dame hâta le pas. Elle vint se placer aux côtés de la vieille matrone, qui lui adressa un sourire mélancolique et lui fit signe de s'éloigner. Marie-Berthe la salua respectueusement et, toujours accompagnée de Gothon, elle continua de suivre le cercueil.

Inglevert redoubla de contorsions et de chansons. Il partit comme une flèche dans la direction d'un grand corps-de-garde qui avait été établi, le 23 février précédent, contre la muraille de l'église Saint-Nicolas, et qui était le plus important de la ville, en ce sens qu'il servait de rendez-vous aux zélés de la Société Républicaine-Montagnarde.

Le convoi devait passer devant ce corps-de-garde. On vit une foule d'hommes armés de piques en sortir dès que Inglevert y fut entré. A leur tête, on apercevait Poussaton jeune, Chuppin Belamy et quelques-uns de ces vagabonds que les sections de Paris, les Comités de la Convention, les meneurs du mouvement révolutionnaire envoyaient dans les grandes villes pour les maintenir au pas de la Révolution. Parmi eux se trouvait Bétrinck dont Inglevert a parlé plus haut.

L'ex-Ambassadeur ne s'était pas trompé. C'était bien notre aimable et vaillante connaissance Thomas Deladame de Thiembronne.

Luillier avait très réellement voulu l'empoisonner. Thomas, par grand'chance, après avoir traîné longtemps, s'était guéri. Luillier, qui connaissait bien sa lâcheté, lui avait effrontément déclaré qu'il ne le manquerait pas une autre fois.

Thomas s'était sauvé. Pour prouver à son effrayant rival qu'il ne songeait plus à Marie-Berthe, il s'était hâté de se marier. Il avait épousé une flamande du nom harmonieux de Bétrinck. Il s'en était affublé pour mieux dépister les recherches de Gengulphe. Il s'était fait comédien et avait suivi, comme on disait alors, la carrière de la Révolution. Son beau langage l'avait fait nommer commandant de Volontaires. Il en portait toujours le costume. C'était la peau du Lion. Mais il était surtout un émissaire, un espion du comité militaire de la Convention.

Il était, depuis peu de temps, revenu à Boulogne. Quelques personnes l'avaient reconnu. Mais comme il était farouche en langage, les modérés n'osaient même pas le regarder en face.

Comme il était de passage et qu'il n'excitait pas la jalousie des chefs de la démocratie boulonnaise, aucun d'eux n'avait intérêt à chicaner le *frère et ami*. Il était, du reste, fort protégé par le mystère de sa mission et la qualité qu'il se donnait d'envoyé militaire de Carnot dans les départements frontières.

– Ah ! ah 1 cria-t-il, cette espèce de bedeau républicanisé a raison. Voilà trois aristocrates qui essaient de protester contre la Révolution, en suivant le convoi du pauvre. On les a chassés de partout, ces fanatiques ; mais si la Convention n'y prend garde, ils vont s'emparer des cimetières, tant ces scélérats sentent le besoin de dominer n'importe où. Les salopes ! elles n'eussent pas suivi d'un air si cafard le convoi d'un grand comédien. Moi, j'en avertirai la Convention. J'en fais mon affaire. Mais, peut-être, gens de cette localité, ne pouvez-vous comprendre le beau langage du citoyen Voltaire. Au moins vous me comprendrez quand je vous dis : Au nom de la République, qu'on m'empoigne ces trois femelles et qu'on les houspille un peu. Qu'on les fouette ; ainsi le veut l'égalité ! Mais que cette fessée

démocratique soit donnée avec la gravité qui sied au civisme et à nos mœurs républicaines.

– N’oubliez pas, cria Poussaton jeune, que la vertu vous contemple. Donc que la jeune et les vieilles, que la belle et les laides soient traitées avec une impartialité fraternelle et que le spectacle de cette fessée soit tellement pur que M^{me} Poussaton, ma vertueuse épouse, mère d’une nombreuse famille, puisse, si elle était ici, en régaler ses yeux aussi purs que bons patriotes.

Inglevert se mit, toujours chantant et gambadant, à courir vers la Haute-Ville pour avertir Deladame qu’on allait maltraiter sa fille. Il rencontra Louis-Marie Luillier qui hâta le pas en apprenant ce qui se passait devant le poste.

Bétrinck, Poussaton jeune, Chuppin Belamy, quelques-uns des plus zélés gardes nationaux et la petite bande des émissaires parisiens – que Poussaton dirigeait tout en paraissant vouloir leur rester étranger – entouraient les trois femmes. Le convoi avait continué son chemin.

Quelques enfants, quelques curieux de la plus basse classe, vinrent se joindre à ce petit groupe, qui tenait le milieu de la rue.

Les trois femmes se tenaient immobiles. Après le premier moment de surprise, elles avaient évidemment repris leur sang-froid ; Gothon s’était mise devant sa jeune maîtresse et elle lançait sur les hommes armés de piques des regards sombres, comme un dogue qui se prépare à se jeter à la gorge d’un passant.

M^{me} Coilliot, vénérable et respectée, habituée à cette gravité méthodique de la bonne bourgeoisie provinciale, à l’austérité de ces familles quasimagistrales et à la reconnaissance parfois humble que lui valait son inépuisable charité, M^{me} Coilliot sentait bouillonner son orgueil à la menace du honteux traitement que le comédien conseillait. Elle songeait aussi à cette belle, si fière et si pure jeune fille, qui allait devenir le jouet de ces ignobles coquins. La colère la suffoquait.

Marie-Berthe semblait calme. Elle avait croisé d’un geste furtif ses mains sous son vieux schall, levé les yeux vers le ciel en invoquant dans un élan de ferveur le secours de la protectrice de sa race, et elle avait repris sa sérénité habituelle.

Elle n'avait pas perdu, depuis les six années où nous avons cessé de la voir, ce caractère particulier qui donnait à sa physionomie et à toute sa personne un attrait triomphant : ce mélange de grâce naïve et de noble fermeté qui attirait les âmes et les retenait.

La dignité naturelle de son port s'était affirmée, en gagnant une grâce plus simple et plus aisée. Elle avait un peu pâli, une ombre légère estompait ses paupières. Son teint, rendu plus délicat par cette fraîche et diaphane pâleur, donnait à sa physionomie une beauté touchante et en quelque sorte éloquente. La cicatrice dont Inglevert avait raconté l'histoire semblait former en haut du front un bandeau de petites perles blanches que ses cheveux retroussés et ondulés continuaient en couronne d'un noir brillant.

Ses grands yeux bleus, jadis calmes et doux, mais sommeillant un peu dans leur sérénité bénie, s'étaient réchauffés à la flamme de la souffrance intérieure ; un rayon plus aigu et d'une énergie plus active jaillissait, entre temps, du milieu de sa prunelle.

L'infortune avait accordé à Marie-Berthe son don divin, le don qu'elle fait toujours aux âmes qui souffrent longtemps sans désespoir et qui envoient toutes leurs angoisses vers Dieu : la jeune fille était devenue à la fois plus aimante et plus brave.

Mais, chose bizarre, la douleur, qui décourage tant de cœurs et les pousse presque invinciblement à aspirer au repos complet, avait développé dans l'âme de notre héroïne la volonté du bonheur, les aspirations vers la tendresse. Elle comprenait enfin ce que son amie Mary-Ann lui avait souvent écrit sur la félicité du mariage, sur cette satisfaction suprême de se donner entièrement à un être qui se donne entièrement à vous, que vous avez tout droit de chérir et que Dieu même vous encourage à aimer.

Au temps où nous l'avons montrée pour la première fois, l'obéissance filiale l'avait forcée à accepter un fiancé. Il lui avait fallu sacrifier entièrement ses instincts qui la poussaient jadis vers la vie religieuse et contemplative. Depuis lors un mouvement plus vif et plus subtil agitait son cœur et son cerveau. Elle était plus pieuse encore peut-être, et son affection à la Douce Dame était aussi plus ardente ; mais elle voulait vivre sous sa protection non plus toute en elle. Elle se promettait de chercher, à la lumière

de ce regard virginal et divin, l'époux aimé, dont elle serait fière et à qui elle serait si heureuse de chanter les hymnes timides de son rêve d'amour.

Celui-là quel serait-il ? Serait-ce Mark, dont Mary-Ann lui parlait sans cesse en ses lettres et qui avait failli mourir en entendant annoncer son mariage avec Thomas Deladame ? Mais où était-il Mark Penrose, depuis bientôt six ans qu'il avait quitté l'Angleterre ?

Mark, pauvre Mark, c'était peut-être bien lui qui était le rêve de ce cœur charmant. Mais la réalité. Ah ! l'effroyable angoisse !

Marie-Berthe espérait encore pourtant, et quoique le jour, quoique l'heure approchât, quoiqu'elle se sentit arrivée à l'extrême bord de cet abîme au fond duquel Louis-Marie Luillier lui tendait ses bras honteux, elle se disait que la Dame n'abandonnerait pas la dernière descendante de tant de serviteurs fidèles.

C'était cet espoir en la protection de la Vierge-Sainte qui la soutenait et lui gardait tout sang-froid devant les outrages dont on la menaçait.

La vieille dame était, disions-nous, suffoquée de colère. Son indignation était si expressive, la sombre résolution de Gothon était si énergique, il y avait un tel air de dignité dans la jeune fille, on avait pendant si longtemps été habitué à respecter la Fille de Notre-Dame comme un modèle de pureté angélique, qu'il y eut un mouvement assez long d'hésitation quand il s'agit de passer des menaces aux actes.

– Est-ce que nous laisserons plus longtemps ces cagotes berner la République, s'écria Betrinck, et aller rejoindre leurs cafards de confesseurs qui les attendent peut-être derrière quelques tombes du cimetière. Mais vous ne comprenez sans doute pas le pur langage de Voltaire. Je vous dis donc : Les laisserez-vous se des sans-culottes ?

– Non, non, hurlait Chuppin Belamy. Il ne faut pas hésiter.

– Mais n'oublions pas, dit Poussaton, que les mœurs sont à l'ordre du jour, citoyens, et fouettons les aristocrates jusqu'au sang, mais sans oublier que la sensibilité et la vertu nous contemplent. Tu veux parler, citoyenne ? Nous t'accordons la parole pour prouver que nous sommes amoureux de la Liberté et montrer aux siècles futurs la différence qu'il y a entre les républicains et leurs ennemis. Que la Déesse Raison me garde d'ailleurs de

refuser la parole à une personne du sexe auquel l'humanité doit Madame Poussaton.

– Vous aimez la liberté, s'écria Marie-Berthe, dont les regards s'animèrent, mais dont la voix, en gardant sa froide gravité, en imposait, quoi qu'ils fissent, aux miliciens boulonnois, vous aimez la liberté, et vous nous maltraitez sans raison. Vous menacez ce qu'il y a de plus respectable ici-bas : la bienfaisance en cheveux blancs, la pudeur qui préfère la mort aux insultes, et la pauvreté dévouée ; vous menacez ces trois vertus qui doivent vous être chères à vous, républicains, puisque vous faites état de générosité et de fraternité ! vous les menacez du traitement le plus honteux, qu'on hésiterait à infliger aux plus viles créatures ! Dites-le, est-ce vrai ce que je vous dis ?

N'est-ce pas que cette vénérable personne représente la bonté couronnée de la majesté de l'âge ? N'est-ce pas que cette paysanne représente la probité et le dévouement ? Y aurait-il ici quelqu'un pouvant prétendre que Marie-Berthe Deladame n'est pas digne de représenter la pudeur ?

Elle promena un instant son regard calme et fier sur cette troupe. Elle leur parlait exactement la langue qu'il fallait et qu'elle avait eu mainte occasion d'apprendre : les échos de la maison Deladame en résonnaient sans cesse. Aussi, malgré l'aveuglement et la bassesse de la plupart des auditeurs, des murmures favorables se firent entendre. Les Jacobins parisiens et leurs plus dévoués acolytes provinciaux essayèrent bien de ricaner. Ce fut sans succès.

– Alors, conclut la jeune fille, pourquoi nous menacez-vous ? Parce que notre sensibilité nous a portées à suivre le corps de cette pauvre, qui s'en allait sans cortège, sans amis, à sa dernière demeure ? Est-ce un crime cela ? Les Romains, dont je vous entends parler comme d'un grand peuple vertueux, l'eussent récompensé comme une vertu. Mais si vous voulez absolument que ce soit un crime, eh bien ! punissez-le. Mais assassinez-nous et ne nous déshonorez pas.

Elle était radieuse. Les murmures se changèrent en applaudissements, contenus sans doute, mais sincères.

Le vieux capitaine Parker, qui se tenait, accompagné de l'Américain, au premier rang de la petite bande des curieux, trépignait et invoquait toutes

les marmites de l'Enfer.

– Vous, infortuné, commodore, dit-il à son compagnon, qui avait abaissé sa casquette sur ses yeux, de ne pas entendre cette glorieuse fille ! C'est une Déesse, c'est un ange, c'est un héros !

– Capitaine, répondit l'Américain à mi-voix, voilà là-bas quatre coquins qui auront fermé l'œil dans cinq minutes s'ils touchent à cette jeune fille.

Il entr'ouvrit son caban et montra la crosse de ses pistolets.

– Je me jetterai au milieu du reste, le poignard à la main, continua-t-il ; je serai écharpé, mais elle le sera aussi. C'est ce qu'elle demande. je suppose. Vous capitaine, vous n'avez rien à faire ici.

– N'achevez pas, par les mille millions de milliards de diables, riposta le capitaine furieux, si vous ne voulez pas que je vous crache à la figure. Que Satan vous cuise dans sa 40,000^e marmite ! Je saisisrai la pique de l'un de ces croquants et je me ferai écharper aussi bien que vous, tonnerre.

Betrinck s'était avancé. Mais l'illustre Chuppin lui coupa la parole, que l'autre rattrapait de temps en temps.

– Citoyens, frères, braves républicains, on se fiche de vous.

– On vous berne.

– On veut vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

– On abuse de vos instincts généreux. Nous savons depuis longtemps que ces vipères d'aristocrates ont la langue dorée.

– Pour la fourrer dans l'oreille des bons démocrates. Mais je vais vous prouver, moi, Chuppin Belamy, qu'elles ont commis un crime contre les lois.

– Sans doute. Pourquoi se promènent-elles derrière les cercueils ? Est-ce pour honorer la démocratie ?

– Non, c'est pour prier pour la soi-disant âme. Or les manifestations extérieures du culte.

– Etant prohibées par la loi du 24 mai de la présente année, il s'en suit qu'elles sont punissables. Mais comme nous sommes des républicains généreux.

– Et vertueux, cria Poussaton – tandis que Chuppin pris d'un accès de toux cédaient forcément la place – et comme les républicains respectent un sexe auquel nous devons Madame Poussaton.

| – Et Théroigne de Méricourt, nous nous contenterons d'une légère punition, continua Betrinck. Qu'en dis-tu, citoyen président de la Société Républicaine ?

– Je t'en dirai tout à l'heure mon avis, citoyen com mandant, à toi aussi, citoyen Poussaton ; à toi aussi citoyen crieur et vice-président, répondit Luillier d'un voix âpre. Mais je laisse la parole au citoyen Deladame

Louis-Marie était arrivé déjà depuis quelques instant et il avait été sur le point d'interrompre les orateurs mais en apercevant Gengulphe Deladame qui descendait la rue en toute hâte, il s'était éloigné quelque peu et il avait laissé échapper un de ses sourires sinistres, qui étaient devenus plus sombres que jamais.

Deladame arrivait haletant. Il avait vieilli de vingt ans depuis les six années que nous ne l'avons vu ; et de lu comme de sa fille, on pouvait bien dire que son âme parlait par tous les traits de sa physionomie, par tous le gestes de son corps. Rien en lui ne rappelait l'homme grave, le grand bourgeois austère, correct, élégant même froid et digne, impérieux et philosophe que nous avons connu.

Une mauvaise houppelande à revers rouges, un vieux chapeau tricorne roussi et rehaussé d'une gigantesque cocarde tricolore, constituaient la partie la plus importante de son habillement. Les cheveux gris, hérissés, la barbe aux reflets blanchâtres qu'il avait négligé de raser depuis plusieurs jours, ses joues profondément ridées ses yeux caves, enfoncés dans leurs orbites livides, tout indiquait les angoisses terribles que la Révolution avait dû imposer à cet adorateur fervent, dévoué, et méprisé par elle.

Il était le type parfait du bourgeois de 93.

Son regard inquiet, ses paupières clignotantes, ses prunelles tantôt mornes, tantôt fiévreuses, et les tic : nerveux qui agitaient sa face indiquaient qu'en lui la lâcheté de l'âme avait suivi l'infortune. La douleur qui avait ennobli, virilisé pour ainsi dire le cœur pieux et incorruptible de sa fille, avait ébranlé le cerveau philosophique et efféminé de cet homme que nulle croyance précise n'arrachait au fatalisme et qui avait joué toute sa vie sur la faveur populaire..

Il courut à son enfant avec un geste vraiment tendre et touchant. Il la serra contre sa poitrine.

– Eh bie ! frères, dit-il d’une voix qui avait peine à s’affermir, qu’y a-t-il donc ? On dit que ma fille a commis une faute contre la démocratie. Si le peuple le dit, c’est que c’est vrai. Car le peuple ne saurait se tromper ; c’est le grand Jean-Jacques.

– Au diable Jean et Jacques, et Rousseau par dessus le marché, s’écria Chuppin. Rousseau ! on n’en veut plus ! il faisait la cour aux grandes dames. Il est passé de mode comme toi.

– Soit, reprit humblement Deladame. Je suis l’esclave de l’opinion populaire, qui représente toute la vérité. Mais, en admettant, comme je l’admets, que ma fille ait péché contre la République, est-ce que cette école de philosophie, d’égalité et d’humanité qui est la franc-maçonnerie.

– Que les flammes de la déesse Raison la consomment cette école, s’écria le comédien Betrinck ! Elle a disparu depuis longtemps ta franc-maçonnerie avec ses momeries et son aristocratie et ses croyances à l’Etre Suprême.

Quoique la température fût loin d’être chaude, Gengulphe sentit de grosses gouttes de sueur couler sur ses joues ; il reprit d’une voix rauque :

– Sans doute, citoyen, si la voix du peuple a condamné. Mais ce n’est pas moi qu’on peut accuser d’avoir jamais propagé les préjugés ridicules dont le cagotisme a souillé le monde. Je voulais dire que si mon enfant a commis quelque faute, j’ai fait assez pour la République.

– Toi, toi, bon bourgeois Deladame, dit Poussaton en l’interrompant d’une voix amère. Tu n’as jamais rien fait pour la République. Tu as tout fait pour ton ambition, pour tes désirs. Es-tu un sans-culotte ? Non. Tu es le plus ancien, le plus illustre bourgeois de France et tu as pensé à la Révolution parce que tu croyais qu’elle allait donner la victoire à la bourgeoisie.

– Puisse l’inexorable Atropos trancher le fil de mes jours si ce que vous dites est vrai.

– Ce n’est pas moi qui le dis, bon bourgeois Deladame, c’est toi, toi dont j’ai trouvé les lettres dans les papiers de l’aristocrate Olympe de Gouges, ton amie, ton Egérie, et dont la justice nationale a puni les crimes par l’échafaud.

Gengulphe pâlit. Ce souvenir d’une femme qu’il avait si profondément aimée, pour laquelle sa tendresse, restée toujours pure, lui avait donné un

respect si parfait, lui serra le cœur. Il essaya en vain de répondre. Il sentit que s'il ouvrait la bouche les larmes allaient littéralement lui sauter des yeux.

Marie-Berthe, dont l'innocence n'avait jamais vu dans Olympe de Gouges qu'une femme follement généreuse et entraînée vers des utopies dangereuses, sans doute, mais par des instincts charitables et sensibles, Marie-Berthe jeta un regard caressant sur son père.

– Vous parliez tout à l'heure de votre épouse comme un homme sensible doit parler de la sienne, dit-elle doucement à Poussaton, et vous êtes cruel de rappeler à mon père une amie qu'il a perdue. Est-on criminel parce qu'on a eu des amis égarés ? Et votre épouse, et vos enfants sont-ils aussi révolutionnaires que vous ? Mais pourquoi tant de paroles ? Regardez-nous. Nous étions riches, vous le savez, mes amis, avant la Révolution, voyez comme nous sommes pauvres ! Pourquoi donc ? Parce que mon père a tout sacrifié, son temps et sa fortune. à ses devoirs de citoyen.

– Tu ne m'attendras pas, jeune et belle aristocrate. La patrie passe avant les sentiments. Quant à ce bourgeois que vous voyez là accablé sous le miroir de la vérité, citoyens, il est de ceux dont on dit qu'ils ont cédé à la force irrésistible des circonstances, au torrent des événements et non aux sentiments de leurs cœurs.

– De ceux qui n'ont jamais rien fait, continua Betrinck, pour donner aux âmes cet élan, ce ressort prodigieux qui seul peut sauver la patrie et faire des Français un peuple de héros. Mais vous ne comprenez pas le beau langage de Voltaire. Je vous dirai que la caque sent toujours le hareng, et que cet homme-là.

– Doit être mis au ban de l'opinion publique comme un hypocrite qui a voulu s'introduire dans le sein de la Révolution pour la mordre, reprit Poussaton.

– Je fais la motion, s'écria Belamy : qu'on le fustige en compagnie de sa fille qu'il veut soustraire à la justice du peuple, et qu'on agite ce soir la question, à la Société Populaire, de savoir s'il n'y avait pas là quelque complot pour livrer le port aux Anglais.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Les mots de complot et de trahison étaient toujours assurés d'un grand succès. Luillier se pencha à

l'oreille de Deladame et lui dit vivement :

– Tu le vois, tu n'as plus d'autorité, plus d'influence. Je n'ai qu'un mot à dire, pas même ça, je n'ai qu'à t'abandonner pour que vous deveniez, toi et ta fille, le jouet de la populace. Comprends-tu bien que c'est heureux pour elle et pour toi que tu m'aies promis sa main. Je ne veux plus de retards. Me jures-tu de la décider à m'épouser demain ?

Deladame baissa la tête, comme un vaincu qui se rend à merci.

Pendant ce temps, très court du reste, le grondement populaire avait été croissant ; le cercle des sans-culottes, parisiens et provinciaux, s'était insensiblement resserré autour des trois femmes. Les deux étrangers, Mark et Parker, étaient toujours au premier rang de la foule.

– Citoyens, s'écria Luillier d'une voix retentissante et d'un ton d'autorité qui tranchait fort avec le parler plat et surnoisement grognon du domestique de 1787, – et nous devons ajouter que, à force de lire et de réfléchir, le ci-devant valet, devenu un des grands bourgeois de la Révolution, avait joint à sa facilité naturelle d'élocution un certain air de dignité sombre qui impressionnait fort le populaire boulonnais, – citoyens, on vient de vous dire qu'on a dépensé sa fortune et qu'on est prêt à offrir sa vie pour la Révolution. Vos murmures ont répondu : Qu'est-ce que c'est que ça ? En effet, donner sa fortune à la République, ce n'est pas grand mérite, puisque la République la prend quand on ne la lui donne pas. Et offrir sa vie, ce n'est pas de quoi se vanter, quand on voit tous les Français de dix-huit à vingt-cinq ans en faire autant aux frontières, tous les jours de leur vie. Moi, j'ai fait plus : j'ai offert à la République la fortune de mes voisins et la vie de ses ennemis. Le 2 octobre dernier, on a guillotiné sur la place de la Loi un prêtre suspect d'avoir émigré. Qui l'a fait guillotiner ? C'est moi. Le 27 septembre dernier, l'auguste représentant André Dumont a fait arrêter en un jour 400 suspects et les a dirigés sur la citadelle de Doullens ; le 26 novembre, l'auguste envoyé de la Convention, Le Bon, est venu faire la chasse dans cette ville au gibier de guillotine, comme il le disait. Qui a procuré l'arrestation des trois quarts de ces scélérats ? C'est moi. Qui a enrichi la patrie des biens des églises, des couvents, des calotins, des suspects ? C'est moi qui ai tout conduit, tout pillé, tout dénoncé. Voilà ce

qu'il est, Luillier. Vous ne voudriez pas offenser hideusement un patriote pur comme lui, et d'ailleurs vous n'en seriez pas bons marchands.

– C'est vrai ! c'est vrai ! murmura la foule. Vive Luillier, le président du Comité de Surveillance.

– Ne faites donc aucun ennui à cette citoyenne. Savez-vous pourquoi ? Demain elle sera l'épouse d'un pur et franc sans-culotte. Et ce sans-culotte, c'est Luillier. Vous respecterez aussi le beau-père d'un citoyen brûlant du civisme le plus connu, et quant à cette vieille servante, plaignons son aveuglement qui la rend ainsi dévouée à ses maîtres, mais laissons-là achever tranquillement ses jours dans un esclavage dont elle ne sent pas la honte. Pour l'autre vieille dévote, épouse, mère, tante de ces riches égoïstes bourgeois qui ont commencé à pousser à la roue du char révolutionnaire pour le conduire dans les lambris dorés de leurs salons, et qui ont simulé l'attachement aux principes démocratiques uniquement par jalousie contre les nobles, je vous l'abandonne. Faites-lui sentir la main de la démocratie, et qu'elle bénisse la magnanimité républicaine qui pourrait lui prendre la tête et qui se contente.

Marie-Berthe, qui avait baissé le front en entendant Luillier la proclamer sa femme, releva vivement la tête. Elle était très rouge et ses prunelles, s'assombrissant d'indignation, se fixaient avec mépris sur Luillier :

– Vous ne savez pas, Louis-Marie, dit-elle dédaigneusement – comment l'auriez-vous appris – que certaines injures sont mille fois plus douloureuses que la mort.

Luillier la considéra à son tour avec un mélange de passion et de haine qui donnait à toutes ses relations avec Marie-Berthe un caractère vraiment saisissant.

– Dites-moi un mot de tendresse, lui dit-il à mi-voix, encouragez-moi d'un regard d'amour, et dussé-je y perdre de ma popularité, je tâcherai d'éviter les étrivières à cette vieille cagote.

Marie-Berthe se détourna froidement. Elle vit pour la première fois les deux étrangers. Les regards de l'Américain étaient fixés sur elle avec cette expression à la fois vague et pénétrante qui semble étudier une physionomie à l'aide des souvenirs du passé. Marie-Berthe tressaillit. Elle fit un pas comme pour s'avancer vers le marin.

Elle le regarda encore. L'expression rêveuse n'avait pas changé, et il l'a considérait toujours comme à travers une vision. Elle haussa les épaules, comme si elle se fut dit qu'elle était trompée par quelque ressemblance, en croyant trouver en cet homme un ancien ami.

Elle se rapprocha de son père, qui lui prit la main avec une expression de tendresse. Luillier venait de lui dire à l'oreille :

– Je serai dans une heure chez toi, bon bourgeois Deladame. Si ta fille ne ratifie pas clairement la promesse de mariage pour demain que tu m'as faite, malheur à toi, malheur à elle, malheur à elle, malheur à bien d'autres !

V

Les Sans-Culottes parisiens, sur un signe de Poussaton, s'étaient jetés sur M^{me} Coillot en poussant des clameurs auxquelles quelques-uns des gardes nationaux et des plus actifs membres de la canaille et de la société Montagnarde Républicaine – Chuppin en tête – joignirent bientôt leurs voix.

Ces cris parurent réveiller Mark, qui d'un mouvement instinctif fit un pas du côté de la ci-devant petite rue des Prêtres, où on entraînait la vieille dame. Le capitaine Parker l'arrêta par le bras.

– Où allez-vous ? Est-ce que vous croyez que je ne bous pas comme la marmite du vieux Satan, que le diable lui torde le cou. Mais quoi ! quand nous en aurons tué une demi-douzaine de ces immondes brutes, il en restera cent pour nous écraser. Non, non, attendons une meilleure occasion. J'ai juré que je pendrais deux de ces misérables. Mais j'attendrai ; que le diable vous emporte !

– Vous avez raison. J'ai quelque chose à faire qui me défend de m'aventurer pour cette étrangère, si vénérable qu'elle soit. Quant à ces lâches.

Les clameurs et les rires de la foule empêchèrent Parker d'entendre la fin de la phrase.

La vieille dame indignée, puis épouvantée, se débattait faiblement entre les mains de ces forcenés. Elle pleurait, elle invoquait le Mayor et la justice, et l'humanité et la charité, et le bon droit et les sergents-à-verges, toutes choses aussi mortes l'une que l'autre. Elle excitait les rires et les huées, recevait les bourrades et les injures. Ses beaux cheveux blancs voltigeaient en désordre, son mantelet volait en lambeaux.

Enfin, on la saisit, on l'appuya contre une des bornes du Temple de la Raison – car le magasin Nicolas servait aussi de Temple à la Raison. –

Tandis que trois des compagnons de Poussaton lui tenaient, sous la surveillance de Betrinck, les bras et la tête, Chuppin Belamy commença à la fouetter avec un fourreau de sabre. La pauvre femme s'évanouit.

– Oh ! Oh ! s'écria une voix de stentor qui partit du coin où la Grande-Rue vient rejoindre cette rue des Prêtres, voilà un brave patriote qui s'exerce dans le ci-devant noble art de l'escrime, et cent bons compagnons qui assistent joyeusement à un beau duel : un homme avec un sabre contre une vieille femme évanouie. Et les seides des despotes coalisés viennent dire que la gaieté française a disparu !

Toutes les têtes se retournèrent. Un capitaine de dragons, d'une stature gigantesque, monté sur un cheval de très haute taille, s'était arrêté au coin du corps-de-garde. Malgré la largeur de ses épaules et la rondeur de sa taille, chacun de ses gestes indiquait une aisance parfaite, et il se pliait à tous les mouvements de son cheval, comme s'il n'eut fait qu'un avec lui.

Il portait très fièrement l'élégant costume de son arme : le frac vert à aiguillettes et épaulettes, la veste blanche, la culotte de peau également blanche, les bottes longues. Son casque en cuir bouilli, à crinière, avec une visière droite, lui tombait très bas sur le front. Une balafre qui partait du milieu des sourcils et descendait jusqu'à la commissure des lèvres, une immense moustache qui semblait lui couper le visage en deux, un teint hâlé jusqu'au brun noir, lui donnait, avec l'air imposant et martial, une apparence de maturité que démentaient ses yeux très jeunes, très clairs, francs, hardis et goguenards.

Cette prunelle malicieuse, s'agitant au milieu de ce visage grave et volontiers immobile, attirait surtout l'attention.

Il reprit avec sa voix railleuse et son œil pétillant d'insolence, tandis que son visage conservait la plus singulière gravité :

– Là, maintenant que la vaillance a triomphé dans cet illustre champ clos, rabaissons les drapeaux flottants et ramassons les morts. Allons, citoyen, toi qui t'escrimes si lestement contre les vertugadins de nos grand'mères, ramasse-moi ton rival vaincu et apporte-le moi.

– Vil scélérat d'aristocrate, s'écria Chuppin, je ne sais ce qui me retient de te faire apprendre à coups de bois de pique le respect qu'un lâche comme toi.

– Lâche est de trop, dit tranquillement le dragon en tirant prestement son sabre et en assénant un coup du plat sur la tête de Chuppin, qui tomba.

Un murmure de colère, un peu étouffé par la fière prestance du cavalier, s'éleva.

– C'est trop de scélératesse, s'écria Betrinck. Gardes et volontaires, qu'on m'empoigne ce drôle et qu'on l'emballe pour les prisons d'Arras, où l'auguste représentant Joseph Le Bon.

– Comme tu vas vite en besogne, camarade, riposta le dragon en agitant son grand sabre, qui inspira quelque prudence aux piquiers. C'est donc toi, puisque tu parais doué de la plus grande vivacité, bien découplé du reste et alerte comme un allumeur de chandelles, qui vas me ramasser.

– Je suis commandant de volontaires, s'écria majestueusement Betrinck, j'ai pitié de ton égarement. C'est moi qui t'ordonne de descendre de ton Bucéphale et de te rendre à la prison, d'où tu seras extrait pour passer devant un conseil de guerre. Je ne sais si tu es digne de comprendre le beau langage.

– Que le génie de la patrie me garde d'entendre un langage qui sent tellement l'Ancien Régime ! Tu te crois encore, mon pauvre garçon, sous le règne des tyrans. Tu oublies que le général en chef, hors du service, est l'égal du moindre soldat et que si la discipline nous ordonne d'obéir à un supérieur sous les armes, les principes nous obligent à le traiter avec une défiance démocratique et égalitaire quand il ne s'agit pas de service. Allons,

allons, si tu tiens à ton oreille gauche, commandant de volontaires, prends vite cette vieille femme et apporte la moi.

Luillier accourait.

– N’y a-t-il donc ici que des lâches ! s’écria-t-il avec fureur. Quoi, vous êtes plus de cent hommes armés et vous tremblez devant un homme seul. Jetez-vous sur lui, et s’il ne se rend pas, lardez-le comme un pourceau.

L’Américain et le vieux Parker s’étaient avancés, eux aussi. Ils se placèrent de chaque côté du cheval ; le marin avait saisi le sabre que Chuppin avait laissé choir, et Mark, écartant son gaban, avait pris ses doubles pistolets dont il présentait la gueule à la foule.

Ces gens-là, nous l’avons indiqué, n’avaient aucun droit à représenter la bonne ville, renommée, de vieille date, pour sa vaillance, sa sagesse et sa piété. C’était un ramassis de coquins, de vagabonds, de repris de justice, d’émissaires des Jacobins parisiens, dirigés par quelques bourgeois terroristes ou terrorisés du crû. Ils faisaient bien réellement trembler la ville, ou plutôt c’était cette mystérieuse et sanglante Divinité, la Révolution, qui courbait les fronts et les âmes. Mais ils étaient, quand ils n’avaient pas affaire à des êtres paralysés par la terreur, les plus lâches des hommes. Ils reculèrent de nouveau.

– Tiens, dit hautement le dragon en regardant Mark et Parker, voilà deux hommes qui ne me paraissent pas dignes de commander les Volontaires dans un combat contre les vieilles femmes. Merci, estimables citoyens. Vous avez là des pistolets d’un beau modèle, camarade, mais ils n’ont rien à faire ici. Ce vaillant homme, qui veut qu’on me larde comme un rable de lièvre, c’est lui-même qui va prendre, avec tous les signes qu’aime à montrer une âme sensible dans l’exercice de la bienfaisance, cette pauvre petite vieille évanouie et qui va m’aider à la mettre sur le pommeau de ma selle.

Il fit brusquement avancer son cheval tout auprès de Luillier, et se baissant, il lui dit à l’oreille :

– Je suis le Porteur-d’ordres du citoyen représentant André Dumont. Je viens avertir la municipalité de sa prochaine arrivée, et je t’engage à veiller sur toi, Louis-Marie Luillier.

Celui-ci tressaillit. Il pâlit, puis il rougit.

– Citoyens, s’écria-t-il d’une voix un peu émue, le capitaine me donne d’excellentes raisons. Après la justice peut venir, en effet, la bienfaisance ; et le respect de la vieillesse est au nombre des vertus républicaines.

Il prit la vieille dame laissée évanouie, et, à la grande stupéfaction de la foule, il la donna au dragon qui la plaça du mieux possible sur le devant de la selle.

Tandis qu’il se baissait, le cavalier rencontra les regards de l’Américain. Il arrêta pendant une minute le mouvement qu’il faisait et il fronça légèrement les sourcils, puis il se releva.

– Citoyens, dit-il, je suis Jacques Cazin et cette femme que l’aimable et obligeant homme que voici a daigné me confier, est justement la sœur de ma mère. Je vais la remettre dans son domicile. J’ai aussi un ordre à transmettre à la municipalité, après quoi je descendrai la Grande-Rue, avec un manche à balai, car mon sabre qui a servi à tuer de braves gens ne serait pas content de toucher des gens dont le plus grand exploit est de fouetter les femmes. Je crois devoir poliment vous avertir que le manche à balai sera assez lourd.

Il s’éloigna au milieu d’un frémissement d’abord sourd et qui allait devenir une véritable clameur – le cavalier était déjà loin – lorsque quelques mots dits par Luillier à ses voisins changèrent l’indignation en silence complet. Ces mots étaient tout simplement : « C’est le Porteur-d’ordres. »

La foule se sépara un peu vite, chacun se demandant avec angoisse, s’il n’avait pas attiré spécialement l’attention d’un homme qui avait l’oreille de l’auguste représentant Dumont.

Chuppin n’avait pas tardé à revenir à lui. Il était, on le pense bien, furieux. Betrink et Luillier ne l’étaient guère moins. Poussaton les regardait en homme supérieur à ces événements et qui se sent intérieurement, et malgré son humble apparence, au-dessus de tous ces vaniteux. Il souriait d’un air narquois et se frottait les mains.

Une dizaine des membres les plus énergiques de la Société Montagnarde étaient restés à côté de leurs chefs, dans le voisinage du corps-de-garde.

Luillier se retourna en entendant auprès de lui des jurements formidables en Anglais, langue que, en bon Boulonnais, il comprenait suffisamment. Le

vieux capitaine n'était pas apaisé, il bouillonnait encore et il jurait à part soi et à la cantonnade, au souvenir de tout ce qui venait de se passer.

Louis-Marie rencontra les yeux froids de l'Américain fixés sur lui ; il tressaillit en se disant qu'il avait vu quelque part ce visage-là. Il se rappela tout brusquement que c'était là un des deux hommes qui étaient venus se ranger aux côtés de l'officier de dragons.

– Citoyen Parker, dit-il brusquement, vous vous êtes mêlé de choses qui ne vous regardaient pas. J'imagine que si nous allions en Angleterre nous mettre du parti des scélérats que la police veut arrêter, vous trouveriez que nous avons tort.

– Le diable vous emporte, vous avez raison. Mais il y a une différence, que les cornes de Satan me percent les oreilles ! c'est que cette vieille lady n'était pas un scélérat.

– C'est à la loi française à être maîtresse chez elle. Pour vous punir, en ma qualité de président du Comité de Surveillance, institué par l'auguste représentant Joseph Le Bon, en février dernier, pour diriger l'administration de la ville et du district, je vous retire votre permission de sortir. Regagnez votre couvent des Annonciades. Sinon, je vous fais jeter dans les casemates au-dessous du Beffroi, cloaque affreux où règnent la maladie et la mort, ou dans la Geôle, sous la Sénéchaussée, à côté de la vieille chapelle souterraine, où il n'y a ni air ni lumière.

On entendait un roulement sourd, comme d'un gargarisme furieux. Le vieux capitaine eut préféré la mort à un pareil emprisonnement. Il hésitait pourtant et jurait avec prudence. L'Américain se pencha vers lui :

– J'ignore ce que vous voulez faire. Moi je vous dis ceci, murmura-t-il à son oreille, tâchez de rester dans votre prison. Je l'ai regardée en passant : un enfant de cinq ans l'escaladerait. Ne donnez plus de parole d'honneur de ne pas vous sauver ; dans trois jours, je vous donnerai asile à mon bord, et nous sortirons du port, d'une façon triomphante.

Le capitaine, sans plus parler, tourna sur les talons. Il remonta la rue en faisant entendre à lui seul tout un concert de malédictions variées qui, chose étonnante, devenaient de plus en plus distinctes à mesure qu'il s'éloignait.

– A toi maintenant, citoyen, américain, si j'en juge par ta cocarde. Tu es venu menacer des magistrats français dans l'exercice de leurs fonctions ; je

devrais te faire mener au tribunal criminel, qui te donnerait cinq ans de fer. Je suis porté à l'indulgence par ton titre de républicain. Mais il faut que tu sois puni pour l'insolence que tu as montrée à mon égard, en te faisant l'allié de ce grossier représentant du militarisme. Tu n'as pas la cocarde nationale. La loi punit ce crime de huit jours de prison. En route, mauvaise troupe.

L'Américain était resté immobile, les regards fixés dans ceux de son interlocuteur.

– Vous m'avez enlevé mon interprète, dit-il en anglais, sans qu'un muscle de son visage ne remuât. Je ne vous comprends pas. Je devine seulement que vous me menacez. Vous pardonnerez à un pauvre étranger, égaré dans un pays barbare, de prendre ses précautions.

Il retira de nouveau ses pistolets de sa ceinture.

– Je vous déclare, continua-t-il tranquillement, que vous, ce petit bonhomme qui se frotte les mains, ce grand garçon qu'on a jeté par terre et ce bavard – et il désignait du bout de son pistolet Poussaton, Belamy et Betrinck, qui, sans rien entendre, comprenaient fort bien les gestes très significatifs – serez tués avant qu'on ne me nuise en rien.

– Je vous déclare, s'écria Luillier avec colère et en baragouinant l'anglais, que c'est vous qui êtes un barbare, puisque vous venez demander à la France l'hospitalité, et que vous ne voulez pas vous soumettre aux lois. Je vous dis que tout étranger, à moins qu'il n'ait une mission diplomatique, doit porter la cocarde française.

– J'ai justement cette mission, répartit froidement l'Américain.

Mais tout d'un coup, il s'arrêta, il tendit l'oreille du côté de la mer et parut écouter.

Luillier voulut parler. Mais le marin lui fit un signe si expressif de garder le silence, en indiquant l'Ouest, qu'il se tut lui aussi. L'Américain se jeta à plat ventre et posa l'oreille sur le pavé.

Il se releva.

– Je le pensais, dit-il, c'est bien le canon que j'entends et je distingue quel canon. C'est un navire de guerre anglais, sans doute, qui attaque un de vos corsaires en vue de port.

Luillier traduisit ces paroles, qui firent oublier tout ce qui venait de se passer.

Des cris confus ne tardèrent pas à sortir du bas de la rue. Une troupe d'enfants et de femmes de la Beurrière déboucha de la rue de la République, ci-devant des Minimes, en poussant des gémissements et en criant aux armes avec des hurlements lamentables :

– C'est les *Anglais* qui viennent bombarder nos pauvres *effans*, criait Zabelette des Quatre-Nations, qui s'était improvisée le guide de la troupe. Tout le monde y passera. Zésus flagellé, protégez-nous ! Mais avec leur ordure de république, il n'y a plus un pauvre calvaire où on puisse brûler une chandelle grosse comme un ver !

Bientôt toute la ville fut en rumeurs, en clameurs, en mouvement, en gémissements. Mark écoutait toujours et il paraissait hésitant. Une escouade de matelots en bonnets rouges, conduits par Loulou, apparut bientôt, montant la Grande-Rue au pas gymnastique.

– Arrête, s'écria Luillier, avant de savoir ce qu'on doit faire il faut savoir ce qu'il y a. Je n'ai pas envie de m'en aller comme un gobe-mouche.

– Il y a, répondit Loulou haletant, que l'Etoile de Broquant-Bannière est poursuivie par un gros brick anglais. Le pauvre petit b. de sloop se défend bravement et le capitaine ne se rendra pas. Mais il n'est pas de force et il est déjà démâté à peu près. Les capitaines Thueux et Broquant-le-Vrai et d'autres embarquent sur les premiers bateaux venus pour tâcher d'aller aborder le brick. Moi, j'ai l'ordre d'aller chercher des munitions au Château pour le fort de Châtillon, tandis que les vétérans-canoniers de marine vont bientôt commencer la musique au fort de l'Heurt, car on a cru voir d'autres navires anglais au loin derrière celui-là, et on ne sait pas s'ils ne viennent pas nous bombarder.

L'Américain avait disparu. D'une course rapide, il était arrivé à son navire. Son austère visage se dérida un peu en l'apercevant. Tout était en ordre, les hommes à leur poste, les mâts, les cordages prêts à prendre la voile.

– Monsieur Staplon, dit-il à un vieux marin, nous allons appareiller. Je voudrais rendre visite à ces Anglais qui poursuivent le sloop boulonnais. Je suppose qu'il y a dans ce dernier navire une personne qui m'est chère. Je ne

voudrais pas voir le sloop couler bas sans essayer de m'y opposer. Vous hisserez le pavillon français, si nous sommes obligés d'en venir aux coups.

VI

La maison Deladame, à l'extérieur, avec ses volets sans peinture, çà et là pourris, avec ses croisées tremblant sur leurs gonds, avec ses murs verdis, moisis et lézardés, sentait la misère. Au dedans elle n'indiquait que la pauvreté. Partout où les soins et l'industrie de Marie-Berthe et de Gothon avaient pu remplacer l'argent qui manquait chaque mois un peu plus, la maison s'était sans doute un peu ternie, un peu éraillée, on la sentait froide et on la croyait nue, mais tout était propre et bien rangé. Elle attristait comme un vieillard qui, sous un habit de coupe jadis élégante, mais usé jusqu'à la corde, râpé et reprisé, montre quelques breloques, restes d'une ancienne splendeur. Pourtant elle n'était pas repoussante comme un ivrogne qui traîne ses guenilles dans le ruisseau.

En résumé, le dehors de la maison regardait Deladame et il l'avait laissée se délabrer comme il avait laissé tout se délabrer en lui. L'intérieur, le domaine de Marie-Berthe, prouvait que la jeune fille, elle aussi, avait été touchée par les grands coups de l'infortune, mais qu'elle leur avait opposé une énergie invincible.

C'était bien cela. L'on pouvait étudier en Gengulphe Deladame le travail qu'avait opéré la Révolution dans le cerveau, dans l'âme de ces gentilshommes, de ces prêtres, de ces avocats, de ces médecins, de ces gros marchands qui devenaient les plus répugnants des Sans-Culottes, après avoir rêvé d'être des hommes d'Etat.

Cette débauche d'utopies, de paradoxes, d'impiétés et d'indiscipline avait été où va tout libertinage et fini comme toutes les ivresses.

Aussi longtemps que notre bourgeois resta, comme nous l'avons vu au commencement de cette histoire, dans la région du rêve et de la spéculation, il resta très fier. Ses préjugés et ses espérances, nobles encore, lui cachaient ce qu'il pouvait y avoir d'humiliant dans son obéissance passive aux ordres du Comité central de la franc-maçonnerie et de répugnant dans les compagnons qu'on lui donnait pour travailler à la grande œuvre.

Depuis qu'on en était venu au fait, la chute avait été rapide. Il avait d'abord, lui le représentant de la grosse bourgeoisie révolutionnaire, été éclipsé par Delle, en qui s'incarnaient mieux les instincts de la moyenne et de la petite bourgeoisie. Se sentant dominé, il eut consenti à s'allier avec ce rival.

Mais Delle, qui voyait clairement apparaître l'avènement des prolétaires, avait très subtilement changé le point d'attaque de son ambition. Il laissa le débat, dans la ville, entre Deladame et Luillier, qui était devenu le chef naturel des Sans-Culottes. Delle s'était fait nommer Administrateur du département du Pas-de-Calais.

Gengulphe ne tarda pas à comprendre qu'il avait travaillé à détruire les hautes classes non pas pour le profit de lui et des hommes de son rang, mais pour le bénéfice des gens d'en bas, dont il était bien plus éloigné que de la noblesse. Il vit bien que les nouveaux maîtres étaient des hommes avec lesquels il pouvait bien moins s'entendre, qu'avec les royalistes. Ils étaient plus exigeants, plus défiants, plus insolents et plus jaloux.

Mais il avait habitué ses lèvres à la brûlante liqueur.

L'ambition avait tout remplacé en lui. La popularité lui semblait, comme il arrive à ceux qui en ont goûté, le suprême et unique bien. La populace triomphante forçait ceux qui ne voulaient pas cesser de songer aux affaires publiques, à descendre jusqu'à elle, et ceux qui hésitaient, elle les proscrivait.

Il descendit. Il n'avait plus l'ombre d'illusion. Il voyait clairement que la liberté n'avait produit que la plus exécrable tyrannie ; que l'égalité, prenant le niveau de la boue, était impossible ; que la fraternité n'existait qu'entre les coquins. Toutefois, il espérait reconquérir quelques-uns de ces applaudissements qui avaient bercé délicieusement sa vanité, un peu de

cette autorité qui avait satisfait son égoïsme. Le respect humain l'empêchait de retourner en arrière.

Enfin il subissait cette puissance mystérieuse dont on n'a pas encore tenu assez compte quand on a voulu juger les hommes d'alors ; il subissait la Révolution, la peur de la Révolution, la terreur de la Révolution, la folie de la Révolution.

Il descendit encore. Sa conscience avait depuis longtemps complètement capitulé. Sa vanité capitula à son tour. Il se vit en sous-ordre. Il avait au-dessus de lui les plus ridicules, les plus lâches et les plus méprisables des hommes. Il se rangea derrière eux. Il s'abassa jusqu'à terre pour y chercher à ronger un os, méprisé par les Luillier et les Chuppin.

Il descendit encore. Il sentait que, malgré tous ses efforts, il ne serait jamais naturellement assez vil, assez hypocrite, assez fourbe, assez féroce pour lutter avec les maîtres Sans-Culottes. Il se savait méprisé par eux, autant qu'il était honni par tout ce qui n'était pas eux. Il n'avait plus à espérer d'être quelque chose même parmi les démagogues. Il comprenait qu'il était le plus lâche des hommes et le plus imbécile. Son cœur déchiré par les déceptions, son esprit abaissé par la pauvreté, ne protestèrent pas.

Chose bizarre pourtant, au milieu de sa dégradation morale il s'était mis à aimer tendrement sa fille.

L'aspect de cette inaltérable patience, de cette tendresse filiale que rien ne rebutait, de cette piété sans phrase, sans étroitesse, donna le premier essor à l'amour paternel. De plus, il trouvait dans sa fille une énergie, inébranlable en sa douceur, que nul intérêt, nulle tendresse même ne faisait fléchir. Il estima d'autant plus cette héroïque grandeur de l'âme qu'il se sentait tous les jours devenir plus faible, faible jusqu'à la honte.

Il se mit donc à aimer tendrement et à estimer intérieurement Marie-Berthe. Il eut pour elle des tutoiements affectueux et charmants, des caresses délicates, des larmes même qu'il versait à côté d'elle en la plaignant de sa pauvreté à lui et de l'humilité de sa propre position.

Cependant, son estime pour cette chrétienne ne l'avait pas porté à désarmer les ardeurs destructives et impies de sa philosophie. Il voyait plus clair de ce côté-là aussi, sans doute, mais il avait pris le Nazaréen en une

haine folle, en cette haine enragée qui est un des curieux signes de la Révolution.

Son égoïsme n'avait pas plus désarmé que la philosophie révolutionnaire.

A peine entré dans sa maison, Deladame se dirigea vers le salon de compagnie. C'était de toutes les pièces celle qui avait conservé le plus des apparences de l'ancienne splendeur. Tout y était terni, mais point trop usé et si ce qui avait grande valeur vénale avait disparu – les livres, les statuettes, les gravures – les gros meubles étaient restés. C'est là que Gengulphe aimait à venir, comme s'il eut voulu se donner l'illusion d'y retrouver les satisfactions du beau temps de la vanité.

Quand Marie-Berthe entra dans ce salon où elle sentait bien qu'allait se décider sa destinée, elle éprouva une impression dont elle se fit honte, mais qui persista, tant elle était vraie. Elle se disait que son père l'estimait, qu'il la plaignait, qu'il l'aimait, et pourtant il n'avait jamais épargné un blasphème contre la divinité qu'elle adorait, jamais une persécution contre les hommes, les femmes, les choses qu'elle vénérât le plus.

Quand il se jeta à son cou, après avoir fermé la porte de la salle, elle devina qu'il y avait là de la tendresse, mais de la diplomatie plus encore, et qu'il voulait l'attendrir pour la désarmer. Elle ne s'était jamais sentie aussi désolée.

Elle avait l'habitude de la souffrance et de la réflexion ; elle pouvait assez bien dissimuler ses impressions et, à part sa voix un peu rauque, ses prunelles plus brillantes et sa pâleur plus grande, nul n'eût dit qu'elle éprouvait la plus intolérable des tristesses morales. Elle savait qu'on allait lui proposer un supplice qui serait une mort de chaque jour et cent fois pis qu'une mort journalière, que ce supplice lui était offert pour un but misérable, par l'être qui devait l'aimer le plus, et elle savait aussi que ce supplice elle l'accepterait.

– Mon père, mon bien cher père, dit-elle, je vous ai bien averti que vous avez tort – laissez-moi le répéter, malgré tout le respect que je vous dois – de leurrer ce. ce garçon de cet espoir. Je ne le voulais pas. J'ai résisté de mon mieux. Vous l'avez exigé. Oui, je savais que c'était mal de laisser croire à ce vilain qu'un jour je pourrais consentir à l'épouser. Vous me disiez : « Aie confiance. Je ne te laisserai jamais faire ce mariage. Mais il

est le plus fort. Il a la faveur publique. Bientôt, le vent tournera. Je reprendrai ma position et mon autorité. On nous comparera, on comprendra de nouveau ce que je valais, ce que je vaudrai, et alors je serai le plus heureux des hommes. Maintenant, il n'y a pas à lutter, le peuple est pour lui. Il faut marcher dans son sillon, marcher prudemment sans exciter sa jalousie. Le seul moyen, c'est de paraître unir mes intérêts aux siens en simulant de lui donner ma fille. »

– Eh bien, répliqua Gengulphe d'un ton sombre, le temps est venu de faire ce que nous simulions. Car il n'a pas seulement l'apparence de la force, il a la force, la force définitive, il est bien le représentant du peuple. Il n'y a pas à lutter contre lui, il faut marcher non dans son sillon, mais sous son obéissance, car il peut mener haut ses amis, aussi bien qu'anéantir ses ennemis. C'est-à-dire, continua-t-il, tandis que son visage s'éclaircissait, que c'est une bonne fortune qu'il veuille bien encore de nous, quand il est destiné à monter si haut et que nous sommes si bas. C'est un coup de fortune. Je ne vous comprends pas, ma fille, et si vous vous mettiez pour un instant au-dessus des préjugés de l'Ancien Régime, pour toujours disparu, au-dessus de ces petites rêveries de pensionnaires qui déparent votre intelligence, vous vous rangeriez à mon avis.

Marie-Berthe baissa les yeux. Elle craignait qu'ils ne montrassent les sentiments qui s'agitaient sourdement, et, certes, bien malgré elle, au fond de son cœur : une colère nuancée de mépris. Elle répondit d'une voix lente, en pesant chacun de ses mots :

– Faut-il donc me défendre de n'être pas heureuse d'épouser votre ancien domestique, mon père ? Un préjugé de l'Ancien Régime, soit ! un rêve de pensionnaire, soit ! Vous dites que tout cela n'est que convention sociale qui n'intéresse en rien la morale et l'humanité. Vous devez le savoir mieux que moi, mon père. La loi de Dieu ne s'oppose pas à de telles unions. Cela peut me décider.

– Plus que la volonté et le bonheur de votre père ! dit aigrement Gengulphe.

– Je puis donc bien pardonner à ce garçon, continua Marie-Berthe sans paraître entendre cette observation, d'avoir été domestique. Mais me comprendrez-vous, mon père, me voulez-vous comprendre quand je vous

dis : ce n'est point parce qu'il a été domestique que je le méprise, c'est parce qu'il est encore digne de l'être.

Elle s'animait peu à peu.

– Voyez quelle horrible vie que d'être unie pour toujours à un être grossier, que d'être forcée de respecter un être méchant, que d'être tenue d'aimer un être vil, et de penser que l'on donnera le jour à des enfants qui seront comme lui grossiers, méchants et vils ! Pensez, mon père, que cet homme a commis tant de crimes qu'il doit être, lui et sa race, maudit par Dieu ! Et vous voulez que je sois la compagne de cet homme, la mère de cette race !

– Ce sont des folies mystiques, ma fille. Nous avons prouvé que tout cela n'est que billevesées. Une seule chose est raisonnable, c'est de penser qu'il vous aime, que vous le corrigerez et que vous éleverez vos enfants comme vous l'entendrez et qu'ils hériteront aussi des vertus de leur mère.

– Se corriger ! Il y pense bien ! Vous venez de l'entendre. C'est lui qui a assassiné l'abbé Butiaux, lui qui a violé les lieux saints, lui qui persécute, qui emprisonne, qui insulte les femmes, les jeunes filles, les vieillards, tout ce que vous respectiez vous-même, mon père.

– Il exagère un peu, sans doute. Avec le peuple, il faut cela, et c'est uniquement à cette sottise habituelle de précision, due à mon sang bourgeois, que je dois de n'être pas resté à la tête de la Révolution dans cette province. Mais on peut se corriger et je me corrigerai, j'exagérerai aussi. D'ailleurs, ma fille, croyez en votre père, l'amour de la patrie, le zèle pour l'humanité, l'avenir de la liberté universelle excusent d'autres crimes encore que ceux-là. Que dis-je, des crimes ! ce sont des actes héroïques, dont les vieux Romains nous ont donné d'illustres exemples et qui ont mérité l'apothéose dans tous les siècles. Brutus n'a-t-il pas tué son père !

– Eh ! bien, mon père, je vous entendais dire jadis que vous étiez un vieux Romain. Soyez-le aujourd'hui. Imitiez ce héros que vous nommez. Sacrifiez votre fille. Désignez-là comme une aristocrate aux coups de ce garçon et de sa bande. Faites-le, mon père, ah ! faites-le. Vous serez grand, vous serez populaire ! Votre nom dépassera les limites mêmes de cette province, il arrivera à la tribune de la Convention, pour voler de là à la

postérité. Et moi, je vous bénirai. Moi, je me noircirai pour rendre votre conduite plus belle encore. Je crierai : Vive le roi !

– Tais-toi, malheureuse.

– Et je vous sourirai, et ma dernière parole sur L'échafaud sera un acte de reconnaissance pour vous.

– Tu es folle, ma pauvre fillette. Mais, d'abord, je ne veux pas que tu meures. Je veux que tu sois heureuse, et tu le seras quand tu auras pris ton parti. Ensuite, cela ne serait pas apprécié à sa valeur, si Luillier et ses amis se mettaient en tête de prouver au peuple que j'en agis ainsi, non par amour de la Révolution, mais uniquement pour sauver ma vie. Et ils le feraient, et le peuple les croirait, car il croit tout de ses amis ; et ceux qui ne sont plus ses favoris ont beau être héroïques, il les en hait davantage : ils n'ont qu'une chose à faire, c'est de courtoiser les favoris. Tout cela est si vrai que, réellement, je ne comprends pas encore comment Luillier ne nous dédaigne pas. Il faut qu'il ait une bien ardente passion pour vous, ma fille. Ah ! tu seras une épouse bien chérie, bien choyée, bien caressée.

Ce fut le dernier coup. Il l'atteignait dans sa fierté et dans sa délicatesse féminine.

Jusqu'ici sa raison seule avait parlé. Pour la première fois, sans doute, son imagination lui représenta l'horreur d'être embrassée par ces lèvres de blasphémateur, ce dénonciateur, d'être caressée par ces mains teintes de sang des prêtres saints. Elle tomba sur la terre, étendue les bras en croix, en sanglotant, en pleurant et en murmurant dix fois, cent fois de suite :

– Vierge Sainte, Mère, m'abandonnez-vous ?

Gengulphe se baissa comme pour la ramasser. Mais se dit sans doute qu'il valait mieux laisser cette terrible explosion se calmer d'elle-même. Il se mit à se promener de long en large, regardant sa fille étendue et gémissante, mais froidement ; et en effet, il ne pensait guère à cette douleur. Il ne la comprenait pas. Il trouva Marie-Bertbe fort sotte et fort niaise de ne pas vouloir admettre qu'en somme, dans l'état des choses, Luillie leur faisait beaucoup d'honneur de vouloir s'allier à de gens quasi suspects.

Il calculait la somme de résistance que sa fille alla pouvoir lui opposer encore, et la somme de bénéfice que son ambition pourrait tirer de cette alliance avec le chef de la démocratie boulonnaise, avec le président de

Comité de Surveillance, l'ami de Joseph Le Bon, le correspondant des chefs des Sans-Culottes parisiens. Il jetait, entre temps, à sa fille quelques mots de consolation.

Au milieu d'un de ces discours, Deladame n'entendit pas qu'on frappait à la porte du salon. Elle s'ouvrit et livra passage au capitaine Cazin.

– Triste gamelle ! s'écria-t-il, qu'y a-t-il ?

Et sans plus d'explication, il se précipita, prit la jeune fille dans ses bras herculéens et la posa dans un de fauteuils de paille.

Marie-Berthe leva vers le nouveau venu sa pâle figure marbrée de lignes rouges et de plaques violettes et ses yeux rougis qui étaient comme hébétés. Jacques sentit son cœur se fendre. Il se tourna brusquement.

– Cousin Deladame, dit-il d'une voix qu'il grossissait pour en cacher l'émotion, je suppose qu'il faudra décliner ses nom, prénoms et qualités. Jacques-Cazin-Mazinghem, autrement dit le *Grand Dragon d'enfer*, l'Effroi des Prussiens, la Terreur des Riz-Pain-Sel, l'Envie des tambours-majors ; aujourd'hui capitaine et porteur d'ordres de son cousin André Dumont, représentant du peuple en mission ; demain chef d'escadron ; dans un an colonel, si Dieu – que je me plais à reconnaître à la barbe de la déesse Raison – (il porta la main à sa visière avec un geste d'une gravité comique) me prête vie. Belle cousine, y a-t-il dans quelques-unes de ces qualités ou vertus quelque chose qui puisse sécher les larmes de la beauté ? Cousin Deladame, permettez que je vous serre sur ma veste chamois.

Il prit Gengulphe et le serra sur sa poitrine, à lui faire perdre la respiration.

Nos deux personnages, étourdis par l'inattendu et l'importunité de cette introduction, se turent un instant.

– Je suis heureux de vous voir, Jacques, et en effet je vous reconnais bien, quoiqu'il y ait entre mon ancien commis et le capitaine.

– Autant de différence qu'entre un veau et un buffle. Triste gamelle ! Ce n'est pas faute d'avoir jeûné.

– Et exterminé bien des ennemis de la République. Nous avons entendu raconter vos exploits.

– Je l'espérais. Oui, j'ai fait pas mal de folies, belle cousine, dans l'espérance qu'il en arriverait quelques-unes à vos jolies oreilles. Car au

nombre des surnoms que ma modestie a été forcée de passer sous silence, je puis mettre le plus joli de tous : *Trois-Déesses*. Jacques Trois-Déesses. Présent. Ainsi nommé parce qu'il fut amoureux de trois déités qu'il avait un jour entrevues, et qu'il tint en mépris tout le reste de leur sexe enchanteur. L'une de ces beautés, c'est mademoiselle Mary-Ann Penrose ; je l'entrevis un jour au milieu de la tempête et ne lui parlai guère. L'autre, c'est Olympe de Gouges ; elle est morte, emportant dans le royaume de Proserpine les plus beaux yeux, que je vis un jour et que je ne revis plus que la veille du jour où la Parque les ferma pour jamais. La troisième, c'est vous, belle cousine. Aussi, je vous le répète, s'il existe quelqu'ennemi sur la terre et sur l'onde qui ait fait couler ces larmes, nommez-le. Il n'est déjà plus.

Un triste sourire courut sur les lèvres de Marie-Berthe.

– Je comprends votre délicatesse, mon cousin ; je devine que vous forcez votre gaieté pour me distraire de mon chagrin. Vous êtes aussi bon que brave. Vous ne pouvez rien pour moi.

Elle lui tendit sa petite main, si maigrie. Le colossal capitaine se baissa, y posa ses lèvres, et il sembla à la jeune fille qu'elle sentait une larme glisser sur ses doigts.

Jacques se redressa lentement, et en se détournant il se dirigea vers la fenêtre. Il fouilla dans la poche intérieure de son habit. Il en tira quelques papiers, choisit parmi eux une lettre cachetée et l'apporta à Gengulphe. Elle était d'Olympe de Gouges.

De ma prison, la Teille de mon assassinat, le 2 novembre 1793.

« Oui, mon respectable ami, je vais être demain assassinée par les lois révolutionnaires et par les scélérats qui ont volé le gouvernement de la France. C'est la dernière plainte que j'en fais. Car je reconnais, en abaissant mon front dans la poussière, que j'ai mérité ce sort, puisque j'ai contribué à mettre au pouvoir ceux qui en usent pour me faire assassiner par le bourreau.

« Voici les dernières lignes qu'écrira Olympe de Gouges, après avoir livré à l'attention de l'univers douze pièces de théâtre, trente-huit ouvrages politiques, deux romans. Je veux que ces dernières paroles soient adressées à vous, vénérable ami, et à vous portées par Jacques Cazin. Car vous êtes

les deux seuls êtres qui m'ayez respectée. Du reste des hommes j'ai été le jouet. Aussi, mortels, je quitte cette terre désolée en vous méprisant.

« Vous, ami respectable, vous direz de moi qu'Olympe de Gouges avait une tête folle, un cœur enthousiaste, un caractère sublime, une imagination noble ; et la postérité ratifiera votre jugement. Olympe de Gouges a voulu aider son sexe à secouer le joug honteux qui l'asservit. Après avoir cherché à être un grand écrivain, elle a cherché à être un homme d'Etat. Et elle meurt, jeune encore, par la main des hommes vils et grossiers, des scélérats hypocrites qui ne respectent en elle ni le sexe, ni le génie, ni les services rendus à la cause populaire. Elle est traitée comme un homme, mais c'est uniquement par le supplice.

« Je n'ai aimé énergiquement que deux choses : le peuple et mon fils. Les représentants du peuple me torturent et mon fils m'a désavouée.

« Si vous n'étiez pas, respectable ami, je quitterais sans chagrin ce monde et ne maudirais pas la Parque cruelle. Pourtant il vaut mieux, même en pensant à vous, qu'il en soit ainsi, car je n'eusse jamais consenti à vous épouser. Je n'en suis pas digne.

« Cet aveu m'a coûté à faire. Il est fait Maintenant je lève un regard consolé vers le Dieu de mon enfance. Je crois qu'il me pardonnera, car je me suis repentie ; j'ai essayé de réparer le mal que j'ai fait. Oui, j'ai essayé de réparer le mal que j'ai fait. J'ai été aussi brave pour démasquer les démagogues que je l'ai été pour attaquer les courtisans. L'assassinat du bon roi Louis XVI, dont le cœur était si digne de comprendre le mien, m'a achevée. J'ai voulu le défendre, et j'eusse fait trembler sur leurs chaises curules les lâches et les infâmes qui le jugeaient.

« Seigneur, vous tranchez le fil de mes jours avant qu'il ne soit usé. Vous me faites expier mes fautes et mes erreurs par cette mort hideuse. C'est que vous me pardonnez et que vous voulez donner à votre pauvre fille, criminelle et repentante, des joies célestes que son âme ardente avait rêvées et qu'elle a cherchées dans la boue et dans les buissons de cette vallée de misère.

« Je n'écris pas seulement pour m'épancher une dernière fois dans le sein de l'amitié, mais pour vous donner de suprêmes conseils et, à votre égard, réparer aussi le mal que j'ai fait.

« Je vous ai poussé dans cette voie infâme de la Révolution. Revenez, rebroussez chemin avec le courage et la magnanimité que j'ai vus en vous. Quittez ces méchantes gens qui vous persécuteront, car tous ces hommes-là sont lâches et le peuple n'est qu'un troupeau de loups apprivoisés. Ils ne respectent que ce qu'ils craignent, ils n'aiment que ce qui les bat, et ils torturent le reste.

« Vous êtes bon et généreux, comme je le suis, donc vous êtes une dupe ou une victime.

« Savez-vous à qui je dois d'avoir enfin aperçu la lumière et pris le sentier de la vérité ? A votre noble et pure fille. Quand je la connus, si courageuse, si patiente et si ferme, si bonne, si chaste et tout environnée des clartés que notre génie ne trouvait pas, je réfléchis et à force de réfléchir je découvris la cause de sa grandeur et de sa sagesse. La voie que nous cherchions, bien loin et bien douloureusement, c'est la loi religieuse et morale que nous avons sous la main et qui, sérieusement appliquée, suffisait pour réformer les maux et les vices dont nous pouvions raisonnablement nous plaindre.

« Aimez-là donc, cette vierge charmante, admirez-là, consultez-là, suivez ses conseils, ils valent mieux que tous les éclairs du génie de Jean-Jacques, de Voltaire et de Diderot réunis. A la lumière de ces clartés que je reçois déjà de ce monde supérieur auquel je touche, je vais vous dire un mot étrange : obéissez à votre fille. » Gengulphe froissa le papier avec colère.

– Elle était devenue folle cette pauvre femme, dit-il froidement.

– Ceux qui l'ont connue prétendent qu'au contraire elle avait cessé de l'être, répliqua sèchement Jacques.

Il ne tarda pas à retrouver son sourire narquois.

– Belle cousine, dit-il, il m'est arrivé une fois de prendre un pandour par la peau du cou, et comme il ne voulait pas quitter son cheval, j'ai emporté le cheval avec. On vous en racontera d'autres sur Trois-Déesses, au régiment. C'est pour vous répéter, belle cousine, que si vous avez jamais envie d'être portée doucement quelque part, voici des bras sur lesquels vous ne pèserez pas plus qu'une plume de colibri.

Marie-Berthe regarda un instant sa franche et loyale figure. Elle parut hésiter. Mais Gengulphe s'empressa de répondre :

– Jacques, ma fille n’a besoin d’autre aide et conseil que son père, qui suffit bien à la protéger.

– En effet, mon cousin, il me semble que tantôt, au bas de la Grande-Rue, de la rue Jean-Jacques, hé ! on voulait vous porter en triomphe. Triste gamelle !

Il salua, fit quelques pas, et se retourna.

– Du diable si je m’en vais content, belle cousine. Vous avez tort de ne pas vous fier à moi. Il est bien vrai que je vous adore. Mais outre que je ne sais pas si je n’adore pas autant les yeux brillants d’Olympe et la tournure de fée mutine de Miss Penrose

– Au revoir, cousin Jacques, dit la jeune fille, dont un pâle et fugitif sourire avait déridé le front. On nous avait bien dit que vous étiez aussi loyal que bizarre. Si jamais je cours un grand danger, je vous appellerai à notre secours.

Jacques sortit. Mais son esprit avait grand’peine à reprendre son insouciance ordinaire. Il se sentait à la fois inquiet et amoureux. Ce culte extravagant que sa mémoire avait conservé pour Marie-Berthe se trouvait accru par la vue de l’idole, et ces larmes qu’il avait remarquées dans les beaux yeux de la jeune fille lui préoccupaient fort l’esprit.

Il ne pouvait se décider à quitter le voisinage de la maison Deladame, et il se promena de long en large, de l’extrémité de la rue Saint-Jean au milieu de la place ; cause d’admiration et d’effroi pour les bourgeois. Un si beau capitaine, et le porteur d’ordres du représentant André Dumont !

Son oreille était parfois distraite par le son du canon, qui devenait de plus en plus sourd et qui lui laissait ainsi toute tranquillité d’esprit pour faire le guet.

Au bout d’une demi-heure, il vit la jeune fille sortir de chez elle et s’avancer la tête basse, d’un pas rapide, vers la porte des Dunes, qui conduisait à la Basse-Ville.

Il se hâta de monter sur le rempart, d’où son regard pouvait suivre la direction qu’allait prendre Marie-Berthe.

Il la vit traverser la place de l’Esplanade, qu’on nommait alors place de la Fédération, se diriger d’un pas délibéré vers l’hôtel qui est aujourd’hui la

Sous-Préfecture, et où se trouvaient tous les services de l'administration du District.

Les bureaux étaient fermés, le District n'étant pas en permanence comme le Conseil-général de la commune, et il n'y avait personne dans l'hôtel.

Qu'allait-elle y faire ?

Elle y entra et ne reparut plus.

Jacques descendit et se dirigea à son tour vers la place de la Fédération.

VII

Quand Jacques avait quitté les Deladame, le père et la fille étaient restés tous deux pendant quelque temps silencieux.

Gengulphe, avait eu pour Olympe un de ces amours d'homme mûr, amours puissants et profonds comme la réflexion, variés comme les paysages d'automne, mais un amour essentiellement égoïste. Il oscillait entre l'angoisse renouvelée par cette missive de son étrange amie et l'irritation causée par les derniers mots de la lettre.

Dans son âme, abaissée par le travail tantôt furieux, tantôt lâche de la Révolution, la vanité et l'intérêt l'emportèrent bientôt sur le meilleur conseil que lui donnaient l'exemple et l'infortune de la pauvre Olympe. Marie-Berthe perdit la dernière chance que le ciel lui avait envoyée de relever le cœur paternel et d'échapper à l'odieux mariage.

Gengulphe avait été blessé de cette clairvoyance de la mourante, qui avait constaté que sa fille lui était moralement supérieure. Il ne pouvait pardonner qu'on l'eût jugé assez faible d'intellect et de caractère pour avoir besoin des avis et des exemples de Marie-Berthe. Il sentit disparaître, momentanément peut-être, cette tendresse qui avait succédé à l'antipathie. Il ne vit plus dans sa fille qu'une sotte enfant obstinée et superstitieuse, qui

pour des motifs frivoles arrêta la fortune et compromettait la vie de son père.

— Je n'admets pas une plus ample réflexion, dit-il d'une voix âpre. Après-demain, 6 nivôse de l'an II de la glorieuse République, vous épouserez un de ces hommes qui honorent l'ère nouvelle et qui sont appelés à suivre très-haut le char lumineux qui porte les destinées de la Révolution. J'ai la conscience d'agir, en faisant ainsi, en père sage et prudent. Nous verrons enfin à l'épreuve cette vertu dont vous vous vantez tant, et nous saurons si elle consiste à obéir à votre père ou à l'assassiner.

Marie-Berthe leva vers lui ses yeux tristes, et elle lui répondit doucement :

— Je ne sais pas quelle faute je viens de commettre. Mais je sens à votre voix que votre cœur, si bon tout à l'heure pour moi, redevient sévère. Je ne discuterai pas sur l'étendue de l'obéissance qu'une fille doit à son père. Je voudrais vous la donner tout entière et aveuglément. Vous êtes trop sage, mon père, pour vouloir que je n'hésite pas à promettre obéissance à un homme, à un époux qui peut vouloir demain me commander un sacrilège et me forcer à remplir le rôle de la Déesse de la Raison.

— Je n'écoute rien. Je vous ordonne d'épouser cet homme. Vous débattrez ensuite avec votre conscience la mesure de vos devoirs. L'obéissance, qui est sans réserves envers le père, a des bornes quand il s'agit du mari.

Marie-Berthe laissa retomber son front dans ses mains. Après quelques minutes de réflexion et de prière, elle se releva.

Sans hâte et toujours rêvant, elle alla chercher son shall qu'elle serra autour de ses épaules, et regardant tendrement son père, elle lui dit avec cette fermeté sereine dont il avait appris à connaître l'inébranlable décision :

— Je suis prête à sacrifier pour vous tout ce qui est à moi. Dans une demi-heure, je reviendrai vous dire dans quelle mesure je puis le faire et ce que j'en dois réserver, au nom de Dieu.

Elle venait de dire adieu aux rêves d'amour qui, vaguement encore, mais si doucement, avaient commencé à occuper son cœur. Elle attendait une parole caressante de son père.

Il s'éloigna brusquement, en fermant les portes avec colère.

Marie-Berthe sortit et elle se dirigea, comme nous l'avons vu, vers l'hôtel du District.

Au milieu du saccage ordonné par la République, quand on avait pillé, détruit livres, statues, tableaux qui rappelaient la féodalité et la superstition, on avait conservé la statue miraculeuse de la Vierge Noire, celle même que nous avons, au début de ce récit, vu aborder au rivage boulonnais, celle dont les Deladame avaient paru être les gardiens providentiels et qui avait reçu pendant douze siècles les honneurs de l'Europe entière.

On ne l'avait pas gardée dans sa gloire et dans ses honneurs, cette suzeraine de la province boulonnaise. Non, on l'avait dépouillée, chassée de son autel ; mais, par un reste de respect, de tendresse, ou de crainte peut-être, on ne l'avait pas détruite.

On lui avait enlevé ces ornements dont la dévotion des siècles l'avait couverte. On espérait que ce traitement dédaigneux satisferait la haine des révolutionnaires, tandis que cette conservation consolerait la piété des autres bourgeois, des marins surtout. On l'avait portée dans une des salles de l'hôtel du District.

Le portier de l'hôtel était un parent de Gothon, farouche en paroles, bon homme au fond, qui, aux heures où le District se reposait, et moyennant finance, permettait volontiers à la Fille de Notre-Dame de venir prier aux pieds de sa mère délaissée.

Quand elle arriva à la porte, elle n'eut pas besoin de dire le moindre mot au gardien. Elle entra, lui donna silencieusement un billet de confiance de 20 sols, économisé au prix de tout un jour de jeûne. Le bonhomme jura quelque peu pour s'entretenir la gorge, regarda vivement autour de lui et fit un signe de tête.

Marie-Berthe passa rapidement, traversa deux grandes salles vides et entra dans un petit bureau où, contre l'un des chambranles de la cheminée, la Vierge Noire était appuyée.

Le jour déclinait et le soleil avant de disparaître à l'horizon, perçait le rideau de brume qui l'avait couvert presque toute la journée.

Il envoyait un pâle et triste rayon autour du bois béni et il détachait quelques reflets doux et luisants du visage de l'Enfant-Jésus, dont le corps était porté par le bras gauche de la Vierge. Bientôt le rayon blanchâtre

monta jusqu'à la figure de la Dame, et creusant des ombres sous les paupières, il donnait à tout le visage une sorte de vie qui augmentait l'expression de majestueuse sérénité si caractéristique de la Patronne du Boulonnois.

Marie-Berthe s'agenouilla, baisa humblement le bas de la tunique, et restant agenouillée et la tête courbée, elle se mit à fondre en larmes, avec de grands sanglots.

Jamais elle ne s'était sentie ni aussi désolée, ni aussi abandonnée. Il lui semblait que c'était le dernier rayon de soleil qu'elle dût apercevoir, et quoi qu'il fût bien sombre, elle le regardait avec angoisse : elle ressentait l'impression d'un être qu'on va enterrer vivant.

Jusqu'ici sa vie avait été une vie de solitude, de rêve et de silence. Tout cela allait se changer en une agonie horrible, l'agonie du vivant attaché au cadavre pourri, et dévoré lentement par les vers qui s'en échappent. Encore ce supplice purement physique elle l'eût préféré. Elle avait vécu uniquement d'une existence intellectuelle et spirituelle ; son âme y avait acquis une délicatesse et une sensibilité extrêmes qui lui donnaient, à l'idée de cette union intime avec l'ignoble, avec le féroce, avec l'impie Louis-Marie, des dégoûts inexprimables.

Le colossal capitaine avait suivi la jeune fille. Il était entré peu de temps après elle dans l'hôtel.

– Citoyen portier, dit-il de sa grosse voix, tu as sans doute entendu parler de diverses choses qu'on nomme Gouvernement Révolutionnaire, Convention, Représentant du peuple, Joseph Lebon et André Dumont.

Le citoyen portier pâlit.

– Or donc, triste gamelle regarde-moi bien, Jacques Cazin-Mazinghem, autrement dit le Beau Dragon, autrement Trois-Idoles ou Trois-Déesses, ou, si tu aimes mieux, le Vaillant Cavalier ; capitaine aux Dragons de la République et por-teur d'or-dres du re-pré-sen-tant An-dré DU-MONT.

Ce dernier mot éclata comme un tonnerre. Le portier devint blême.

– Tu viens de recevoir ici une jeune fille. C'est parfait. Mais tu as reçu d'elle quelque argent. Or, suis bien mon raisonnement, car je ne suis pas moins remarquable par la subtilité de mes raisonnements que par ma vaillance et ma beauté. Si tu as raison d'avoir introduit ici cette jeune fille,

tu as eu tort de lui prendre de l'argent. Si tu as eu tort de la recevoir, tu as eu plus tort encore de te faire payer.

Il donna au portier épouvanté un soufflet qui le jeta sur un escabeau. Puis il le releva et lui dit doucement :

– J'avais un vieux camarade qu'on appelait Mark, que j'aimais de tout mon cœur et que j'aime encore, quoiqu'il y ait six ans que je ne l'ai vu. Il était convaincu que le meilleur moyen de s'attacher les gens, c'est de commencer par leur offrir une volée de bois vert. C'est un bon principe, je l'ai expérimenté. Sois donc heureux et vois dans ce soufflet le désir de cultiver ton amitié. Tu vas commencer par être muet comme un hareng saur sur ce qui va se passer. Tu ne laisseras entrer personne, quand ce serait le maître du pays, Louis-Marie Luillier. Tu nieras toujours que tu m'aies vu entrer ici. Tu jureras que M^{lle} Deladame n'y a pas mis les pieds depuis trois jours, quand même elle affirmerait le contraire. A moins toutefois que tu n'éprouves un grand désir de savoir au juste ce que c'est que la guillotine, auquel cas je t'accorde le droit de dire tout ce que tu veux. Seulement, ce sera le chant du cygne. Tu ne sais pas ce que c'est que ce chant-là ; prends garde, conclut-il en le fixant avec des yeux terribles, de l'apprendre à tes dépens.

Il laissa le portier étourdi, écrasé, et il se dirigea vers l'intérieur de l'hôtel en marchant à pas de loup.

Il ne tarda pas à arriver à la porte de la petite pièce où se trouvait Marie-Berthe.

Il la vit agenouillée à quelques pas de la statue miraculeuse. Les dernières lueurs avaient quitté l'Enfant et la Vierge, elles se jouaient autour du corps élégant de la jeune fille. Elles détachaient quelques rayons de sa belle chevelure noire, rayons qui semblaient sortir de son cerveau et monter au ciel comme les étincelles d'une auréole. Le pâle soleil déclinant, pâlisait encore ses joues blanches ; et, en renforçant les ombres du côté du visage noyé dans l'obscurité, il détachait le profil en vigueur.

Il y avait ainsi, dans sa physionomie, un mélange de l'ange et de l'ascète qui était encore rendu plus saisissant par l'état d'extase où elle se trouvait.

Les yeux regardaient fixement la statue. Sa tête, légèrement inclinée sur l'épaule droite, et son oreille tendue vers la gauche indiquaient qu'elle

écoutait et entendait une voix mystérieuse. Parfois, ses lèvres remuaient comme si elle conversait avec la voix et toute sa figure respirait une telle intensité de joie céleste que Jacques en fut touché au-delà de l'expression.

Ce dragon endiablé, goguenard, au cerveau compliqué ; cet hercule moitié soudard, moitié diplomate, avait trouvé dans le platonisme de ses bizarres amours et dans ce culte de la rêverie un extrême développement de sensibilité. Il était facile à exalter comme une dévote du diacre Pâris et enthousiaste comme un collégien.

De grosses larmes avaient succédé au sourire sur le visage de Marie-Berthe, mais des larmes sans sanglots et sans secousses.

La jeune fille voyait sans doute un spectacle horrible, mais d'une douleur qui ne l'atteignit pas personnellement. Elle suppliait évidemment pour que cette horreur ne fût pas.

Puis sa face prit un air de résignation, et le joli sourire gracieux et angélique reparut sur ses lèvres pâlissantes. Elle s'inclina jusqu'à terre, s'approcha de la statue, baisa cette main droite que la Vierge tenait levée.

Elle s'éloigna les yeux baissés, distraits et noyés, comme quelqu'un qui sort brusquement d'un rêve.

Jacques se mit tout doucement à quartier. La jeune fille passa à côté de lui, caché dans l'ombre de la porte, et elle disparut sans le voir.

Le dragon entra dans la petite pièce et vint, tout ému, tout exalté, prendre la place qu'avait quittée Marie-Berthe, Il resta là un instant debout, le regard fixé sur la Vierge-Noire.

Le flot des souvenirs d'enfance monta peu à peu à son cerveau, fort excité par la scène précédente, et mille images représentèrent à son esprit attendri les plus saisissants récits de ces douze cents ans de miracles.

Il avait, comme presque tous les enfants de la bourgeoisie provinciale, été élevé très pieusement. Les leçons de philosophisme que M. Deladame n'avait manqué, en aucune occasion, de donner à ses commis, lui avaient paru pédantes comme le patron lui-même. Les railleries impies qui faisaient le fond de la politique et de la causerie révolutionnaires, dans les armées surtout, inondées officiellement de journaux comme celui du *Père Duchêne*, lui avaient semblé répugnantes, accompagnées qu'elles étaient d'obscénités, révoltant son instinct naturellement chaste.

Il tomba à genoux, et comme si une puissance subtile se fut échappée de l'âme et des nerfs de Marie-Berthe et eut guetté la venue de Jacques, il se sentit peu à peu saisi par une ivresse surhumaine qui paralysait tous ses membres en donnant à son cœur et à son esprit une activité jusqu'ici inconnue.

Il éprouva une impression qu'il rendit plus tard en disant que son âme s'était *désstabilisée* de son corps et que – toute nue, toute ardente pourtant – elle allait à travers le temps et l'espace sans que rien ne lui parut impossible ou extraordinaire.

Avant de tomber complètement dans cette abstraction, il eut un sourire – cela il se le rappela – un sourire, en se disant qu'il prenait la même position que la jeune fille avait prise. Il avait comme elle les yeux ardemment fixés sur l'Image que les ombres du crépuscule commençaient à envahir.

Il lui sembla en outre que quelqu'un l'espionnait d'une salle voisine. Mais il n'eut ni la volonté, ni le pouvoir de se lever.

Enfin, il constata que, comme Marie-Berthe encore, il avait la tête penchée sur l'épaule droite et l'oreille gauche tendue pour écouter des voix d'en haut.

Ce fut le dernier rayonnement de connaissance et de réflexion.

Il eut ensuite conscience qu'il existait ; il savait que ce qu'il voyait et entendait n'était pas un rêve. Mais rien ne l'étonnait et il n'avait nul retour sur soi-même.

Le visage de la Statue s'anima d'une lumière intérieure qui ne changeait rien aux traits du visage sculpté par l'Evangéliste, mais qui donnait à cette face brune, à chaque trait de cette physionomie, une expression de vie charmante et céleste.

De ces yeux immobiles s'échappaient des rayons qu'il devinait bien être des reflets du paradis, et ces lèvres muettes parlaient un langage doux, caressant, persuasif, qui le ravissait comme la musique d'un chœur de Séraphins.

Il ne put jamais rendre que l'esquisse mince et le sens sec de ce qu'il vit et de ce qu'il entendit. Mais alors il voyait pleinement, il comprenait complètement et avec une volupté qu'il ne trouva jamais non plus de mots pour exprimer.

Il commença donc par voir se dérouler toute la série des grandeurs et des merveilles de la Vierge-Noire, depuis l'heure où elle vint aborder en Boulonnois jusqu'à l'heure actuelle.

Il comprit que la situation où il se trouvait et l'état où il venait de voir Marie-Berthe représentaient le dernier miracle de Notre-Dame ; car la Statue allait quitter cette terre boulonnoise. Il apprit que cette terre avait été particulièrement protégée jusqu'ici parce qu'elle avait été exposée plus que toute autre aux attaques des divers ennemis de la France et de l'Eglise.

Il entrevit, comme en une perspective idéale, une suite de tableaux célestes représentant les combats que la virginale patronne de cette province vaillante et pieuse, avait livrés contre l'Esprit du mal. Il comprit que les conditions de l'antique lutte venaient d'être changées par une nouvelle incarnation de cet Esprit du mal. C'est pourquoi la protection spéciale devait maintenant tomber sur un autre pays.

Il vit encore que la connaissance de tout cela venait d'être donnée à Marie-Berthe, mais que celle-ci avait lutté, au nom du privilège même que le Seigneur avait accordé aux Enfants de la Dame. Il comprit alors ces inflexions de physionomie qu'il avait pu saisir sur le visage de la jeune fille et qui représentaient les diverses phases de ce tendre et mystérieux combat qui avait eu lieu entre la douce Vierge et le dernier représentant du sang de Luc l'évangéliste.

Touchée par ces supplications dont la chasteté, la patiente charité et l'invincible foi de Marie-Berthe centuplaient la puissance, la Vierge-Noire avait cédé et elle avait promis qu'elle ne disparaîtrait pas tout entière.

Il lui sembla alors que les yeux divinement lumineux s'arrêtaient sur lui avec une tendresse infinie et lui parlaient un langage dont les mots venaient s'imprimer en son âme :

« Je t'ai choisi parce que tu es resté pur et bon. »

Voilà ce qu'il entendit. Pour quelle œuvre l'avait-on choisi ? Il ne le put voir.

La lumière intérieure commençait à s'éteindre.

Bientôt un voile de nuées bleuâtres et diaphanes couvrit la statue miraculeuse ; mais pas tout entière. La main droite s'abaissait et sortant de

la nuée céleste se tendait vers lui. Il voulut y poser les lèvres. La main s'éloigna.

Deux autres fois, elle s'approcha jusqu'à lui toucher l'épaule.

Il ne comprenait plus ce que signifiait ce geste.

Alors il revint à lui et bondit comme s'il était réveillé brusquement.

Les dernières lueurs du soleil d'hiver venaient frapper les vitres. Le verre illuminé envoyait une flèche aiguë sur la main dressée de la Statue, tandis que tout le reste était enveloppé dans l'obscurité.

La vision qui lui avait fait apercevoir tant de tableaux étranges avait duré quelques minutes. Il frissonnait. De grosses larmes roulaient sur son épaisse moustache et ce fut en trébuchant qu'il s'approcha de la Vierge-Noire.

Il s'agenouilla comme il l'avait vu faire à Marie-Berthe, et baisa avec une humble tendresse le bas de la tunique.

Puis, se relevant, il essaya d'approcher ses lèvres de la main qui venait d'échapper trois fois à son hommage. Mais il fit un bond en arrière. La main lui avait semblé tressaillir sous ses lèvres.

Il s'agenouilla encore. Cette fois, il pria avec cette ferveur naïve que sa mère lui avait apprise quand il venait, petit enfant, admirer les pierres brillantes suspendues au manteau d'or de la Vierge alors triomphante.

La vision avait bien disparu. La Vierge-Noire restait dans l'ombre du crépuscule, mais la main apparaissait toujours dans le petit rayon de lumière, comme si elle eut été détachée du corps.

Il tressaillit cette fois plus vivement. Il venait de comprendre l'ordre qu'il avait reçu.

Il tira son sabre, le posa à terre devant la Douce Dame, comme un vaincu qui incline ses armes devant le vainqueur. Il se releva et, froidement, sans hésitation, en esclave qui obéit à une volonté indiscutable, d'un coup de sabre, il détacha cette main du corps. Il la prit, la cacha sous sa veste et tranquillement, comme un soldat qu'on vient de relever de son poste, il quitta la pièce.

– Tu n'oublieras pas que tu n'as rien vu et que tu ne sais rien, dit-il gravement au portier. Personne n'est entré ici depuis une heure, hein ?

– Par cette porte-ci, non, citoyen porteur-d'ordres. Mais il y en a une autre. Il me semble que j'ai vu le citoyen Chuppin Belamy et un citoyen

parisien se promener sur la place de la Fédération, et je ne les ai plus vus. Je crois qu'ils sont entrés par l'autre porte.

Jacques haussa les épaules. – A la grâce de Dieu, pensa-t-il. Mais on ne prendra pas Jacques Cazin comme un sot.

Il alla s'asseoir un instant sur un parapet en pierre qui séparait la Place de la Grande-Rue. Il voulait essayer de réfléchir à tout ce qui venait de lui être montré et dont la trace s'effaçait déjà dans son esprit. Il désirait surtout voir si les deux personnages indiqués ne sortiraient pas de l'hôtel.

Son attention fut bientôt distraite par un grand bruit qui montait du bas de la rue. Il regarda plus attentivement.

Une masse noire, grouillante, hurlante, s'avavançait. Des cris indistincts, des chants de victoire, des chansons patriotiques, des appels aigus auxquels des voix féminines répondaient par des lazzis grossiers, sortaient de cette masse. Le crépuscule n'était pas encore assez épais pour qu'on ne distinguât pas à peu près les traits des personnages.

Cette masse se composait d'une notable partie de la population maritime, race de grands enfants, avons-nous dit, de grands enfants braves, criards, généreux, enthousiastes, exubérants, grossiers et surtout très faciles à émouvoir. Plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants escortaient, en gesticulant et en dansant avec toutes les marques d'une liesse indicible, un petit groupe de vieux matelots et de vieilles matelotes qui, graves comme s'ils eussent tenu le Saint-Sacrement, portaient triomphalement sur leurs épaules un étrange trio d'individus, les moins faits pour triompher ensemble.

C'était d'abord le capitaine Broquant-Bannière, se prélassant sur les épaules de Thueux, du cousin Broquant et autres loups de mer qui le trouvaient trop lourd et abusant de la situation ; puis, le capitaine américain, assis sur les épaules de Loulou, avec un flegme aussi impertubable que s'il eut été sur le pont de son navire ; enfin, une troisième personne dont la vue fit tressaillir le capitaine de dragons.

Son visage hâlé pâlit et une chaleur nouvelle envahit son cerveau, en chassant les nuageuses pensées qui venaient de le remplir. Il s'avança vivement et presque machinalement.

Mais c'était bien elle. C'était bien cette troisième idole à laquelle, après l'avoir à peine aperçue, il vouait un culte depuis tant d'années. C'était bien Mary-Ann Penrose.

Il avait, nous l'avons déjà dit, une nature timide, modeste, rêveuse. Il joignait à une activité folle des bras et des jambes, l'inertie d'une âme qui se trouvait suffisamment heureuse pourvu qu'on lui permit de bâtir des châteaux dans le pays de Tendre. Du reste, paresseux d'idées, fataliste d'instinct, il attendait patiemment, en courant par monts et par vaux, en distribuant de grandes estocades, en folâtrant et en goguenardant à propos de tout, que la Providence envoyât sur son chemin le véritable amour.

Les yeux d'Olympe avaient parlé d'amour à son cerveau, le visage de Marie-Berthe avait parlé d'amour à son âme. Il n'avait jamais voulu revoir ces yeux pleins des promesses d'un amour grossier qui répugnait à sa délicatesse. Il n'avait pas non plus cherché à revoir cette physionomie angélique de la Fille de Notre-Dame. Il pressentait en elle quelque chose d'exagérément idéal, qui ressemblait trop au rêve et qu'on chérissait suffisamment en rêve.

Alors, fuyant la flamme et lasse du songe, sa pensée cherchait à reconstituer les traits de la physionomie de Mary-Ann Penrose, physionomie malicieuse et mutine, d'une dignité non plus céleste, mais vraiment féminine, et il s'efforçait de deviner tout ce qu'il pouvait y avoir de tendresses à la fois chastes et souriantes derrière ces yeux gais et dédaigneux, sur ces lèvres rouges, si minces et si fermes en leur dessin délicat.

Et c'était bien elle qui s'offrait à lui au milieu de ce groupe de matelotes.

Elle lui remuait profondément le cœur, plus profondément que n'avait fait la pauvre Olympe quand il l'avait revue la veille de son supplice, que n'avait fait la belle Marie-Berthe quand il venait de la voir toute brillante d'un éclat surnaturel. Il revoyait Mary-Ann au moment même où il croyait que sa destinée venait de lui être clairement montrée, au moment où il s'imaginait qu'il venait d'être mystérieusement et irrévocablement fiancé à la Fille de Notre-Dame !

Il remua le front à plusieurs reprises comme un barbet sortant de l'eau et secouant les gouttelettes qui l'aveuglent.

– Sainte et douce Dame, murmura-t-il en pressant pieusement la main qui reposait sur sa poitrine, vous me conduirez ; je vais m’agiter de mon mieux, car je crois le moment venu d’ouvrir les yeux, et je vois une demi-douzaine de braves gens, sans me compter, en grand danger. L’homme s’agite et Dieu le mène. Encore une fois, je vais m’agiter comme un capitaine de dragons, un peu fou parfois, peut le faire. Menez-moi.

Il sourit en voyant l’air solennel de Broquant-Bannière, qui triomphait consciencieusement. Il envoya une grimace au commodore américain qui n’avait pas paru le voir, et sans oser regarder une seconde fois Mary-Ann, il se joignit au cortège.

VIII

La troupe joyeuse et hurlante continua sa marche. Elle allait vers la Maison-Commune. Elle entra. Le Conseil-Général était plus nombreux qu’à la séance du matin.

L’obscurité, mal combattue par quelques quinquets, donnait à cette réunion une physionomie lugubre. Le visage des notables était bien en rapport avec cette apparence d’antré infernal que présentait la salle. La prochaine arrivée d’André Dumont n’annonçait rien de bon. Comme alors tout le monde était suspect, ou sur le point de l’être, chacun tremblait.

L’on trembla un peu plus en entendant le bruit d’une manifestation populaire. Car, si ce peuple était le peuple des Sans-Culottes, il allait demander des horreurs ou des sottises que ces demi-terroristes n’avaient pas grande envie d’accorder ; si c’était le peuple conservateur, il allait se plaindre de quelque énormité que ces demi-poltrons n’avaient aucune envie de corriger.

Quand le maître distillateur aperçut les bonnets rouges des matelots, il respira un peu. C'était le peuple en culottes qui paraissait, et celui-là on pouvait le berner avec moindre danger.

– Que voulez-vous, citoyens marins ? demanda solennellement Saddet.

On avait posé sur le plancher les trois triomphateurs et la foule se groupa serrée derrière eux.

– Pour lors, dit gravement le ci-devant porte-banbannière, il y avait eu, comme ça, des mots entre moi et quelques faillis chiens, novices, mateluches, moussaillons, gendarmes, volontaires et autres drogues comme on en voit sans avoir besoin de chausser ses bésicles. Il s'était dit, comme ça, que Broquant s'était rouillé à porter la bannière de Saiut-Pierre.

C'est bon. Je dis à cousin Broquant, à cousin Thueux et autres vieux capitaines connaissant les choses, que je faisais un pari. Quel pari, me diras-tu, maire Saddet ?

J'avais parié que je m'en irais visiter tous les petits ports de la côte anglaise pour voir les préparatifs qui se faisaient là contre nos côtes. Il était dit, dans mon marché, que je ne me rendrais pas, mais que j'avais le droit de couler ou de me faire sauter sans perdre mon pari.

– Citoyen, rien ne nous étonne de la brave population boulonnaise, dit avec la même solennité le maire Saddet.

– C'est bon. Moi, j'en vois bien ici à qui je ne me serais pas adressé pour m'accompagner. Nonobstant, je n'eus qu'un mot à dire pour compléter mon équipage. Pour lors je visitai cinq ports. Le tour de Margate arriva. J'avais rencontré une voisine avant mon départ, qui m'avait dit :

« – En passant, dites-donc, capitaine, vous pourriez prendre à Margate une jeune fille qui a besoin, pour ses affaires, de venir à Boulogne. Vous la reconnaîtrez à ci et à ça. »

J'avais répondu : « J'ai réfléchi. C'est dit. »

Zabelette et Zaqueline et la moitié de l'assemblée pleuraient de joie et de fierté d'entendre si bien parler.

– Hier au soir, donc, j'étais par le travers du port de Margate, et je louvoyais, et j'allais entrer dans le port, lorsque je vis un petit batelet caché derrière la jetée qui s'avance vers ma vieille Etoile-de-la-Mer. Ah ! j'avais oublié. Faut vous dire que j'avais mis quelques canons, espingoles et

pistolets, pour faire un peu de musique, sur la mer jolie. Je reprends. Dans ce batelet, il y avait une jeune fille, belle comme un petit ange du bon Dieu et brave comme un vrai matelot.

« – C'est moi, qu'elle me dit, que vous venez chercher et que je vais à Boulogne pour voir mon amie Marie-Berthe Deladame qui a été élevée avec moi et que je m'ennuie d'elle. Seulement motus et filons. J'ai embrassé papa et maman (car elle est trop honnête pour décampativos sans qu'on lui ai graissé les bottes d'un peu de bénédiction paternelle) ; en avant marche. Car vous avez un gredin dans votre ville qui a découvert le pot aux roses ; et pour vous empêcher de me ramener à Boulogne, il a fait assavoir, par un contrebandier, que vous avez intention de venir jusqu'ici. Adoncques, il y a un navire de guerre ici quelque part qui vous guette.

« – Mais, dis-je à la belle fille, il n'y a pas de traître et de vaisseau à trois-ponts qui tienne ; j'ai dit que j'entrerais dans le port de Margate, et j'entrerai. Vous, la jolie fille, regagnez la maison de papa et maman.

« – Eh bien, moi, qu'elle m'a dit comme ça, j'ai dit que j'irais voir mon amie Marie-Berthe et les braves matelots boulonnais, et j'irai. »

Naturellement, le bon peuple applaudit avec fureur, et le Conseil-général témoigna par des sourires qu'il prenait intérêt à la narration.

– J'entrai donc, je visitai tout de mon mieux et je ressortis. Mais voilà que, le grand matin venu, je vis une corvette de 36 canons qui accourait sans crier gare. Elle cria bientôt. La vieille *Etoile-des-Mers* se conduisit bien, parce que naturellement, avec mes six canons, j'avais commencé à prendre chasse. J'arrivai bien en face des côtes du bon pays. Mais la corvette avait gagné. Vous avez entendu le canon. Que pouvais-je faire ? Je rendais bien coup pour coup six fois, et puis j'en recevais trente sans riposter. Ils attendaient que je me rende ; vous comprenez, ces gens, ils ne savaient pas que j'avais parié. Dame, je n'avais plus qu'une moitié de mât. Ils envoyèrent deux chaloupes pour m'amariner. J'en *braisilliai* une avec un de mes petits canons, et nous reçûmes si bien l'autre, qu'ils s'en retournèrent un peu plus légers qu'ils n'étaient venus. Alors la canonnade continua. J'avais déjà quelques boulets dans ma coque. Je dis à la jolie fille :

« – Nous gouvernons mal, nous n'avancons plus beaucoup. Les cousins boulonnais ne viendront pas assez tôt à notre secours. Nous commençons à embarquer. La moitié de l'équipage est occupée à pomper. Dans une demi-heure, une heure au plus. Vous avez encore une demi-heure à regarder ce beau soleil du bon Dieu. »

Elle pâlit bien un peu, et sans rien dire et sans pleurer, elle se mit à prier. Puis elle me dit :

« – Je ne suis pas heureuse, j'aime quelqu'un que je ne connais pas beaucoup ; je meurs sans trop de regrets, père Broquant. »

Jacques Cazin, qui était perdu dans la foule, tressaillit en entendant ces paroles. On eut dit qu'elles s'adressaient à lui. En tout cas, elles lui apprenaient que Mary-Ann n'était pas mariée.

– Tout à coup, continua l'orateur, je fis « oh ! oh ! » Je voyais deux corsaires sortir du port de Boulogne. Mais ils devaient arriver trop tard et puis ils n'étaient pas de force. « Oh ! oh ! » fis-je encore. Cette fois-ci c'était le bon coup. Ah ! vous comprenez bien, vous autres gens de terre et de commerce, la joie qu'il y a à sauver sa peau, continua le vieux marin en regardant avec mépris les Conseillers communaux. Mais vous, camarades, dit-il en se tournant vers le peuple-matelot, vous comprenez le bonheur de sauver son pauvre navire qui craque sous vos pieds, et les braves gens qu'on commande et qui ne disent rien parce que ce sont de braves gens, mais qui pensent à leur mère, à leur maîtresse et à la vie aussi que le bon Dieu nous a donnée pour en jouir. Ah ! ah ! quand j'ai vu le drapeau du pays (blanc ou tricolore, ça ne fait rien) sortir de la jetée, porté par un beau chasse-marée-canonnière, je pleurai, oui. Je n'attendais pas un navire de guerre dans le port de Boulogne, et de fait il n'y en avait pas. Mais ce brave-là s'est dit : « C'est les Français qui se sont battus il y a quinze ans pour l'Amérique, je vais le leur rendre. » – « Allons, matelots, que je criai, laissez l'eau monter ; aux canons, nous ne coulerons pas avant deux heures d'ici. »

Ah ! je me remis à pointer de grand cœur. Mais, bernique ! quand les faillis chiens virent la petite flottille qui s'avançait, adieu ! Plus de corvette. Et voilà.

– Le Conseil-général de la commune de Boulogne vous vote, à vous et à votre équipage, capitaine Broquant, les félicitations de la patrie. Votre belle conduite sera affichée et mention sera faite au procès-verbal.

– Et chaque fois que l’Etoile-des-Mers se mettra en route, continua le ci-devant porte-bannière avec un sourire austère, Saddet lui offrira une demi-ancre de genièvre non baptisé ! Mais ce n’est pas ça. Voilà ce que nous avons décidé de réclamer, le peuple de la Beurrière, les cousins et moi.

Et d’un, vous allez rechercher le traître, le gueux, l’argousin qui a voulu livrer à l’Anglais un brave navire français avec ses matelots et son capitaine.

Quand on l’aura retrouvé, ce chien-là, quand ce serait le plus huppé de vous tous – car le contrebandier a dit que c’était un des principaux de la République en ville – on n’a qu’à nous le prêter pour une heure, hein, voisins, nous enlèverons à tout jamais, à n’importe qui, le goût d’en faire autant.

Une acclamation féroce d’applaudissements sortit de toutes les lèvres.

– Vous pouvez être tranquille, dit Saddet, la République ne laissera pas un tel crime impuni.

– Numéro deux : nous voulons que ce brave Américain qui nous a sauvé la vie et qui s’est jeté courageusement en avant pour la défense de la marine boulonnoise soit honoré et qu’il reçoive une récompense de la ville. Vous cherchez ça.

– Citoyens, dit solennellement le maire, vous devancez nos vœux les plus chers et les obligations les plus sacrées.

– Alors ça va bien. Mais je vais finir. Cette belle fille-là que nous avons portée en triomphe, qui a tenu bon, qui s’est exposée pour m’avertir, qui n’a pas voulu nous quitter, qui s’est fiée à la parole des marins boulonnais, vous n’allez pas la coffrer, comme le reste de ses compatriotes.

Tous les regards se portèrent sur la jeune fille, qui était restée presque aussi impassible que l’Américain son compagnon de triomphe. Ils n’avaient pas échangé un seul regard entr’eux deux depuis qu’ils étaient arrivés dans cette salle.

Mary-Ann fixait sur les notables ses claires prunelles où la malice et le dédain se succédaient vivement, mais qui laissaient toujours deviner le fond

énergique et ardent de son âme, comme ces petits nuages que la brise d'été promène sur le soleil sans parvenir à en cacher la splendeur.

Elle évitait obstinément de tourner ses yeux du côté de la salle où Jacques dominait, de sa grande taille, le groupe qui l'entourait. Lui, non moins obstinément la dévorait du regard.

Il admirait avec quelle grâce la jeune fille s'était développée et combien son corps plus souple, ses gestes plus aisés donnaient plus d'attrait encore à ce teint d'une fraîcheur incomparable et à cette rondeur de formes qui avait remplacé la maigre gentillesse de l'adolescence.

La demande du capitaine Broquant embarrassait singulièrement l'aréopage municipal.

La prochaine arrivée de Dumont et l'état de suspicion où ils se savaient les engageaient à éviter soigneusement toute fausse démarche.

– Brave capitaine, dit le maire et vous mes amis, représentant cette classe éminemment patriote de la population, vous avez l'âme trop civique, trop pénétrée du respect dû aux lois de la République pour vouloir y manquer, ou forcer vos magistrats à y manquer. Or, que disent les décrets de l'Assemblée nationale et du département : Tout étranger sera incarcéré, ses papiers et ses effets seront saisis.

– Comment saisis ! comment saisis ! s'écria Broquant en frappant un grand coup de poing sur la table du maire. Vous allez lui prendre ses effets maintenant. Ce n'est plus le moment de réfléchir ! Comment ! voilà une honnête jeune demoiselle qui laisse son pays, son père et sa mère, pour venir avertir des matelots français qu'on les a trahis ! Et le traître se promènerait dans Boulogne ! il est peut-être ici ! et la jeune fille serait emprisonnée et on lui prendrait ses effets !

– Faudra-t-il pas aussi que nous aidions le Conseil-général à la deshabiller, hurla Zabellette, dont les paroles furent couvertes d'applaudissements pour le capitaine et de menaces pour les notables, qui hésitaient de plus en plus.

– Eh bien ! moi, s'écria Chuppin en s'avancant, je m'oppose, au nom de la Société Populaire. La municipalité n'est rien sans le Conseil de Surveillance, qui n'est rien sans la Société Populaire, dont j'ai été le vice-président. Je m'oppose à ce qu'on accorde le privilège demandé. Je

demande que cette fille-là soit emprisonnée sévèrement. Si la place manque dans les prisons, on peut choisir la maison d'un honnête patriote, – et je mets la mienne à la disposition de la patrie – à qui on pourra confier l'oiseau. Qu'est-ce qui nous dit que cette fille-là n'est pas un espion de la perfide Albion, qui a surpris la bonne foi du brave capitaine Broquant ? Regardez-là ! Si on ne dirait pas, à la manière effrontée dont elle se tient dans ce sanctuaire auguste, illustré par notre présence, oui, ne prouve-t-elle pas bien qu'elle n'est qu'une aventurière, une coureuse.

Un coup de poing qu'il reçut sur la tête coupa la phrase et envoya l'orateur sur le pavé. Le capitaine de dragons se baissa, le regarda et le repoussa du pied. Puis, se retournant du côté du Conseil, assez ému de cette exécution sommaire, il dit tranquillement :

– Respectable maire, auguste aréopage qui honorez ces lieux de votre présence, ces lieux où je me permettrai toutefois de dire qu'il manque quelques quinquets.

On ne lui laissa pas continuer son discours. Trois ou quatre individus, sur un signe de Poussaton – il était, en effet, sorti du District après Jacques, et il ne l'avait pas, depuis lors, perdu de vue – se précipitèrent sur lui.

Il s'en débarrassa avec une facilité qui l'étonna et avant que personne eût eu le temps d'intervenir en sa faveur. Il se tourna vivement du côté où les agresseurs, secoués par lui, se réfugiaient tous également – ce qui augmenta son étonnement. – Il vit l'un d'eux dire deux mots à l'oreille d'un autre personnage que l'obscurité ne lui permit pas de bien distinguer.

– Hé ! pensa-t-il, voilà des gens qui ont l'air de vouloir bien plutôt me tâter que me battre et qui vont rendre compte de leur expédition.

Il se garda bien de porter la main à sa poitrine, mais en se cambrant et en rapprochant ainsi la veste du corps, il sentit qu'il avait toujours la précieuse relique.

Il ne s'était pas trompé, du reste, et l'un de ses assaillants avait dit vivement à l'oreille de Poussaton :

– J'ai passé mes mains de haut en bas. Il a quelque chose comme un morceau de bois ou de métal sous sa veste. Je n'ai pas pu l'enlever. Veste trop bien boutonnée.

Tout cela s'était passé fort vite. Chuppin restait étendu. La crainte de toute autorité brutalement révolutionnaire était si servile que ni le maire, ni aucun des conseillers-généraux n'avaient osé porter secours à un homme blessé par les mains d'un ami d'André Dumont.

– Enlevez-moi cet imbécile-là, dit Jacques. Donnez-lui un verre d'eau-de-vie. Cela le fortifiera pour recevoir de nouvelles pichenettes. Maintenant je reviens à mon affaire. La générosité d'une âme républicaine, vénérables conseillers, et le respect qu'on doit avoir pour les braves et honnêtes femmes, n'est-ce pas vous autres ? continua-t-il en se tournant vers le populaire, ne m'ont pas permis d'entendre dire qu'une jeune fille qui s'était volontairement confiée à la magnanimité de la démocratie française, une courageuse fille qui avait risqué sa vie pour sauver des marins français, fût traitée de coureuse. Triste gamelle !

Un applaudissement à faire trembler les murailles prouva que l'orateur avait touché juste.

– Maintenant, conclut-il, l'affaire me paraît décidée. Le calomniateur a été puni. Rien n'empêche cette hôtesse de la République (vous ne confondrez pas hôtesse avec otage) d'aller où bon lui semble. Pour prouver à l'Europe entière et aux tyrans coalisés, ainsi qu'à leurs vils séides, que toutes les vertus sont bien à l'ordre du jour en France, pour démontrer à l'humanité que nous avons dressé des autels à la Pudeur, je propose de décréter :

« Le capitaine Broquant, pour récompense de sa belle conduite, sera autorisé à conduire la jeune étrangère jusqu'à la porte de son amie. »

Ce décret fera rugir sur son trône l'infâme Georges d'Angleterre. Je propose encore un autre décret :

« Le citoyen capitaine de dragons, porteur d'ordres du représentant André Dumont, sera prié d'escorter pendant l'espace de cinq cents pas le commodore américain. Le capitaine sera prié de se rappeler quelques mots d'anglais pour converser avec le héros étranger. »

Ce second décret fera tressaillir les mânes de l'illustre républicain Washington.

Ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce fut du délire.

Broquant, très fier de faire rugir l'infâme Georges et de faire tressaillir les mânes de Washington, sortit solennellement. Il conduisit Mary-Ann

jusqu'à la rue St-Jean.

Jacques avait salué Mark avec autant de gravité que s'il eût été en présence de tout le congrès des Etats-Unis.

– Capitaine, dit-il en anglais, la ville de Boulogne, pour vous remercier du grand service que vous aviez l'intention de lui rendre et pour vous faire honneur, a décrété que j'aurais l'avantage de vous accompagner.

– Bien. Je remercie la ville, comme je le dois, dit le flegmatique Américain.

Jacques regarda du coin de l'œil dans la direction de Poussaton. Il vit se détacher du groupe deux individus qu'il soupçonna d'être chargés de l'espionner. Il quitta, en réfléchissant, la maison commune, suivi de l'Américain toujours austère et silencieux.

Poussaton, après avoir donné à ses deux espions l'ordre deviné par l'officier de dragons, se mit à parcourir les groupes qui assiégeaient la porte de la maison commune. Il parvint à rencontrer Inglevert, qu'il cherchait.

– Je sais que l'on peut compter sur toi, dit-il, d'autant plus que tu travailles en faveur de la Révolution pour ta satisfaction personnelle et sans idée de récompense.

– Et pour faire cogner ces bourgeois, qui se moquaient de moi et me battaient avant que je fusse devenu méchant.

– Sois tranquille, le peuple les exterminera. Mais réponds-moi. Il y a six ans, quand je me suis laissé berner comme un sot par Olympe de Gouges, par Gengulphe Deladame et par quelques autres que je n'ai pas oubliés, tu avais des relations à l'hôtel Dambron. Et maintenant ?

– Maintenant je suis de la maison. On m'y loge depuis que la Pauvresse m'a chassé, et on m'y nourrit quelque fois pour les services que je rends.

– Peux-tu aisément voir et savoir ce qui se passe dans les chambres des voyageurs.

Inglevert fit un signe affirmatif en éclatant de rire.

– Ecoute, lui dit tout bas l'agent parisien, saches si le capitaine de dragons dépose, ce soir, en se déshabillant, un objet dur, en bois ou en métal, quelque part, dans sa chambre et dans celle qu'il a retenue pour le représentant et qui est voisine.

– Et le représentant emmènera-t-il en prison 400 bourgeois, comme il l’a fait à son dernier voyage ?

– J’en réponds. Va te mettre aux aguets. Tu demanderas, en récompense, ce que tu voudras.

Jacques et l’Américain avaient gardé le silence aussi longtemps qu’ils avaient traversé les petits groupes de la foule, qui s’écoulait lentement. Quand ils furent sortis des portes de la Haute-Ville, et arrivés à la grande place qu’on nomme l’Esplanade, ils ralentirent le pas.

– Capitaine, dit brusquement l’Américain, toujours en anglais.

Jacques se pencha vivement à son oreille et lui dit à voix basse :

– Commandant, si vous n’avez pas deviné que nous sommes espionnés, vous êtes un triste compagnon de voyage. Et retenez pour votre gouverne que, tout étant changé en Révolution, le meilleur moyen de se cacher, c’est de se mettre en pleine lumière.

Il l’entraîna vivement jusque sous le réverbère du haut de la Grande-Rue ; et ils vinrent s’appuyer contre une muraille.

– Là, dit-il avec son bon sourire goguenard. Les imbéciles se diront naturellement que si nous nous mettons en pleine lueur, c’est que nous n’avons rien à dissimuler. Quant à ceux qui, plus malins, chercheront à savoir l’idée saugrenue qui nous amène là-dessous, eh ! bien, les reflets les retiendront hors de la portée de la voix, et ils n’entendront que ce que je voudrai bien leur laisser ouïr. Tenez, il faut que j’en aie le cœur net. Il faut que je sache si j’ai pour espion un homme fort.

Tout brusquement, il escalada, à la force de ses poignets d’Hercule, la muraille près de laquelle ils étaient. Un instant après, on entendit des clameurs. Puis, l’on vit notre ami Poussaton paraître au bout des bras du colosse et au-dessus de la muraille. Il tomba dans la rue. Jacques le suivit de près et, lui distribuant quelques coups de pied :

– Qu’est-ce qui m’a fichu un pareil ivrogne, cria-t-il, qui s’en vient dormir à la belle étoile quand il n’y en a pas une dans le ciel. Nous aimons trop le peuple pour lui permettre de porter ainsi atteinte à sa santé. Veux-tu te sauver, sac à vin ! Réintègre au plus vite le domicile conjugal, rebut de l’humanité. Cours battre un peu ta femme pour te réchauffer, triste gamelle ?

Et ajoutant quelques nouveaux coups de pied qui aidèrent Poussaton, furieux et déconfit, à se relever et à se sauver en clopinant, il revint près de l'Américain, qui était resté immobile et qui lui dit brusquement :

– Qu'est-ce que vous dit ma figure ?

– Votre figure, elle me dit que vous serez pendu, si vous restez huit jours ici.

– Ah ! et pourquoi, s'il vous plait ?

– Mais tout simplement parce que vous êtes toujours sérieux. Un homme grave en ce temps de Révolution est un suspect. Car sa gravité prouve qu'il n'est pas joyeux de tout ce qui arrive ou qu'il a des préoccupations à cacher. Moi, que vous voyez, je joins la finesse du singe à la force du taureau ; de plus, je suis le parent, l'ami d'enfance de plusieurs des princes de la Révolution, eh bien ! je dois ma fortune et ma tranquillité à ceci que je suis un homme jovial.

– Très bien. Ce n'est pas cela que je vous demande. N'avez-vous pas eu un ami, un ami intime, dont la figure ressemblait à la mienne ?

– Vaguement. Je suis heureux d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'autre ressemblances, car ce n'est pas en huit jours, c'est en vingt-quatre heures que mon pauvre ami John Mark-Hercules Penrose serait pendu et moi aussi, et la belle Marie-Berthe Deladame perdue irrémédiablement.

– Est-il indiscret de vous prier de me dire, capitaine, demanda l'Américain après un instant de réflexion, pour quelle cause vous portez un si grand intérêt à cette jeune fille.

– Jacques Cazin-Mazinghem, dit le beau dragon, alias Trois-Déesses ou Trois-Idoles, à votre choix. Eh bien, j'en veux finir, continua-t-il vivement et d'un ton de colère, avec cette situation ridicule. Je veux me livrer désormais à l'une de mes idoles uniquement. La première est morte, la troisième ignore mon existence ; je l'ai rencontrée dernièrement, elle ne m'a pas même regardé. Depuis deux heures, j'ai tout lieu de croire que j'ai reçu l'ordre d'en haut d'épouser M^{lle} Deladame. Voici donc l'affaire : je m'intéresse à cette jeune fille parce que je veux l'épouser. Et je l'épouserai après-demain au plus tard.

L'Américain ne fit pas un geste et, autant qu'on le pût voir, l'expression de son visage resta immobile. Pourtant il sembla que sa voix était

légèrement altérée quand il reprit :

– Et cette jeune fille vous aime-t-elle et consentira-t-elle au mariage aisément ?

– Ma foi, je ne m'en suis pas informé. Triste gamelle ! C'est à Celle qui m'a donné l'ordre, de tout préparer. D'ailleurs, puisque Marie-Berthe consent à épouser un misérable, un vilain, malpropre et féroce laquais, je suppose qu'elle ne fera pas de difficulté à aimer de pré-térence Jacques Cazin. Enfin, elle comprendra, je le suppose, que c'est le moyen d'éviter cet ignoble mariage et de sauver sa vie et sa liberté, qui sont menacés.

– Et vous, vous la sauverez par là ? demanda Mark après un nouvel instant de réflexion et d'une voix décidément émue.

– Dame, si quelqu'un peut y réussir, c'est moi, moi seul.

– Bien, capitaine, dit Mark en saisissant la main du dragon. Je m'intéresse, moi aussi, à cette jeune fille, parce qu'elle ressemble à quelqu'un que j'ai aimée et. que j'ai perdue, parce que.

– Parce que vous êtes un bon et généreux cœur, cela se devine, commandant, et que vous avez préféré le salut de votre amie à toutes vos chances de bonheur.

– Eh bien ! dit l'Américain sans répondre directement, si moi, mon navire ou mes hommes pouvons jamais vous être utiles, comptez sur nous. loyalement.

– Ma foi, c'est une idée, murmura Jacques. Capiune, dit-il à très haute voix, je vous remercie de votre invitation. Je rentre à l'hôtel déposer quelques objets et irai goûter le dîner que vous m'offrez sur votre navire. *The Star*, hé !

Il s'éloigna et descendit rapidement la rue des Pipots. entra à l'hôtel Dambron, située rue ci-devant Royale. En montant à sa chambre, il rencontra sur le palier Inglevert qui dormait.

– Voilà un gaillard qui ronfle trop fort, pensa-t-il en entrant dans son appartement.

Il en rouvrit brusquement la porte un instant après. Inglevert avait disparu.

– Parbleu ! murmura Jacques. Les imbéciles ! royons, se dit-il à voix haute après qu'il se fut verrouillé et qu'il eût mis un morceau de papier pour

boucher le trou de la serrure, ça sera plus en sûreté dans la chambre du représentant. Qui est-ce qui oserait venir y chercher ?

Il passa dans la pièce voisine, ouvrit un secrétaire à serrure tréflée, c'est-à-dire qu'on pouvait difficilement ouvrir sans sa clé ; il y déposa quelque chose qu'il prit n ouvrant son habit et il referma le secrétaire, dont il mit la clé dans sa poche.

– Là, dit-il à haute voix, bien malin celui qui s'y rottera. Voyons, pensa-t-il, s'il ne régnerait pas un pas-sage intérieur le long de ces deux pièces. Il me semble que c'est par là qu'on peut m'espionner.

Il poussa une table contre la muraille, qui sonna reux, lui sembla-t-il. Il rentra chez lui, fit sa toilette et sortit.

Inglevert était à la porte, qui s'offrit à le conduire partout où il voudrait.

Jacques lui dit qu'il était engagé à dîner sur le chassenarée américain. Ils se mirent en chemin.

– Sais-tu nager, demanda brusquement Jacqu quand ils traversèrent le pont placé à l'extrémité de rivière, à l'endroit où elle se jette dans la mer.

– Comme un serpent de mer, répondit l'ex-ambassadeur. Inglevert est un serpent sur terre et sur mer. va demander la tête de cinq bourgeois en récompense

– Tu vas d'abord en piquer une, mon gaillard, tranquillement le dragon en le jetant à l'eau. Il fait froi murmura-t-il en continuant son chemin sans plus s'i quiéter du serpent de terre et de mer. Bah ! cela lavera. L'animal sentait l'oignon d'une façon désordonné née. On croira que j'ai soupçonné quelque chose et que j'ai voulu me débarrasser de mon espion. Cela fera bie

IX

Nous avons quitté Marie-Berthe au moment où, après son extase, elle partait de l'Hôtel du District. Elle marchait légère et joyeuse. Elle se sentait l'âme remplie d'une félicité intense, l'esprit dégagé de toute sombre appréhension.

Elle rencontra Omérine qui l'attendait aux abords de la rue Saint-Jean. Tout vivement et brusquement, comme quelqu'un qui sort d'un songe, elle lui raconta la vision qu'elle venait d'avoir.

– J'ai déjà oublié, lui dit-elle en terminant, la plus grande partie des choses merveilleuses que j'ai vues entendues. Mais il me reste une certitude absolue : Dame m'a assuré qu'elle me prenait désormais sous la protection directe et qu'elle me guiderait et qu'elle m'inspirerait ce que j'aurais à faire et à dire. Oui, ma bonne mère Omérine, l'avenir m'a été dévoilé. Je voyais tout ce qui va se passer, des tableaux horribles et des scènes glorieuses. Mais rien ne m'attristait, car je savais qu'il fallait que cela fut.

La Pauvresse secouait la tête.

– Voilà donc le temps venu. La Vierge-Noire vous prend directement sous sa protection, vous n'avez plus besoin de moi, enfant chérie de la Dame. La dernière descendante de ceux qui furent les serviteurs de votre race va disparaître. Son jour est venu.

Elle réfléchit un instant.

– Je sais que je vais mourir, et mourir martyr dans les tortures. Il fallait que ce fût moi ou vous. J'ai prié depuis plus de soixante ans pour être préférée à vous. Et il faut que je souffre pour racheter l'âme de mon fils Gengulphe et de mon frère Inglevert. J'ai entendu ma chair bruire comme l'huile qui bout sur la flamme. J'ai accepté ma torture.

Elle secoua violemment la tête et tout brusquement, reprenant ce ton net et impérieux qui la distinguait aux moments de l'action, elle dit à mi-voix :

– Le R.-P. Saint-Austle est ici. Il est venu chez moi. Mais son refuge est déjà connu. S'il reste encore chez moi, il est pris, emprisonné et probablement guillotiné comme le saint abbé Butiaux. Il faut qu'il aille chez vous. Là, je défierai toute l'armée des démons de la Révolution. Vous savez que votre maison communique par des souterrains – bâtis au temps des grandes guerres des comtes de Boulogne – avec divers endroits de la

ville. Il n'y a que moi et mon frère qui connaissions ces détours. Je n'ai pas encore reçu la permission de vous les dévoiler.

– C'est bien, Omérine. Amène à la maison le Révérend Père. C'est le commencement de la protection de la bonne Dame. Elle me dicte par là ce que j'ai à faire. Mon père lui-même recevra le Jésuite. Viens avec moi. Mais quoi que tu voies et entendes, tais-toi. J'ai désormais une meilleure garde que toi, Omérine Flaminge.

Elle entra, suivie de la Pauvresse, dans la maison paternelle. Gothon lui dit que le maître et Louis-Marie l'attendaient avec grande impatience dans la salle. Elle y entra d'un pas tranquille. La Pauvresse resta à la porte, répondant par un haussement d'épaules au coup-d'œil furieux que lui lança Louis-Marie.

La jeune fille fixa sur celui-ci un regard d'une fermeté si froide et si sereine qu'il comprit que le moment décisif était arrivé. Il sentit que, quoi qu'elle eût à lui dire, il n'aurait plus à débattre et que rien, nulle considération, nul supplice ne la ferait changer.

– Tu as sommé mon père, Louis-Marie, d'avoir à me donner à toi pour épouse. Tu as décidé toi-même que le mariage devait se faire après-demain soir. Tu connais mes sentiments pour toi. Il est inutile de te les exposer longuement. Je ne te hais pas. Je te méprise. Je sais que tu es le plus vil, le plus méchant, le plus fourbe, le plus criminel des hommes. Persistes-tu à me vouloir pour épouse avec de tels sentiments ?

– Oui, répondit Louis-Marie en grinçant des dents.

– J'accepte donc.

Gengulphe poussa un cri de joie et il voulut se précipiter vers sa fille pour la serrer dans ses bras. Elle l'arrêta.

– J'accepte, à deux conditions : ni vous, mon père, ni toi, Louis-Marie, vous ne prendrez part, désormais, à la persécution contre les églises, les prêtres. Surtout vous respecterez, extérieurement du moins, la statue miraculeuse de la Vierge-Noire. Si vous manquez à cette condition avant que le mariage n'ait eu lieu, je suis absolument dégagée de ma promesse. Si tu y manques, toi, Louis-Marie, quand je serai ta femme, je te quitte dès l'heure même et rien, rien ne me saura forcer à me rapprocher de toi. La

seconde condition est celle-ci : Nous serons mariés par un prêtre que je sais où trouver. Acceptez-vous ?

– Nous acceptons, dit sèchement Louis-Marie, qui se promettait bien d’envoyer aux mains de Joseph Le Bon, dès le lendemain du jour de son mariage, celui qui l’aurait célébré et de tenir sa femme dans un esclavage qui assouplirait cette insolente fille.

– Je connais tes pensées, Louis-Marie. Tu es averti. Je t’attends après-demain ici, à huit heures du soir. Mon père, veuillez recevoir le prêtre qui doit me marier et qu’Omérine va vous amener.

Berthe sortit. Gengulphe serra Luillier sur son cœur, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

La soirée se passa sans grand bruit. La ville était très calme. Chuppin Belamy, exaspéré des couleurs pourpres et violettes, dont le poing de Jacques Cazin avait orné sa joue gauche, et quelques membres de la Société Populaire s’étaient bien répandus dans les rues, guettant aux portes, regardant par les trous des contrevents et des serrures, pour voir si quelques bourgeois ou artisans ne célébraient pas les Vigiles de Noël. Ils crurent sans doute apercevoir dans certains foyers des bûches plus grosses qu’à l’habitude journalière et entendre des bruits qui sentaient le réveillon. Mais ils ne trouvèrent rien dans les maisons qu’ils se firent ouvrir et où ils supposaient qu’on pût dire des messes de minuit.

Ils n’osèrent pas s’aventurer dans la Beurrière, où les matelotes chantaient effrontément les *0 gay Noël* traditionnels.

Le lendemain, la municipalité – espérant ainsi faire oublier le jour de Noël – proclama avec un grand renfort de cortèges, de musique, de menaces et de cris, l’établissement du Gouvernement Révolutionnaire.

Luillier joua naturellement le premier rôle dans cette solennité démocratique. Deladame l’escortait fier et triomphant. Marie-Berthe ne sortit pas. Elle avait passé la nuit en prières.

Luillier, de grand matin, avait demandé à lui parler. Elle lui fit répondre qu’elle le verrait le lendemain soir et qu’elle n’avait rien promis de plus. Puis elle alla réveiller sa sœur Mary-Ann, dont elle couvrit les joues de baisers en souriant et en chantonnant.

Celle-ci, tout étonnée de la voir si gaie, à la veille d'un tel mariage, recevait ses caresses en pleurant à grands sanglots.

– On dirait que c'est toi qui vas épouser ce garçon-là, lui dit Berthe en souriant. N'y pense pas. Ma protectrice m'a promis qu'il n'arriverait rien que pour mon bonheur.

Mary-Ann hocha un peu la tête, malgré le respect qu'elle avait appris à avoir pour la Vierge-Noire.

– Comment promis ? dit-elle. Elle t'a parlé, là, vraiment ? Que t'a-t-elle dit ? Voyons, je ne demande pas mieux que de ne pas me rougir les yeux à pleurer.

– Elle m'a dit : « Ne *crains rien. Je te guiderai par.* » Je n'ai jamais pu me rappeler la fin de la phrase, qui me sera révélée en temps utile. Mais cela me suffit. Je ne crains plus rien. Tu ne peux comprendre combien j'ai le cœur léger après six années d'angoisses.

Mary-Ann hocha de nouveau la tête un peu plus encore. Elle tomba en réflexion.

Après une longue méditation, interrompue par des gestes d'impatience, par des rougeurs, des larmes silencieuses, elle demanda une plume et écrivit un billet qu'elle plia et qu'elle cacha dans son corsage.

Deladame était rentré au commencement de l'après-midi. Luillier lui avait fait donner quelques applaudissements. Il était convaincu qu'il avait, par son propre mérite, reconquis la faveur populaire. Il ne tenait pas en place.

Il harassait sa fille et Mary-Ann avec le bavardage de son ambition, déchainée à nouveau par ces quelques misérables applaudissements. Il racontait comment il n'allait pas tarder à s'imposer à la Convention, composée d'assez pauvres sires, en somme ; comment il ferait trembler Robespierre, comme lui disciple de Rousseau, mais homme sans persévérance et qui avait besoin qu'on le rappelât aux principes.

Mary-Ann était exaspérée de ce papillotage inepte d'un être naïvement et outrageusement égoïste, qui vantait son abnégation ; d'un bavard qui se croyait éloquent et perspicace parce qu'il émettait, sans mesure et sans sincérité, toutes les phrases saugrenues que fournissait son cerveau malade.

Omérine, qui entra avec une majesté sombre, fort rare en elle, interrompit ce pénible bavardage.

Gengulphe lui avait lancé un regard méprisant et avait quitté la salle d'un air furieux.

La vieille femme avait passé l'après-midi à son ancienne place, près de la porte de la cathédrale, maintenant close. Elle y était restée plusieurs heures, debout, immobile, dédaigneuse de tout bruit comme de toute insulte. C'est après quelques heures de réflexion, évidemment solennelles, qu'elle s'était dirigée vers la maison Deladame. Elle avait paru ne pas voir Gengulphe, mais elle avait embrassé Marie-Berthe avec une expression de tendresse.

– Mes yeux se ferment de plus en plus à la lumière d'en haut, ma fille, dit-elle. Quoi que je fasse pendant les dernières heures qui me restent encore, pardonnez-moi. Car vous, fille du Syrien béni, je vous aime pardessus tout.

Elle tira Mary-Ann à quartier.

– Au temps que je voyais, j'ai vu que, vous aussi, vous êtes l'amie de la Dame miraculeuse et de ses enfants. Quoique vous soyez vive comme la mésange au milieu des feuilles, vous êtes pure comme le parfum des fleurs. Tenez, gardez précieusement cette enveloppe que voici. Elle contient un dessin qui pourra vous sauver tous, si après ma mort, Inglevert venait à manquer à son devoir. Mais je ne le crois pas, il revient déjà à de meilleurs sentiments.

– Et moi, dit la jeune fille, je ne veux rien recevoir gratuitement. Voici, en échange, une lettre qu'il faut faire tenir immédiatement au capitaine Jacques Cazin.

La vieille femme tressaillit. Elle fixa ses yeux bleus sur le visage rougissant de Mary-Ann :

– Oui, quand je voyais dans l'avenir, j'ai vu que vous l'aimiez, et je croyais que la Dame eût souri à vos enfants. Mais il faut que Jacques Cazin soit l'époux de Marie-Berthe. Oui, j'ai entendu, dans mes rêves, Jacques Cazin qui disait : « Voilà mon épouse, » en montrant la Fille de Notre-Dame.

Mary-Ann regarda fièrement la Pauvresse. Son petit cœur vaillant et aimant battait bien fort. Elle eut le courage de sourire.

– C’est justement pour préparer les épousailles, que j’ai écrit cette lettre.

Omérine s’éloigna. Mary-Ann rentra d’un pas lent et tranquille dans la chambre de son amie. Mais quand elle fut arrivée près d’elle, elle fondit en larmes et se jeta sur son sein.

Vers le soir, le capitaine de dragons, qui avait suivi avec une grande piété révolutionnaire, tous les offices de la solennité républicaine du matin, rentra chez lui.

Il trouva Inglevert qui l’attendait.

– Tiens ! dit-il, tu n’es pas noyé ? C’est bien ça. Voyons, tousse un peu. Pas le moindre enrrouement. Allons, tu es un brave. Si je te jetais par la fenêtre maintenant, hé ! pour t’apprendre à espionner ?

– Le premier lancé, répondit Inglevert en clignant de l’œil. J’aime bien à être battu par les gens plus forts que moi, reprit-il, tandis que son regard s’éclairait d’un vif rayon d’intelligence. Mais ces vilains petits bourgeois maigres qui me battaient quand j’étais Ambassadeur des âmes, je les hais ! Ah ! ah ! mais vous, capitaine, vous jouez franc jeu ! Je n’ai jamais vu un homme aussi fort. D’ailleurs, quand je revins sur l’eau, vous passiez près d’un réverbère, vous aviez le nez de Mistenflûte. Ainsi, écoutez que je vous dise quelque chose tout bas.

Il se baissa et dit :

– Il y a un cabinet noir qui commande ces deux chambres-ci. Il y a deux trous à la muraille. Vous n’avez qu’à avancer les deux secrétaires sur votre droite, on ne verra plus rien ; et si vous voulez qu’on n’entende pas, il faut venir dans ce petit cabinet-là, à gauche. Mais voici une lettre que la Pauvresse m’a donnée pour vous, car elle sait bien que je ne manque jamais une commission.

Jacques prit vivement la lettre, regarda la signature et rougit follement.

– Eh bien ! fuis, s’écria-t-il en voyant le ci-devant Ambassadeur qui le dévorait des yeux. Va dire qu’en regardant la signature j’ai rougi comme un amoureux.

– C’est bien ce que je pensais, répliqua tranquillement Inglevert.

– Et ajoute que je vais tout préparer pour mon mariage.

Là-dessus, il prit le garçon par les épaules, le fit tourner comme une toupie et le jeta dans l’escalier. Il sauta par dessus lui, courut seller son

cheval, l'enfourcha et se mit en route pour Montreuil. C'est là que se trouvait André Dumont.

Le billet disait :

« Comment pouvez-vous, vous qui avez de l'autorité, de l'honneur, et qui êtes le parent de M^{lle} Deladame, souffrir qu'elle épouse un misérable !

« Mary-Ann Penrose. »

Le lendemain, dans la matinée, au moment où Louis-Marie attachait un bouquet de fleurs à son habit de la Décade, il reçut une lettre apportée de Montreuil par un gendarme.

Le représentant Dumont lui envoyait l'ordre péremptoire de se rendre, sans perdre un instant, dans cette dernière ville, où il avait à s'entretenir avec lui des intérêts de la patrie.

Il n'y avait pas à hésiter. D'ailleurs, l'ordre n'était pas sans perspectives flatteuses pour la vanité de Louis-Marie.

Il envoya rue Saint-Jean Chuppin, qui ne décolerait pas, mais dont la face commençait à arborer les diverses nuances de l'ocre.

L'émissaire raconta que la Convention se jugeant incapable de résister, sans l'aide de Louis-Marie Luillier, aux despotes coalisés, l'avait fait demander à Montreuil. Comme Montreuil était à neuf lieues de Boulogne, Luillier ne pouvait revenir le jour même et il était obligé de retarder d'un jour son mariage, qui aurait donc lieu le 7 nivôse, à huit heures du soir.

Marie-Berthe, en recevant le message de son fiancé, avait souri.

– Tu vois, dit-elle à Mary-Ann quand Chuppin fut parti, le mariage n'aura pas lieu aujourd'hui, quoique cela parût bien décidé.

– Et demain ?

– Demain, ? Je ne sais. La Douce Dame ne m'a pas donné le don de prophétie. Elle m'a promis de me guider à l'heure du danger. Mais tu es si occupée de mon mariage que tu ne me parles pas de tes amours, de ces amours extraordinaires dont tu me parlais dans tes lettres. Un homme que tu ne connais pas, qui ne t'aime peut-être pas, et pour qui tu as refusé les meilleurs partis !

Ce mot d'amour avait toujours la vertu de réveiller un sourire malin sur les lèvres de la gentille fée.

– Mais je n’ai rien à te raconter là-dessus, chère sœur. Toutes mes sœurs d’Angleterre sont mariées. Je suis passée à l’état de tante.

– A vingt-deux ans, vraiment ?.

– Oui, cher cœur. J’ai commencé de bonne heure à aimer et j’ai cessé tôt. Toi, tu as commencé tard et c’est à peine si ton cœur est ouvert. Pauvre Mark, comme il t’aimait, et d’un amour si dévoué, si héroïque ! Il aurait été chercher au bout du monde l’homme que tu aurais aimé ; et il eut fait ton bonheur, non-seulement en se sacrifiant, mais en se dévouant pour forcer autrui à te rendre heureuse. C’est lui qui m’a découragée d’aimer. J’ai pensé que jamais je ne trouverais un cœur qui fût capable de faire pour moi ce qu’il était prêt à faire pour toi. D’ailleurs, quand je l’ai vu si malheureux, si mal récompensé, je me suis dit que l’amour est comme l’âne de la vieille nourrice galloise à qui on met double bât parce qu’il est très fort, et qu’on roue de coups par dessus le marché, sous prétexte que « c’est une remarquable bête. »

Marie-Berthe la regarda en souriant, tandis que de grosses larmes glissaient doucement de ses longs cils.

– Chérie, tu m’attristes et tu me consoles. Oui, pauvre Mark ! et aussi, pauvre l’amour ! Je ne sais pas si j’aimais Mark, je l’ai si peu vu et ne le connais que par toi. Mais c’est l’amour que je commençais à aimer. Mon cœur peu à peu s’ouvrait comme les yeux s’ouvrent à la fin de la nuit pour voir si l’aube arrive. Le jour ne devait pas venir pour moi, et la Douce Dame a refermé mes paupières vite, bien vite, de crainte que je ne fusse trop malheureuse de redevenir aveugle, après que les belles aurores, les midis rayonnants et les soirs empourprés auraient frappé mes yeux.

– Ah ! tu les as vues comme moi, quoique tu en dises, ces belles aurores des pures rêveries, s’écria Mary-Ann.

Les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l’une de l’autre.

– Et penser, murmura la jeune Anglaise, en frappant du pied avec colère, que cette âme, ce trésor, dont un ange serait à peine digne, va être abandonné à un laquais fangeux, que dis-je ? à un laquais sanglant, à un valet de bourreau !

– Ne me parle pas ainsi. J’ai remis mon sort entre les mains de ma protectrice. Elle m’a bien dit de ne pas gémir et que tout ce qui va arriver, si

terrible que cela paraisse, doit arriver pour le bien de la France. Mais parle-moi plutôt de toi. Voyons, réponds-moi. As-tu donc oublié ce charmant inconnu que tu ne m'as jamais nommé, mais qui avait ravi ton joli cœur de démon.

– Complètement, chère sœur. Il était trop sot. Comprends-tu que pendant près de cinq ans, ce nigaud n'a jamais senti que je l'aimais, que je l'attendais. Jamais une voix intime ne lui a dit : « Te rappelles-tu une jeune fille, charmante, que tu as entrevue pendant quelques minutes. Elle t'aime follement. Elle est devenue plus charmante que jamais. Elle désespère, en ton honneur, une demi-douzaine de gentlemen amoureux par an. Allons, dépêche-toi. C'est par là : On monte dans un bateau, on s'arrête à une ville nommée Margate, on va tout droit à une porte surmontée de rien du tout et qui ressemble à toutes les portes de la ville. Enfin, tu vois, Marie-Berthe, que rien n'était plus simple, et qu'il a fallu être un triple sot et n'avoir aucune ardeur d'imagination pour avoir laissé passer cinq ans sans être venu enlever Mary-Ann Penrose.

Elle éclata de rire ; et sa grave amie, tout en se demandant ce que cachait cette gaité, admirait l'attrait irrésistible de cette physionomie mobile à qui le rire convenait tout autant que les larmes.

La porte s'ouvrit. Jacques Cazin, en grand costume, mais tacheté de boue jusqu'aux joues, entra.

Il était évidemment tout préoccupé de la jeune Anglaise. Car, à son entrée, il avait le front plissé et l'œil inquiet de l'homme dont le cœur bat de petite anxiété. Son premier regard chercha Mary-Ann. Quand il l'eût trouvée, son front se dérida. Il reprit son apparence de superbe et goguenarde insouciance.

La jeune fille surprise ne put s'empêcher de rougir. Ce fut un éclair auquel succéda dans sa prunelle une expression de colère.

– Belle cousine, dit le dragon, je suis venu chercher ma récompense pour avoir retardé d'un jour votre supplice.

– Cousin Jacques, répondit Marie-Berthe avec un sourire tranquille, je ne vous ai rien demandé. Je ne vous dois rien.

– Je persiste pourtant à être remercié, et ma récompense, c'est que vous m'accordiez le droit de travailler, par tous les moyens possibles, à vous

débarrasser de ce vil coquin.

– Cousin, reprit plus vivement Marie-Berthe, je ne demande secours à personne. On ne m’a pas fait violence. J’ai consenti à ce mariage après y avoir réfléchi. J’ai consenti sous certaines conditions. Si cet homme tient ses promesses, c’est moi qui serais déloyale de manquer aux miennes.

Jacques la regardait avec ébahissement. Il tourna ses yeux vers Marie-Ann.

– Mais comprenez-vous, mademoiselle, dit-il, comprenez-vous qu’elle veuille maintenant de cette espèce !

Mary-Ann comprenait mieux que le dragon. Elle connaissait l’angoisse cachée sous cette physionomie calme, et les paroles de son amie signifiaient bien pour elle fierté et dignité, mais fierté sans conviction et dignité cherchée. Elle reporta ses regards sur Jacques, dont la surprise paraissait bien celle d’un amoureux désolé. Son joli cœur vaillant se redressa comme d’un bond. On ne vit plus dans sa prunelle que la malice virginale qui cadrerait si curieusement avec la goguenardise soldatesque brillant dans l’œil du colossal dragon.

– Et quels moyens auriez-vous trouvé, capitaine, pour débarrasser ma sœur Berthe de ce respectable fiancé ?

– Mais cinq cents, mademoiselle ; d’abord je puis le tuer.

– Voilà un moyen, en effet, suffisant pour commencer.

Marie-Berthe s’était levée brusquement ; elle interrompit vivement Mary-Ann :

– Si je pouvais jamais supposer, cousin Jacques, que vous pussiez commettre un tel crime, je serais si malheureuse d’en être la cause que ce mariage même me paraîtrait un bienfait en comparaison.

– Eh bien, le diable m’emporte, s’écria le dragon en colère ! vous ne voulez pas que je vous en débarrasse en le tuant, je vous en débarrasserai en vous épousant.

Et sans trop savoir, sans doute, ce qu’il faisait, il se pencha vers la jeune Anglaise, lui saisit la main, qu’il couvrit de baisers, et se sauva.

X

Louis-Marie revint le lendemain, 7 nivôse, dans la matinée. Il vint annoncer au Conseil-général de la Commune que le représentant Dumont arriverait le jour même et qu'à trois heures très précises il attendrait le Conseil à l'hôtel Dambron, où il descendrait.

Luillier était triomphant. Le représentant lui avait dit, à lui Luillier, qu'il était le seul, parmi tous les républicains de Boulogne, sur lequel la Convention comptât absolument.

Ce fut donc d'un air magnanime qu'il alla rue Saint-Jean. Mais sa magnanimité fut en pure perte. On ne le reçut pas. On lui fit dire qu'on serait prêt à huit heures du soir.

A partir de midi la ville s'emplit d'angoisse et de rumeurs.

Poussaton ne boitait plus, Chuppin Belamy était passé au bleu tendre, la Société Populaire-Montagnarde-Républicaine, accompagnée de toute la canaille de Brec-querecque, des Tintelleries, du Dernier Soûl et des basfonds de la Beurière, assiégeait les abords de l'hôtel Dambron, envahissait la rue des Pipots et s'échelonnait tout le long de la rue ci-devant Royale.

La majeure partie des bourgeois s'était claquemurée chez elle. On se rappelait que Dumont, à son dernier voyage à Boulogne, avait fait prendre et emmener 400 personnes, en un jour.

A trois heures, la foule, qui s'était déjà ouverte pour laisser passer la voiture du représentant, s'ouvrit sous l'effort des appariteurs, commandés par le père Piquendaire. Il essayait, le bonhomme, de rudoyer les femmes et les enfants pour payer son tribut aux idées nouvelles. Il précédait le Conseil-général qui s'en venait, assez tremblant, rendre au représentant des devoirs plus humbles qu'on n'en avait jamais rendu à tous les tyrans féodaux.

En tête marchaient le maire Saddet, le procureur, ci-devant oratorien, Lissès, et L'Heureux, le vieux greffier. Puis se pressait tout ce qui n'était pas emprisonné ou moribond, parmi les 12 conseillers et les 24 notables.

Ils comparurent devant le maître souverain. André Dumont les regarda avec autant de gravité qu'il lui était possible. Mais c'était moins par l'austérité que par la soudaineté du mouvement qu'il était remarquable.

C'était un homme de trente-quatre ans, à la physionomie à la fois riante et bestiale : profil de gamin de Paris, face de soubrette de la Comédie italienne. Les cheveux séparés sur le front et retombant en deux bandeaux sur les oreilles, ornées chacun d'une grosse boucle d'or, augmentaient encore l'air jeunet de sa figure rondelette. Les yeux très ouverts, la prunelle joyeuse, les pommettes saillantes, le nez retroussé, la lèvre supérieure très haute, l'inférieure très forte, sensuelle, presque d'un nègre, indiquaient bien qu'on avait peut-être devant les yeux un homme sans principe et sans conviction, mais fanfaron de férocité plus que cruel, plus malin qu'intelligent, tout en dehors, difficile à saisir et à surprendre à cause du complet égoïsme de son cœur et de la mobilité merveilleuse de son cerveau.

Il avait évidemment cherché par la hauteur de sa cravate empesée et l'élévation prétentieuse du col de son habit, à donner quelque solennité à sa tournure ; mais son chapeau rond, à bords larges, qu'il portait en arrière, s'obstinait à lui donner ce faux air de Jocrisse auguste qui lui était le plus naturel.

Il avait à sa droite Jacques Cazin, appuyé sur son sabre et dont la physionomie insouciante et franche était devenue sombre ; à sa gauche, Luillier, de plus en plus triomphant.

– Citoyens conseillers de la ville de Boulogne, dit brusquement Dumont, j'ai à vous dire que votre ville est une ville fanatique, que vous êtes des modérés, que votre Comité de Surveillance est tiède. Maintenant, allez. A cinq heures, je vais me rendre à la ci-devant église Nicolas pour parler au peuple. Faites que le monument soit rempli. Vous en répondez sur vos têtes.

Quand tout le monde eut disparu, avec les plus humbles révérences, il se retourna vers Jacques.

– Cousin, lui dit-il en souriant, je tiens beaucoup à ta compagnie, parce que tu es brave et gai ; avec toi, on n'a à redouter ni danger ni ennui ; mais

voilà que tu perds la meilleure de tes qualités : tu deviens maussade.

Le dragon le regarda un instant en fronçant les sourcils, puis, secouant la tête :

– Regardez-moi donc ce secrétaire-là, citoyen représentant, dit-il, je n’ai jamais vu un meuble aussi sottement placé. Tous ces vieux hôtels ont des carreaux tellement usés que les commodes, les tables et les fauteuils ressemblent à une troupe d’ivrognes, penchant à droite, penchant à gauche. Si vous le permettez, je vais tâcher d’empêcher cette antique armoire de nous choir sur le dos quand nous passerons dans son voisinage.

Il courut vers le secrétaire, tandis que Dumont le regardait avec une surprise inquiète, Jacques prit le meuble, le porta à quelques pas plus loin contre une autre partie de la muraille. Puis, faisant un pied-de-nez au mur, il revint en gambadant vers Dumont. Il le saisit par le bras, le mena dans un cabinet de toilette.

– Qui t’a engagé à descendre dans cet hôtel où tu viens pour la première fois, demanda-t-il ?

– Une note d’un des bureaux du Comité de Salut public, indiquant que cette maison-ci était la plus républicaine de la ville. J’ai compris.

– As-tu des ennemis au Comité ?

– Plusieurs probablement. Mais sûrement un, Robespierre. Robespierre protège son compatriote Le Bon, lequel me jalouse parce qu’on m’a donné autant qu’à lui autorité sur les deux districts de Montreuil et de Boulogne, qui sont de son département du Pas-de-Calais.

– Es-tu espionné habituellement ?

– Par tout le monde, excepté par toi, cousin, mais point particulièrement.

– Eh bien ! tu l’es aujourd’hui. Le long de ta chambre de réception, règne un couloir caché. On a fait un trou dans la muraille. De là, on t’observe et on t’écoute. J’ai bouché le trou avec le secrétaire et t’ai amené ici, d’où l’on ne peut rien entendre. André Dumont pâlit quelque peu et serra les lèvres.

– Et qui est-ce, dit-il, qui m’observe ?

Jacques étendit les mains et haussa les épaules.

– Il faut que tu le saches, dit Dumont.

– Je le saurai. Mais toi, il faut que tu m’accordes ce que je t’ai demandé depuis deux jours, cousin.

La physionomie du représentant ne changea pas. Elle conserva son expression riante et un peu nigaude. Mais sa voix prit une expression de dureté inattendue.

– Emprisonner Luillier ! C’est impossible. D’abord c’est un ami de Le Bon et de Robespierre, et tu vois toi-même par cet espionnage que je commence à devenir suspect. Puis, Luillier est peut-être le seul bon républicain et révolutionnaire solide de tout le pays. Or, je te le dis, dragon, soyons brutaux, soyons féroces même, soyons violents, si tu le veux, soyons ignobles, tout enfin ; mais soyons logiques. Faute de cela, on se trouve pris sans s’en douter. Ah ! demande-moi tout ce que tu veux contre les aristocrates, les calottins, les modérés, les suspects. Demande-moi même, comme tu ne l’as fait que trop souvent, d’en sauver quelques-uns. Mais toucher au meilleur démocrate du pays, sans qu’il donne prise contre lui ! Infâme, tu veux donc me faire rappeler et guillotiner !

– Mais je t’ai dit, cousin, que tout mon bonheur.

– Je m’en fiche bien, nigaud. Tu me connais. Je ne suis pas féroce, mais je suis égoïste. Pour moi, je sacrifierai tout, père et enfant. Or je te dis que ma tranquillité, mon ambition, ma fortune, ma vie peut-être sont attachées à ne pas faire cela. Et tu insistes ! Il faut que tu sois devenu complètement imbécile.

Jacques serra les poings ; et sentant monter à sa gorge des paroles furieuses, il se sauva en fermant la porte avec rage.

Dumont, voyant que l’heure indiquée pour la réunion était arrivée, se rendit à l’église Saint-Nicolas.

La place qui précédait l’église et qu’on venait de baptiser place de l’Egalité, n’était pas remplie d’une grande foule. Mais l’église, qui pouvait contenir plusieurs milliers d’individus, était pleine.

Dumont monta en chaire au milieu d’un silence profond qui tenait de la curiosité et de l’angoisse.

La scène, du reste, avait un aspect des plus lugubres. Bien des parties de la grande église restaient dans l’obscurité quoiqu’on y eût allumé une foule de chandelles. Cette lumière rouge, ces colonnes de fumée, augmentaient encore le sombre aspect des recoins restés noirs.

Le voisinage de la chaire avait été plus soigneusement éclairé. Néanmoins, la figure de l'orateur recevait, des ténèbres ambiantes, quelques durs reflets qui grandissait un peu sa face de jocrisse.

– Citoyens, dit-il, vous avez ici une sorte d'idolâtrie. Vous adorez une espèce de morceau de bois noir. Eh bien, demain nous célébrerons la Fête de la Réunion. Nous en planterons l'arbre, pour qu'il devienne l'objet de la vénération de tout vrai républicain. Puisque vous aimez adorer le bois, en voilà un. Au moins ce sera du bois du pays, du beau bois à l'ombre duquel les vieillards viendront s'asseoir pour chanter à leurs fils les vertus des républicains. Quant à votre Dame, je lui prépare pour demain un dernier triomphe. Et si elle est plus forte que la Révolution, elle aura là une belle occasion de faire un nouveau miracle.

– Elle en a fait pour nos pères, cria une voix, parce qu'ils étaient braves et bons. Nous sommes des lâches et des coquins, elle n'en fera pas.

De grands cris s'élevèrent. On jeta mille menaces et mille injures dans la direction de la voix. Quelques zélés annoncèrent même l'intention de se rendre dans cette partie de l'église pour y assommer tous les traîtres.

Mais ce coin était très sombre. On supposait que l'interrupteur n'était pas seul. La figure multicolore de Chuppin – l'un des plus véhéments – donna sans doute à réfléchir aux Sans-Culottes. Bref, chacun, tout en montrant le poing aux murailles, se tint en paix.

– Arrêtez-vous, braves montagnards, s'écria adroitement, André Dumont ; n'allez pas risquer votre sang précieux contre celui d'un lâche qui n'ose même pas se nommer. Mais malheur à la ville, s'il manque un morceau de bois à votre idole quand j'irai la prendre demain pour lui faire faire une promenade. Je sais bien que vous voulez en faire des reliques. Mais elle est soigneusement gardée et je jure, par le génie de la Révolution, que celui qui aurait essayé de soustraire ne fût-ce qu'une parcelle de cette statue à la justice de la République mérite mille morts.

– Au nom du Comité de Salut Public, j'enregistre ta déclaration, Dumont, cria une voix qui partait, cette fois, du pied de la chaire.

Le représentant s'arrêta un instant comme étourdi par cette apostrophe. Puis il reprit d'une voix qui dissimulait mal l'émotion.

– Je connais mon devoir et mon pouvoir. Je n’ai plus qu’une chose à dire. Je sais qu’il y a une partie de cette ville qu’on nomme la Beurrière et qui est le repaire du fanatisme. Je vous avertis, au nom de l’humanité que les forts sont armés, les canons tournés contre la ville. A la première manifestation de l’aristocratie, des traîtres et des scélérats, la *Beurrière* sera bombardée et incendiée, et si la révolte durait, Boulogne tout entier disparaîtrait et serait remplacé par un écriteau sur lequel on lirait : « La perfide Albion a essayé de mettre son pied d’esclave dans ces murailles. Ces murailles souillées n’existent plus. » Maintenant allez jouir de repos. Demain, nous réjouirons le génie de la Liberté par un spectacle grandiose. Vous, citoyens, magistrats d’une ville de suspects, vous aurez de mes nouvelles dans le courant de cette soirée.

Chacun sortit de l’église assez inquiet. La plupart des gens qui simulaient le mieux l’amour pour la Révolution avaient gardé, au fond du cœur, nous l’avons dit, un respect tendre pour la protectrice de la terre boulonnaise. Les gens pieux se désolaient à la pensée du sacrilège qui allait se commettre. Parmi les plus intrépides Sans-Culottes même, beaucoup se demandaient si la journée du lendemain ne verrait pas une terrible lutte ou quelque mystérieux prodige.

André Dumont n’était pas non plus sans inquiétude. Il trouvait que le Comité de Salut public s’occupait trop particulièrement de lui. Il se savait suspect à Robespierre et au parti de celui-ci. Jusqu’à quel point Danton et Billaud-Varennes, dont il se rapprochait par la haine de la religion, le voudraient-ils défendre ?

En rentrant chez lui, à l’hôtel Dambron, il retrouva Jacques Cazin. qui, les sourcils froncés et les poings fermés, se promenait de long en large.

– Eh bien ! c’est fini, dit ce dernier d’une voix amère, quand il vit son cousin. Tu n’as pas voulu me prêter d’aide ; dans une heure le mariage se fera. Je viens de rôder autour de la maison. Mais je n’ai rien trouvé pour empêcher cet ignoble conjungo. Tu t’en repentiras, André.

– Je n’en sais rien. C’est le futur contingent, comme nous disions chez mes amis les Jésuites. Ah, comprends-tu que sur plus de mille prêtres que j’ai fait prendre, je n’ai jamais pu saisir un jésuite, un vrai jésuite. Les

scélérats sont malins comme des fouines. Cela manque à ma félicité. Je voudrais pouvoir annoncer un jésuite à la Convention.

– Prends Luillier et jure que c'en est un.

– Hein ! c'est une idée. pour plus tard. Car le coquin est trop connu d'ancienne date et par Robespierre même. Ah ! s'il me donnait une raison, je ne dis pas ! Je serais fort content de jouer le tour à un ami de mes ennemis.

Le dragon le regarda d'un air sombre.

– Sais-tu, cousin, une idée que j'ai eue. Je me disais que si je te passais mon sabre au travers du corps, cela ferait peu-être assez de bruit pour retarder le mariage et, dame, un jour de gagné, c'est beaucoup.

– J'ai toujours pensé, dit Dumont en riant, que tu n'es qu'un sot. Tu veux obtenir quelque chose de moi et tu commences par me donner la plus grande envie de me débarrasser de ta personne, en me prouvant que je ne dois plus me fier à toi. Voyons, apaise-toi. grand dadais. Tu trouveras, beau, brave, intelligent, vigoureux comme tu es, et avec la chance de devenir général avant trois ans, tu trouveras à épouser tout ce qu'il y a de plus parfait, de plus aimable, de plus beau, de plus riche sur le sol de la République.

– Tu ne peux comprendre cela, André, répliqua Jacques d'un ton triste. Tu n'es pas méchant, du moins autant qu'on le croit et que tu le parais. Je t'ai vu sauver à force de cris, de phrases bouffonnes, de menaces, de rodomontades, des centaines de pauvres diables. Mais l'exercice de la tyrannie t'a fort rétréci l'esprit. Je puis bien te le dire : je ne sais pas si je l'aime, cette jeune fille. Mais penser que cet ange – ricane tant que tu veux, cousin, c'est un ange – penser que cette âme si pure, ce cœur délicat, cet esprit si fier, penser que ce modèle de toute grâce et de toute grandeur, penser que cette femme que, depuis six ans, j'honore dans mes pensées de chaque instant comme le type de l'être céleste et presque divin, va être la proie de l'homme le plus ignoble, d'un homme souillé du sang des amis de cet ange, tout rempli d'une haine brutale contre tout ce qu'aime cette fée ravissante ! Et cela pour satisfaire l'ambition sénile de cet inepte et ridicule Deladame, qui continue de nous débiter ses sottises philosophiques, sans comprendre qu'elles sont aussi vieilles, aussi ridicules que si elles

venaient de la cour du roi Pétaud ! Et je ne trouve pas un homme qui comprenne l'horreur de cette situation ! Mais jamais l'Ancien Régime a-t-il produit rien de plus odieux ? Je te dis, André, que c'est pour me faire maudire la Révolution et me pousser à me faire Vendéen. Je parle sérieusement.

– Continue. Tu te fais un joli dossier pour la guillotine.

– Mais je m'en moque de ta guillotine ! Quand vous avez dit ce mot-là, il semble que tout soit dit, que vous ayez proclamé la loi et les prophètes du temps nouveau. Oui, la France est bien lâche. Mais je ne puis jamais croire que tant de lâcheté durera longtemps. Sais-tu pourquoi tu m'as revu et pourquoi je ne suis pas parti pour faire quelque grande folie. C'est que demain, peut-être tu courras quelque danger et je veux être là pour te défendre une dernière fois.

– Danger ! Tu n'est qu'un grand enfant. Mais ces gens-là sont si épouvantés que nous pouvons couper leurs filles et leurs mères en morceaux, pourvu que nous mettions sur la boucherie cette enseigne : Révolution, nul ne bougera. Nous avons souffleté, déshonoré, supplicié cent prêtres, brûlé, souillé leurs églises, leurs autels, leurs reliques, leurs saints, leur Dieu. Ils se sont prosternés en tremblant devant nous. Et tu crois que pour une statue de plus que je voue aux gémonies, ils bougeront ? Non. Ces matelots, qui sont de grands enfants, pieux et colères, eussent peut-être remué. Mais la crainte de voir leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants canounés les retiendra ; et c'est heureux, car j'ignore même si les forts et les canons sont placés de manière à pouvoir envoyer un seul boulet par ici.

– Eh bie ! adieu ! cousin, Je maudis la République, qui permet tous les crimes, comme la féodalité les permettait ! qui nous donne cent mille tyrans au lieu d'un ! Je vais en Vendée, où l'on se bat contre la tyrannie et pour sa conscience !

– Va, ma tendresse pour toi te donne vingt-quatre heures d'avance. Demain soir, je te dénoncerai et te ferai poursuivre. Embrasse-moi encore une fois.

Avant que Jacques fut arrivé au milieu de l'escalier, il entendit le bruit d'une altercation. Il hâta le pas.

– Jacques Cazin- Mazinghem, cria la Pauvresse, que les estafiers de Poussaton s’efforçaient de chasser, il faut que je voie sur l’heure, à la minute, l’homme qui est là-haut. Le destin des Deladame le veut.

Jacques tressaillit et, bousculant les Sans-Culottes zélés, il ouvrit le chemin à Omérine.

Celle-ci avait perdu cette sérénité parfaite qui donnait ordinairement à sa physionomie un si grand caractère. Il y avait dans toute son allure quelque chose de brusque et de violent que personne ne lui avait jamais vu.

Pourtant, quand elle fut entrée dans la chambre où se trouvait le représentant, elle redressa sa haute taille, et son visage reprit une partie du calme habituel.

Elle enveloppa André Dumont d’un regard dédaigneux. Celui-ci avait relevé la tête et la considérait avec curiosité.

– Qu’est-ce que tu m’amènes-là, Jacques ? dit-il. Une sorcière qui vient me dire la bonne aventure ?

– Oui, répondit gravement Omérine, je viens te dire une bonne aventure. Je suis la Pauvresse de Notre-Dame.

– Et tu viens me supplier pour ton morceau de bois noirci ?

La vieille femme leva solennellement son bâton.

– Les temps sont venus, dit-elle, les temps prédits.

– Laisse-moi tranquille, vieille folle. Je n’ai pas celui de t’écouter. Va-t-en, et estime toi heureuse que je ne t’envoie pas en prison.

– Tu le regretterais trop ! Ecoute encore un mot. Je vais commettre un crime. C’est à toi que je dois m’adresser pour m’aider.

– A la bonne heure ! Voilà qui devient intéressant. Tu as quelqu’un à dénoncer ? hé ! Quelqu’un d’important, hein ! et qui a échappé à toutes les recherches jusqu’ici ? Peut-être l’évêque de Boulogne, le ci-devant qui couvre le pays de ses insolents mandements ? Parle,

– Veux-tu mettre la main sur un jésuite ?

– Qu’est-ce que tu dis donc, vieille folle ? s’écria Jacques en s’avançant,

– Si tu ajoutes un mot, s’écria le représentant avec colère, par le nom sacré de la Liberté, je te fais jeter en prison, Jacques Cazin. Parle, toi, bonne femme, et si tu continues comme tu as commencé, tout ce que tu me demanderas, je te l’accorderai.

– Je ne veux rien de toi, roi des démocrates. Je sais ce que je fais. Je sais que je fais mal. Mais il faut que je le fasse

– Parle vite alors, et malheur à toi si tu songes à me rendre victime de quelque fausse intrigue.

– Je ne veux rien de toi et je ne crains rien de toi. Mes heures sont comptées ; et si vite que ta guillotine puisse marcher j’aurai quitté ce monde avant que ta hache ait pu me toucher. Tu ne m’as pas répondu ? Veux-tu que je te livre un jésuite, un jésuite anglais

– Si je le veux ! Un ambassadeur calottin de Pitt et du pape ! Mais me voilà populaire et béni et porté aux nues pour trois nouveaux mois, au moins !

– Veux-tu que je te le livre dans l’exercice de ses fonctions sacerdotales, avec tous ceux qu’il va bénir ?

Elle s’avança vivement vers la table et agita violemment une sonnette.

– Il faut que je parle devant témoins, dit-elle. Cinq ou six citoyens, de ces énergiques et zélés patriotes qui s’étaient donné la mission de garder l’auguste représentant, accoururent, le sabre à la main.

André Dumont regardait la vieille avec ce sourire complaisant qu’il accordait à toute preuve d’habileté rusée et diplomatique. Omérine considéra attentivement les nouveaux venus.

– Maintenant, dit-elle, ordonne que nul de ceux qu’ils sont ici ne sortira avant une demi-heure, sauf un à qui tu donneras tes ordres.

, – C’est un véritable officier de gendarmerie que cette vieille-là, dit André Dumont en continuant de sourire. Il sera fait comme tu désires.

– Alors, je vous dis à tous que dans une demi-heure, si vous voulez saisir la trame d’une conspiration jésuitique – c’est comme ça que l’on parle maintenant – vous n’aurez qu’à aller, avec une bonne troupe et sûre, entourer la maison Deladame. Vous trouverez là Marie-Berthe Deladame et Louis-Marie Luillier, agenouillés devant un autel et devant un jésuite, prêts à recevoir la bénédiction nuptiale.

Un murmure de colère et de surprise s’échappa des lèvres patriotiques. André Dumont fit un bond.

– Citoyens, purs et zélés patriotes, c’est le génie de la Liberté qui bénit nos efforts héroïques, en nous permettant de saisir les plis horribles d’une

intrigue destinée à restaurer un fanatisme qui donnerait ensuite la main à l'infâme Pitt pour lui livrer cette porte de la patrie. Capitaine Cazin, voici un ordre : vous allez à la caserne des Capucins prendre vingt hommes parmi les volontaires, et vous irez saisir les coupables et me les amènerez ici. Deux d'entre vous vont garder cette vieille femme, afin que si elle a calomnié un pur patriote, elle soit punie, et si, au contraire, elle a arraché le masque aux hypocrites et aux traîtres, elle reçoive la récompense qui est due aux héros de la République.

– Jacques, dit la vieille femme, prends bien tes précautions. N'arrive pas trop tôt, afin que tu puisses les surprendre, ni trop tard, car alors le mal serait fait. Entoure la maison silencieusement, par la rue Saint-Jean. J'ai ouvert la petite porte qui donne sur le rempart. Vous entrerez par là sans bruit.

– C'est-à-dire, s'écria André Dumont, que ce n'est pas un officier de gendarmerie. C'est un général d'armée. Mais me diras-tu ce qui te pousse à livrer ainsi.

– Non, tu ne me comprendrais pas.

Elle s'enfonça dans la partie la plus obscure de la chambre et debout, la tête haute, indifférente à tout ce qui se passait, remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie, elle parut ne plus rien entendre.

André Dumont se mit à rédiger quelques proclamations et à écrire sur les événements qui se préparaient des dépêches à ses patrons du Comité.

Une heure environ se passa. La porte s'ouvrit violemment. Inglevert entra comme une bombe.

– On se bat là-haut, dit-il en riant aux éclats. Les citoyens démocrates veulent mettre les suspects en pièces. Les Volontaires les défendent. Moi, j'ai attrapé une estafilade du dragon. Un homme fort, un homme fort et méchant.

Il dansait follement. Tout-à-coup il s'arrêta.

– Tiens, la Pauvresse, s'écria-t-il.

Il venait d'apercevoir sa sœur. Celle-ci le regarda. Inglevert tressaillit. Pour la première fois depuis qu'il existait, il recevait d'elle un regard doux et compatissant. La vieille femme devenait humble en songeant que sa

conduite à elle aussi pouvait être mal jugée et que peut-être après tout, il allait sortir bien des maux de ce qu'elle avait fait à bonne intention.

Le pauvre garçon, dont l'intelligence oscillait toujours entre les frontières de la folie et celles de la raison, et dont le cœur était aussi bon que le permettaient les bizarreries du cerveau, se sentit touché. Il secoua la tête et bondit hors de l'appartement.

– Il faut que force reste à la loi, dit tranquillement André Dumont. Toi, citoyen, tu vas te rendre sur le lieu du combat, s'il dure encore, et tu proclamera de la part du représentant du peuple que tout agresseur sera traité comme rebelle et comme traître.

Une demi-heure se passa encore. Enfin, on entendit dans la rue un grand bruit, comme d'une grosse foule fiévreuse et grondante. André Dumont se leva avec autant de majesté qu'il lui fut possible. Le bruit remplit le corridor de l'hôtel, puis l'escalier.

Un groupe nombreux, suivi d'autres groupes qui se pressaient sur le palier et sur les degrés, entra dans la pièce très large où se tenait officiellement le représentant. Ce fut comme un flot.

En tête, bondissait Jacques, portant dans son bras gauche Marie-Berthe évanouie et dont la tête inerte penchait sur l'épaule du dragon. Il tenait de la main droite son sabre nu, sur la lame duquel on voyait couler quelques gouttes de sang. La vieille Gothon suivait, protégeant Mary-Ann et échangeant des coups et des injures avec les sans-culottes. Une troupe de volontaires | escortait le jésuite, Deladame et Luillier.

Une bande des membres les plus actifs de la société Montagarde, guidés par Poussaton et Chuppin Belamy, pressait les soldats et entra avec eux.

Jacques Cazin avait retrouvé toute sa sérénité et son expression si tranquillement sardonique.

Il posa avec des soins maternels Marie-Berthe dans un fauteuil, appela d'un geste de tête la jeune Anglaise et Gothon auprès de la jeune femme évanouie, et posant ses deux mains sur la poignée de son grand sabre, dont il portait la pointe à terre, il regarda dédaigneusement ce qui se passait.

Le jésuite, Deladame et Luillier avaient été fort maltraités ; leurs habits étaient en lambeaux. Comme on avait commencé par leur mettre les menottes, ils n'avaient pas pu se garantir, et Gengulphe et Luillier,

sur lesquels, à titre de renégats, s'était surtout portée la colère de la populace, étaient couverts d'ordure et de crachats. Gengulphe avait reçu un coup sur le front, d'où coulaient des gouttes de sang, et Louis-Marie avait les lèvres gonflées et la parole rendue difficile par une pierre qui lui avait cassé des dents

– Citoyen représentant, s'écrièrent-ils tous deux, nous avons été traités.

– Taisez-vous. Le peuple en sa justice a ajouté un supplément de punition à vos crimes.

– Mais, citoyen.

– Taisez-vous, vous dis-je, ou je vous fais bâillonner, scélérats hypocrites. Taisez-vous, par le bonnet de la Liberté.

Les deux révolutionnaires, furieux et effrayés en même temps, mais surtout honteux et humiliés d'avoir été surpris faisant acte de dévotion, se turent.

– Capitaine, rendez-moi compte de votre mission, dit gravement Dumont en s'asseyant.

– C'est très simple, auguste législateur. Nous sommes arrivés au moment où le mariage allait se faire et où le citoyen président du Comité de Surveillance et de la Société Populaire était agenouillé devant un autel et devant cet homme-là, et à côté de cet autre.

Une clameur d'indignation s'éleva, qui fit baisser la tête aux deux démocrates. Ils se sentaient sincèrement méprisés et ils comprenaient qu'ils n'avaient rien à invoquer pour leur défense.

– J'ai fait mettre les menottes aux hommes, selon l'usage. J'ai offert à cette jeune fille et à la vieille servante, qui n'étaient aucunement coupables que d'avoir regardé ce qui se passait, je leur ai offert de rester tranquillement chez elles. Elles ont voulu accompagner la citoyenne. Celle-ci, je m'en suis chargé pour des raisons que je dirai tout à l'heure. Au moment où nous sortions de la maison, une troupe de citoyens animés d'un beau zèle patriotique mais indiscret, s'était ruée sur nous pour écharper les prisonniers et les prisonnières. Mais comme vous nous aviez ordonné, auguste représentant, d'amener ces prisonniers devant vos yeux éclairés par les lumières de la souveraineté du peuple, nous avons repoussé doucement les sans-culottes trop pressés.

Il tendit le bout du sabre vers quelques faces en capilotade. L'infortuné Chuppin avait reçu un coup de crosse sur le nez qui, rouge, saignant et drôlatiquement enflé, jouait un rôle très difficile à préciser au milieu de ce visage violet, frangé de jaune. Un coup de baïonnette avait déchiré l'oreille de Poussaton, furieux. Quelques autres se tâtaient le flanc avec inquiétude.

– Pour moi, je me suis efforcé de ne frapper que du plat du sabre, et pourtant j'aperçois quelques gouttes de sang.

– Ce n'est rien, citoyen capitaine, c'est moi, s'écria du milieu du groupe la voix d'Inglevert. Ce n'est rien du tout. Vous êtes un fameux homme. Je suis sûr que Mistenflûte.

– Et quelle est la raison, demanda sévèrement le représentant, qui vous a fait vous attribuer comme une proie cette jeune citoyenne, qui paraît avoir grand'peine à reprendre ses sens ?

– La raison est simple et naturelle, et c'est en même temps la plus respectable pour un peuple qui a mis toutes les vertus à l'ordre du jour. Cette citoyenne est mon épouse.

– Scélérat, s'écria péniblement Louis-Marie. Quelques instants de plus, elle eut été la mienne.

– Par la vertu de ce prêtre, hein, citoyen ? dit ironiquement le dragon. Voilà une autorité à invoquer devant un représentant du peuple et devant cette foule de patriotes qui ont acclamé le culte de la Raison.

– C'est bien cela, murmura la foule. A bas Luillier.

– Mais c'est une invention de comédie, dit fort péniblement aussi Deladame. Il y a cinq minutes, il n'était pas question de cela. C'est un père qui le jure, citoyen.

– Un père, toi ! tu es pire qu'un Turc renégat et un marchand d'esclaves ! Tu voulais vendre ta fille à ce misérable là, parce que tu le croyais puissant et que tu es le plus lâche des hommes, bourgeois Deladame. Une invention ! Auguste représentant, au nom de la justice dont tu es le glaive vénérable, écoute-moi : Moi, Jacques Cazin, capitaine des dragons de la République, je déclare devant le génie de la Liberté dont le souffle anime ma poitrine que la citoyenne Marie-Berthe Deladame, ma parente, est mon épouse.

Mary-Ann, qui était restée immobile et comme indifférente à tout ce qui se passait, ne put retenir un geste. La foule faisait entendre un murmure

favorable.

– Aussi, je vous dis, citoyen représentant, et vous tous, citoyens purs, je vous dis : Regardez-moi, je ne porte pas les stigmates du vice, mais les marques de la valeur. Il y a trois mois, la Convention a déclaré que le capitaine Cazin avait bien mérité de la patrie. A cette heure même, je suis honoré de ta confiance, ô législateur auguste, Voudriez-vous donc, citoyens, déclarer suspecte et punir une jeune vierge candide qui a péché par excès d’amour filial, en obéissant, contre ses serments et ses vœux, à l’auteur infâme de ses jours ! Voudrez-vous déshonorer dans la personne de son épouse un homme que Pitt redoute, que Cobourg a signalé à ses mercenaires et qui a bien mérité de la patrie !

– L’habile coquin, murmura Dumont en le regardant complaisamment, tandis que le peuple applaudissait.

Marie-Berthe fit quelques mouvements, elle entr’ouvrit les yeux et dit d’une voix à peine distincte :

– Où suis-je, mon Dieu ?

– Tais-toi, lui dit tout bas Mary-Ann, et continue de simuler le sommeil. Notre salut à tous en dépend.

Poussaton s’était avancé vivement.

– Moi, dit-il d’une voix irritée, je déclare que tout cela n’est que pure comédie, une comédie jouée par le représentant et son porteur d’ordres.

– Misérable, s’écria André Dumont en se levant furieux. Tu vas payer de ta tête cette insulte à la majesté de la Convention.

– Commandant Bétrinck, riposta l’agent, au nom du Comité de Salut public, je t’ordonne, à toi et à tes Volontaires, de m’obéir. Tiens, Dumont, lis.

Il tira de sa poche un papier qu’il déplia, André le saisit d’une main quelque peu hésitante.

– Lis à haute voix si tu ne veux confesser ta trahison.

« – Liberté. Egalité. Ce 10 frimaire de l’an II^e de la République une et indivisible. Le Comité de Salut public mande à tout citoyen d’obéir au citoyen Poussaton jeune en tout ce qu’il commandera, au district de Boulogne, dans l’intérêt de la République. » J’ai lu, continua André

Dumont, qui avait promptement repris son sang-froid. Nous discuterons tout à l'heure. Qu'as-tu à dire dans l'intérêt de la République ?

Il appuya sur ces derniers mots.

– J'ai à dire, et je vais le prouver, que ton porteur-d'ordres et toi vous êtes deux hypocrites dont les menées sourdes ont attiré l'attention du Comité. Vous êtes des êtres à double face, l'une qui est tournée vers la Révolution et l'autre vers les riches, les dévots, les fanatiques et les.

– Satellites de Capet. Tiens-t'en là, petit homme. Cela dit tout, s'écria Cazin en riant.

– Tu ne riras plus tout à l'heure, scélérat.

– Par exemple, je te défends bien de m'en empêcher tant que mon poignet pourra porter cette chose-là.

Il montrait son sabre, en saluant Mary-Ann qui le considérait avec un sentiment qu'elle eût appelé curiosité et qui touchait de bien près à l'admiration.

– Explique-toi, dit gravement Dumont. Mon âme frémit d'indignation à l'aspect de tes insultes.

– Ah ! oui ! vous vous êtes dit, tous deux, dans votre infâme complot : Nous sommes les maîtres. La Convention nous a délégué ses pouvoirs souverains. Qui sait ce que l'avenir réserve à la République ! Ayons une garde à carreau. Nous ne pouvons pas refuser à l'opinion des braves et vertueux Sans-Culottes la destruction de cette idole, vulgairement nommée la Vierge-Noire. Mais gardons-nous de la détruire tout entière. Conservons-en quelque partie. Quand les calottins et toute la vile frocaille auront quelque chance de reprendre leur empire abrutissant sur les cœurs, nous la leur donnerons et nous leur dirons : O hommes saints et vénérables, voilà tout ce que nous avons pu sauver. Accordez-nous en récompense des monceaux de richesses.

– Je ne comprends rien à.

– Tu vas comprendre. Cet homme-ci, cet insolent représentant du militarisme, est ton homme de confiance : il s'en est vanté, tu ne l'as pas démenti.

– L'animal aura fait quelque sottise, pensa Dumont. Je te dis à toi et aux autres, citoyen agent, que je réponds de mes actes et de mes ordres.

– Ah ! tu commences à trembler, André Dumont. Mais nous allons te juger et le Comité de Salut public appréciera. Citoyens, écoutez tous, continua-t-il en élevant la voix. Ces deux hommes-là ont détaché une partie de la statue que l'imbécilité de ce peuple abruti a longtemps adorée. Et cette partie, savez-vous où elle est ? Elle est là, dans le secrétaire particulier du citoyen-représentant. Est-ce assez clair ?

Pour le coup, Dumont resta stupéfait. Poussaton triomphait, et le groupe, convaincu par l'air confus et presque hébété d'André Dumont, laissa échapper quelques malédictions.

Mary-Ann s'avança vivement près de Jacques et le regardant avec des yeux qui brillaient d'enthousiasme.

– Si vous avez réellement fait cela.

Elle s'arrêta en rougissant et revint, un peu confuse, reprendre sa place à côté de Marie-Berthe dont le cerveau encore tout rempli de somnolence, essayait en vain de comprendre ce qui se passait.

– Ouvrez le secrétaire, pieux dragon, continua Poussaton, ce secrétaire qui est fermé avec une clé particulière, pour ne laisser aucun doute que tout ce qu'on trouvera là y a été mis par le possesseur de la clé. Et vous, Volontaires, au nom du Comité de Salut public, dirigez vos vaillantes baïonnettes contre la poitrine de ce scélérat.

– Comment peux-tu supposer, ô le plus candide des agents, répondit tranquillement Jacques, que si j'ai déposé des choses précieuses dans ce tiroir, je m'en irai l'ouvrir pour te plaire ? Il est assez vraisemblable que si j'ai enfermé quelque chose là, c'est justement parce que je voulais ne le montrer à personne.

– Allez chercher un marteau de forgeron dans la maison voisine, dit Poussaton.

Il y eut un moment de silence, un de ces instants d'angoisse poignante et solennelle où chacun sait que la minute suivante doit décider de la vie de plusieurs hommes.

Seule la Pauvrese semblait indifférente à tout ce qui se passait. Quand Jacques avait dit : « Voilà mon épouse, » elle n'avait pu retenir un cri.

– Mon Dieu, murmura-t-elle en joignant les mains, j'ai donc bien ag ! J'avais bien vu clair !

Dès lors, sa crainte d'avoir été abandonnée à l'esprit du mal cessa. Cet air d'inquiétude qu'elle cherchait à dissimuler, cette défiance d'elle-même qui, pour la première fois de sa longue existence, l'assaillait, disparurent. Elle suivit d'un regard vague tout ce qui se passait, attendant patiemment que quelque incident appelât son intervention.

Le marteau fut apporté. Il résonna sur la plaque du secrétaire qui sauta en éclat. Poussaton ouvrit d'un geste prompt un tiroir et en tira un petit paquet enveloppé d'un morceau de papier.

– Voilà, s'écria-t-il triomphalement. Reconnais-tu ce paquet, capitaine Cazin ?

Chacun se tut de nouveau. L'angoisse redoubla. On comprenait que de la réponse allait dépendre le sort de ce puissant représentant et de ce vaillant officier.

– Dis que c'est pas toi, pauvre Jacquot, s'écria la vieille Gothon, prononçant les seules paroles qu'elle dût faire entendre dans le courant de cette longue histoire.

– Dis que c'est moi qui l'ai mis, cria une voix dans la foule, la voix d'Inglevert.

– Vous le voyez, citoyens, s'écria Poussaton. Saurait-il y avoir encore doute sur l'atroce culpabilité de ce scélérat et de celui dont il est l'homme de confiance.

L'embarras du représentant n'échappait à personne. Dumont connaissait les défiances, les aveugles fureurs de la démocratie. Il savait qu'un homme soupçonné était un homme perdu, et quelque'absurde que fût l'accusation, elle se présentait dans de telles conditions qu'elle serait tenue par tous pour incontestable.

– Et, reprit Poussaton, afin qu'il n'y ait pas le moindre doute, ce ne sera pas moi qui ouvrirai ce paquet.

– Veux-tu que ce soit moi ? dit gaiement le dragon. Une, deux, trois, sautez muscade, hein ?

Poussaton le regarda d'un air dédaigneux.

– Ce sera toi, homme vénérable, dit-il à Piquendaire. Nul n'osera accuser tes cheveux blancs de nager dans la boue de l'astuce.

– Hu ! Dieu bénisse la bonne ville, si la République ne s’y oppose pas. J’ai vu ce garçon-là gros comme un galet. Ça me fait de la peine. surtout dans une affaire. Mais depuis deux ans je n’ose plus parler de crainte de mal dire. Donnez-moi le paquet. J’espère que personne ne m’en voudra, quoiqu’on dise souvent qu’il est difficile de toucher au goudron sans.

– Va, vieux radoteur, s’écria joyeusement Poussaton.

Toutes les têtes se tendirent, les yeux s’écarrillèrent ; l’anxiété mordait toutes les imaginations. La Pauvresse elle-même avait perdu son air de superbe insouciance.

Jacques seul regardait et écoutait tout, en souriant. Il avait même remis son sabre au fourreau, comme un homme que rien de ce qui se prépare ne peut intéresser.

Marie-Berthe, soutenue par la vieille Gothon, entr’ouvrait de temps en temps ses paupières et cherchait à se rendre compte de la situation. Pour Mary-Ann, son regard ardent ne quittait pas Jacques, en qui elle voyait un compagnon de danger, un héroïque et original compagnon.

Elle était si ravissante avec ces roses qui s’empourpraient sur son visage d’une blancheur ordinairement si transparente, avec ces lèvres qui s’agitaient en laissant paraître le bout nacré de ses dents rondelletes, avec son sein qui se soulevait, que Jacques fut obligé de se détourner. Il sentait qu’il allait perdre la tête et faire quelque folie.

Le ci-devant Elu avait développé un morceau de papier. Il avait trouvé et exhibé un autre paquet enveloppé également et placé entre deux planchettes.

– Voilà l’objet. Enlève les planches, vieil imbécile, s’écria Poussaton.

Piquendaire enleva les planchettes et trouva. une liasse de petits assignats.

Un cri de désappointement, de colère et de blâme sortit presque de toutes les bouches. Poussaton était anéanti. Jacques poussa un éclat de rire qui fit pâlir Mary-Ann. Elle sentit son cœur se serrer et son enthousiasme se dissipa. Ce héros ne serait-il donc qu’un habile comédien !

Le dragon avait prestement saisi l’agent par le col et les culottes :

– Citoyens ! si je le jetais par la fenêtre, cet espion imbécile et féroce ?

– Oui, oui, oui, c’est une bête ! c’est un traître, un scélérat ! Il a insulté la Convention !

– Laisse-le, citoyen-capitaine, dit magistralement André Dumont. Le génie de la Liberté a vengé suffisamment ses fils dévoués. Poussaton, nous réglerons cette affaire devant le Comité. En attendant, par respect pour lui, qui a été trompé par ton astuce, je dédaigne de me venger et je te permets de voir ce qui va se passer.

Il regarda le prêtre.

– Toi, dit-il, bête noire et venimeuse, qui caches les mystères d’iniquité sous les voiles impénétrables des cœurs, toi, dis-je, est-il vrai que tu sois un Jésuite, et un Jésuite né sur le sol de la perfide Albion ? Réponds-moi, si tu n’es pas un lâche.

Un cri de haine s’éleva et se répéta de bouche en bouche jusque dans la rue, en entendant ces deux mots, Jésuite et Albion, les plus exécrés du vocabulaire démocratique,

Le Père un peu pâle, mais le regard assuré, répondit d’une voix lente ;

– Quand une battue de brigands arrête un honnête passant désarmé, elle lui prend sa bourse et sa vie, mais elle ne lui dit pas : tu es un lâche si tu ne declares combien tu as de pièces d’or dans ton sac. Je suis né sur un sol libre, où la loi, très humaine, ne veut pas qu’un accusé soit forcé de se nuire à lui-même par des aveux. Tu peux me maltraiter, tu peux me juger et me condamner. Moi, je ne répondrai pas au représentant d’un (pouvoir que je ne reconnais pas.

– Je t’ai laissé ergoter à ton aise, pauvre imbécile, afin que l’univers entier proclame la magnanime équité qui préside aux décisions de la Révolution. La cause est entendue. Qu’on m’emmène et qu’on m’enferme ce vil calottin dans une prison sûre.

– Il n’y en a plus, plus de place, tout est plein, crièrent plusieurs voix.

– Il reste encore la prison du Beffroi, dit la Pauvresse d’une voix hésitante et tremblante.

– C’est un immonde cul-de-basse-fosse, s’écria le capitaine de dragons.

– C’est encore trop bon pour ce conspirateur féroce, riposta sérieusement le représentant. Qu’on l’y conduise. Toi, vieille femme, tu as rendu aujourd’hui à la Patrie un service signalé ; il le sera à la Convention qui te

remerciera de manière à te rendre l'objet de la jalousie de l'humanité entière. En son nom, je veux déjà commencer à te récompenser. Cette jeune fille, en attendant que son sort se décide, je la confie à ta garde. Mène-là chez elle, ainsi que cette stupide servante que la République dédaigne de frapper.

Gothon fit une belle révérence. Aidée d'Omérine, elle soutint Marie-Berthe, devant laquelle la foule s'ouvrit avec un sentiment de respect et d'admiration. Il y avait quelque chose de presque aérien dans cette belle créature vêtue de blanc, dont les joues pâles, les yeux à demi-clos et la démarche chancelante étaient faites pour toucher les plus dures âmes.

– N'oubliez pas, s'écria Jacques avec un geste de matamore, que s'il arrive quelque chose à l'épouse du capitaine Cazin.

– Et rappelle-toi, vieille femme, que tu réponds sur ta tête de cette jeune fille. Tu nous la livreras, morte ou vive, à première réquisition. Vous, jeune et belle étrangère, continua le représentant en s'adressant à Mary-Ann, quand Berthe fut éloignée, votre situation est équivoque. Il y a toute apparence que tu es un espion de l'infâme Pitt, ce Protée de la tyrannie.

Jacques serrait les poings en grondant et Mary-Aun fixait ses yeux dédaigneux sur le représentant.

– Mais il faut que j'aie avec toi, continua ce dernier, une longue et intime conversation, afin de savoir si je ne pourrai pas tirer de ton âme perverse, la vérité sur les infâmes projets de Georges. En attendant, comme il a été décrété que les mœurs sont à l'ordre du jour, je vais te confier aux soins de cet homme vénérable.

Il désigna Piquendaire. Et tandis que Jacques, de plus en plus exaspéré, tirait ses moustaches, Poussaton s'écria :

– André Dumont, je te rends mon estime. Ton œil d'aigle a deviné la profondeur du complot, Quant à cette jeune fille de la perfide Albion, elle sera bien surveillée, puisque justement je demeure dans la même maison que ce vénérable vieillard,

– Oui, bien soignée, murmura Chuppin Belamy, en tournant vers Mary-Ann sa face prismatique,

– Je ne puis résister seule contre cent brutes que vous êtes ici, dit la jeune fille. Mais au nom de l'Humanité que vous invoquez sans cesse, je déclare

que votre conduite déshonore même la République.

Elle a raison, s'écria le dragon en frappant du pied,

– Citoyen-capitaine, dit le représentant avec calme, je pourrais bien oublier l'estime que je t'ai accordée. Fais un signe, et cette jeune fille tombe baignée dans son sang impur, percée par les baïonnettes de ces courageux citoyens.

– Je vous remercie, capitaine – et la jeune fille fixait sur Jacques des regards dont la douceur lui étreignait le cœur – vous êtes le seul parmi tous ces Français, renommés jadis pour leur générosité, qui ayez compris combien il est honteux de maltraiter une femme vertueuse qui est venue se confier à l'hospitalité de la France. Mais, conclut-elle en anglais, à quoi bon parler d'honneur à ce troupeau de chiens commandés par un loup.

Elle sortit fièrement, escortée par Piquendaire, Poussaton et Chuppin.

– Auguste représentant, dit Jacques en les suivant, demande à ces braves Sans-Culottes s'ils savent l'anglais et fais-toi traduire le compliment que cette jeune fille t'a adressé.

– Je n'ai plus besoin de vous, citoyens, dit le représentant à la foule. Vous, citoyens Luillier et Deladame, restez. Vous allez savoir à quelle condition je puis vous pardonner.

Jacques se précipitait vers la rue *Tant-per-Tantpaie*, où demeurait Piquendaire, lorsqu'il se heurta contre le capitaine Mark rôdant aux environs de l'hôtel Dambron et cherchant à savoir ce qui se passait.

– Commodore, dit vivement Jacques, c'est le ciel qui vous envoie.

– Expliquez-moi, avant tout, demanda l'Américain d'un ton brusque qui tranchait avec son flegme habituel, ce qui signifie ce que j'entends dans ces groupes. La jeune fille dont toute la ville parle n'a pas épousé celui avec qui elle allait se marier, et c'est vous qui vous déclarez son époux ?

– Heu ! répondit Jacques, le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose moi-même. Mais voilà un fichu brouillard qui tombe. Ce n'est pas l'heure aux explications. Voilà ce que je veux vous demander : j'ai à protéger à la fois deux jeunes filles, l'une, en bas de la ville, l'autre, en haut. Si grandes jambes que j'aie, il m'est difficile d'être à la fois sur la montagne et dans la plaine. Vous me faites l'effet d'un galant homme. Moi, je suis fort compromis avec la jeune fille d'en haut, justement parce que je

suis et ne suis pas son époux, et si l'on me voit rôder autour de la maison !. Voulez-vous en surveiller les abords à ma place ?

– A une condition.

– Est-ce une condition désagréable à la République ?

– Justement.

– Triste gamelle ! Vous ne pouviez pas mieux tomber. Tous ces gens-là m'ont toujours paru malpropres. Mais au moins ils me faisaient rire. Aujourd'hui, ils me harcèlent, ils me menacent. Jamais je ne fus si disposé à jouer d'un bon tour à toute cette inepte canaille sans-culotte.

– Voici de quoi il s'agit. Il faut faire remettre trois paquets à trois hommes enfermés dans le couvent des Annonciades, à la Haute-Ville, ce soir même.

– Cela sera fait. Rousselle, le geôlier, est le plus complaisant ivrogne que je connaisse. Mais, à mon tour, une condition : Vous allez m'enlever cette perruque qui vous va mal, couper cette barbe qui vous enlaidit, et jeter à l'eau cette défroque et cette tournure de quaker. Tout cela vous donne soixante ans et vous n'en avez pas trente, j'en suis sûr. Or, si vous vous présentez, par hasard, avec cette physionomie sauvage devant votre future protégée, elle vous prendrait pour un de ces vils Jacoquins qui la persécutent.

Mark baissa la tête ; peut-être rougit-il ; et il disparut bientôt dans l'ombre, après avoir silencieusement et énergiquement serré la main de Jacques.

– Trois idoles ! murmura celui-ci, en secouant le front et en se dirigeant vers la maison de Piquendaire. Jacques Cazin, mon ami, tu files un drôle de nœud qui pourrait bien devenir coulant. Veuf de l'une, époux de la seconde et amoureux de la troisième ; et ces deux dernières aussi près de la guillotine que la première !

XI

Le lendemain se leva, jour sombre ! Le vent était glacial et fort, sans parvenir pourtant à dissiper le brouillard qui tombait en une pluie froide, pénétrant partout, faisant greloter les membres et serrant l'âme. C'était le 28 décembre, samedi, jour ordinaire du marché. Les gens de la campagne, quoiqu'ils eussent peu de choses à apporter à la ville, y venaient encore, conduits Un peu par la crainte et beaucoup par l'habitude.

On leur avait appris, en arrivant, qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire et que le représentant du peuple était à Boulogne. Or. le représentant, pour eux, c'était quelque incarnation d'un pouvoir diabolique, à la fois haïssable et redoutable, et, tout en tremblant intérieurement, ils voulaient savoir ce qui allait arriver.

On les voyait par petites troupes, errant dans les rues, les hommes avec leur blouse bleue tombant sur des culottes nouées aux genoux, avec les bas de grosse laine grise et le vieux tricorne placé sur le bonnet de coton blanc ; les femmes, avec leur long mantelet à capuchon, et la tête couverte d'un bonnet en forme de *cul de poule* ; bonnet de toile avec des plissés de même étoffe ou des tuyaux de mousseline.

Vers une heure de l'après-midi, on vit arriver sur la place de la Fédération ou de l'Esplanade cette foule de paysans, puis le bas peuple, bientôt les divers détachements ou groupes qui devaient prendre part à la fête.

Cette fête de la Réunion avait pour principal but de planter sur la place de la Maison Commune, ou de la Liberté jadis la place d'Armes – un arbre qu'on nommerait *arbre de la Réunion* et qui indiquerait la tendresse infinie destinée désormais à unir toutes les classes de la ville. Mais le fanatisme, avait ajouté Dumont, étant la seule chose qui puisse, entre des frères, amener des ferments de discorde, et la Vierge Noire étant le plus grand

signe de ralliement de ladite discorde, on détruirait aujourd'hui même ce symbole de stupidité et de féroce superstition.

Avec sa physionomie de jocrisse, Dumont ne manquait ni d'énergie, ni d'intelligence. Il s'était dit que l'affaire était grave. Il était donc utile, pour terrifier davantage les bourgeois, les paysans, les dévots et les matelots, d'enlever à cette aventure son caractère purement impie et d'y ajouter une nuance patriotique.

On devait célébrer, au prochain jour décadaire, c'est-à-dire le 10 nivôse, dans deux jours, la *Fête de la Victoire*, à propos de la reprise de Toulon. Dumont avait ordonné qu'on passerait toute la nuit du 7 au 8 nivôse, toute la matinée de ce dernier jour pour achever les préparatifs de cette fête, et qu'on en donnait une répétition générale le jour de la fête de la Réunion.

Il n'avait pas entendu parler de Jacques depuis la veille. Il ne s'en inquiétait guère. Il avait sans doute pour lui une vieille amitié, une de ces tendresses d'enfance que rien ne semble pouvoir effacer. Mais il ne voyait en toute chose que son intérêt, et il était décidé, pour raffermir sa position et n'être pas compromis, à faire passer Jacques devant le tribunal révolutionnaire, au premier mot mal sonnant.

Quelque temps avant l'heure indiquée pour la réunion sur l'Esplanade, on lui annonça qu'une députation de matelots venait d'entrer à l'hôtel et demandait une audience. On les fit entrer.

C'étaient Thueux, les deux Broquant et quatre autres loups de mer, les plus célèbres parmi ceux que la France et l'Angleterre commençaient à connaître sous le nom de *Corsaires boulonnois*.

Ils avaient tous cette physionomie caractéristique, cet air simple, doux, modeste, presque timide, qui cadrerait si mal avec leurs exploits extravagants et leurs fantaisies guerrières de diables déchaînés.

– Citoyen-représentant, dit Broquant-Bannière, on m'a choisi pour porte-parole, parce que, sans en avoir l'air, je suis tranquille comme Baptiste. Je n'ai qu'une chose à dire. Entre hommes, un mot ça suffit. Citoyen-représentant, nous ne bougerons pas, mais il ne faut pas que votre procession vienne chez nous, dans la *Beurrière*. Nos femmes ne le veulent pas, et nous non plus. Halte-là, on ne passe pas. Si elle y vient votre procession, nous tous, hommes, femmes, enfants, nous nous jeterons sur

vous. A la fin, vous arriverez à nous exterminer, c'est vrai ; mais nous nous défendrons de notre mieux. Et quand nous aurons été anéantis, tout ce qui a le cœur matelot, depuis les jetées de Dunkerque jusqu'à la Tour de Cordouan, dira : Les marins de Boulogne sont des braves ; ils ont bien fait. En souvenir d'eux, nous jurons la haine de la Révolution.

– J'aime à laisser parler les gens, dit tranquillement Dumont. Je n'ai qu'un mot à vous répondre ; le génie de la Révolution défie toutes vos clameurs et le soleil n'arrête pas sa carrière parce que ses rayons gênent les grenouilles dans un marais. Les préjugés fanatiques de la marine boulonnoise 'tiennent bien peu de place quand il s'agit des destinées de l'humanité. Allez, nous traverserons vos rues.

Le vieux marin redressa sa haute taille, il fixa sur le représentant son œil grave et débonnaire :

– J'ai parlé, dit-il en levant sa main ouverte. Maintenant, réfléchissez. Cousins, allons affiler les haches d'abordage.

Vers deux heures, André Dumont parut sur la place de la Fédération. Il fut accueilli par des cris violents ; « Vive la République ! vive le représentant ! vive la Liberté ! à bas les calottins 1 »

Il se dirigea vers l'hôtel du District, à la porte duquel le Conseil-général et toutes les autorités attendaient

Deladame et Luillier se détachèrent du groupe. Dumont leur fit un signe amical et il entra avec eux dans l'intérieur de la maison.

Luillier avait retrouvé toute sa présomption. Quelques froncements de sourcils et un regard dur qu'il envoyait à droite et à gauche, paraissaient indiquer de la préoccupation. Peut-être voulait-il seulement défier ceux de ses rivaux qui l'avaient cru perdu.

Gengulphe n'était pas rentré chez lui depuis la veille. Il avait gardé ses habits boueux. Le désordre de toute sa personne concordait avec l'éclat fiévreux de ses prunelles, avec son visage tiré et tourmenté, avec la brusquerie et la distraction de ses gestes. On eut dit d'un homme qui, dans un moment de faiblesse ou de fureur, a pris une résolution abominable et qui l'exécute sans avoir conscience de ce qu'il fait,

Le cortège se mit en mouvement. Il devait descendre la Grand'rue, aller jusqu'au Port, traverser la Beurrière et revenir à la Haute-Ville, en

parcourant les voies les plus fréquentées, jusqu'à la place de la Maison-Commune.

Là on devait planter l'arbre de la Réunion et brûler la Vierge Noire.

La marche était ouverte par deux pièces de canon attelées de sans-culottes. Une compagnie de canonniers, détachée de l'Hôtel des Invalides, suivait, portant le drapeau national entouré de tambours ; quelques-uns de ces artilleurs traînaient derrière eux, dans la boue, les pavillons des despotes coalisés.

Une musique militaire précédait une troupe nombreuse des Volontaires de la première réquisition. Là commençait la partie pittoresque et curieuse de la procession civique.

Entre deux haies de fusiliers et de piquiers de la garde nationale, s'avançaient divers groupes et divers personnages, portant des pancartes destinées à renseigner le bon public sur ce qu'ils voulaient représenter, ou escortés par des citoyens à la voix puissante, chargés du même office.

– « Voici la tourbe des généraux, princes et rois coalisés entre lesquels vous pouvez distinguer la fameuse catin du Nord, représentée au naturel et avec tous ses ornements par un homme à moustaches et de la plus haute taille, qui ne rend pas mal la modestie et la décence qui accompagnent partout cette auguste princesse.

« Vous voyez un prêtre de la Vendée en habits pontificaux, le chapelet d'une main et le poignard de l'autre.

« Voici le roi des marmottes, représenté par un de ses ci-devants sujets.

« M. Pitt et son doux maître, le triste Georges Dandin, tous deux en habit de cérémonie, c'est-à-dire montés sur des ânes.

« Courbez-vous et agenouillez-vous, voici sa sainteté Papacole dans la personne d'une pie, qui peint au naturel la vorace gloutonnerie de l'animal qu'on nomme pape.

« Son Altesse Sérénissime Mgr le prince de Cobourg, sur un char de triomphe attelé de quelques chiens. Son Altesse, comme vous voyez, est représentée par un ours affublé de toutes les marques distinctives des ordres de ce grand homme.

« Ces pourceaux représentent au naturel une grande partie des basses-cour de l'Allemagne. Suit un tonneau, surmonté d'une pipe ; vous avez tous

nommé le Stathouder. »

Derrière cette mascarade marchaient solennellement le Conseil général de la Commune, le Conseil et le Directoire du District, entourés de tous leurs employés ; toutes les administrations de la ville ; puis la Société Populaire, dont les membres portaient les bustes de Marat, de Peletier et le tableau des Droits de l'Homme.

Une troupe d'hommes et de femmes, ramassés dans les plus infectes repaires de la ville, entourait une charrette portant la Statue miraculeuse. On avait coiffé la sainte Vierge d'un bonnet rouge, on l'avait entourée de symboles obscènes ; une corde lui serrait le cou.

Luillier et Deladame, montés dans la charrette et tenant les deux bouts de la corde, étaient chargés de couvrir l'Image Sainte de crachats. Les hommes et les femmes, dansant autour du véhicule, excitaient le zèle de ces deux personnages. Il les forçaient à répéter les couplets ignobles, les injures bêtes qu'ils lançaient à la mère du Christ.

Dumont avait trouvé profond et ingénieux de forcer le dernier descendant des Enfants de la Dame à traîner ainsi au bûcher et à vouer à l'ignominie la statue pour la protection de laquelle tous ses ancêtres eussent volontiers souffert mille tortures. C'est à cette condition que lui et Luillier avaient reçu leur pardon.

Une petite troupe de gendarmes escortait le représentant, qui marchait devant un camion portant l'arbre de la Réunion. Une grosse bande de miliciens fermait la marche. Une grande foule suivait, chantant la *Marseillaise*, le *Ça ira* et les autres chants patriotiques.

Il ne se trouva personne, pendant tout le parcours, qui se dévouât pour protester. Mais bien des volets étaient clos, bien des portes fermées, bien des rues désertes.

Et derrière ces volets fermés et ces portes closes, que de gens se prosternèrent, priant et pleurant, invoquant Celle dont l'image était ainsi souillée, et suppliant Dieu de ne pas faire retomber sur leurs enfants la punition du crime qui se commettait.

Quand, après avoir tourné le Coin-Menteur et traversé la place voisine, le cortège arriva au pied de cette colline où s'espacent les maisons de la Beurrière, les premiers groupes s'arrêtèrent,

La brume s'était faite plus profonde, le crépuscule approchait. Les rues, qui montaient, avaient quelque chose de lugubre. Elles étaient absolument désertes. On n'entendait nul bruit, pas même un cri d'enfant. Toutes les portes étaient closes et toutes les fenêtres d'étage ouvertes,

Cet aspect était tellement inattendu et si menaçant que l'on envoya à Dumont. Les abords de la place étaient un peu étroits, la foule avait rompu les rangs des fusiliers. Le représentant entendit la voix d'un homme qui se penchait à son oreille :

– Donne l'ordre de retourner, ou gare à toi. Il ne viendra pas un de tes hommes vivant.

Il se retourna vivement et aperçut, non loin de lui, le narin qu'on avait nommé devant lui Broquant-Bannière. il hésita un instant :

– Après tout, dit-il, il est tard ; nous avons beaucoup de choses à faire ; ces braves citoyens ont sans toute envie de voir le feu de joie, puis de souper et de danser. Montons à la Haute-Ville,

Sur l'ancienne place d'Armes, on avait creusé un trou et disposé un bûcher, à cent mètres environ l'un de l'autre. En se hâta de planter dans le trou l'arbre de la Réunion.

Dumont avait promis un discours. Mais la nuit tombait, la bise était de plus en plus glaciale, les notables républicains grelotaient, le menu peuple jacobin, qui avait déjà bu beaucoup pour se réchauffer et qui remplissait la place voisine, hurlait d'une façon menaçant

Il demandait qu'on se hâtât de mettre le feu à bûcher.

Dumont avait ordonné que, pour témoigner plus de mépris, on jetât la statue au feu sans ombre de s'ennuyer, comme une vieille bûche, avait-il dit.

On alluma donc le bûcher. Il était haut, les fagots renfermés entre les planches de la charpente étaient trop entassés, ou trop humides. Il fallut s'y reprendre maintes fois. Les notables claquèrent des dents, Dumont éternuait.

Une partie du cortège s'esquiva à la faveur de l'obscurité. Enfin, après une heure d'efforts, le bûcher flambeau hautement et éclaira toute la place. Une clameur joyeuse s'éleva et les cris de : Vive la République ! montèrent jusqu'au ciel. Deladame et Luillier, qui étaient restés dans leur charrette avec la sainte statue, la soulevèrent Mais Gengulphe la laissa retomber.

Elle vint donner sur la joue de Luillier, qui laisse échapper un juron obscène contre la Vierge et lança bois vénérable au milieu du bûcher.

Là-dessus, tout le monde officiel disparut, suivi de très grande partie des soldats. Les despotes coalisés firent, en trébuchant, le tour du bûcher, qui recommençait à fumer plus qu'à flamber.

Une heure après, vers huit heures environ, la flamme qu'on avait activée avec des planchettes et du menu bois très sec avait pris tout son développement.

Elle lançait des lueurs rouges et intermittentes sur vieux Beffroi, sur l'ancien Hôtel du Gouvernement, sur toutes les maisons closes. Puis, après avoir jeté quelque rayons hardis aux abords des cinq rues qui s'ouvraient sur la place d'Armes, elle cessait brusquement et laissa dans des ténèbres plus profondes encore les extrémités de ces rues. Bientôt elle reprenait et bondissait jusqu'aux plus hauts toits pour ramper, un instant après, le long des pavés humides.

La cloche du Beffroi sonnait sans désemparer depuis bientôt deux heures. Les places, les rues étaient désertes et silencieuses. Tout le bruit de la Haute-Ville s'était concentré autour de ce bûcher.

Une petite troupe de Volontaires veillait, ou était censé veiller, car à part une sentinelle sommeillant auprès d'un faisceau de fusils, le reste de la troupe s'était réfugié dans un cabaret qui faisait le coin de l'ancienne rue de la Couronne, ou dans les embrasures de quelques portes.

Une troupe de sans-culottes mâles et femelles, parmi lesquels les gens de Poussaton jouaient le brillant rôle, dansait, autour du feu, une de ces rondes accompagnées de hurlements qui symbolisaient la félicité suprême de la Révolution. On leur apportait de temps en temps des pots de bière, de cidre et de genièvre, qu'ils allaient, avec des menaces et des jurements, réquisitionner chez les bourgeois tremblants du voisinage.

Hébétés ou furieux, ils reprenaient, en trébuchant et en blasphémant, leur ronde diabolique.

Luillier, que son échec de la veille avait rendu forcené, et dont l'humiliation avait réveillé tous les bas instincts, Luillier était le coryphée de ce chœur d'ivrognes et de mégères. Il buvait, criait, sautait et plaisantait. Ses prunelles, à la lueur des flammes rouges, avaient des éclairs féroces.

Mais quoiqu'il eût bu plus que tout autre et qu'il fût évidemment hors de son état habituel, il n'avait rien de la déraison de l'ivresse.

Au milieu de ses cris et de ses plaisanteries cyniques, il fut interrompu par une main lourde qui se posa sur son épaule. Il se retourna. Inglevert le regardait fixement, et il y avait dans les gros yeux, dans la figure bouffie de l'ex-Ambassadeur des Ames, une expression bizarrement réfléchie qui eut frappé Jean-Marie en tout autre temps.

– Sais-tu une idée qui me vient, président, depuis une heure que je vous regarde : c'est qu'après tout, vous ne savez pas si la Vierge-Noire brûle.

– Nous le saurons tout à l'heure, imbécile, répondit rudement Luillier, quand le feu sera moins fort ; nous y regarderons et je te réponds bien que nous ne trouverons que des cendres.

– Ah ! je voudrais savoir ce que Mistenflûte penserait de tout ça. Et voilà encore une idée qui m'est venue : c'est que ce feu-là c'est le feu de joie de la République, comme le feu de la Saint-Marc était le feu de joie du temps des tyrans. Puis c'est drôle, comme je vois toujours la Pauvresse me regarder doucement comme elle m'a regardé hier soir. On dit que c'est signe de mort, quand on change comme ça. Et qu'est-ce que vous diriez si je vous disais qu'à la vieille fête de Saint-Marc, c'était plus beau et surtout qu'on chantait mieux.

– Je te dirais que dès demain je te ferais passer au tribunal révolutionnaire.

– Ah ! murmura Inglevert en s'éloignant, c'est bon à savoir.

Et il alla reprendre son poste d'observation dans l'ombre, au coin d'une borne.

XII

Luillier se rappela qu'il n'avait pas vu Deladame depuis quelque temps. Il se retourna. Gengulphe était à quelques pas de là, assis sur un fagot, en pleine lumière, immobile et le regard fixé avec une persévérance étrange sur le bûcher, dont les flammes commençaient à tomber. Louis-Marie s'avança vivement vers lui.

– Qu'est-ce que tu fais-là ? citoyen Deladame, demanda-t-il d'une voix sèche. On dirait que tu boudes les sans-culottes et que tu plains le sort de ton idole.

Gengulphe se leva d'un bond. Ses yeux étaient hagards, ses lèvres bouffies. Il saisit le bras de Louis-Marie et le serra avec force.

– Je pensais que je suis un lâche, dit-il d'une voix rauque et qu'on n'a jamais vu, chez les Scythes les plus barbares, un mortel insulter à ses dieux pénates. Je pensais que j'ai fait aujourd'hui l'acte le plus vil, le plus infâme, le plus exécrable dont l'histoire puisse garder la mémoire. J'ai insulté, renié, de la façon la plus hideuse, tous mes pères, toutes mes mères, qui étaient tous et toutes des êtres purs, vertueux, courageux et fidèles. Je pensais. Je pensais à beaucoup de choses que tu ne saurais comprendre.

– Et tu ne pensais plus à l'humanité que tu sauves du fanatisme et de la superstition, au prix de quelques soufflets donnés à un méprisable morceau de bois.

– Je connais les belles phrases mieux que toi, riposta Gengulphe, puisque c'est moi qui te les ai apprises. L'humanité ! tiens, la voilà, notre humanité ! Voilà l'humanité telle que nous la faisons : des ivrognes et des prostituées en délire et maîtres de l'univers !

– Nous demanderons demain son avis là-dessus au représentant, dit Luillier avec une ironie féroce.

De grands cris l'interrompirent. On entrevoyait deux ombres accourir du bout de la place. Elles parurent dans le cercle lumineux déjà plus étroit, car le haut du bûcher s'était affaissé. Les flammes rampaient sur le sol avec des bonds et des soubresauts qui jetaient tantôt une lueur brusque et pâle, tantôt une lumière plus rouge ; et elles formaient une sorte de nappe sur les charbons. Chacun reconnut dans les deux ombres Marie-Berthe et la Pauvresse.

– Voici l’heure venue, enfants du démon, s’écria celle-ci ! Satan a eu le temps d’agir. Je vous dis qu’il est vaincu.

Elle bondit au milieu des charbons flamboyants et les écarta avec son bâton et avec ses pieds.

Elle se baissa et, levant les deux bras en l’air, comme on voit dans un tableau célèbre une reine qui montre à la foule assemblée son enfant nouveau-né, elle éleva au-dessus de sa tête la Statue merveilleuse que la flamme paraissait avoir respectée.

– Deladame ! Deladame ! fils du Syrien, à ton devoir ! cria-t-elle d’une voix retentissante. Inglevert Flaminge, fils du Saxon, à ton poste.

Les cris et les chants avaient cessé pour un instant. Chacun, surpris, regardait ce spectacle avec stupéfaction.

La vieille femme avait fait jaillir un million d’étincelles qui bondissaient autour de sa tête comme les pointes resplendissantes d’une auréole divine, La flamme, que son mouvement avait ravivée, grimpait autour de ses vêtements. Sa face, pleinement éclairée par ces étincelles qui entouraient son corps jusqu’en haut du buste paraissait sortir, comme un apparition idéale, d’un piédestal ardent. Ses prunelles qui renvoyaient les reflets du feu semblaient lancer des rayons d’une puissance surnaturelle quand elles se fixèrent tour à tour sur chacun des deux hommes qu’elle interpellait. Ils sentirent qu’une chaleur et qu’une lumière mystérieuses pénétraient jusqu’au fond de leur âme pour y apporter la vertu d’en haut.

Gengulphe bondit, lui aussi, au milieu du foyer et il recut la Statue, déjà moins brûlante, que la vieille femme lui remit. Il sauta hors du foyer et se sauva escorté par Inglevert.

Quand il fut hors du cercle lumineux ; il s’arrêta, après avoir tourné sur lui-même comme un homme qui ne sait où aller. Il parut cloué sur place par un cri d’angoisse de sa fille et par le tumulte qui s’éleva immédiatement après ce cri.

Omérine avait voulu sortir des flammes, qui avaient déjà dévoré ses vêtements et mordu sa chair.

– Maudite vieille, hurla Luillier, tu y resteras, toi, au moins.

Et, prenant un pistolet à sa ceinture, il ajusta la vieille femme, tira et la rejeta dans le foyer incandescent, la tête fracassée.

– Jetons-y aussi sa féroce compagne, hurla l'un des hommes de Poussaton.

– Oui, oui, au feu la jeune fanatique comme la vieille !

On saisit Marie-Berthe, qui avait poussé un cri de terreur, bientôt couvert par une clameur effrayante, à la fois furieuse et attendrie, par un appel de fauve qui supplie, quelque chose comme la voix du lion à qui on enlève son petit.

C'était la voix de Mark qui accourait. Il bondit.

On vit tournoyer dans l'air un reflet d'acier, et les deux hommes qui avaient touché la jeune fille tombèrent le front brisé. Marie-Berthe fut soutenue par le bras robuste de l'Américain. Bientôt, elle fut entourée par six matelots trapus, vêtus de couleur sombre, qui agitaient chacun une hache d'armes.

– Sauvez la vieille femme, cria en anglais Mark que sa barbe coupée, la vivacité de son allure et l'éclat de ses regards avaient rendu presque méconnaissable.

Mais la foule, que l'apparition inattendue de ces sept hommes et la chute des deux Sans-Culottes avait d'abord stupéfiée, se précipita sur les deux hommes qui voulaient aller saisir le corps d'Omérine. Des cris de haine et de vengeance sortirent de cent bouches. Chacun saisit tout ce qui pouvait servir d'armes. Quelques assistants portaient des sabres et des bâtons ; d'autres prirent des cailloux, des tisons enflammés, les Volontaires coururent vers le faisceau de fusils. Mais les étrangers les avaient précédés.

– Jetez-moi ces armes dans le foyer, commanda Mark. Maintenant, matelots, serrez-vous autour de la jeune dame et jouez de la hache comme de gentils garçons. Hop ! Hurrah !

Ils se mirent à la course vers la place du Marché au Grain. La foule les suivit.

Quoique l'obscurité les protégeât, il n'était pas difficile de deviner que leur position était désespérée s'il leur fallait, comme Mark en avait l'intention, gagner le quai où leur navire était amarré.

Ils commençaient déjà même à être entourés, bien qu'ils eussent jeté à terre bon nombre des assaillants. Les Volontaires avaient pu repêcher, au milieu des flammes, une partie de leurs armes bien emmanchées de

baïonnettes. Le combat durant allait amener toute la ville sur le dos des sept Américains.

– Aux portes, aux portes, fermez et gardez les portes de la Haute-Ville, crièrent quelques voix.

– Bon, se dit Mark en protégeant Berthe de la main gauche et en repoussant de la droite les têtes et les épaules des assaillants, nous voici dans la souricière.

Il était arrivé, pourtant, sans trop d'encombre, à la hauteur du couvent-prison des Annonciades.

Là un cri de fureur traversa la foule.

– Voici une nouvelle bande de scélérats qui nous prend à revers, disait-on.

En effet, trois hommes armés de poignards bondirent de dessous le portail dudit couvent.

C'étaient le capitaine Parker et les deux Américains, auxquels Mark avait fait parvenir, la veille au soir, des armes, des limes et de l'argent. Ils accouraient, le couteau à la main, aux cris de leurs compatriotes.

Cette intervention, dont l'obscurité empêchait de connaître la faiblesse réelle, dégagea momentanément les Américains.

– Venez jusqu'à la maison, dit Marie-Berthe haletante. Nous nous défendrons mieux, et Dieu et Notre-Dame nous secourront et nous inspireront.

– Compagnons, cria Mark, suivez-moi, au galop, vers la rue, là au bout.

Les onze personnages bondirent, bientôt suivis par la foule, qui lançait des projectiles dans leur direction, car à part quelques individus armés de pistolets et que la nuit empêchait de tirer, nul n'avait d'armes chargées.

La petite troupe arriva devant la maison Deladame. Gothon ouvrit la porte et la referma précipitamment, car les Sans-Culottes approchaient.

– Bien ! cria Luillier, les imbéciles ! Nous les tenons. Qu'on garde la sortie par le rempart. Nous allons les assiéger jusqu'à ce qu'ils se rendent. Oui, nous ferons le siège de la maison, et nous les laisserons mourir de faim, ou nous les brûlerons vifs.

Deladame avait pris sa course dans la même direction que les sauveurs de sa fille. Inglevvert, qui l'escortait, le vit trébucher et tomber. Il avait reçu

sans doute quelques-uns des coups et des projectiles qui se distribuaient en ce moment fort libéralement. Le garçon se pencha.

– Dieu béni ! murmura Gengulphe, je meurs comme mes pères !

Inglevert prit la Statue des mains du moribond et, courant comme un cerf, il arriva bientôt avec son fardeau, dans la petite maison d’Omérine, qui était, nous l’avons indiqué, un des communs du Palais épiscopal. Il entra dans la première pièce et ferma soigneusement la porte.

L’ex-Ambassadeur des âmes posa la Statue sur un vieil escabeau où la Pauvresse s’asseyait habituellement. Puis il détacha de dessus la petite cheminée le seul ornement qui y fût, un flageolet dont Inglevert avait été bien privé depuis deux ans que sa sœur l’avait chassé de la maison paternelle.

Il ôta son bonnet rouge, s’agenouilla, et fermant les yeux, il se mit à jouer devant la Dame un air pieux et doux d’une suavité touchante. Après quoi, il se releva vivement, embrassa son instrument et le mit dans la poche de son habit noir en loques.

- Douce Dame, dit-il, tu sais tout. Tu sais que je suis un pauvre garçon imbécile, mais malin, très fort et très méchant. J’ai fait maltraiter bien des bourgeois qui s’étaient moqués de toi avant la Révolution. Je regrette d’avoir fait emprisonner mon ami Mistenflûte. Mais je lui ai fait envoyer son violon. Voilà tout ce que j’ai fait, bien et mal. Maintenant, douce Dame, tu n’as plus pour te servir qu’un pauvre imbécile, très malin, Tu vas voir que tout va bien se passer.

Il s’agenouilla encore et baisa le bas de la robe de la Vierge. Il se recula vivement.

- Je me disais bien que c’était rudement chaud. Le pauvre Deladame doit avoir eu les deux mains brûlées. Pour ma sœur Omérine, je suis sûr qu’elle n’a rien senti.

Il prit la statuette dans ses bras ; et se dirigeant d’un pas ferme, malgré l’obscurité, il descendit dans une petite cave. Là, il dérangea quelques vieux morceaux de bois pourri, cachant une ouverture recouverte d’une grande dalle qu’il souleva à l’aide d’un pic en fer. On eut dit qu’il avait, comme les chats, le don de voir clair dans les ténèbres.

Reprenant la statuette qu'il avait déposée contre la muraille, il descendit dans le trou dont la dalle cachait l'ouverture.

– Je ne connais pas toutes ces ruelles souterraines aussi bien que la Pauvresse, mais je les connais plus qu'elle ne croyait, la pauvre sœur, et je m'y suis promené en chantant la *Dombes*, la *Suriray*, la *Choisy*, la *Dampierre*, la *Chantilly* et toutes les autres fanfares, sans que personne ne me tourmente, et autant et aussi longtemps que je voulais.

Le trou communiquait avec plusieurs souterrains qui suivaient le dessin du rempart et qui servaient de communication intérieure entre le Château, l'Hôtel-de-Ville, la Sénéchaussée, et divers points des fortifications.

Était-ce un chemin uniquement bâti en vue de défense ? Quelques idées de police intérieure, quelques fantaisies seigneuriales avaient-elles aussi présidé à cette construction ? On ne le savait.

Le chemin était effondré en bien des endroits ; les ouvertures qui, de diverses maisons, y donnaient accès étaient bouchées. On ne connaissait plus guère ces couloirs, que par des traditions à demi obscures, par des contes dramatiques ou badins. Omérine, pour qui l'histoire du dessus comme du dessous du sol boulonnois n'avait aucun secret, était peut-être la seule qui connût exactement la topographie de ces souterrains, dont elle se servait parfois de façon à épouvanter le public, à surprendre certains secrets et à paraître dans des endroits où elle était fort inattendue.

Elle avait conseillé à André Dumont de faire enfermer le jésuite dans les casemates de l'Hôtel-de-Ville, parce qu'elle savait qu'elle l'en délivrerait quand elle voudrait. Elle n'avait pas tardé à le faire et c'était le R. Père qui avait aidé Gothon à ouvrir et à fermer prestement la porte de la maison Deladame quand les amis s'y étaient présentés.,

La voûte du souterrain, à partir de l'ouverture sous l'Evêché, s'élevait peu à peu jusqu'à permettre à un homme de s'y tenir debout. Inglevert battit le briquet et alluma une chandelle. Il fit une cinquantaine de pas et s'arrêta en face d'une petite porte littéralement bardée de fer. Il s'assit et réfléchit en tâchant de se rappeler ce que sa sœur lui avait dit souvent :

– « Si je meurs avant toi, Inglevert, murmura-t-il, tu donneras un grand coup avec un caillou, juste à la hauteur, oui, de ton nez contre la muraille, la porte s'ouvrira. Tu donneras un grand coup de caillou contre la muraille,

juste à la hauteur, oui, de ton coude serré au corps, et la porte se fermera, Nulle puissance ne peut l'ouvrir ni la fermer autrement.

« Tu trouveras une petite casemate haute et large comme une guérite. C'est là que les vieux Deladame ont caché quelque fois la Vierge-Noire, quand ils ont eu révélation de le faire. Tu y trouveras deux sacs, un en toile, ce sont nos économies en bel or, il y en a un bon magot : c'est pour la Fille de Notre-Dame ; un autre sac en gros cuir, je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Le père et la mère de Gengulphe, qui se défiaient de leur fils, m'ont dit que c'étaient des vieilles choses précieuses qui valaient gros et qui venaient de tous les vieux bourgeois Deladame. »

Inglevert, tout en mesurant exactement les distances indiquées par Omérine, répétait ces paroles très haut, comme s'il récitait une leçon.

Il donna un coup. La petite porte s'ouvrit en grinçant sec comme un ressort qui se détend. Inglevert donna un autre coup, elle se referma de même façon. Il se mit à danser de joie. Il la rouvrit et y entra en chantant. La guérite était vide, nue et toute luisante de salpêtre. Toutefois il y trouva bien les deux sacs. Il les porta dans le souterrain.

Là, il prit la Statue miraculeuse et l'apporta dans la casemate, Il la posa soigneusement dans une légère excavation ou affaissement de la terre du rempart qui s'était produite en haut de l'oubliette.

Il s'agenouilla encore et resta quelque temps muet, prosterné et pleurant.

– Douce Dame, dit-il en relevant la tête, vous savez que je suis très fort, très méchant, très malin, mais imbécile ; j'ai fait pour le mieux. Je vous ai soustraite aux injures de ces vilains. Vous allez rester là jusqu'à la fin du monde, car Inglevert ne dira jamais rien,

Il se releva,

Je pleurerai bien un peu plus longtemps, murmura-t-il, mais j'ai besoin de toute ma tête. Je vais vous amener de la bien mauvaise compagnie, Douce Dame, mais il me semble que c'est bien arrangé comme ça et que ma pauvre sœur assassinée sera contente.

Il s'éloigna et porta les deux sacs à environ cent pieds plus loin. Il revint sur ses pas, salua d'un signe de tête amical la petite porte qu'il avait laissée ouverte et regagna son logis.

Il en sortit bientôt. Il descendit la rue Saint-Jean jusqu'à ce qu'il rencontrât les Volontaires et une partie des Sans-Culottes, qui, collés contre les murailles, faisaient bon guet pour empêcher que qui que ce fut ne s'échappât de la maison Deladame.

Il s'approcha de Luillier. Celui-ci, fou de fureur, se promenait de groupe en groupe, éveillant les endormis, excitant les colères, attisant les haines et promettant pour le lendemain un massacre et un pillage qui satisfît en même temps la férocité et la convoitise.

– Président, dit Inglevert en le tirant à quartier, qu'est-ce que vous me donnerez si je vous les fais prendre tous comme des rats dans un sac, sol-sol-mi-ut, président ?

– Qu'est-ce que tu chantes ?

– La *Laufeld* ; vous aimez peut-être mieux l'*Azur* ou la *Sylvie* : *ut-sol, ut-ré-mi* ! Non ! alors voilà ce que je disais : pour prendre ces gens qui sont enfermés là, il faudra faire tuer beaucoup de bons patriotes, qui se sauveront devant les coups de fusils. Alors, il faudra mettre le feu et brûler tout le quartier.

– Tant mieux, dit Louis-Marie d'un ton farouche, la Haute-Ville est un nid de scélérats aristocrates ! Quand tout y passerait, les femmes et les petits enfants, c'est un bon débarras pour la République. Grillons tout ça !

– Oui, ça serait beau. Mais qu'est-ce que dira le représentant ? Et la Convention se fichera-t-elle assez de nous qui, avec une armée, n'avons pas pu prendre trois hommes et deux femmes enfermés dans une cabane. Moi, il me semble qu'une jolie petite guillotina de ces gens-là serait bien plus amusante, sans compter qu'on pourrait garder la jolie demoiselle pour l'unir à un bon républicain.

– Eh bien, s'écria Louis-Marie, l'animal a raison. Tu peux me livrer ces gens-là ?

– Vous allez venir voir vous-même. Mais vous allez me donner ce que je vous demanderai.

– Voyons, quoi ?

– C'est donnant, donnant. Vous connaissez le ci-devant Ambassadeur des âmes ! Très fort, très méchant, imbécile et entêté. Voilà ce qu'il me faut, ou sinon rien de fait : vous allez me donner tout de suite un de ces petits

papiers que le représentant vous a donnés pour mettre quelques prisonniers en liberté. Je vais entrer là au cabaret, je mettrai sur ce petit papier le nom de Mistenflûte. On enverra un homme de ceux qui sont ici à Rousselle, le geôlier, avec le billet. Une fois que Mistenflûte sera ainsi en liberté, moi je vous livre la bande. Vous serez toujours à même de reprendre demain l'ami Mistenflûte, si je ne vous ai pas livré votre marchandise,

– Soit, dit Luillier après un instant de réflexion.

Et quand tout se fut arrangé ainsi que le désirait Inglevert, celui-ci précéda sans rien dire Louis-Marie et l'introduisit dans sa maison.

Il le fit descendre dans la cave et lui montra le trou.

– Voilà un boyau de souterrain qui mène à la maison Deladame.

– Ah ! s'écria vivement le terroriste, j'avais toujours entendu parler de ces boyaux-là. Je croyais que c'étaient des contes du vieux temps.

– Je suis prêt, dit tranquillement Inglevert, après avoir allumé sa chandelle, Je vais te montrer que nous arrivons au cœur même de la maison, et tu reviendras chercher tous les hommes dont tu auras besoin. Je passe devant, fais tout ce que tu me verras faire, sans quoi tu te casserais le nez.

Il sauta dans le trou, où Luillier le suivit. Ils s'avancèrent dans le souterrain. Ils arrivèrent à la casemate dont nous avons parlé et dont la porte était restée ouverte.

– Voilà un petit endroit bien curieux, dit Inglevert en montrant l'entrée toute noire et béante, Nous y regarderons en revenant.

Ils continuèrent leur chemin. Ils arrivèrent à une partie où le souterrain s'élevait et s'élargissait, Il se trouvait quelque peu éclairé par une lumière blafarde – si tant est qu'on put nommer lumière ce qui n'était qu'une obscurité moins intense.

– Attention, maintenant. Ouvre les oreilles, président, et puis les yeux. Approche par là. Bon. Vois-tu quelque chose de blanchâtre ! Eh bien ! c'est une ouverture, grande assez pour faire passer un gros homme armé en fer. C'est comme ça que ça se disait dans les vieux récits de la Pauvresse. Cette ouverture, qui est à hauteur d'homme, on y monte par un degré fort haut. Là tu y es. Et elle donne, cette ouverture, sur un des côtés du puits de la maison Deladame. Tu te rappelles bien ce puits dont on ne se servait jamais parce que l'eau était empestée, boueuse et noire ? Tu sais que ce puits se trouve

dans un coin de la cave qui est en dessous des magasins, contre les remparts, au fond de la cour. Eh bien, cette ouverture où tu passes la tête en ce moment donne dans la paroi du puits, au-dessus de l'eau, dans la paroi opposée à la muraille de la maison. Si bien qu'on ne peut la voir. On aurait beau venir avec une chandelle et regarder attentivement, on ne verrait rien, parce que cette ouverture est à vingt pieds au-dessous de la margelle et que la lumière de la chandelle ne viendrait pas jusque-là. D'ailleurs, la lumière porterait toujours sur la paroi opposée. Tu comprends bien n'est-ce pas ? Ah ! c'était bien arrangé pour qu'aucun hasard ne puisse jamais rien découvrir.

– Oui, dit Luillier, mais comment.

– Attends-donc. Regarde à terre, qu'est-ce que tu vois ?

– Une échelle en fer !

– Oui, une échelle que nous allons faire passer par l'ouverture où nous sommes ; ensuite nous la hausserons jusqu'à ce que le haut atteigne la margelle du puits. Nous en fixerons le pied dans une rainure profonde que tu vois là dans la muraille, un peu au-dessus de l'eau. Fais attention seulement de bien mettre le pied de l'échelle dans la rainure, car le puits a deux cents pieds de profondeur, et si l'échelle glissait, bonsoir les voisins ! Une fois l'échelle mise, nous allons monter jusqu'à la margelle.

– Eh bien ! monte le premier. Je te suis, dit délibérément Louis-Marie en saisissant par le talon Inglevert, qui s'était mis à monter.

Ils arrivèrent dans la cave et gagnèrent de là le magasin. Tout était calme. Ils avancèrent prudemment jusqu'à la porte de la cour. Ils virent un homme placé en sentinelle, mais dont toute l'attention était fixée sur le haut de la muraille du côté du rempart.

– En voilà un à qui je ferais son affaire avant qu'il eût le temps de dir : Dieu vous bénisse ! murmura Luillier. Retournons chercher une vingtaine de bons patriotes. Passe devant.

Ils redescendirent dans le souterrain, et après avoir soigneusement retiré l'échelle, ils reprirent la route qu'ils venaient de faire.

– Tiens, président, sais-tu une chose. Eh bien ! il y a là en haut de la muraille, dans une espèce de guérite, une chose qui m'a bien étonné. Regarde-donc ?

Il éclaira la casemate.

– La Vierge Noire ! s’écria Luillier en faisant un bond dans l’intérieur pour la saisir. Ah ! maudite, cette fois tu n’échapperas pas !

Inglevert se retira précipitamment. Il saisit le caillou dont il s’était déjà servi et frappa un grand coup. La porte revint sur elle-même, poussée par le ressort, avec un grincement et une rapidité qui frappèrent l’esprit bizarre de l’ex-ambassadeur.

– Oui, on dirait qu’elle est contente, qu’elle a hâte de se refermer et qu’elle chante de joie d’avoir pris ce grand coquin !

Alors il se mit à danser, en chantant, en pleurant d’aise et en criant :

– *Le laisser-courre royal : mi-ré-fa, mi-ré-mi-ut.*

Puis il se coucha à plat-ventre et approcha les lèvres du bas de la porte.

– Louis-Marie Luillier ! Louis-Marie, Louis-Marie Luillier ! cria-t-il, tu es enterré vif ! Tu as commis plus de crimes à toi seul que tous les bourgeois libertins depuis trois cents ans. Tu as fait pleurer des milliers de jeunes filles, et des femmes, et des mères, et des sœurs ! Tu as emprisonné et guillotiné. Tu as fait du mal qui durera jusqu’à la fin du monde, comme disait feue la Pauvresse. Tu l’as assassinée, ma pauvre sœur, alors j’ai dit : « C’est à moi, cet homme-là ! Oui, c’est à moi, et je vais en faire quelque chose qui fera plaisir à tous les gens que cet homme-là a fait désespérer. »

Adieu, Louis-Marie, tu ne verras plus le jour, tu n’entendras plus la musique, tu ne goûteras plus le pain et le vin et tu vas mourir de faim et de rage, et les vilaines bêtes vont te manger vif comme tu as fait dévorer la bonne ville par les vilaines bêtes de la Révolution. Si la Vierge Noire veut te sauver, elle le peut, prie-la bien, Il n’y a plus qu’un miracle d’elle qui te secourera. Ah ! ah ! Luillier obligé d’espérer un miracle de la Statue !

Il s’éloigna en dansant, comme il pouvait danser dans ce souterrain, c’est-à-dire remuant les pieds vivement et en cadence :

Il revint au puits des Deladame, plaça l’échelle et monta.

Quand il parut dans la cour, l’Américain, qui veillait, fut si surpris, qu’il lui envoya tout brusquement un coup de hache. Inglevert s’attendait sans doute à ce salut, car il fit un bond de côté et sauta à la gorge du marin avant que celui-ci se fût remis en défense. Il l’abattit et lui dit vivement :

– Tu vois bien que je suis très fort. Mais je ne te veux pas de mal. Relève-toi. Je viens vous sauver. Appelle quelqu'un.

Sur un cri de la sentinelle, Mark accourut.

– C'est toi, vil coquin de démocrate, dit-il en bon français et avec quelque chose de vif qui rappelait le joyeux Mark Penrose d'autrefois. Tu viens ici recevoir la juste punition de tes crimes. Par où diable es-tu entré ?

– Par où je vais vous faire sortir. Et il n'y a que moi qui puisse vous sauver. Ainsi, voyez si je suis un démocrate. C'est vrai les bourgeois m'avaient fort turlupiné quand j'étais un homme dévot. Je leur ai rendu. Maintenant ils doivent savoir que la dévotion vaut mieux que la République. Je leur pardonne. D'ailleurs les sans-culottes sont plus bêtes encore que les bourgeois et puis ils ont emprisonné Mistenflûte et tué la Pauvresse et ils sont devenus des bourgeois à leur tour. Vous voyez que vous pouvez avoir confiance en moi. *Mi, réfa, mi-ré, mi-ut*. C'est le *Laisser courre royal*. Je vous reconnais bien maintenant, monsieur Mark Penrose. Et laissez-moi vous dire : votre sœur mam'zelle Mary-Ann, est encore plus mal lotie que vous. Il y a deux coquins qui se la disputent, après l'avoir enlevée. Et puis on vous a, à la fin, reconnu. On va mettre l'embargo sur votre navire, si vous n'avez pas détalé d'ici une heure.

Cette série de mauvaises nouvelles qui tombait sur la tête du pauvre garçon changea en angoisse la joie intime et intense qu'il éprouvait. Jusqu'à ce moment il n'avait pensé qu'à Marie-Berthe. N'avait-il pas sauvé celle qu'il aimait plus que sa vie, et si le salut n'était que momentané, du moins avait-il chance de rester avec Marie-Berthe quelques heures, quelques jours encore, de partager avec elle les dangers suprêmes et de mourir à ses côtés, après avoir tenté mille efforts chevaleresques pour la sauver.

– Viens avec moi, dit-il d'une voix qui avait retrouvé toute sa gravité, viens dans la Salle.

La scène là était assez lugubre. Chacun sentait bien que le danger n'avait été que retardé. Les six matelots avaient été placés en sentinelle aux diverses fenêtres de la maison. Il y avait dans cette salle les deux Américains, fort soucieux ; puis, le vieux capitaine et le jésuite, qui discutaient ensemble la question de savoir s'il valait mieux se remettre en chemin immédiatement pour essayer de gagner la mer, avec toutes chances

d'être mis en pièces avant d'avoir fait cinq cents pas, ou soutenir un siège et se rendre aux meilleures conditions possibles.

Malgré le froid, qui était assez intense, le pauvre jésuite suait à grosses gouttes, tant le capitaine savait varier ses jurons pour soutenir la première de ces deux thèses.

Marie-Berthe était agenouillée, dans une pose bizarre. Elle semblait rêver tout éveillée. Elle se tenait le buste raide, la tête un peu penchée en arrière, l'œil comme rivé à un spectacle qu'elle apercevait derrière la muraille. Ses mains seules, que tantôt elle joignait, que tantôt elle desserrait et agitait expressivement dans l'air, paraissaient douées de vie.

Gothon, à tout hasard, comme elle le disait, était montée emballer ce que la maison pouvait renfermer de moins méprisable.

Tout à coup, la fille de Notre-Dame se leva :

– Voilà le salut qui vient ! dit-elle d'une voix qui avait quelque chose de raide et d'impérieux.

– Que le premier ministre de Lucifer fasse rôtir dans la lèchefrite infernale cet imbécile de capitaine Parker qui se laisse aller à de sottes espérances, s'écria le capitaine Parker lui-même, quand il vit s'avancer Inglevert à titre de sauveur. Cette espèce d'idiot traître et sans-culotte ! que le diable lui écorche la peau qui lui sert de pantalon, conclut le vieil Anglais en s'adressant confidentiellement au jésuite.

Marie-Berthe s'avança vers l'Ambassadeur.

– Embrasse-moi, mon pauvre garçon, dit-elle en lui tendant les mains, mon cœur bat quand je te regarde.

Je voudrais te remercier ; je ne sais de quoi. Il me semble que tu viens de faire quelque chose d'héroïque et qui répand dans mon âme une joie intense, bizarre et un peu amère.

Mark regarda Berthe avec étonnement.

– Elle est folle ; que le vieux Lucifer vous chauffe les talons, Révérend Père ! murmura le capitaine.

Inglevert se jeta à genoux.

– Il n'y a plus que moi pour être le domestique des Enfants de la dame, et je viens faire ce que feu la Pauvresse eut fait, c'est-à-dire, *sol-sol-sol, ut-miré* – c'est la discrète, mam'zelle Marie-Berthe – je viens vous sauver. Quant

à ce que j'ai fait, oui, c'est beau. Mais jamais je n'en parlerai, pas même à Mistenflûte, auquel il me semble, capitaine Parker, que vous.

– Va-t-en au diable ! s'écria celui-ci. Une femme et un fou pour nous conduire ! J'espère, commodore, que vous n'allez pas vous fier à ça.

– Absolument, capitaine ; puisque mademoiselle a confiance en lui, je m'y confie volontiers. Capitaine, vous pouvez rester ou nous suivre, faire votre paix avec ces gens-là ou partager notre fortune. Rassemblez nos compagnons et amenez la vieille servante avec vous, dit Mark au matelot qui se tenait à la porte de la salle. Messieurs mes compatriotes, je n'ai nulle autorité sur vous. Mais je vous conseille de nous accompagner. Mon Révérend Père, veuillez vous tenir auprès de mademoiselle. Etes-vous décidé, capitaine ?

Celui-ci poussa un mugissement de blasphèmes affirmatifs.

– Alors, veuillez occuper l'arrière-garde. Je ne sais pas où est le danger, en arrière ou en avant. Je marche sur les talons d'Inglevert. Vous, capitaine Parker, marchez sur les talons du dernier de mes hommes.

– Voilà ce qui va se passer, dit Inglevert. Je vais vous sortir de la maison et vous conduire à quatre cents pas d'ici ; sans que personne vous voie, je vous mettrai sur le rempart, à côté de la porte des Dunes. Là, arrangez-vous. Il faudra descendre du rempart et la Grand'rue et gagner le port comme vous l'entendrez.

Marie-Berthe le prit à part :

– Et mon père ! je sais qu'il est mort, comme la pauvre Omérine !

– Oui, il est mort en essayant de sauver la Vierge-Noire.

Marie-Berthe ferma un instant les yeux et elle joignit convulsivement les mains, mais nulle larme ne vint rafraîchir sa paupière sèche et sa prunelle étincelante.

– Et Mary-Ann ? As-tu de ses nouvelles ?

– Le capitaine Jacques veille sur elle, répondit-il avec une sorte d'embarras.

– Et la Vierge-Noire ?

Inglevert ne répondit rien et se hâta de gagner la tête de la petite troupe.

– Prenez cette chandelle qui brûle là, dit-il.

Il se pencha à l'oreille de Mark et lui expliqua brièvement la situation du souterrain.

– Que chacun imite exactement ce qu'il verra faire à celui qui le précède, dit le commodore. Mademoiselle, vous marcherez, s'il vous plaît, derrière moi, et Gothon vous suivra.

Celle-ci fit un signe d'acquiescement et indiqua aux matelots quelques paquets et petites caisses qu'elle venait de descendre. On se mit en marche.

Tout le monde descendit, non sans difficulté, mais sans encombre, dans le souterrain.

Aussitôt arrivé, Inglevert s'était mis à jouer du flageolet avec une sorte de rage. Et cette fois c'était moins par amour de la musique que pour empêcher les cris de Louis-Marie de venir jusqu'à nos amis. Au bout de quelque temps, il cessa de jouer.

– Capitaine Mark, dit-il, voulez-vous vous baisser. Il y a à vos pieds un grand sac. Ramassez-le. Ah 1 ah ! il faut être fort comme moi et vous. Il renferme la fortune des vieux Deladame. En voici un autre. C'est un cadeau de la Pauvresse à la fille de Notre-Dame.

Après maint trébuchement, la troupe, escortée par les jurons qui partaient du dernier rang et que le souterrain renvoyait en échos sonores, arriva dans une sorte de chambre assez large et qui sert aujourd'hui de glacière.

– Voilà tout ce que je peux faire pour vous tous, dit l'ex-Ambassadeur. Maintenant vous allez monter les uns après les autres sur les remparts – ils sont vides en ce moment, je vous en réponds – et gagner le navire par petites bandes de deux ensemble. Moi, je conduirai mam'zelle. C'est le devoir des Flaminge de sauver les enfants de la reine Saxonne. Voilà. Maintenant, pour dire vrai, nous ne courons pas autant de dangers qu'on peut croire, car les démocrates ont décidé de passer la soirée en une grande troupe, avec des musiques et des flambeaux ; on ne les rencontrera donc qu'en bande. Il faut tout simplement éviter la troupe ou avoir l'air d'en être, si on est rencontré par elle. Gothon, donnez votre mantelet à capuchon à mam'zelle. En avant.

Mark le retint par le bras.

– Je n'ai pas besoin de te demander de sacrifier ta vie pour protéger celle de. Je sais que tu le feras. Je ne veux plus avoir la préoccupation de songer

à elle, jusqu'à ce que mon navire soit hors de danger. Il est tout appareillé. Aussitôt que le dernier d'entre nous sera, arrivé, je suis prêt à profiter de la marée ; et j'en profiterai. Mais si tu veux que je t'aime comme un ami. comme un frère, mon brave garçon, quand tu auras amené Marie-Berthe sur le pont de mon navire, va et fais pour ma sœur ce que tu viens de faire pour son amie. Tâche de lui faire savoir ce qui a été convenu entre nous et Jacques Cazin, c'est que si j'étais forcé de quitter le port, ce soir ou cette nuit, avant que tout le monde ait pu s'embarquer, je mettrais en panne hors la portée du canon des forts, et j'enverrais un canot louvoyer toute la nuit à la pointe de la jetée de l'est.

XIII

Pendant tout le commencement de cette soirée, Jacques Cazin avait rôdé à l'entour de la maison où était enfermée Mary-Ann. Mais il n'avait pas tardé à attirer l'attention et à recevoir quelques brocards. Quand il eut couvert d'injures réjouissantes quelques commères du voisinage, quand il eut distribué des coups de pied à quelques citoyens curieux, il comprit qu'il allait compromettre la jeune fille. Comme il devinait en elle une fierté implacable, il se dit qu'elle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir ainsi affichée et, suffoquant à cette idée, il s'enfuit.

En rentrant à l'hôtel, il écouta d'une oreille peu attentive le récit fort embrouillé qu'on lui fit des événements qui venaient de se passer à la Haute-Ville.

Fort préoccupé d'autres pensées, il monta à son appartement, où bientôt après il vit entrer un émissaire du représentant.

Celui-ci l'avertissait qu'il eut à ne pas quitter l'hôtel, où il était aux arrêts et décrété de suspicion. Le représentant, lui, allait souper chez le général de

division Vincent, en attendant que l'heure fût venue d'interroger soigneusement la jolie fille de la perfide Albion.

Jacques, après avoir cassé quelques vieux fauteuils, tomba en rêverie. Il en fut tiré par Piquendaire, qui, pâle, le front ensanglanté, vint tomber sur un des fauteuils épargnés dans l'orage précédent.

Le capitaine s'empressa auprès de lui. Mais le vieil Elu fut quelque temps avant de pouvoir parler.

– Oui, monsieur Jacques, dit-il enfin, – que le diable emporte leur *citoyen*. C'est le coup de la mort que j'ai reçu là ! Les argousins ! de vrais argousins, monsieur.

– Allons, père Piquendaire, vous en reviendrez. Mais qu'est-ce que vous veniez me raconter ?

– En ça, vous avez raison, j'en reviendrai. Que Dieu vous bénisse et le noble corps des dragons tout entier, et la bonne ville ! Voilà la chose. Je gardais donc la demoiselle et vous pensez bien aussi que je la gardais comme ma fille.

– Vous êtes un vieux brave, père Piquendaire, s'écria Jacques en l'embrassant.

– Voilà que Poussaton, cet envoyé du comité de Salut Public, arrive et me montre l'ordre d'obéir. Que faire contre le comité de Salut Public ! Rien que le mot m'enlevait les jambes de dessous ma veste. J'avais bien l'ordre du représentant de garder la jeune fille. Mais le comité de Salut Public ! J'en étais là quand le coquin de Chuppin Belamy arriva.

« – Ah ! tu triches, dit-il à Poussaton. Il est convenu que nous la jouerons en un cent de piquet, et tu viens sans attendre les camarades ! »

On a servi, monsieur Jacques ! dans le régiment des Vaisseaux, capitaine ! et j'étais à Fontenoy, mon officier ! Tonnerre ! J'eus honte de ma poltronnerie.

« – Qu'est-ce à dire, m'écriai-je.

– Tais-toi, vieil imbécile ! Nous jouerons à qui te remplacera dans la garde de la jeune fille.

– Tonnerre de. » Mais le Seigneur m'épargna un blasphème, car je reçus sur la tête, de Poussaton, un coup qui m'étendit.

– Bien, je vous promets de le lui rendre ! Sur le côté gauche, là, bien ! Comptez-y, père Piquendaire. Et la jeune fille ?

– Elle a disparu. Attendez. Je suis sûr qu'ils l'ont portée à la maison de Chuppin, une maisonnette isolée qui se trouve aux abords des Tintelleries, au coin de la rue de l'Hôpital et des Religieuses Anglaises. Par malheur, je suis incapable de vous accompagner. La cervelle me cuit.

– Bien, mon brave, regagne tranquillement ta maison, et quand tu souffriras trop, jure un peu contre la République, ça soulage.

Il lui mit quelques assignats dans la main et entra dans la chambre du représentant. Il se mit à son bureau et écrivit :

« Au citoyen André Dumont.

Liberté, Egalité, abus de confiance :

J'ai besoin de beaucoup d'or pour une expédition qui doit t'être désagréable. Je prends tout le tien. Ce raffinement me ravit. Au fond, mon cher cousin, tu n'es qu'un affreux drôle. Quand l'expédition aura réussi, grâce à ton or, je viendrai te le redire. Je te laisse, en place de ce trésor que tu as rassemblé si péniblement, son équivalent en papier, au taux un peu exagéré que tu as fixé toi-même. J'accepte quelques bijoux pardessus le marché, au même taux. »

Il mit autour de ses reins une de ces grosses ceintures de cuir que les marchands portaient alors et que le représentant avait garnie de numéraire et de bijoux acquis à peu de frais. Il s'arma soigneusement, renouvela l'amorce de ses pistolets, joignit à son sabre un joli poignard que Dumont aimait à porter, et il sortit au grand trot, en donnant aux gens de l'hôtel une commission saugrenue pour le représentant quand il rentrerait.

Il trouva aisément la maison de Belamy, maison à peu près solitaire, comme l'avait dit le bonhomme. Du reste, toute la ville paraissait plongée dans le sommeil ou la torpeur. Les maisons étaient closes et sombres, les rues désertes. On entendait seulement, descendant de la haute ville, un grand bruit de tambours, de trompettes, de cris et d'acclamations.

La maisonnette se composait d'un rez-de-chaussée et d'un grenier mansardé.

Le rez-de-chaussée montrait, sur la rue, une petite porte ouverte. Car Chuppin était un des princes de la cité ; il n'avait à craindre ni voleur, ni curieux, et sa demeure était évitée comme un lieu redoutable.

Derrière cette porte régnait un couloir, au milieu duquel s'ouvrait une autre porte donnant sur une pièce dallée en briques rouges et qui servait de cuisine, de salle de conversation et de salon de réception à M. l'exprésident de la Société Populaire. Ce corridor était terminé au fond par un escalier montant au grenier.

Jacques s'approcha prudemment de la fenêtre donnant sur la rue. Il vit Poussaton et Chuppin assis devant une petite table en bois blanc, la figure encadrée entre une chandelle fort fumeuse et diverses bouteilles. Ils paraissaient très animés, gesticulant vivement, et un jeu de cartes était étalé à côté d'eux.

Il entra à pas de loup dans le corridor et tira son grand sabre. Puis, poussant violemment la porte, il bondit dans la pièce, asséna un coup de plat sur la tête de Poussaton et redoubla par un coup de pommeau qui jeta le petit homme sans voix sur le pavé.

Avant que Chuppin eût eu le temps de pousser plusieurs cris, il sentit la pointe de la lame sur la gorge.

– Grâce, grâce ! murmura-t-il enjoignant les mains.

– C'est justement mon intention de ne pas te tuer, parce que je vois en toi des dispositions à devenir représentant du peuple, et je ne voudrais pas priver la République de l'honneur que tu peux lui faire. Je te laisse la vie, mais à quelques conditions. D'abord tu vas te taire, saisir adroitement ce bout de corde qui est là, t'agenouiller, fourrer, tiens, ce torchon-là dans la bouche de ton compagnon, et lui ficeler les pieds et les mains avec soin et économie. Je dis économie de cordes. Là. Voilà qui est parfait. Maintenant reste à genoux pour ne pas perdre de temps, et réfléchis avant d'émettre le plus petit son, car l'ombre, que dis-je l'ombre ! mais je ne trouve pas de meilleure expression, l'ombre donc d'un mensonge te coûterait la gorge. Or, c'est une chose bien agréable, je t'assure, qu'une bonne gorge. Allons, attention, continua-t-il en le piquant légèrement. Silence ! coquin, ou je te prive immédiatement de ce souffle dont tu abuses. Où est la jeune fille ? Attention !

– Là-haut, dans le grenier, ficelée autour d’une vieille chaise.

– Ah ! et il ne lui est rien arrivé de désagréable ?

– Je le jure. Nous étions en train de nous disputer, Poussaton et moi, car il connaît les tricheries de Paris, et moi je ne connais que celles de province.

– Aimable ami ! Assez. Maintenant fourre-toi cet autre torchon dans la bouche, et approche-toi de ton compagnon ; tu vas avoir l’honneur d’être bouclé et ficelé par les propres mains d’un capitaine des dragons de la République.

Quand il eut bien soigneusement lié ensemble les drôles – Poussaton toujours évanoui et rendant le sang par les narines – il monta au grenier.

A peine ouvrait-il la porte qu’il entendit un grand bruit du côté de la fenêtre. Il se précipita. La pauvre Mary-Ann, liée et bâillonnée, était parvenue à traîner la lourde vieille chaise, où elle était attachée, auprès de cette fenêtre. Quoiqu’elle n’eût aucune liberté de la tête, des bras et des jambes, en dirigeant avec les omoplates le dos de sa chaise, elle avait pu ouvrir la fenêtre mansardée qui se fermait avec une barre perpendiculaire. Elle s’était approchée aussi près que possible de cette ouverture.

En entendant ouvrir la porte, elle s’était laissé tomber en avant ; mais elle avait rencontré une petite barre en bois qui servait d’appui à la fenêtre et qui avait empêché le haut du corps de faire basculer et d’entraîner le reste de la personne.

Avant qu’elle eût pu recommencer sa tentative, Jacques avait saisi le pied de la chaise, redressé la jeune fille, dont le corps était étendu sur la petite barre, et enlevé le baillon.

Malgré l’obscurité de la nuit, et grâce à ses exclamations, la jeune fille l’avait reconnu.

Le premier mot qu’elle prononça quand elle fut délivrée de son baillon ressembla à un soupir, à un soupir doux comme un cri de reconnaissance, et Jacques crut entendre : *Ah ! Jack, my darling* (mon chéri). Il tressaillit, rougit et resta un instant comme enivré.

Après quoi Mary-Ann s’était évanouie. Mais elle revint promptement à elle.

– Déliez-moi tôt, capitaine, dit-elle d’une voix ferme et qui n’avait plus rien de la douceur de la minute précédente. Et quittons vite cette maison. Je

voudrais gagner le navire de mon frère.

– Je suis bien à vos ordres, mademoiselle ; mais je vous demande un instant de répit. J’ai quelque goût, en ce moment, pour jouer le rôle de la Providence. Or, ce serait impertinent pour le bon Dieu que de laisser l’affaire inachevée.

Ils descendirent. Mary-Ann, en voyant ses deux persécuteurs étendus et ficelés dans une posture des plus piteuses, tendit la main à Jacques.

– Vous êtes un aimable compagnon, dit-elle. Moi je suis une méchante petite fille. J’aurais voulu avoir un poignard pour tuer ces deux misérables. Mais, à côté de vous qui êtes si brave et si fort, comment serait-on cruel. Je méprise trop ces deux vilains-là pour leur en vouloir. Partons.

– Un instant, mademoiselle. Il me faut prouver, comme j’avais l’honneur de vous le dire, que la Providence ne manque pas de quelque énergie, même en temps de Révolution.

Il prit dans ses bras d’hercule les deux corps attachés l’un à l’autre et disparut. Au bout de quelques instants il revint. Il fit signe à sa compagne. Ils sortirent.

Il s’arrêta sur le seuil de la porte et, lui montrant quelque chose que la nuit ne permettait pas de distinguer et qui paraissait attaché à la fenêtre du grenier.

– J’ai toujours cru, dit-il, que j’aurais fait une belle carrière dans les jeux de Melpomène. Cette espèce de paquet que vous voyez là-haut suspendu, c’est la gloire, la fine fleur de la démocratie boulonnoise et parisienne. Il y avait au haut de la fenêtre mansardée un de ces forts crochets où l’on attache les poulies pour monter le bois, j’y ai pendu nos deux hommes par le milieu du corps. Tant pis pour eux, s’ils ont répandu une telle terreur dans la ville que personne n’ose plus sortir après le soleil couché. Ils resteront là jusqu’au jour, tournant au gré de la brise, qui n’est pas chaude, Dieu merci.

Mary-Ann, leste et joyeuse, marchait à côté de

Jacques, qui avait pris la rue de l’Hôpital et qui tâchait de mettre ses grandes enjambées à la mesure des petits pas de sa compagne.

– Il fait froid et humide, mademoiselle ; voulez-vous me permettre de vous offrir un pan de mon manteau ?

– Grand merci, dit la jeune fille en riant ; j’aurais l’air d’un poussin qui sort de dessous l’aile d’une autruche.

– Le terrain est glissant et le temps est précieux. Permettez-moi de vous prendre sur mon bras et de vous porter.

– Non, mille fois non, répondit sèchement Mary-Ann. Voulez-vous donc savoir ce que pèsent toutes les jeunes filles de la ville ?

Il y avait dans sa voix, habituellement si claire et presque toujours joyeuse, un ton de colère qui étonna Jacques. Pourquoi lui en voulait-elle d’avoir pris Marie-Berthe dans ses bras ? Avait-il songé à autre chose qu’à lui sauver la vie !

Tout d’un coup, il s’arrêta brusquement et, prenant vivement sa compagne, il se jeta avec elle dans l’embrasure sombre de la grande porte de l’Hospice.

On voyait paraître dans la rue des Minimes – où venait aboutir la rue de l’Hôpital – les premiers groupes du cortège qui parcourait la ville pour clore dignement la fête destinée à célébrer la victoire remportée par la Révolution sur le Fanatisme.

C’était un spectacle plus ignoble encore qu’infernal.

Des torches rouges et fumeuses éclairaient des groupes d’hommes et de femmes ivres, couverts de loques, de boue et de vomissements, chantant, avec des hoquets, des blasphèmes et des rires idiots, les chansons les plus obscènes. Heureusement, nos deux personnages étaient ; assez loin pour ne rien distinguer de ces chants ou de ces cris et pour ne pas saisir les parties les plus révoltantes de cette procession révolutionnaire.

Jacques sentit son cœur se serrer d’une angoisse inénarrable. Si la procession tournait par la rue de l’Hôpital, ils étaient perdus, sa compagne allait devenir le jouet de ces effroyables satyres !

Heureusement la bande préféra retourner par la rue de l’Ecu. Elle disparut, lentement.

Jacques et Mary-Ann reprirent leur chemin.

– Voulez-vous me répondre franchement, dit celle-ci ? me le jurez-vous, de répondre sans réserve et sans embages ?

– Je le jure bien volontiers.

– A quoi pensiez-vous donc quand, en voyant ces effroyables gens s’arrêter au bout de la rue comme s’ils voulaient revenir par cette rue de l’Hôpital, vous m’avez serré l’épaule d’un geste brusque et fébrile ?

– Eh ! puisqu’il faut vous le dire, je pensais que j’allais vous tuer pour commencer la bataille.

– J’en étais sûre, dit gaiement la jeune fille. Merci, c’est une pensée d’ami, et d’un ami brave.

– Alors, pour me remercier, laissez-moi vous porter, je vous en supplie. J’entends votre respiration qui devient plus courte et nous sommes encore loin du navire.

– Mille fois non, répondit Mary-Ann toujours avec le même ton de colère. Comment, vous qui êtes si délicat sur certaines choses, ne comprenez-vous pas que c’est insupportable pour une femme d’être ainsi à la merci d’un homme ? Ah ! j’aimerais mieux mourir !

– Halte-là, cria une voix rude.

Ils arrivaient sur le quai, en face du pont qu’ils devaient passer pour gagner le côté ouest où le navire avait été amarré.

– Allez-vous-en au diable ! s’écria Jacques. On ne peut pas se promener maintenant au clair de lune.

– C’est le brave dragon, un ami, dit une voix qu’il était facile de reconnaître pour celle de Broquant-Bannière. Passez, continua-t-il en s’approchant. Ah ! vous avez sauvé aussi la belle et brave demoiselle. Eh bien, c’est un service que Broquant n’oubliera pas. Car je n’aurais plus osé regardé un chrétien en face s’il était arrivé malheur à l’amie de la Fille de Notre-Dame. C’est pour protéger son embarquement que nous sommes ici, pour arrêter les démocrates jusqu’à ce que le chasse-marée ait dérâpé. Filez votre nœud. Si vous arrivez trop tard, attendez-moi au bout de la jetée. Le chasse-marée bourlinguera avant de prendre la haute mer. Je conduirai la jeune fille à son frère.

Le Star avait, en effet, quitté le port. Nos deux personnages gagnèrent l’extrémité du quai, et pour mieux échapper à la vue ils descendirent au pied des madriers qui soutenaient le plancher. Ils s’assirent sur de grosses roche que la mer descendante commençait à laisser à sec.

Jacques enveloppa de son manteau la jeune fille, qui, après quelque résistance, se laissa faire, car le froid et l'humidité la saisissaient tellement qu'elle se sentait prête à s'évanouir. Bientôt la chaleur revint et elle se leva en s'appuyant sur un des madriers.

Tout était sombre autour d'eux. La nappe noire de la mer se déroulait sous leurs yeux, en mélangeant le grondement sourd qui ronflait du large avec le clapotement des petites vagues qui venaient mourir à leurs pieds. Quelques lumières couraient effarés sur le haut des forts de l'Heurt et de Châtillon. La ville, tout ensevelie dans la nuit, envoyait quelques échos affaiblis du tocsin qui sonnait sans se lasser. On commençait à entendre les clameurs furieuses de la troupe triomphante qui revenait vers le port.

Un bruit aigre traversa l'air ; un chant de flageolet sonnait comme désespérément les notes de la chanson :

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

Puis la musique s'éloigna et l'on n'entendit plus que le mugissement de l'Océan.

– A quoi pensez-vous donc, monsieur ? demanda brusquement Mary-Ann.

– Je pense que je rêve, et que je n'ai jamais été aussi heureux.

Mary-Ann se rapprocha de son compagnon.

– Ce rêve va finir, dit-elle gravement, vous le savez. Le bateau qui va venir me chercher vous ramènera à la réalité. Voulez-vous permettre à la femme à qui vous avez sauvé la vie de vous demander ce que vous ferez quand vous m'aurez vu partir pour regagner le navire de Mark et les côtes d'Angleterre ?

– J'irai tout simplement confier ma tête au représentant André Dumont, que j'ai défié depuis deux jours ; à la République, à qui j'ai enlevé sa proie ; à la Révolution, que j'ai bernée, et ces trois aimables personnages représentés, Dumont par lui-même, la République par le Tribunal révolutionnaire, et la Révolution par la guillotine, accepteront ma tête et la mettront pieusement dans un panier.

– Mais c'est absurde et impossible.

– Non, vraiment ; c’est-à-dire, au contraire, qu’il n’y a que cela de possible, et pour ne vous rien cacher, je n’entrevois guère que cela d’agréable. Je regretterai bien le cher pays de France, mais il est si mal représenté ! Pensez que j’ai vu de près les grands et les petits acteurs qui jouent le rôle sur ce théâtre de la Révolution. Les petits, ils sont partout les mêmes, les mêmes que ceux que vous venez de voir. Les grands, il n’y en a pas un à qui, pour mon plaisir, je voulusse donner une accolade. Lâches ou hypocrites, insolents et cyniques, féroces ou imbéciles ! Le joli monde !

– Mais cela ne durera pas, monsieur. Vous avez pour vous l’avenir et les chances du bonheur.

Jacques se tut. Il fit quelques pas sur les pierres et revint.

– Je puis bien être grave une fois dans ma vie, à la fin de ma vie, n’est-ce pas ? dit-il d’une voix sérieuse et presque triste qui tranchait si parfaitement avec le ton goguenard qui lui était habituel. Je sens pourtant que je vais être ridicule. Mais, bah ! pour le temps que vous aurez à vous moquer de moi !

Mary-Ann se tut, mais elle sentit, en s’en indignant, que son cœur battait vivement.

– Je suis le plus extravagant des dragons. Tout mon sort s’est décidé en une journée. En une journée, j’ai vu trois femmes que je n’ai jamais cherché à revoir et que je n’ai jamais cessé d’admirer. C’est extrêmement bouffon pour un fils de Mars, mais je n’ai jamais regardé une femme, hormis ces trois-là, que j’avais vues une heure durant ou à peu près. L’une de celles-là, je n’aimais en elle que ses yeux, et ces yeux sont fermés pour toujours. L’autre, j’admirais son âme. Il me semblait que c’était comme elle que doivent penser, agir, parler et aimer les anges que ma mère me montrait dans le ciel. Je me disais que j’eusse voulu avoir une amie, une sœur comme elle. Jamais je ne la verrai plus. La troisième, ah ! c’est elle que j’aimais tout entière, en elle que viennent se concentrer toutes les ardeurs douces et vives que la pensée des deux autres faisait naître en moi ; celle qui était vraiment la femme qu’on adore, dont on admire l’âme comme les yeux et auprès de laquelle il me semblait que l’on pouvait trouver le paradis tout entier, ce paradis que ma mère me montrait aussi comme le but à peine gagné par une vie de dévouement, de vertu et d’héroïsme.

– Eh bien, et cette femme-là ? demanda Mary-Ann d'une voix entrecoupée.

– Eh bien, je l'ai revue ! Et quand il s'agissait de lui sauver la vie, elle se sentit si éloignée de moi, qu'elle refusa de s'appuyer sur mon bras.

Le silence régna de nouveau.

– Malgré cela, reprit Mary-Ann quand elle comprit que sa voix avait repris un peu de fermeté, il ne faut pas mourir. Pourquoi ne pas nous accompagner dans cette barque qui va venir me prendre et me mener en Angleterre ? Mon père, tous les miens verront en vous le sauveur de leur fille.

– Cela, jamais ! dit froidement Jacques en se frappant la poitrine. Jamais je n'irai chercher un refuge chez les ennemis de la chère France. Ces affreux polissons qui nous gouvernent peuvent couvrir mon uniforme de mon sang, mais ils n'y trouveront pas une place qui ait été souillée même par l'apparence de la trahison.

– Vous avez raison, répliqua vivement Mary-Ann. Je suis contente de vous voir si ferme, j'avais peur que tout en vous fut raillerie et indifférence.

On entendit sur le quai le bruit des pas d'un homme qui courait, puis quelques notes de flageolet.

– Holà ! ho ! Inglevert, cria Jacques.

– Voilà, dit l'ex-Ambassadeur en se penchant sur le parapet. On se bat. Les Volontaires se sont mis de la partie. Les matelots vont être forcés. Le capitaine Bannière n'a pas pu armer un canot. Il lui a fallu rester pour soutenir les siens. Les démocrates arrivent par ici. Tâchez d'échapper. Pourtant il faut rester ici, parce que le canot américain peut venir vous y prendre. Moi, je vais chercher un bateau, et si vous avez pu échapper à ces enragés, je viendrai vous prendre quand ils seront partis.

On entendit bientôt le bruit d'un corps qui tombait à l'eau.

– Avez-vous compris ce qu'il a dit ? demanda Jacques.

– Non, seulement que le danger s'approche. Eh bien, il vaut mieux pour vous mourir en vous battant que guillotiné.

– Mais vous, vous, chère, ah ! chère Mary-Ann !

– Moi, dit la jeune fille en s'éloignant, je me battrai comme un homme, et l'on me tuera comme un homme. C'est tout ce que je demande. J'ai un

pauvre petit corps tremblant. Mais je veux, et vous verrez qu'il ne tremblera pas.

Ils restèrent quelque temps, l'oreille au guet. On entendait des coups de fusil et des clameurs furieuses.

– Ah ! dit tristement Jacques, si le fusil s'en mêle, nos matelots sont perdus, et nous avec. Voyons, voulez-vous vous confier à la mer et à moi ! Il paraît que l'eau n'est pas trop glacée, puisque Inglevert.

– Ecoutez, écoutez ! Voici le bruit des rames. Ecoutez, ah ! écoutez. Nous sommes sauvés. Mark, cria-t-elle, cher Mark !

C'était bien lui. Il bondit sur le rivage, précédant quatre vigoureux marins. Jacques lui sauta au cou.

– Mon vieux compagnon ! que je suis heureux de t'embrasser. J'ai voulu jouer la comédie jusqu'au bout. J'avais peur, si je laissais aller mon cœur vers toi, de ne pouvoir retenir mes gestes et ma tendresse. Tu penses, si je t'ai reconnu du premier coup d'œil ! Mais fallait se taire pour ne pas te trahir. Maintenant, mademoiselle, que Dieu vous bénisse et vous conduise ! Pensez parfois à moi, car, vrai, je peux le dire, maintenant que je suis si près de l'autre monde, je vous ai bien aimée.

Mary avait dit quelques mots à l'oreille de son frère qui donna un ordre bref à ses hommes.

– Qu'est-ce que c'est ! s'écria Jacques en se débattant violemment. 1

Mais il avait été saisi à l'improviste, au moment où il se retournait pour regagner le haut du quai, et malgré sa force herculéenne, il fut bientôt abattu et maintenu par les quatre matelots, qui le lièrent solidement et le portèrent dans le canot.

Quelques-uns des plus lestes parmi les sans-culottes arrivaient.

Ils entendirent le bruit des rames et tirèrent quelques coups de fusil dans la direction du bateau, qui gagnait la haute mer.

De l'autre côté du port, sur le bout de la jetée orientale, un flageolet enragé sifflait les airs les plus triomphants. Les sans-culottes, furieux de cette musique qui paraissait les narguer, tirèrent dans cette direction. La musique se tut brusquement.

CONCLUSION

Le lendemain, 31 décembre 1793, le Star avait mis en panne à la hauteur de l'île de Wight. Tous nos amis étaient réunis dans la cabine du capitaine.

Jacques, le front sombre, se promenait de long en large. Mark regardait la mer par une des petites fenêtres. Il se retourna. Ses paupières étaient rouges et sa face livide comme celle d'un cadavre.

Le jésuite, les mains jointes et les yeux fermés, remuait les lèvres. Gothon, debout et indifférente à tout ce qui n'était pas sa maîtresse, gardait fixée sur elle sa prunelle morne.

Les deux jeunes filles se tenaient embrassées et versaient des larmes qui paraissaient sans cause, puisqu'elles seules ne devaient pas se quitter.

– Voilà qui est entendu, dit Mark d'une voix rauque. Mademoiselle Deladame va débarquer avec vous, ma sœur, à l'île de Wight, où nous avons des parents qui vous ramèneront à Margate. Toi, Jacques, tu vas monter sur ce smugler qui te débarquera aux environs de Cherbourg sans que tu aies mis les pieds sur la terre anglaise. Vous, mon Père, je vous débarquerai à Cork. Moi, il faut que je regagne l'Amérique.

Il se détourna encore, et bientôt on entendit un sanglot qui déchirait sa poitrine.

– Mademoiselle, dit Jacques d'une voix sombre, voulez-vous me permettre de vous dire adieu, comme j'ai parfois rêvé, dans mes folies, que

je vous le dirais un jour.

Mary-Ann se leva. Elle était pâle, les lèvres serrées, les narines agitées par un mouvement convulsif. Jacques lui saisit la main et y déposa, en s'agenouillant, un long baiser.

La jeune fille pâlit plus encore et ses lèvres se serrèrent plus violemment. Elle ferma les yeux. Elle ne dit rien.

– Mark, dit Marie-Berthe en s'avançant et en lui prenant les mains, je puis bien dire que je vous aime. Vous le savez, mon Père, vous qui avez lu dans toutes mes pensées. Mais j'ai promis à la Douce Dame de ne pas laisser aller mon cœur avant qu'elle ne me dise de le donner. Je vous écoute, je vous regarde, je prie, ah ! avec quelle ferveur ! et je n'entends pas dans mon cœur une voix qui me dise : « Je te donne à lui. » Mark, Mark, pardonnez-moi ?

Jacques se releva brusquement. Il prit Mark par le bras et, lui montrant le tiroir d'un secrétaire, il lui fit un signe impérieux. Mark, étonné, ouvrit le tiroir, en tira un paquet.

D'un signe de tête, le dragon indiqua Marie-Berthe.

Le marin porta le paquet à la jeune fille, qui l'ouvrit.

Tout à coup sa figure s'illumina, comme Jacques l'avait vue devant la statue de la Vierge-Noire.

Elle poussa un grand cri, posa ses lèvres sur la main bénie – car c'était la main de la statue, détachée par Jacques, que renfermait le paquet – et elle s'agenouilla en la couvrant de baisers. Elle se releva.

– Mark, mon ami, dit-elle, c'est bien vous que j'ai vu quand la Douce Dame m'a montré, il y a trois jours, celui qu'elle me destinait. J'avais oublié. Je viens de la revoir et de vous revoir. Et c'était bien cela qu'elle m'a dit : « Je te guiderai par la main. »

Mais l'émotion était trop forte. Elle tomba dans les bras de la vieille domestique qui s'avançait.

– Eh bien ! s'écria Mary-Ann en bondissant vers Jacques, même elle, qui est ma sœur la plus chère, je l'abandonnerai pour toi, Jacques ! Mark, il n'y a plus d'Angleterre pour la femme de Jacques Cazin. Voulez-vous que nous allions au Canada, Jacques ? C'est encore la France.

Cette fois, Jacques, à son tour, se mit à sangloter. Il était fort laid. Mais Mary-Ann ne le vit pas.

– Tu n’as donc rien compris ! méchant soldat, lui dit-elle. Tu voulais me porter dans ces mêmes bras où tu portas une autre femme que je te soupçonnais d’aimer toujours. Et moi qui avais laissé échapper mon secret. Te souviens-tu ? *Ah ! Jack, my darling !* Te permettre de me prendre, après cet aveu-là, c’était à mourir de honte.

Le père Saint-Austle se décida à accompagner les deux couples jusqu’au Canada, où il les maria quand Marie-Berthe put quitter les vêtements de deuil.

Il revint en France après le Concordat et rapporta à Boulogne la main miraculeuse que nous baisons chaque année dans la nouvelle cathédrale.

On n’entendit plus jamais parler de Gengulphe Deladame.

Mais ma chère grand’mère, à qui je dois les plus importants détails de ce récit, m’assura toujours que l’homme mystérieux qui vint se jeter aux genoux de Pie VII, prisonnier à Fontainebleau, et dont les histoires d’alors parlèrent si abondamment, n’était autre que le dernier des *Enfants de la Dame*.

FIN

Publications de la librairie académique DIDIER et C^{ie}

CH. D'HÉRICAULT

ROMANS DE LA RÉVOLUTION

Les Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur. 2 ^e édition. 1 volume.....	3 fr. »
En 1792. — <i>Les amours de lord Saint-Albans.</i> 2 vol.....	6 fr. »
Thermido. Paris et la Banlieue en 1794. 2 vol.....	6 fr. »
Les Cousins de Normandie. 2 ^e édition 1 vol.....	3 fr. »
Mémoires de mon Oncle. <i>Un paysan de l'ancien régime, etc.</i> , 3 ^e édition. 1 vol.....	3 fr. »

Le Secret des Valrèges. 1 vol.....	3 fr. 50

ERNOUF (BARON)

Souvenirs militaires d'un jeune Abbé, soldat de la République. 1 volume in-12.....	3 fr. »
Souvenirs de la Terreur. Mém. d'un curé de campagne. 1 vol.	3 fr. »

MME THURET

Mademoiselle de Sassenay. Histoire d'une grande famille sous Louis XVI, 2 ^e édition. 2 vol.....	7 fr. »
Le comte d'Elcalret, suivi de la <i>Confession d'une jeune novice.</i> 1 volume in-12.....	3 fr. »
Belle-mère et belle-fille. 2 ^e édition. 1 vol.....	3 fr. »

D'HÉZECQUES (COMTE)

Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI, par le comte de France d'Hezecques. 1 vol. in-12.....	3 fr. 50

REMY D'ALTA. ROCCA

Noblesse et Bourgeoisie. Mademoiselle de Roquebrûlé. Suzanne Guillaume. 1 vol.....	3 fr. »

MME MALRAISON

La Politique et le Cœur. 1 vol.....	3 fr. »
Nelly des Alouettes (<i>Ouvrage couronné</i>). 1 vol.....	3 fr. »

LOUIS DÉPRET

Mademoiselle Delyvoix. 1 vol.....	3 fr. »

DESLYS

Récits de la Grève (<i>Ouvr. cour. par l'Académie française</i>). 1 vol.	3 fr. »
La Loi de Dieu. 1 vol.....	3 fr. »

JOS. LUBOMIRSKI (PRINCE)

Un drame sous Catherine II. 1 vol.....	3 fr. »
Fonctionnaires et Boyards. — <i>Tatiana. Muller. Schelm.</i> 3 vol.	10 fr. 50
Un Nomade. — <i>Safar-Hadgi.</i> 1 vol.....	3 fr. »
Scènes de la vie militaire en Russie. Hist. d'un prince soldat. 1 vol.	3 fr. »



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les Bourgeois de 93 : La Fille de Notre-Dame, par Ch. d'Héricault

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6560543j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA FILLE DE NOTRE-DAME
 1. PROLOGUE
3. PREMIÈRE PARTIE-LA VIE BOURGEOISE EN 1787
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 8. VII
 9. X
 10. XI
 11. XII
4. DEUXIÈME PARTIE-LA VIE BOURGEOISE EN 93e
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 8. VIII
 9. IX
 10. X
 11. XI
 12. XII
 13. XIII
5. CONCLUSION

6. À propos de cette édition numérique